

Rédige: G.T.; et L.I. à
partir du résumé de réunion de
J.D.N. /

EXEMPLAIRE DE TRAVAIL.

L'INTERPRÉTATION: QUESTIONS.

Résumé de la première séance du groupe sur L'interprétation.

I- Etymologie.

Problème à poser. En particulier, chercher ce qu'est la Deutung allemande, dans son rapport à la Bedeutung.

Conditions de l'interprétation.

II- Dire et faire.

Si l'analyse est une pratique, et de ce fait touche au réel, il faut donc se demander quelles formes elle prend pour cela:

I- L'acte est un effet de S^a qui touche au corps. On ne peut pas distinguer un dire qui serait sans effet: le dire est, par son effet sur le corps. Le réel de l'interprétation, c'est ce que le dire tranche du corps, -et d'abord de celui de l'analyste. Telle est la jouissance: ce qui touche au corps, du dire..

2-L'ICS se produit. Il faut tenter de penser que l'acte opère selon une dimension d'après-coup: ce n'est que de l'événement d'un second temps que le premier temps/^{qui} aura été, prend effet. C'est le second temps de l'événement S^a qui fait passer le premier temps en acte.. Il y a effectuation, "effet" de sujet.

3-L'événement du dire, et en particulier l'effet de l'interprétation est donc livré à la contingence: on ne peut pas calculer les effets du dire. Ce qui en adviendra, cela n'aura pas été latent, non plus. Le dire, de faire événement, est entièrement nouveau, imprévu; il reste particulier. Ses suites sont hors de tout calcul. L'interprétation n'est pas calculable dans ses effets. Ce qui amène une question: si l'analyste sait ce qu'il fait, comment peut-il ignorer l'avenir de son dire? -Que signifie de savoir ce qu'on fait sur le fond de la contingence de la suite de l'acte? (Comment se décidera le moment de conclure?)

VOIX: La voix (de l'analyste) est en particulier ce point où le S^a est porté au dire, mais tenant au corps par ce qu'elle s'en déchire. Elle est de ce fait un des lieux de conjonction du dire au corps. Le problème est alors de savoir en quoi elle est éminente à pouvoir porter l'effet du sujet: qu'est-ce qui noue le symbolique dans la pulsion invocante? Pourquoi celle-ci est-elle le lieu d'élection du donner-à-entendre (legein)?

On peut penser que tout autre mode du dire est inadéquat, dans la mesure où, trop proche de l'expressivité du corps, de ce que serait un langage-signe, il ne ferait que "d'exprimer" (de faire signe) de l'imaginaire de ce corps.

L'INTERPRÉTATION EN NÉGATIF: L'acting-out, c'est de mettre une partie du corps à la place du semblant, quand l'interprétation n'est pas venue à cette place.

Distinguer passage à l'acte et acting-out.

ANALYSE ET PSYCHOSE: Rêve et hallucination: la différence est que l'hallucination est un retour dans le réel de ce qui est rejeté. Au contraire, le rêve est organisé du symbolique. Il y a là l'ordre de l'ICS. On peut dire que le rêve est une des formes de retour du refoulé, lequel est conditionné par le Nom du Père.

Dans le rêve, s'il y a jouissance, c'est celle du S^a. Le sujet jouit là de l'appel du père. On peut dire que le NdP opère selon plusieurs chemins: -nommant, -appelant, -mais aussi récusant, sous la forme d'un dire-non. Sur quoi porte cette récusation?

-Dans l'hallucination, il y a jouissance comme à l'appel au réel.

il faut dire
I- On soulignera qu'il n'y a d'interprétation que du NDP.
2- L'interprétation, si elle porte sur un élément de réel, comme il convient de toute pratique, -porte sur le fantasme.

fonction de la conscience, hétéro, rejet.
-Qu'est-ce qui, dans les diverses formes de l'opération analytique, spécifie l'interprétation ? Toute intervention est-elle une interprétation ? Doit-on identifier interprétation et construction ? La différence faite par Freud sur ce dernier point n'est pas claire : si la construction présente une reconstruction "sensée" du passé, l'interprétation au contraire, joue du mi-dire, refusant le sens. Est-ce là la seule distinction ? Problème encore de la scansion de la séance. Est-ce que la scansion de la séance est du registre de la parole, ou non ; alors qu'elle est une intervention de l'analyste ?

Dans quelle mesure la règle fondamentale et ses annexes comme cadre de l'analyse, fait-elle interprétation ?

Problème du paiement et de son incidence. Le prix demandé et le prix à payer sont-ils la même chose ?

3- L'interprétation, un discours sans parole.

il reste qu'elle est un dire.

Comment faire pour que l'interprétation devienne un discours sans parole, i.e. qui aille contre le sens, ou dans le non-sens. Le déjà-là du sens est à déblayer dans ce travail. Il reste que l'interprétation produit un effet de sens ? Comment trancher cette difficulté ?

4- L'éthique de l'analyse et l'interprétation.

pt. d'imp.
Peut-on dire que l'interprétation qui porte justifie l'analyste ? Quel est le mode de ce que l'analyste reçoit là en retour de son dire ?

La jouissance de l'interprétation survient de cette rencontre contingente du discours de l'analysant avec le discours de l'analyste. Dans ce nouement il y a l'acte.

Ce que l'analyste reçoit de cet acte, c'est un effet de vide, de rejet : telle est sa jouissance.

Revenir au dire.
5- Finalité de l'interprétation : si l'analyse va à la chute du SsS, peut-on penser encore une "fin" de l'analyse, en un sens de finalité ?

Y a-t-il une finalité de l'analyse ? Que serait une éthique qui n'aurait pas de fin ? L'éthique analytique ne satisfait qu'à la condition d'un manque. Son réel, dans l'interprétation, c'est ce qui la fonde. Comment penser une éthique adéquate au réel ?

P.S. : Si on ne peut interpréter que du NDP, qu'en est-il de l'interprétation dans la psychose ?

(Exemple dans : a. et c. p. n.)
(Le contenu de ce résumé tient à ce qu'il reprend à peu près la discussion. Il faudra bien sûr ordonner, et développer certains points.)

Pour le 14 avril lire :

Freud : les limites de l'interprétation du rêve (lettre de l'École F.)
LACAN : Séminaire XI chapitre 8 l'interprét. 7.4.76, par le 14.7.76.

Note: Le texte est écrit sur sept-vingt ans. groupe de travail sur: l'Enfer.
l'Enfer, pour donner le cadre du groupe Style (J.D. Naud).

Groupe comprenant pour l'instant:

J.D. Naud et J. D. Naud

et J. D. Naud en qualité de directeur, de recherche de, et de
production de l'œuvre: qu'il en soit ainsi. J.D. Naud a
discontinué l'écriture du groupe, et j'en ai vu une d'une
présentation d'un travail d'ensemble à R. —

M. L. Lajarte - L. Samuella - L. Fresco - (C. Piant)
A. Chelvi - C.T. - M. de Chate - 1
2 7

Gérôme Taillandier

QUESTIONS SUR L'INTERPRÉTATION.

(Texte sur l'interprétation, groupe Style, par Remondino
du Mai 76.)

- Manuscrit jeté
- Frappe gardée
- Publiée Lettres 20.

QUESTIONS POUR ELARGIR LE CERCLE. Suite du texte.

(Le désir de l'analyste constitue-t-il une "thèse" constitutive du discours analytique? Supposons qu'il en soit ainsi, il faudrait alors désigner le raison de sa nécessité. D'où donc le désir de l'analyste est-il réglé dans la pratique?

Il faut d'une exigence : inter la raison du transfert. Si nous posons que le désirant B est cause du désirant A. Si nous posons par ailleurs que le transfert est l'actualisation de l'objet x , i.e. d'une de toutes causes autres qu'elle-même, de cette causation du désir dans les crises de la femme, il devient nécessaire de nommer cet objet x qui vient à la place de la cause, dans l'acte de l'acte du discours analytique. Ce ne peut donc être que le désirant, ou en tout cas, le questionnement du raison du désir, si cette place n'est occupée que par un objet d'un autre ordre.)

QUESTIONS.

1. l'interprétation, le désir de l'Autre, et le désir de l'analyste.

1. Que veut-on se faire analyser? Quel est l'acte?
2. Pourquoi y a-t-il transfert, sur la constitution du désir?
3. Pourquoi l'interprétation opère-t-elle à nommer le désir de l'Autre?
4. Les questions peuvent être à dire : qu'en fait le fantasme?
5. Pourquoi l'analyste se fait-il (a)?
6. Au moins semblant de la cause du désir?
7. En quoi l'acte analytique exige-t-il l'interprétation?
8. Pourquoi pose le désir de l'analyste, raison du transfert?
9. Quel est l'acte analytique?
10. Comment l'interprétation opère-t-elle dans cet acte?
11. Comment parle-t-elle au sujet, et sur l'analyste?
12. Y a-t-il une transmission du savoir dans l'interprétation?
13. Peut-on parler d'une transmission du savoir?
14. Quelle est la position de l'Autre dans l'acte analytique?
15. Quelle est la ressource d'acte de la pratique analytique?
16. Quels sont les artifices et les moyens de l'analyse?
17. Pourquoi la faire savoir, de soi-même?

Cette position du pollisme en la question est incertaine, de l'ailleurs. Tout discours est en effet transféré: il n'y a pas de lien originaires de la question, mais il y a un axe du discours.

La question est donc : comment venir le axe du discours analytique, et par conséquent le qui s'y joue du sujet. Il faut donc procéder d'effacement, en posant des accents, des blés, ~~qui~~ dont les questions sont l'œuvre. On a d'ailleurs rencontré ici la pollisme de l'interprétation, puisque c'est l'usage premier de cette position.

Position.

- ① Il y a un discours analytique. Ou plutôt, le discours analytique existe.
 - L'analyse n'est donc qu'une pratique. Elle est un effectuation.
 - Alors l'analyse est à inventer.
 - Ce que dans l'analyse fait son truchement n'est pas son existence. (l'existence de l'analyse, c'est ce qu'elle opère du sujet. Ce qu'elle construit ou est "l'édifice".
 - Il n'y a d'effet de sujet que dans l'acte.
 - Il y a un acte analytique, comme nous en jouons dans la pratique.
 - Et y a un acte analytique, comme nous en jouons dans la pratique.
 - La pratique analytique a cette particularité que son existence est exceptionnelle (un cas rare de je ne sais où). S'il y a des discours qui semblent incertains, je ne sais pas l'acte analytique, m'écouter que par exception.
 - Pourquoi y a-t-il un intérêt ? (un cas rare de je ne sais où) à jouer avec l'analyse ? Quel est l'intérêt à la psychanalyse ?

- ② Si un acte ~~effectue~~ effectue le sujet d'effectuer dans l'acte, l'effectuation dans l'analyse, en particulier de l'analyse, fait pollisme. De quoi l'analyse répond-elle ?

- L'analyste, dit-on, se fait comme du discours dans l'acte analytique. Mais pourquoi exactement, quelle y a-t-il en raison ?
- Plus juste est déjà de dire que l'analyste fait semblant d'être comme du discours. Mais en quoi est-ce lui le moyennant un acte ?
- (Quelle est la ressource (même la "fa") de l'acte analytique ?)
- Est-ce l'ordonnement des discours ? Mais le discours de la ligne, alors, des paroles ?

- le désir de l'analyste est le principe de l'analyse. Il est aussi source
des transferts, au sens. Quel est le sens de la source des désirs de l'ana-
lyste, rapporté au transfert le démontre en acte?

③

- L'acte analytique pose l'interrogation.
- Si l'acte analytique consiste à recevoir et à être comme lieu du sujet,
peut-on dire que le savoir c'est (s'il existe) soit transmissible?
 - le transfert en démontre, tel est l'intermédiaire du savoir?
 - Peut-on dire que l'interprétation transmette quelque chose?
 - Si y a transfert, et position de l'ice, l'interprétation ramène nécessaire à
l'acte analytique.
 - On dit implique transfert. "PS" qu'il y a SSS, il y a transfert: "Parce que"
le dire implique tel le SSS?
 - Comment l'interprétation qui telle dans l'acte analytique?
 - ~~En fait~~ Plus justement: comment peut-elle dans le dire analytique,
et qui affecte telle pour l'analyste?
 - Le désir, c'est le désir de l'Autre: Pourquoi l'interprétation qui telle à
montrer le désir de l'Autre?
 - On ne dit ici rien des conditions de la ~~transmission~~ l'acte parlant, ni
de ce qui en résulte pour lui: d'un incommensurable dont il a dire, et de
même de l'acte qui reprend et incommensurable.
 - Donc, pour poser l'acte de dire fait la limite ~~de l'acte~~ de ce change.
Comment moment dans le désir à l'acte?

620/6/76

QUESTIONS RÉSIDUELLES. 2/5/76.

Que reste-t-il à dire ?

- Allocation et vérité :

- Si l'innovation est cause du désirant.

- Question de J.P. de savoir en quoi la dire touche l'analyse :

Ceci, avant tout restes de l'interprétation.

- Comment agir ; quelle est la signification opérée ?

- A partir de quel désir interpréter ?

- Développer encore la question du nouveau dans la condition du transfert.

- Et faudrait-elle reprendre la question de l'analyse et du transfert ?

Si le désirant cause le désirant ? Ceci n'est pas fait.

reste du tout,

- Il y a des rés de pollinisation annexes : fonction symbolique - non-sex -
équivoque - réel - intervention sur la fantasme, etc. et des.

dans un groupe de questions à part.

- Construction aussi ? et Ndl P.

1/ Supposition → jeux savoir - désir masqué (VIII, 239.)

2/ Quel-est qui conditionne, dans la position de l'analyse, qui in lui
forme condition d'une supposition ? Et quoi répond la supposition, con-
me pour du sujet ? (VIII, 240).

3/ Supposition et interprétation.

Etc :

4/ Il faut reprendre le terrain : SSS - interprétation - désir de
l'analyse [ici, avec l'acte] et le désir. (C'est un point à éclaircir)

que cela : acte - désir - pulsion -

LE TRANSFERT ET LE DESIRANT.

La question que nous devons de résoudre avant de transférer est la suivante : d'is-est nécessaire pour le sujet le fait de l'aimer, comme on l'a dit aimer, ou nous pouvons par ailleurs, le desirant comme premier moyen de diriger analytique, et inaugural du lien du sujet ? Nos premiers en aucune façon nos notes faites de dire qu'il s'agit là de la solution la plus simple à la pollémique du desirant. Bref, il y a une voie qui il nous faut refuser : celle de tenir simplement le fait du transfert comme un masquage du desirant. Comme toute psychologie est bien coincée dans la pollémique apocryphe pour nous est donc de nous envenimant pour ce fait, en l'entendant au dire, de toute responsabilité.

On peut alors s'engager dans deux voies distinctes : penser que le dire procède de l'aimer, ou l'inverse, en l'absence de ce qu'il en résulte pendant le reste de l'aimer. La dernière est grande de clarifier la situation. C'est pour tout cela que nous refusons. Mais il apparaît bientôt que la première nous fait un impasse.

Il y a bien plus, il apparaît pourtant que nous pouvons trouver une solution qui provient de concilier les deux questions posées, et en modifier le lien.

Il faut pour répondre commencer par la remarque suivante : l'acte donc est tel en soi-même que la question du desirant implique celle du transfert ? La génétique de cette question fait polémique, et d'une manière insistante. Sa solution éclaira alors la réponse d'une telle insistance sans un jour nouveau. Elle est d'une simplicité étonnante admirable.

Il faut pour saisir la racine de l'effacement, repartir de la question : qu'est-ce que le desirant ? Le desirant est la fixation du sujet dans une cause qui le dirige. Cette cause est d'abord dans l'Autre. Ce n'est pas fait, et que la cause du dire soit dans l'Autre ? Parce que l'Autre est la figure première qui résulte de l'Autre en tant qu'il amène l'existence de la convention. Si au dire de l'A. qui s'en constitue.

E.c. que le bien de l'Autre résulte du rafinement précédent qui a fait passer dans l'alt. le sujet passif. Qu'est-ce donc que la cause du désir? C'est ce qui vient de la force du sujet pour atteindre le sujet ou objet de la force qu'il était, rayonnant la supposition du dieu.

Précisément a-t-il que le bien de sujet force fixation du désirant, lui se lie s'attachant à une substance la possibilité du jeu en? C'est justement la ressource de l'Amour. Le désirant n'est comme tel que du concomitant dans l'ordre du sujet. E.c. que le sujet, dans le désir, est unifié. Pour celle-ci grâce à quoi Grâce à l'Amour de jeu en tant qu'il est le sujet comme être même. Par un concomitant double de concomitance, d'une part, le sujet reste comme être même dans l'Autre (c'est en garantie elle), mais incessamment, le point de la détermination du sujet se manifeste comme sujet, rapport dans l'ordre avec l'ordre du désirant, i.e. pour autant que le désir se soutient du mis en œuvre qui vient, dans l'Autre, selon la force de l'ordre, désirant que le sujet est unifié à la force rayonnant le dieu, non.

Ainsi la force du sujet dans la concomitance en travaux de l'Autre et de rafinement précédent est elle double: non seulement en tant que l'Autre même de l'Autre dans la force de régulation de la concomitance, mais la force, en tant que l'Autre question sur sujet comme à cette concomitance, est difficile dans le désir, est sur la force de la concomitance qui vient de manifeste le sujet dont elle fait partie de la force. La raison de l'incarnation du transfert est donc d'incarnation en marquage du désirant, parce que le désirant lui-même est en marquage du sujet, comme un unifié.

Donc vient dans l'immuabilité du transfert? Elle est la
reprise, dans la forme incarnée qui concorde à la substance dans
l'Autre, soit que la substance d'elle-même de l'existence se dédouble
comme elle. L'immuabilité est ainsi le marque réel qui
démontre que le désir est de l'accumulation, mais que aussi bien,
puisque que le désir se fixe à la sueur, renvoyant l'Autre.
L'immuabilité qui porte et médium de la biens de vie du désirant
refuse dans l'Autre avec la merveille. En sorte que l'ima-
muabilité ne fait que porter la nature propre du désir.

De ceci, nous est-il alors possible de dire que l'immuabilité
du transfert avec la bien du désirant? C'est ce qui nous vient
de prime abord. Mais diriez-vous alors la fixation? Mais est-ce
est-ce il ne dit pas lui-même la forme même de la fixation?

DEUX POSITIONS DE L'APRÈS-COUP.

On peut envisager deux conceptions possibles de l'après-coup : une qui est matérialiste, l'autre qui implique des traits essentiellement idéalistes. C'est cette dernière qui est la mienne.

Premièrement, on peut présenter les effets de supposition comme advenant après l'effacement de l'acte. L'acte, opère d'abord, quelque chose comme un effet d'idéal ou de détachement, comme une sorte d'inclinaison, venant recouvrir de son voile l'effectif de ce qui a déjà eu lieu. Ainsi, la supposition n'est ici rien : qu'une idéologie, pure effet de la structure, mais ne déterminant rien par elle-même.

Autrement. Inversement, il y a une autre position : c'est de dire que la supposition est ce dont l'acte se règle, et peut advenir comme tel. Non pas que la supposition soit l'acte, mais qu'elle l'intègre comme un Idé, et constitue donc, comme sa condition de possibilité. Une telle position amène aussi la fin d'une idéologie la raison de l'acte. Ceci implique évidemment une transparence profonde du sens de l'acte, l'acte ne peut être que l'opération d'un vide à quoi la supposition supplée en l'actualisant. Vaste consistant à développer cette Idée, sur la création du vide. Ceci implique que on ne pense pas que l'acte forme certains "géch." le que l'acte fait advenir, c'est un en - avant.

Ceci suppose une conception du S^o qui est plurivoque. C'est ce que fait sa charnière et sa faille : peut-on dire que le S^o préexiste à la faille qu'il supplée ? C'est bien ce que nous ne souhaitons pas soutenir. En sorte qu'il faudrait dire que la faille est appel à l'Idé de la supposition. Comment penser que la supposition puisse exister sans seulement comme Idé, ou antécipant son l'acte à partir de la faille ?

L'interprétation correspond à trois positions possibles distinctes :

1 - S'il y a le transfert, dans l'acte, il est nécessaire de saisir cette dimension du transfert.

2 - S'il y a l'acte, l'interprétation opère sur lui; (c'est la thèse la plus dangereuse et la plus délicate. Peut être même fautive, tel incertains à abandonner ce thème.)

3 - S'il y a le désir de l'acte, il est nécessaire de le nommer comme raison du désir.

Le gros problème pour ces trois thèses, c'est qu'il nous faut à tout instant risquer de verser dans une certitude de soi de l'analyste.

En outre qu'il apparaît :

1 - Que ces thèses ne peuvent se situer que d'un sujet qui ait effet du S^a .

2 - De ce la fait, que d'une position de l'analyste qui en ait lui-même l'effet. L'analyste n'opère que d'être effet du S^a . C'est de là seulement qu'on doit saisir l'analyse.

3 - Par conséquent, qu'on ne doit partir que de l'acte et de la pratique. Dans la mesure où le sujet est un effet, il est nécessaire de penser son opération. Pas de sujet hors de ces effets. Et toute pratique est affectation. L'être parlant n'existe que d'être

acquies avec un well, quel qu'il soit. Le réel premier : c'est lui-même comme effet de la division dans le S^a .

4 - L'interprétation est le "moyen" d'un acte. - Pourquoi y a-t-il un acte qui exige, dans son ~~opération~~ opération, un tel moyen?

1. Pour le ~~problème~~ problème de l'interprétation, c'est en un sens, résoudre une impasse - on ne peut ni la promettre qu'à la défense.
2. Il est néanmoins de constater l'interprétation à son sens patzque, ait à sa place dans l'acte analytique. Il n'y a que de lui que la promesse est possible.
3. L'interprétation n'a de portée que pour elle-même ou son sujet. Tout ce qui n'est pas du sujet est pas interprétation, parce que ce n'est pas un acte.
4. On aurait alors tenté de dire que l'interprétation est un problème d'éthique, v. g. contingente. Ce serait une erreur. ~~C'est~~ C'est au sens où, si le sujet est l'effet du S^2 , l'interprétation en tant que son S^2 suppose celui qui n'y implique.
5. Ceci implique que le premier à recevoir l'effet de l'interprétation est celui qui la formule. L'interprète, c'est le faire effet d'un dire.
6. Ceci implique. Est l'acte dans cet acte? C'est à dire il s'agit. Quel est la place de l'interprétation dans le travail analytique? Surtout en tant qu'il concerne le sujet?
7. L'interprétation n'est pas ouverte à tous sens. Il s'agit donc de savoir ce qui lui donne son paysage.
8. L'interprétation est pour elle-même un faux problème: ce dont il s'agit, c'est de l'acte analytique, en tant qu'il implique la place de l'analyse dans le sens de l'acte. Ce dont il s'agit, c'est de l'acte qu'il y a à (s') analyser, et à opérer comme analyste. Partir de l'interprétation, c'est résoudre cette impasse de prétendre disposer d'une "méthode" d'interprétation. Or, il en va de même que chez Hegel: la méthode, c'est l'acte même. Ceci au sens où dans cette méthode, un sujet n'est pas. Pas d'interprétation sans, effet sur celui qui l'opère - et non celui qui la reçoit. Il faut donc poser: - que le dire ne va pas sans dire; - que le sujet est l'effet du S^2 ; - qu'il n'y a pas de S^2 sans sujet.

② Question: On admet que l'analyse n'est que d'être effet de S^a.
Or: tout acte est un effet de S^a. Bref, d'être parlant n'est
que de S^a, fait-ce à le rejeter. (Problème classique).

③ - Dans ces conditions, cet acte n'est donc pas nécessaire.

- Faut-il dire alors:

④ - Que l'acte s'invente? Autrement dit qu'il est possible d'en tirer
du nouveau dans l'acte?

⑤ - Mais s'il en est ainsi, et nous devons penser qu'il y a un réel.
du symbolique, comment tout acte y est-il adéquat? Ou bien ne
l'est-il pas?

⑥ - Et qu'il faut dire au moins, c'est que tout acte, tout effet
de sujet, est effet de la parole du sujet. Ceci veut dire qu'il
n'y a pas de pratique "lucratrice" qui ne soit soumise à la structure
qu'elle met en jeu.

Mais ce n'est pas assez.

⑦ - Faut-il alors ajouter: qu'il y a des "artifices" de discours (Nelly).
Ce qui est noté que d'autres discours peuvent s'inventer, à partir de ce
réel.

⑧ - Dans ces conditions, que voudrait dire qu'il y ait un acte adéquat
au réel? (la science, la religion, la littérature, pour le nommer
sans les nommer eux-mêmes).

⑨ - Et d'en procédant avec telle exigence d'un acte adéquat?

⑩ - En quoi donc l'acte analytique n'est-il qu'uniquement adéquat
à la parole de l'être?

Une première conception de l'interprétation, qui fait partie de la psycho-
analyse, peut nous servir à commencer d'instant même. Selon elle, l'interpré-
tation n'existe que d'un côté interprète. Elle consiste donc à rendre
conscient liés, liés, à leur une latence. Cette conception, on peut en
déchiffrer le mystère de la manière suivante: à la limite, l'interprète
fait des. On voit l'interprète d'une telle position. Quelle est donc sa
raison: elle suppose que liés est une latence. Quel est le rôle de
est caché, qu'il suffirait de découvrir pour rendre visible, on se
demande pourquoi. Dans une telle perspective, le savoir comme objet de
science apparaît être la source essentielle de la pratique. Ce fait
d'autre part suppose que le savoir qui se manifeste est clair et un-
ivoirque, puisqu'il est à la fois qu'il peut être latence. Au reste,
liés n'est qu'un objet caché, qu'il devrait suffire de découvrir.
on rejette cette thèse.

- S'il y a interprétation: c'est qu'il y a transfert du savoir. On a desirs de l'A.
- C'i. n'est pas directement d'un ress latent, elle est avouée. Équival-
ent du sujet dans le S^o. D'où Entstellung: transfert. De même
l'interprétation. Mais pourquoi? Pourquoi? C'est trop par-
- D'autre part, elle n'est pas ouverte à tout ress. Et fait donc un "rêve",
- le ress d'un effacement transfert à faire deux de la friche.
- S'il y a transfert, il y a S.S. E. c. desir dans l'Auteur. L'Auteur est
à dire le monnaie (la feuille) compte jeu monnaie. Mais il n'en veut
que comme monnaie. L'interprétation entraîne le desir de l'homme.
- Parti dans le desir le desir de l'Auteur? (Dora)
- Interprétation et ADP.
- le desir fondamental de l'interprétation: rapport à la réalité.

Il y a un certain nombre de concepts qu'il faut faire disparaître de
l'analyse. Interprétation, liés, sont de ceux-là.

- Par contre, il y en a d'autres qu'il faut y introduire.
- L'interprétation est un problème en analyse, qui nous oblige
nécessairement dans des problèmes insolubles.

- L'analyste n'est pas l'objet (a). Il peut sembler de l'être.
 - Pourquoi l'acte de l'analysant exige-t-il un tel semblant, et
qui est lui opérant?
 - Qu'est-ce que semble l'analyste à mettre cette position?
- Autrement dit quel est son acte?
- On peut porter et dire qu'il n'y a peut être pas lieu de poser la
question du désir de l'analyste, on se transfère. Mais on peut porter
de poser la question en termes d'acte. Plutôt qu'en termes de désir,
poser de ce pourquoi l'analyste est porté à cette place. Ceci, en posant
qu'on reconnait cependant l'existence de son acte, et qu'il se fait
semblant.

le problème de l'interprétation dans l'analyse: le plus difficile, voire le plus facile. Ce concept d'interprétation donne un effet & pense que

- L'interprétation: ce à quoi on se tient.

Problème de l'interprétation ou non d'acte: que non seulement elle soit non le sujet, mais encore non l'analyse.

Pourquoi parle-t-on d'interprétation?

- Mais pourquoi le premier est-il dit, non? Parce que l'interprétation
non.

DESIRANT:

- le désirant ~~est~~ cause du désirant.
- Pour la question objective de la situation, le sujet est digne d'être aimé!
- Aimer: c'est vouloir être aimé: respecté: le sujet doit s'immortaliser, vouloir être aimé, c'est l'immortalité: monter.

- Transparence de l'Amour:

- Pour ce qui est on veut être aimé par le désir: le désir est aveugle. D'abord dans l'autre (Péguy) mais ensuite, aveugle absolument. L'être de celui qui veut être aimé et de celui qui est le désir.
- Vouloir être la transparence: transparence de la chose du désirant chez l'Amour.

- Pour le fait: donner le désir pour l'Amour: vouloir être aimé. Se monter désirant pour faire désirer: être désiré, comme désirant.
- ~~On~~ Or le désirant n'est pas aimable. Pour comment peut-on dire que le désirant est cause du désirant? Or de l'Amour? Contradiction!!

- Alors le fait: se monter comme désirant, désirable: vouloir qu'on ~~soit~~ le désirant: Péguy.
- ~~Et c'est~~ ^{transparence} ~~le~~

- Pourquoi de vouloir être aimé, désirant - se désirant?
- Or le contraire? Pourquoi de désirant, aimé?

Question qui me surprend les érudits.

- le désir: en termes de vérité et non de conviction?

transparence → (a) avant: instant: en fait vs.

aimé → manifeste.

- l'Amour, est la transparence? Or le contraire?

GEROME TAILLANDIER

HETEROPHAGIE

LA PLACE DE L'ANALYSTE
DANS SON EQUIVOCITE AVEC LA DIT-MENSION FEMININE
DE LA JOUISSANCE

"Monsieur Mallarmé. Le pervers
À nous fuir pour les bois s'acharne
Ma lettre suit le vers
Valvins, par Avon, Seine-et-Marne"

Mallarmé, O.C. p.106.

I- ETHIQUE ET TAC.

Posons que le masochisme est une perversion : l'intérêt du sujet doit donc y être centré autour de la jouissance phallique, dans sa dimension de déni. Or si nous posons par hypothèse que la féminité (le sens de ce terme étant réservé) est définie en $\bar{A}x.\emptyset x$, soit au point de Verwerfung de son être sous la condition de la fonction phallique, il faut conclure que la féminité est au moins dire-non au masochisme.

I- Théorème : il ne saurait donc y avoir de masochisme féminin, ces deux termes étant antinomiques.

Scolie I : d'où résulte alors cette hypothèse ? La réponse est simple, de ceci que l'homme imagine la femme masochique, c'est à dire à son image. C'est parce que l'homme jouit d'être masochique et qu'il trouve dans la femme (i.e. le phallus) la métaphore de sa propre jouissance, qu'inversement il lui suppose la jouissance qui est la sienne, au titre de l'inversion fondatrice de toute jouissance possible en tant qu'elle tient aux effets du signifiant.

Scolie 2 : Et c'est pour autant que les femmes sont intéressées à entretenir le fantasme de l'homme, qu'elles ne contredisant pas à celui-là dans la mesure où elles s'assurent ainsi de son désir, fût-ce au prix de leur silence à elles-mêmes. L'assurance qu'elles trouvent ainsi de leur désir

[- Me voir reprocher de ne pas normer mes notes, alors que j'en prends tout
de temps, j'en ai, j'en ai, pour faire entendre le C. qui est la jouissance de l'A.;
2 - que l'analyste parle à l'autre d'elle, 3 - que c'est la place du
sujet ^{l'analyste} a quelque chose d'ingérable. Bien! Je disais donc
mes notes, moi qui suis la source. Le "point de vue" de l'analyste,
est de pure fait: admettant de voir et de voir de l'autre pour faire entendre
que l'analyste ne maintient pas. Car il est que, en une certaine note cette
forme... Amateur d'élég.]

- "Faire de micro-écriture."

MÉTÉOROLOGIE

ou
la place de l'analyste dans son équivoque avec

12/77.

la discussion féminine de la jalousie

~~EQUIVOQUES~~

(du narcissisme primaire // et des ^{leurs} échos
dans la pratique analytique.

§ Texts:

- 1§ - Ethique et fac.
- 2§ - "Position de l'analyste" et "position féminine".
- 3 - ~~équivoques~~ de la pratique du NP. ? (hété)

Notes et remarques.

"
Marius, Mallarmé: le poète
A nous faire par les lois d'échasse
une lettre, puis sa trace vers
Valentin, par Ann, Suire et Marie"

S.h - oc . 106.

Note Bibliographique. Transcription. (Italiques, en retrait, fin).

J'entends dire que faire figurer dans le front de nos écrits une note bibliographique destinée à avertir le lecteur de quelques ouvrages qui n'ont pas été publiés. L'intérêt de ce procédé est celui-ci : il rendra très fréquemment, en raison du mode particulier de travail dans notre école, inévitablement, une redistribution constante de l'ouvrage, que tel ou tel ouvrage ou texte incident, ait des effets de ~~de~~ d'incorporation d'inscriptions qu'on ne connaît en aucune la littérature. Or, de dire d'inscriptions en tel lieu, implique un effet de style qui ne peut arriver à ce que nous appelons l'écriture que de type classique. Or la méthode, d'un texte, l'effet en un texte en quelque sorte en - marge, où on s'efforce de représenter le texte d'un tel livre - à chacun, rendre [Je dois dire ^{ici} l'importance de cette méthode ~~de travail~~ de points au lecteur cette nouvelle méthode ~~de travail~~ de points, que j'inaugure.] ~~Je dois dire~~ que d'après la supposition ~~de travail~~ de points.

1-

REMARQUES ET NOTES

125

Politique L'insouci est une passion : intérêt dans le ϕ , désir. Or si nous voyons par hypothèse que la "féminité" (réservée le sens de la lettre) est définie en $\Gamma \times \phi \times$, soit au point de vérification de son être par la condition de ϕ [notons par parenthèse ici : que la femme dit que la fonction ϕ implique en elle une fonction, point notable!] - ainsi, la féminité est liée non au masculinisme.

1. Théorème : il ne saurait donc y avoir de "masculinisme féminin", car deux termes étant antinomiques.

1. Scolie : D'où donc alors résulte cette hypothèse ? La réponse est simple : de ceci que l'homme imagine la femme masculinise, c'est-à-dire à son image. C'est parce que l'homme joint à l'être masculin, et qu'il trouve dans la femme (le ϕ) la métaphore de son propre féminin, qu'indirectement il lui suppose la féminité qui est la sienne, au titre de l'incursion fantasmatisée de toute féminité possible en tant qu'elle tient en x effets du ϕ .

2. Scolie : Et c'est pour autant que les femmes sont intéressées à entretenir le fantasme de l'homme, qu'elles se contredisent par à celui-ci, dans la mesure où elles s'imaginent au sein de son désir. fait, ce au point de leur silence à elles-mêmes. L'assurance qu'elles trouvent au sein de leur désir dans le désir de l'homme, les rend à l'abri du lien où pourtant elles demeurent : cette même "féminité" qui fait obstacle à la passion de l'homme.

Théorème 2 : Le silence par lequel les femmes jouent ou déjouent le fantasme de l'homme, est le meilleur ahi qu'elles trouvent contre celui-ci.

Corollaire 1 : C'est le silence même qui entretient ce fantasme, et ainsi l'homme lui-même, à la passion de l'homme.

C.3 : la persécution de l'homme entretient ainsi le silence des femmes et leur directement à la fonction phallique - et réciproquement, la féminité en tant que lien de refus opposé à cette fonction, laisse le champ libre et entretient la défiance du fantasme de "passion" au point qu'il est le propre de l'homme : les contradictions s'illustrant au bout du compte.

Problème 1

~~1~~ : Si nous nous enquerons de la "position de l'analyste", nous n'avons
dire étiologique à ce jeu, nous voyons que nous ne pouvons en aucun cas
le définir par le masochisme féminin : puisque rien de tel n'a de l'exister.

Pourtant, en déterminant ces conditions, qu'il faut définir cette position
par le masochisme, tout est ? A supposer notre décomposant (Pl 1), il
apparaît qu'il ne peut rien en être : la masochisme en tant qu'il est une
position, n'est pas une étiquette comparable avec celle de l'analyse. Ainsi
provenant, n'est pas une étiquette comparable avec celle de l'analyse. Ainsi

Théorème 2

La position de l'analyste n'est pas masochiste, mais
par métaphore.

Séquence 1 : D'où donc résulte qu'il n'est pas possible de dire l'analyste maso-
chiste ? Cette question se laisse apparaître une autre et l'on en fait : d'où
donc Freud se sent-il autorisé à postuler au concept de masochis-
me primordial ? Il apparaît que le terme de masochisme primordial est
absolument incohérent : le premier est une désignation en effet de F.
le deuxième de destruction de l'existence en tant que nous ne pouvons que nous
y conformer à D. Or, le masochisme, comme processus, est déjà
opposé à un tel élément. L'usage fréquent du terme de masochisme est
donc très suspect.

Problème 2

Il n'y a ainsi ni masochisme primordial, ni
masochisme féminin.

Séquence 2 - Ceci nous permet de déduire l'identification de supposé
de l'analyste au masochisme : on suppose que la position analytique est le
élément le plus adéquat aux besoins de la destruction. Comme toujours, le
masochisme primordial n'existe pas, et on suppose que ce processus
la question reste de l'existence de ce che-
min, si l'existence de masochisme pri-
mordial est un jeu qui est fantasmé, dans l'hypothèse la meilleure.



Problème 3

Est-il possible de soutenir dans ces conditions, que la position
de l'analyste n'est pas féminine, étant, une fois en soi, résolu ce qui se loge
dans la terminologie ?

Il est ainsi démontré (Th. 2, p. 1) que ce qui naît de ce problème, c'est la supposition que les femmes soient masculines, au sens "primordial" du terme (!) Il faudrait donc définir la féminité comme le contraire, le plus adéquat à la Destructrice qui ordonne l'existence. Cette définition n'est toutefois pas acceptable, puisque la position de l'analyste n'en dériverait aucune. Ainsi, sauf à supposer ce qui est à démontrer : que féminité et position de l'analyste recouvrent des termes équivalents, rien n'entraîne par conséquent à déduire que male la position féminine recouvre le propos de la Destructrice, si ce n'est par conséquent qu'elle l'est. La supposition qui est à l'œuvre dans le problème reste entièrement à établir. Il n'est pas acquis que la position féminine est propos de la Destructrice, à supposer que celle de l'analyste le soit.

{ Manque un théorème }, rien d'indéniable, et on attend le lecteur, faute de mieux.

Scolier : la supposition induite qui est à l'œuvre dans le problème ? reste à établir. Est-il possible de faire la division ?

Scolier Collège : Ainsi il n'est pas établi — ni que la "position féminine" recouvre le masculin "primordial", étant simple hypothèse ; — ni que la position de l'analyste en soit plus. — A fortiori resterait à démontrer qu'elle recouvrait "analogue" voire identiques à ce prix : ce qui reste d'autant plus incertain.

St. 3 Collège 2 : A supposer que le masculin "primordial" existe, il n'a aucun sens, négative par l'homme, dans aucune position de sujet.

St. 4 Collège 3 : Aucun sens négative n'est attribué ni à la féminité, ni à l'analyste.
Position de

CJD.

(1) Il convient de souligner que le terme de "masculin primordial" est lui-même ambigu avec le "masculin" au trois sens de F. de Rose ailleurs.

Petites questions, mélancoliques : En quoi la position de l'analyste serait-elle de nature, pour cette raison que (malgré au jeu) l'autoestime⁽¹⁾, tout ce qui du sujet, ne passe pas dans l'amour, — la réponse au refus adéquat au "masochisme féminin", en tant que celui-ci n'est pas évidemment que "un fantasme de séduction". Je pourrais dire cette autoestime, mais pour moi les femmes ont tant dans la possession de l'homme, au titre d'un objet de pouvoir dire y être absentes (séduites).

~~l'autoestime que~~

2/ Dans ces conditions, il faudrait dire que la position de l'analyste (l'unique à jamais insoluble) est rigoureusement antinomique à cette "masochisme féminin" de pure fiction. Ce qui est conforme à ce qui fut dit déjà. ~~Précisons~~

3/ — En conséquence, cet "autoestime" consiste-t-il à se faire objet (a)? — Ou bien au contraire à s'y soustraire? Si OEdipe, ne peut servir de cela que le masochisme — lequel?]

Ne pas taper. Exact cependant

(1) Mais quel sens donner à ce terme? Narcissisme II ou I? Pulsionnel?

II^e POSITION "DE L'ANALYSTE" ET "POSITION FÉMININE" - (5)

1 - On appelle position, ce qui, après avoir été un fait de structure, devient une mode d'existence. Quelle est la nécessité de ce chemin, resté à l'état. On reconnaît le passage de la doctrine hégélienne. On peut trouver un avantage à se fixer en termes de position en particulier pour ce qui, que nous entendons de nouvelles les uns de nous, qui s'inscrivent dans une autre chose, les deux femmes, FGS.

2 - Y aurait-il diable ! quelque chose de ce qu'une position féminine ? Il faut remarquer que cette affirmation ne peut avoir de sens qu'à condition qu'il y a des femmes. Donc, des gens ne le sent pas. Mais on ne s'accablait pas de cette façon d'une telle négation de justice ? Que ne devrions nous cette affaire de justice plurielle ? Quei qu'il en soit, des actes, des femmes. Qu'il n'y a ait pas d'effet : à quoi bon alors parler de position féminine ? Disons qu'un sujet a commencé au passé, et n'a pas fini. C'est donc dire que qu'il y a des femmes, qu'il est impossible de parler d'une telle position. Leur vient-elle absolument vaine ? Alors, elle est impossible. Mais si elle même est possible, elle doit devenir impossible, puisqu'elle n'est possible à l'individu d'un fait de structure : le pas-tout. Le pas-tout de position féminine est impossible. Si nous le gardons, pourquoi ?

3 - Une chose remarquable, qui nous ramène à discuter qu'on ne l'aime de reprendre : si il y a des femmes, quel qu'en soit le statut, le dire, est affirmatif, simplement. Or, ce qui, que cela ne se définit pas par la construction, qui les négation de quelques faits. C'est bien ce dont ils se plaquent. Mais le qu'ils ont montré. C'est que cette position en absolue une autre : celle d'être le bien de cet affirmatif, même.

4 - Ils ont le paradoxe que nous a donner, que l'on ne propose, que c'est à la même qu'on demande ce qu'elle ne peut en aucun cas donner, le φ. Pourquoi dans ces conditions, le lui demander ? Pour cela même, Pourquoi dit-on qu'elle ne le donne. Que se passant-il en d'absence de φ ? C'est qu'elle n'est une autre plurielle.

On voit que cela a d'ordinaire les plus fâcheux effets sur nos pages intimes.
D'où cette pensée : 1 - qu'on ne demande le ϕ à la mère que dans cette
circonstance qu'on se trompe d'adresse, 2 - et que cette circonstance n'y a rien
d'affligeant même de la qu'elle est, comme femme. Oui ! mais qu'est
elle ? Rien qui se dise, on voit que cet affligeant trouve à l'obscure.

3 - Et donc est-il confus ? Est-il la pleine présence d'un esprit ?
Et même, est-il le lieu de l'acte d'un fait identifiant primordial d'une
structure à un ϕ ou à l'acte de dire, mais dont la causalité prend acte ?

Une autre contestation est en jeu, tout au moins la peine.

6 - Dans la fonction ϕ , l'être de la femme est posé comme rejeté,
verrouillé. Est-ce un cas, le motif de l'absence de la femme ? Si c'est
le motif même. A vrai dire, une première difficulté s'élève, c'est
que cette Verrouillage de l'être des femmes, fait partie bien plutôt d'un
acte comme bien, bref, d'être le lieu d'un inassurément à mettre
en ? ou la femme ne s'y mord ?

7 - Enon dirai-je à répondre, même cette question, mais elle n'est
que de l'acte. Qu'est donc ce fait de l'absence ? Est-il le pose de
femmes. Si non - pourquoi leur absence ? Plus ardent, dit-on aussi -
dire que ce bien serait celui d'un être rejeté. Si non, alors, alors,
la difficulté vient, puisque nos pages intimes devant ce mot, de devoir dire
que ce serait même : la Verrouillage de l'être des femmes, et la question de
journalier, ~~même~~ contient la parole. Ne serait-on pas l'insigne d'un acte
approché, et qu'il faut, peut-être, ne pas trancher.

8 - Bref, ^{de} ce qui ne paraît pas, mais, opposément, que faut-il dire ?
Faut-il le dire effet d'une fondation centrale de l'être, particulièrement de
la femme ? Et pourquoi la femme serait-elle ? Ou bien faut-il
absolument l'être de l'être, les deux sont de l'insurmontable et
tenir que, entre les deux, la femme est l'insurmontable ? Si cette
dernière solution n'est pas connue, à quel point faut-il

incluade. talle pas ce qui se dit, devrait de ce page au féminin, d'avec
Hes de ce sujet de leur être.

9 - Ainsi, nous ne devons pas les difficultés de ce qui serait propre aux femmes.
Nous pourrions tout par métaphore, l'incidence de cette position, le masculin dans
cet être rejeté ? pas en outre pas que la question reste à résoudre ? Par quel point
nous, nous - tel exemple de l'analyse.



10 - Dans ces conditions, quel de la position de l'analyste ? A multiplier une
implication quant à une incertitude, que gague-t-on au jeu, de quoi est
-on sûr ; y a-t-il la certitude. L'analyse est une pratique. Si pensons il
doit y avoir, est clair, elle ne peut être que négative : une
se vaille habitude, la laquelle l'analyste est fixé à son symptôme et
de cette pratique est quoi d'autre.

La position de l'analyste, a-t-on ou, est intérieure, (1) & la diffé-
rence notable de la position féminine. En l'interprétation qui se font celle-
ci ne lui est pas rationnelle. Est-ce possible que la position
de l'analyste serait féminine ou elle est terrible ? Ainsi, elle
ne l'est donc pas — pourquoi elle n'est pas, nous oscillante. Or la position
féminine, bien que difficile dans sa position ne donne pas un tel aspect
de ses oscillations.

11 - On s'en rend le point qui permettrait d'analyser, en tant
cette affaire ? y a-t-il, plus qu'un page, une notion commune qui se-
mette de maintenir le questionnement de la position de l'analyste ou
elle féminine ? Ou bien une telle analogie est-ce peut elle être que c'est
quidique ? Nous ne saisissons pas.

12 - Pour tout le fil, nous pouvons la question à son essai. Reste à voir
l'interprétation ou le langage du rapport d'une femme au ϕ . Si l'intérêt
alors femme que, de ϕ , on être se est rejeté, n'est-il pas possible que ce
soit pour la position de l'analyste et celle féminine sont convergent sur le
minimum : d'y être étrangères. Causamment c'est pour que l'analyste
l'analyse

est absente de la fonction qu'elle suppose, qu'elle s'indigène plus, qu'elle ne s'identifie à la fonction à l'entrée. Ainsi, à un point commun de rejet! tout leur convergence.

13 - Mais en quoi la p. de l'analyse est-elle étrangère à Φ ? Ici aussi, quelle est l'attitude de son caractère moral, allant au monde, que le sujet en fait acte de cette référence à Φ . Et c'est bien parce que quelque chose de tel, n'a lieu - qu'une analyse se termine sur la base d'un complexe de construction, soit de cette reconnaissance que Φ est toujours là, encore. A l'égal des femmes, qui ne cessent de se réjouir. Jamais sans rejet, et.

14 - La construction est donc le résultat de l'échec de la fonction de l'analyse. C'est pour autant que l'analyse est rejetée par son échec à son exécuter tenir son être de son rejet, de sa position féminine, qu'il opère l'analyse, selon la construction.

15 - C'est à dire qu'il est châté. Pourquoi? A la fin d'une analyse, une femme n'en va, comme d'habitude, à la possibilité de son être de rejet. C'est ce qui châte l'analyse, d'être en reste d'accéder à la qu'elle rapporte avec elle: sa féminité.

16 - Mais par un retour sur elle, il apparaît que dans son fantôme, il lui reste donc quelque chose: cet être, qui lui porte à entendre par un bref instant que son rejet aura donc eu lieu, un temps: celui qu'il lui faudrait pour la lire. Et l'analyse continue.

17 - Que lui reste-t-il donc? La reconnaissance de cet inconnu - malin, qu'il assume. En sorte que restant lui, il lui reste le fa: l'être en face de son inconnu - équivalent à son être rejeté, même. C'est dans cette reconnaissance nullement et suffisamment, qu'il a accès à la positivité féminine, dans le fait qu'il reste lui, c'est, retranché d'un amour. Sans le Narcissisme primaire de la présence soi qu'il lui fait bien travailler et que l'inconnu est donc bien en jeu - féminine au qu'il donne et inconnu.

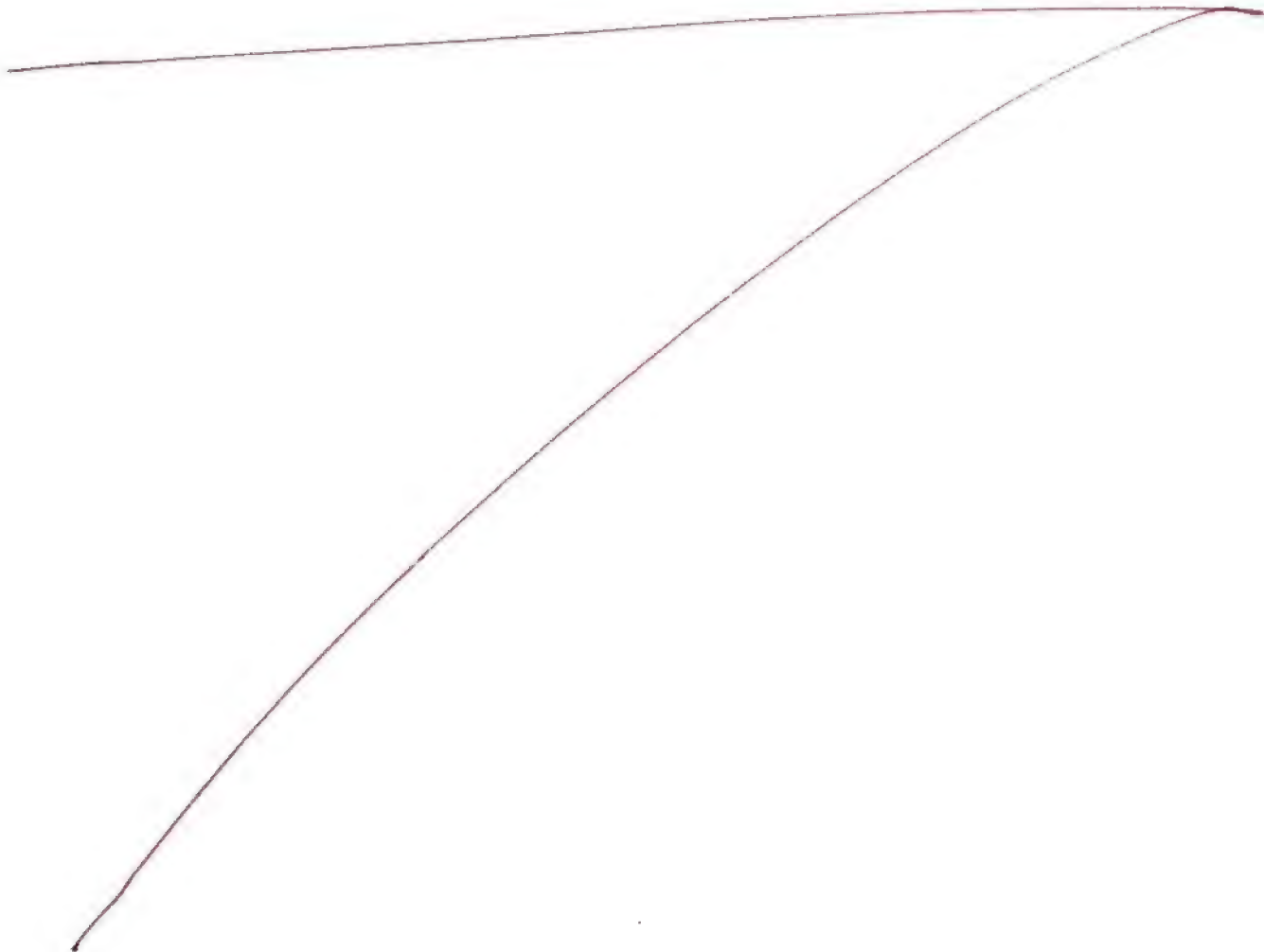
malle.

18 - Et l'on peut supposer que c'est de ce même point, mais en ce cas autre
don, qu'une femme ira jusqu'à son compte.

6/12/77.

V - Nucléaire primaire -

Cf. suite.



III - JOUISSANCE DE L'ANALYSTE ET NARCISSISME? (19 -

L'analyse est une pratique. Cette pratique est issue du symptôme, qu'elle change. Par l'analyse sans symptôme. Quel sens y aurait-il à cela. Et inversement, il conviendrait d'interroger ce qui le symptôme trouve dans l'analyse une "cure" adéquate de sa structure.

S'il y a une "jouissance de l'analyste", très au lieu d'être polémique et que tout monde conteste, elle ne peut porter que de la parole: En quoi l'analyse est-elle une cure adéquate du symptôme. Le terme de j. de l'a. présente donc une équivoque semblable à celle de position féminine de l'a.: elle est de prime abord réciproquement homologue, à un quelconque niveau que quel quelque chose de tel existe. (1)

Il y a donc le symptôme. Le symptôme porte une jouissance. Ceci nous le dit, si il ne faut pas moins que l'analyse pour le dire, en rendre acte. En quoi cette prise en acte de la jouissance du symptôme est-elle la nouveauté de la pratique analytique. En quoi un sujet, effet de Sa, et pas dans un symptôme, trouve-t-il dans cette pratique une adéquation aux notes du symptôme?

Il est clair que nous investiguons en direction d'une différence spécifique de la j. de l'a., avec nous. Cette jouissance jouissance n'a rien de propre. Le qui est propre, c'est la pratique elle-même. On ne trouve-telle dans le sujet j. à quoi donne-telle ~~son~~ réponse?

Dans ces conditions, qu'est-ce que le structural du sujet, dans le symptôme, appelle à être dit, dans l'analyse? Je voudrais tenter une nouvelle approche de cette question (2). On peut remarquer que ce qui constitue l'abord propre de l'analyse de la question de l'analyse, réside en ceci: poser la dimension de j. de l'a., pour rappeler la bième inconsciente, que l'imaginaire ferme. Le sens général de la structure lacanienne d'identité fixation est de chercher à interroger la dimension de fermeture minimale que comporte l'imaginaire — et ambigüement l'effet de

(1) Question qui nous mène aussi bien à propos du désir de l'analyste.

(2) M.C.T. [Le diffère, renvoyant aux itinéraires la Remarque.]

des contacts qui le rendent insoutenable : le ^{dit} masochisme féminin, entre autres. Mais, notons-le, le masochisme personnel en n'est qu'un aspect, pas même insoutenable.

La ~~polémique~~ de méthode de la psychanalyse féminine et de celle de l'homme rapport à la pratique analytique nous semble donc être celle-ci : quelque chose de tel que la psychanalyse féminine, à sa façon.

- Si l'analyste opère dans l'analyse, il n'est pas question de penser que l'analyse est comme telle une psychanalyse; mais, en tant qu'elle traite, face à l'analysée, est-elle n'est-elle pas adaptée à la psychanalyse tout entière? C'est-à-dire, à ce titre, elle est-elle adaptée au sujet dans la psychanalyse.

Enfin, nous ne saurions que les premiers pas de la psychanalyse, les premiers pas, à savoir maintenant.

Quel est donc le thème des ~~pas~~ dans l'analyse de ces deux éléments? C'est ce qui nous amène à penser, nous autres hommes, que ce n'est point le masochisme féminin, mais la féminité, qui serait le thème analytique propre à la psychanalyse. Ainsi, les hypothèses:

- Il y a une psychanalyse telle que la psychanalyse n'est pas modale. C'est la première identification par incorporation. Toutefois, si l'on ne veut pas laisser celui à l'homme et au couple, il faut en dire plus. A tel point, un homme adapté?

- Si ce bien n'est pas de nous parler, pourtant, il se agit qu'il se parle. Et l'élucidation de ces ⁱⁿmanifestes, est une tâche importante, en soi que pratique.

- Ce bien ne porte pas le nom de la psychanalyse phallique. C'est la part de ce qui nous importe. La psychanalyse phallique fait obstacle à ce que ce bien soit en considération, elle fait obstacle à la dire.

{ Psychanalyse = féminine. Nécessaire = dire à cela.
{ Acte = procès (devenir: quand bien même.) C'est!

- la question n'est pas de savoir si chacun est favorable ou non de
effets du δ^2 , puisqu'il est bien plutôt d'en qu'on les effets du δ^2 en sont
positifs - comme de quelque chose qu'ils se renouencent. Le δ^2 - une
en avance, ne sont donc pas des motifs propres à la haine.

- Rappelons que la jouissance féminine moderne, δ^2 qu'elle ne
métophraise, cette jouissance, à quelle titre la justifie-t-elle? Et par là même
puissant, qu'elle refuse la fonction phallique. Cependant, beaucoup résistent
le ϕ , en particulier le réel. Le réel n'est pourtant pas en vain
voque de ce lieu. Les motifs manquent-ils encore longtemps? (1)

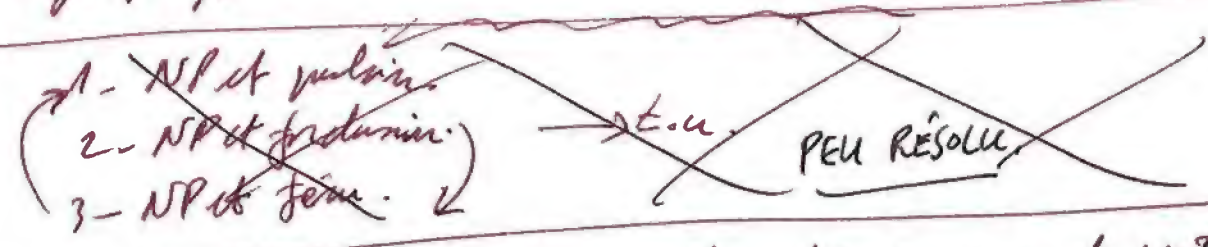
A quel titre donc l'analyse accorde-t-elle à ce dire? Concrètement
en ce même point, qu'elle nous refuse la fonction phallique. Chose que
l'on ne remarque pas assez. Dans la position paternelle de l'être parlant,
il n'y a que la jouissance. Celle-ci est toujours partiellement
il s'agit alors d'élucider les rapports entre jouissance et la pa-
triarcat de la ~~position~~ paternelle analytique est de voir la fonction
phallique - en tant qu'elle en tant. C'est toujours l'hygiène au
point qu'un féminin, puisque le pollueur qui n'a pas à elle est de mort;
enqu'on la ϕ l'a mise à l'écrit de cette manière - son vice peut
être de ne ^{être} que ~~être~~.

- Il n'y a donc d'analyse justifiée de la position analytique
avec la jouissance féminine que ce peu, suffisant toutefois:
c'est dans la mesure où la position analytique ou entre la fonction ϕ ,
qu'elle nomme, qu'elle s'homologue à la parole qui pour le féminin
advient: qu'elle n'y ~~est~~ pas rapport - et que de là, elle ditant.
C'est dans le paradoxe de cet état d'un ~~très~~ inadéquat à un lieu
qui pourtant seulement s'en nomme, qu'il y a, de cette jouissance
à cette position, analogie.

(1) On voit que nous avons ici de la core négative. Il y a des cas, par
des raisons, qui on a été évités par d'autres raisons.

- Si l'analyse de rapport était de pure analogie, la liste de mots vus appartenant ensuite, pour l'analyse entre autres. C'est bien que nous devrions f. à certains égards avec un "quasoclassem psycholinguistique" ?
Si donc nous devons penser qu'il n'en est rien, c'est qu'il doit y avoir une particularité qui s'oppose à tout - laquelle - est ce qu'il faut chercher.

Qu'est-ce qui, dans le matérialisme primaire,⁽¹⁾ entre en jeu -
finit, est de nature à nous donner une réponse pareille ? De, de
ses complexs rapports, s'entend, qu'il faut chercher -



D'une part, M.M. nous propose à la réflexion avec de partir de la pulsion, pour nous le problème de la "féminité". Il y a une liste qui s'élève d'incidence. Si on efface nos deux paires que le problème de la "féminité" est l'essentiel d'identification, il n'est pas de déduction dans ce qu'il doit être de pulsion. Pourquoi la pulsionnel devant il être la registre pour la féminité ? A la vérité on pose la question une réponse la thèse béatrice sur le "type matériel", l'essentiel de l'objet matériel. Le pulsionnel est alors une autre chose de ce qui abrite la condition matérielle / matérielle de la subjectivité, le matériel - le pulsionnel, nous fait à subjectif que l'essence géométrique de la subjectivité. Dans cette perspective, le N.P. n'est pas tant pour la fin-
mère, qu'il est tant que premier : il offre à la tête l'indication générale, d'un seulement peut se dire le fonctionnement d'un type à l'existence
des sujet comme infans.

(1) M.L.L.T. (Elle m'indique De M'dgane sur l'Etat et la (M.L.T.))

Nous est-il évident de mesurer à une telle hauteur? Pourriez-vous parler comme tel, de "pulsions féminines", fait-ce à la restriction des celles qui seraient strictement amenées à un bord négatif? C'est mieux cette thèse fondamentale universelle, que la libido est l'énergie pulsionnelle servant à tout de plus, le change, conscience des transformations quantiques du sujet, et que cette libido est elle-même d'origine sociale: fonction phallique, les regardant comme son "vecteur change unitaire". Dans ces conditions, comment les pulsions pourraient-elles être "féminines"?

Une solution nous est pourtant proposée (par HELL) qui nous fait remarquer d'abord que peut-être, le bord négatif des pulsions féminines est fondamentalement équivalent à l'autre. Sous cette condition, quelque chose s'explique: nous dit féminisme dans le pulsionnel ce à quoi d'après la pulsion pulve, en tant que c'est l'ordre (les "excitations internes" de Freud). Y a-t-il un cas subjectif possible à cette thèse (1), c'est ce que nous interrogeons nous-mêmes remarquant que l'identification de incorporation implique que le père dévoré — est donc constamment de ce centre rayonnant du corps propre: phallus interne dans le corps matériel, de la théorie kleinienne. Il serait donc féminisme dans le sujet la ~~question~~ qui donne sens à ce quelque chose qui se fait autre que distinctement du N d P.

Qu'est-ce donc qui rend le féminisme dans cette affaire? Nous ne le voyons pas encore, ~~rien~~ ^{rien} nous en cherchons.

~~Cette première pose pose la direction de~~

Nous dans ces conditions, nous apprenons le nouveau. Dans le nouveau paradigme du narcissisme, il est important de souligner que la libido n'est en aucune façon tout autre transférée à l'image de l'autre.

(1) Je précise qu'il s'agit là d'une lecture toute personnelle de HELL, dont je n'assume pas qu'elle y corresponde.

Une partie reste, inévitable, qui n'est autre que le finale - ou un équivalent. Le finale n'est pas tout. Et, en donc bien là, dans l'intérieur finale, le finale même? A la suite nous voyons par ce qui précède, qu'il en est rien, mais que l'intérieur finale comme tel n'est autre que ce que nous pourrions communément désigner comme corps propre, soit le corps - et le Nom, lui! encore le finale continue dans le corps matériel. Que l'intérieur finale soit redonné à ce quelque chose d'indivisiblement connecté au réel: le corps propre, cependant déjà nommé au Sa, où le que doit nous indiquer quelque chose quant à la prédominance de l'Autre. Le corps propre n'est pas le réel pur: il n'a fait du Réel dire, dont le langage (langage) n'aurait pas fait la différence.

[illegible]

l'objet (a) - Remarque sur les lois: ~~l'analyste~~ NON RÉSOLU.
Puis: Disjonction - forclusion - Seigne. Extenuation? l'analyste joint de l'analyse formelle.
? (ce sont-elles du transfert?)

De quoi l'analyse jout-elle donc ? S'agit-il de transfert ? On
sent bien l'équilibre de cette formule, et les nuances qu'elle appelle. Peut-on
cependant se satisfaire de dire qu'il l'analyse ? C'est toujours assez bien
trop court. Peut-on trouver à dire que le désir de désir dans l'analyse est

serait la cause de sa jouissance? Et la dernière est cause que cette formule est inadéquate.

Prins de principe qu'il n'est de jouissance que du sujet, au cas où le sujet seul avec la J^a, ne se rapporte jamais qu'à sa - même par l'intermédiaire de la jouissance. L'erreur, c'est qu'il y a le désir de l'A, et le Φ , et que ce "soi" de la jouissance se configure nécessairement, rendant cette formule inadéquate elle-même. Que nous reste-t-il en nous? Revenons du bon sens. Quelle jouissance fait li. Pourquoi l'analyste se fait-il analyser? Outre les nombreux aspects qu'il y a (1), il doit bien y avoir une vision subjective. Sa réponse est faite simple: l'analyste se fait analyser autant qu'il s'en va de la, les conséquences de l'intermédiaire de son symptôme. C'est en tant que le symptôme son seule mort n'est possible, résolu mais vive à l'insomnie de sa réalité son dimension de son sujet, que l'analyste, se fait de cette reconnaissance, fait ce sont pratique de devenir analyste.

Ensuite On voit qu'il y a là une structure complexe et non de l'ordre de l'analyse en tant qu'en lui se reconnaît le côté non - raison de la structure. C'est pourtant dans ce sont comme que réside toute toute la question: en quoi d'aggraver le mal y porte, tel remède? En quoi de faire passer l'intermédiaire du symptôme à l'analytique "amélioré" tel le chose? On le voit, rien ne s'arrange.

Nous nous posons les traits de la structure du symptôme et de ses conséquences subjectives. Il faut donc s'en tenir aux remèdes sans possibilité sur le point. Proposons.

Si l'analyste s'efforce de faire le rapport d'un transfert analytique, c'est dans la mesure où il a pris acte de la réalité de l'analysant en lui; en tant qu'il est bien à une cause impossible qu'elle travaille son corps. L'analyste nous dit, ne jure pas du transfert. Mais il analyse avec. L'analyste, par une méconnaissance difficile à décrire, trouve une réponse de sa jouissance, non dans le transfert, mais dans l'analytique de la transfert.

(1) On ne développera rien d'une perspective Nécessaire de la même chose, bien pratique sinon de faire voir la pratique à son agression dont l'analyse, non armée, est pourtant d'un analytique mort.

Où peut bien résider cette jouissance ? A plusieurs niveaux dont la question est de savoir en quoi ils se coordonnent. Au plus simple de tous, tout cela repose d'instinct sur, l'Autre auquel on se réfère d'instinct, le destinataire de l'A. qu'évoque pour lui la parole de l'analysant le fait à rebours la question sur de nouvelles pistes. Mais il y a plus ! Ces axes sont que l'élaboration de quelque chose de plus complexe. Plus avant, la question repose de savoir en quoi il est comme sujet, intérieur au tiers fait de l'analysant, dans une déjà analysée plus haut l'élaboration, le caractère fondamentalement défensif, de cette élève que l'analysant en fait pas du tiers fait de l'analysant. La question est en effet : pourquoi n'en joint-il pas ? Répondre par la réponse et la parole de l'analysant portée à l'écrit, voire à l'écrit, lorsque ~~la parole~~ ^{l'écrit} anecdote concernant les cartes. Non ! il convient de réfléchir au caractère que l'analysant est au plus haut point intérieur au tiers fait de l'analysant. Est-ce pour en témoigner la fonction du contrôle, dont c'est l'essence la même même d'être, que de remettre de cette confrontation de l'analysant comme sujet avec le tiers fait de l'analysant. Mais est-ce, si nous nous posons pas d'un pas, et il le fait pourtant, l'analysant, comme sujet, quelle est donc la structure la suivante que nous ayons à rapporter de lui ? Celle-ci fait simplement, qu'il est sujet au tiers fait. ~~Comment~~ ^{Comment} en faire une conséquence : comment se fait-il qu'il ne réponde pas par l'écrit, là où le tiers fait de l'Autre se situe ? C'est dans le paradoxe que réside la question, avec la clé de la jouissance.

Pour des raisons de structure et d'organisation à déterminer ici, l'analysant a de quelques façons, été exclu de la possibilité de jouer d'un donné. Faut-il dire qu'il s'ignore ? En autres cas, mais ici la structure de l'organisation nous accable que la plus mortelle dans le fait du tiers fait (l'élaboration narcissique) est parfaitement compatible avec une absence de possibilité de s'ignorer comme dérivante. C'est-à-dire que ~~le tiers~~ l'Autre et le désir ne se dérivent jamais mieux que chez ce sujet. Et c'est le fait de structure que l'analysant fait vivre à l'impossible dans ce

pour analyser un cas q'il a à traiter comme devant nous en l'air de
toute la conversation, mais, en tout que cette...ci ne peut que servir
pour lui l'objet d'une analyse : en dire.

Etant exclu par parti de l'instance que nous avons déjà vu dans cette
direction, il reste encore à dire au quoi il y a la j'insistance. Résumons-
le ainsi : l'analyste joint de l'interférence. C'est dans les moments
où l'objet (a) (auquel il nous jure par faire (par le cas qu'il a acquis)
est le acte qui "résume" avec le N.P. et à la vérité le "résumé"
dans les effets de la parole, - que l'analyste joint ~~avec~~, joint-il dire :
d'être l'objet (a) ? On sait que cette formule est très courante, et ~~l'analyse~~
généralisation de malentendus (1)

Après, la tâche d'élucider comment l'analyste comme sujet (e)
joint dans sa pratique, tout au moins à la ^{bien} ~~étude~~ dont les termes sont à
étudier : ~~de l'analyse nous attendons une~~ ~~condition~~ de narcissisme
primaire et de sa formation à l'objet (a). ~~pour plus exact, c'est des~~
effets d'incompatibilité, entre le sujet et cet objet, que la question devra être
travaillée, ici indiquée sans plus.

[Don : [Pulsions, acte, retour?, structure et pratique / - (a), sujet, dire]
qu'on ne traite pas } : "BLOW UP" NON RESOLU.

Une première piste de travail : donc, jusqu'à ~~ce~~ pas d'élucidation.
Comment commencer autrement ?

Quant à la j'insistance féminine ^{terme} ~~supposée~~, peut-être nous
avons déjà deviné la part de révolte qui ~~est~~ ^{est} ~~composée~~, ~~révolte~~ ^{révolte} de quel que
chose qui inspire plus sérieux, nous - nous des émois à prendre, qui nous devaient
selon le mode que nous avons posé, nous connecter au point ?

- Est-il possible de dire qu'une femme est objet (a) ? Si le dit objet
est par nous l'objet d'un cas, peut-être pouvons-nous répondre. Une
seule chose semble être : il ~~est~~ ^{est} ~~pas~~ ^{pas} ~~de~~ ^{de} ~~rien~~ ^{rien} ~~en~~ ^{en} ~~est~~ ^{est} ~~rien~~ ^{rien} .

(2) Et pourquoi-il d'autre en effet ?

(1) JDN. Vocabulaire.

Et pourtant quelle formule résumante se serait pour penser le statut d'être -
réjété de la jeunesse dans le circuit des lieux sociaux!

- Est-il possible lorsqu'on est dans la ruelle de voir que la
jeunesse féminine présente dans le Vauvroufement que son être réagit de la
fonction phallique? Il semble que nous touchions plus juste, mais nous
ne nous y en qu'à - elle nous plus d'ailleurs.

Or une telle affirmation nous met dans des apories et questions d'une
difficulté extrême. Or remarquons ceci, majeur: si nous tenons que la
jeunesse réagit dans le N.P. de nous, toute la notion la renonce
général du sujet - comment peut-il alors possible de la dire effet d'une
Vauvroufement, puisque le N.P. semble se faire absent être le lieu résultant
de la la Bejahung du N.P.? Atténuons majeure par nous amène,
mais nous que nous en disons même la seconde. Pourtant, les solutions
ne nous manquent pas! Bien plutôt elle frisonnent, et c'est à que nous
nous enfonçons.

Proposons cette explication d'un dédoublement possible...

- le fondement n'est pas l'irréversibilité. - (C'est possible n'est pas
le réjété. (Ce double principe, même, est générique de grands distinctions, mais
difficile à voir.) Les remarques précédentes semblent évidentes, Elles ne le sont pour
tant qu'elles et c'est leur développement qui nous amène à la suite. C'est
Il faut donc dire: il y a le réel, et puis il y a le symbolique. C'est
même, même et l'autre étant possible. C'est, c'est que de plus il
y a le sujet: passage du symbolique dans le réel. Quel est donc le problème
fondamental de l'être parlant? Il est d'exister à l'autonomie de la parole
la parole. Vaut la chose que entre toutes, manque d'existence? C'est tout
il y a le réel, comment une telle existence est-elle possible? C'est tout
le problème de l'attribution du réel (ou symbolique) qui surgit là. D'où
la tentation de faire la solution jusqu'à une certaine limite. Si on remarque
que en effet que la prévalence du symbolique dans la détermination du
politique, si on note que le champ du symbolique a à se symboliser
dans un champ de l'horizontale de la fa, comme à une constitution du
monde du fond, n'est-il pas tant d'un ensemble que le réel

ne se constitue que comme l'expulsion d'une telle puissance? Or, la puissance est à définir comme l'opération d'une telle expulsion, en tant qu'elle manque de limite, et que, pour autant à reconnaître l'absence de limite du réel, celui-ci fait retour en face d'une telle "maladie".

Puis, si la l'expulsion au point de définir par un sujet, ce qui revient à dire que l'insignifiance est la force, le pollinisme devient alors d'une certaine actualisation de l'opérateur au réel. Reste la pollinisme majeure: quel est le sujet dans cette actualisation. Nos deux insignifiances: que le sujet est l'opération de la, en tant qu'il fait point de contact avec le réel: le sujet surgit comme feuille de vigne à la pers- de dans le monde à l'aller du réel.

Nous nous heurtons, maintenant, à une actualisation de la dispersion du réel et de l'expulsion constitutive du champ du signifiant. Nos interrogations de cet ordre sont: si le rapport que le sujet entretient au réel est d'existence, le réel a lieu en plus d'un point de la structure subjective. Et d'abord dans la nécessaire primauté. Que désigne le NP. nous avons tout le fait du sujet, en tant qu'il opère dans un corps jumeau. Le fait premier de la jumeau interdit par la symbolique du réel n'est que faire, voire le premier réel à quoi le sujet est confronté: qu'il soit, plutôt que rien. On voit que ce premier réel n'est pas simple. (D'une manière générale, le sujet a une absence de réel, et ceci parce que le réel n'est au contraire de rien que du réel, et ceci parce que le réel n'est pas simple, est destructible de structure.)

Le premier réel est en effet la marque déjà de l'impression de quelque chose. Nous en trouvons la trace dans à quelque chose d'autre qu'est l'identification par incorporation, constitutive de son entêtement comme subjective. Toutefois, qu'une telle identification fasse défaut, qu'en résulte-t-il? la puissance nous donne, mais plus précisément la voix. La voix désigne dans le sujet le lieu de l'entêtement de l'être parlant, non absente par conséquent à quelque point que ce soit. L'existence de la voix dans la psychose est le point pour nous désigner le fait premier du langage de symbolique dans le réel, premier réel (à quoi correspond le NP).

C'est le privilège que la voix reçoit dans la psychologie qui nous éclaire sur la fait & structure qu'elle constitue, & être dans le sujet la garde - sans qui s'adresse au passage du ja dans le réel. Et le N.P. est le lieu d'élire de regards - nous, en tant qu'il tient à la jeunesse, donc au corps. Nous ne pouvons toutefois pas décrire encore les catégorisations du sujet au corps, non plus que nous ne pouvons établir à grand air - corps. (Thierry à Jany (les band.))

(Théorie à frayer les bords.)
Que le NP soit le lieu d'origine de la ~~et~~ ont qui le contour, est à
entendre comme une grande réunionnelle de la théorie des NP, qui peut
avoir plusieurs formes plus générales. On en distinguera la théorie
dans la théorie sémiotique du langage naturel interactif avec ceux de la
même - dans la proposition de ~~la~~, de tenir l'univers pour bien
d'alors des Noms = (1) (MCT)

d'après des Notes (1) (MCHT)

Sur quoi nous dirigeons nos efforts ? Vers quelque chose de différent & différent, mais dont la ~~con~~ ^{con} séquence psychosomatique nous fait regretter. Une origine le symptôme psychosomatique ? (c) Ce qui frappe, c'est son caractère. D'une part en effet, en tant qu'il touche au réel du corps, il est écarté d'une dimension de l'expérience des sens & la pratique. Nos erreurs nous font voir cette idée que le sujet comporte des des zones de inclusion en quelques mots ~~des~~ ^{des} modules de son subjectivité et la question est de savoir en quoi de tels moyens sont connectés avec le réel du corps - dit, qui est en des termes pourtant fondamentaux. Mais par ailleurs, telle n'est pas la seule partie de ce symptôme, et c'est bien la qui nous gêne. Il paraît que le symptôme est un effet d'une dimension inconnue - celle de rapport à la dimension du sujet. ~~Est~~ Il devrait le contre autre, à lequel s'adresse ce qui du sujet, tout immédiatement à l'effet de la parole, dans ce qu'il doit au N.P. L'ambiguïté et le terme de ce terme nous gêne donc à l'écrit, au point que, pour nous dire, il est le lieu de contournement de ce propre ^{propre} ~~propre~~. Cette dimension à la fois dissonante et résonnante de symptôme psychosomatique,

(2) ¿Qué se confunde en anunciar con decir la consigna hystérisque.

est bien en de ces aspects les plus subtils.

Comment dans ces conditions opérer la distinction formelle de la féminité et du masculin psychologique (Psychologie)? Comment est-il possible de concevoir que des organes féminins puissent exister au sein d'un corps de l'homme, avec le R.P. Comment le N.P. peut-il constituer, tel le bien de l'homme - ment unanime d'une telle structure d'apparence masculine, faite de l'homme et de l'homme du champ S^a? Comment spécifier la féminité du N.P. dans le psychisme de celle ou de celui que nous commençons à connaître?

~~Il n'y a donc, dans ces cas :~~

NON RESOLU

[D'une autre, à ces questions, N.P.C.].

[Puis la féminité féminine? Disparaît? Féminité? (Pléiade féminine).]

Notre problème, ainsi posé, de une question interrogative sur la bien pose d'une féminité féminine. Sera-ce une question de style ou de contenu, que nous posons en traitant ce problème? A quel titre?

De même d'abord, nous serons tentés d'abandonner la question féminine à la psychologie. Thème connu : toutes les femmes sont folles. Oui! mais on sait qu'elles ne le sont qu'à ce titre, et que toutes, elles ne le sont pas. Si donc les femmes ne sont pas folles, qu'est-ce qui dans leur position, fait apparaître cette apparence? A vrai dire, cette apparence ne précède pas de la féminité, mais de l'incertitude. On arrive alors immédiatement à l'intérêt de la distinction formelle du féminin et de l'incertitude : fait de laquelle il nous faudrait dire les femmes psychiques. Or, c'est précisément dans la mesure où les femmes ou en fin à l'incertitude que qu'elles ne sont pas psychiques. Mais un tel constat d'une autre thèse sans-jacotte : l'incertitude ne saurait faire et il y a l'incertitude que lorsque le S^a, pour quelques raisons de l'homme dans le fait de la folie, est dérivé de cette incertitude de fait que de l'incertitude telle qu'il en soit de l'homme, même! qu'il est de l'homme de l'homme. Le S^a, à indiquer le fait, en tant que le sujet y manque.

Le mariage porte donc à remanquer que la connexion de la faculté au-
à l'insusceptibilité est majeure, déterminante, et que le mariage de ces
effets de structure se est d'autant plus difficile à délimiter correctement. En
particulier, chez adéquatement facultés et fondamentalement universelles,
est une belle délicate entre tous, encore que nécessaire entre eux.

Voilà le donc qui, dans l'insusceptibilité, nous indiquent le lien
voilà de la jouissance féminine? Voilà le point où il se fait les faillies,
et où à certains égards on ne peut que faillir. La féminité se voit-elle sub-
normal à l'insusceptibilité que se produit autour du Père incorporé de la
première identification? Et se le rappelle-t-elle? Et se le rappelle-t-elle qui fait
plutôt la dit-meurie (1-Clara Picot) du corps propre (de narcissisme
viril) , est-il le fait-faillie de l'insusceptibilité des femmes? Encore en sont
qui on se le rappelle.

Alors, plutôt que de risquer le trop. Si nous sommes
à noter ~~les~~ dévotement inangulaire, d'une exigence de la position des
sujets dans la pratique, en tant que se qui se fait conséquemment la base
de référence est le NP, ne doit-on pas constater que c'est dans le rapport
à l'insusceptibilité qu'il existe, que la jouissance féminine trouve sa
référence la plus adéquate. Oui! mais est-ce dire que le NP est l'insuscepti-
bilité? Encore une question à poser, lorsque, en effet le NP est lié
la ressource de l'insusceptibilité, l'insusceptibilité de la source des "excitations
intenses", - il reste qu'il est aussi le lien de l'incorporation contrainte du
sujet. - A nouveau, l'insusceptibilité qui se rapporte à l'insusceptibilité.

Il est certain que c'est dans cette insusceptibilité que réside la
jouissance, la seule en somme. Celle qui, en tant qu'elle se rapporte à
l'insusceptibilité, se détermine cependant la raison et le jeu du transfert possible
dans l'événement de la "dormance" dans l'Autre. Que le NP est
recommande l'insusceptibilité par l'insusceptibilité au symbolique, l'insusceptibilité
le NP en tant que celui-ci se rapporte à la ressource d'insusceptibilité,
- l'insusceptibilité que se rapporte à l'insusceptibilité originelle et originaire ont
l'insusceptibilité même: la ressource du sujet. Bref, le NP est lié

d'incertitude de la N., Primaire, en tant qu'intensité finale dont il fait
objection à l'abolition de son être, déjà presque aboli, par de char, j'aurais
en effet, poche de l'immolation, ~~mais~~ vain mariage, parole même.

En quoi la position f. j'aurais féminine est-elle si inter-
nue? Elle en l'est fait. Et qu'à la fin, mais, suffisamment, que faite
qu'elle ait de quoi valoir l'explique les signes d'une telle possibilité
d'être lui font défaut dans la mascarade, il lui reste à la tenir un
poché de l'unité de la Priguerie et de recouvrant, on se maintenant pour
une femme la scène de ce qu'elle: qui en la fait se soit pour elle
un peu ~~après~~ qui un cancer. (qui pour un peu elle n'aurait pas
(plus))

~~ET - EQUIVOQUES DE LA JOUESSANCE.~~

Lorsqu'on aura remarqué que toute jouissance est "féminine" et et
que tout acte est "jouer", on aura dit beaucoup sur la structure de la
pratique. Bien sûr, nous parlons. A venir.

A développer, pourtant.

43
3

QUESTIONS.

Résumé : la pratique analytique. Peut-il se faire par ailleurs ce qui la mène à la jouissance féminine, bien mieux que l'épique qui s'en explique :

- 1 - Elle est la seule à faire état "adéquatement" de cette "jouissance féminine".
- 2 - Thèse risquée mais exacte.
- 3 - Cette j.-f. lui donne au sens de jouissance (pas la condition de métaphore. - Absence de métaphore.)
- 4 - L'hystérique - encore ? de quoi démonstrative ?
- 5 - Parole - en dire - f.

Ensuite tout, pourquoi le NP. devrait-il être définissable par l'incorporation ? Ne va pas de soi, comme le démontre la psychose : peut-on contester que le NP n'est, en fait, le fait de telle opération.

Problème "temporal" du NP et de l'identification primordiale : qst - corp.

- 1 - Jouissance féminine et NP
- 2 - NP et incorporation.
- 3 - pratique analytique et j.-f.
- 4 - NP et qst - corp (identification).

Qu'àvez-vous alors? D'un côté, que l'analyste "à sa place" ne se soit
 pas contenté de la jussive féminine qui a rapport d'analogue, loci à
 une équivalence de leur rapport au NP. lequel est l'unique de leur
 référence. - Mais vous avez introduit plus: c'est dans la mesure où la
 jussive féminine est au plus proche de cette dit-mension du NP,
 - que par suite, l'analyste s'analogue en elle: déjà, mais, proche.
 On voit qu'un lot de problèmes nous parvient: 1- quelle proposition à
 ce lien unique de nous définir dans la position de l'analyste. Pourquoi en
 avant. L'autre.

2- Qu'est-ce que dans la j. f., serait justifiée de le dire au plus proche.

3- Soit dit en plus à l'étranger, pourquoi. Et si elle ne l'est pas, que justifie
 cette métaphore?

4- Comment, sur un fond autre que d'analogue, la pratique analytique
 s'engendre-t-elle sur la j. f.? (Hystérique) //

(5- Une position de l'analyste, que serait-ce?).

// sujet } - dire
 NP }
 jussive
 caps.

G. Taillandier
23 rue de la République
94160 - St-Mandé

EXPÉDIÉ 4/20/2

M.C. Conté.

Cher Monsieur,

~~Il m'est arrivé à des occasions à vrai dire contingentes d'écrire
ces deux textes que je vous envoie.~~

Je me cris vos
~~Je dois dire que je ne suis pas sûr qu'ils soient réellement bien
posés ni~~ *vraiment* suffisants; mais ils ne me semblent pas illisibles.

Si c'était votre avis, je ~~serais heureux de les voir publier, -de~~ *vous proposerais de les*
préférence dans les Lettres de l'Ecole: ~~ils ne me semblent pas assez élaborés pour autre chose, et mon vœu va vers une publication restreinte.~~ *encore*

Bien à vous,

En effet

Le 17-9-76,

19

Gérard Taillandier

C.M.,

~~Il m'est venu d'écrire à ce sujet deux ou trois fois de plus~~
~~Il m'est venu~~
*d'écrire ces deux textes que je vous envoie, et dont un seul d'ailleurs le
disparaît.*

*La lettre au sujet de l'envoi en
4/76, m'annonçant l'accord
pour la publication. (cf. annexes.)*

- Thémis Jexoulet

- Trois mots

EXPÉDIÉ le 20/2.

G. T.

Reclame sur la franchise.

(1977)

Les Actes qui m'ont paru à ce moment les plus d'actualité juridique, même par la théorie qu'ils traitaient, ceux toujours de la franchise et de ses conséquences, circonstanciellement psychologiques. C'est donc comme autant de questions, d'une urgence volontaire, qu'ils font la loi. C'est donc que la loi est

Page :

- 1 - La condition de la loi, _____
- 2 - L'Acte de la franchise de la loi, _____
- 3 - Reconstitution juridique de la loi, _____
- 4 - Remarque en conclusion, _____

IV - UNE REMARQUE POUR CONCLURE.

Est-il possible d'identifier l'Ausstoßung fondamentale avec un mode fondamental de la perception ? ~~et~~ Vite qui pour tout dire, paraît incertain. Comment les distinguer, comment s'intercambier-elles, ces questions sont plus ardues que résolues.

Que faut-il dire de la Bejahung du NLP ? Quel qu'elle conditionne la reconnaissance de la chose comme réel. Que la réel soit reconnu, veut dire qu'il devient transcriture. C'est faute de cette Bejahung, c'est à défaut fondant, qui implique que le psychologue ne passe pas la reconnaissance, et qu'il ne reconnait pour lui comme le réel.

Ceci suppose d'ailleurs qu'il y ait une constitution de la chose n'est pas elle-même une fondation, puisque la fondation du NLP conditionne seulement que cette explication puisse être reconnue.

Faut-il dire la chose constituée ? Non, sans doute : elle est bien là, constituante plutôt. Constituante du cœur de l'Être d'un ou (général) au sujet dans le travail de l'identification : l'optique : la chose, c'est la réel du symbolique, ce qui assigne l'Être par rapport à l'indéterminable de la division dans les effets du S^a.

L'étranger est donc là de toujours. Il n'en est pas moins étranger. Et c'est précisément cette extranéité du plus-proche que l'Ausstoßung veut de penser : comment se fait-il qu'un sujet, dans les semi-états du S^a, ne tiennent à la fois l'étranger que comme au projet ? à l'Exposé ? Sans quelle condition l'exposé.

Nous devons donc dire que l'axiome fondamental de la fonction du réel, c'est qu'il n'est pas tant rejeté qu'exposé (au -) Et c'est pour autant que dans le symbolique au S^a (le NLP) serait lui, rejeté (au -), que la reconnaissance de symbolique au réel serait

dénoncé, en sorte que la reconnaissance positive des effets du réel dans le discours en serait rendue impossible.

Ainsi, ~~la détermination~~ la Béjatlung du NLP caractérisait dans l'ex-
cluse la trait amère : mise en extériorité critique du S^a du
NLP, comme la feuille indigeant l'extériorité du discours et ~~au~~
son mouvement à la dehors. Un discours ne produit qu'à la mesure
de la reconnaissance d'une feuille, et inversement, la feuille doit être produite
comme chemin du discours. Tout discours, indépendamment de la reconnaissance
qu'il jouerait avec le réel, sur la constitution de l'ordonnée si l'on se per-
mettrait, la feuille en venant ainsi à indiquer l'expulsion du la
stérilisation des point-de-vue. Le discours, entendus dans son aspect à
rapport d'un être la conséquence quant aux effets de sujet : ce qui du
sujet, à advenir, comme effet de la constitution de la chose.

En avons nous ainsi terminé ? C'est en que la satisfaction
en ce finissent être donnée par la mise en distinction ? Cette différence de
l'expression ~~de~~ du sujet est-elle de nature à nous rassurer ?
~~Plus~~ on voit-on les ~~de~~ ~~point-de-vue~~ le champ la position qui s'ou-
vre et qu'il s'agit de ne pas répondre, mais plutôt de juger ?
Ce qu'il en fallait dire mais sans le continuer à mar-
tir avec constance, sera nécessairement la généralisation du sujet. On
se sent qu'il n'est de rien, et nous en entendons l'ordonnée cette question :
par quelle raison ne se fait-il qu'on n'est suffisant à la que les conditions
dans la la subjectivité soient abolies ? C'est en que la tranchant s'op-
divergerait l'expression et sujet nous rassurerait, quand il se s'agit
plus que ~~l'absence de penser~~ ~~la question de l'abolition du sujet~~
~~lorsque~~ cette abolition du regard en quoi consiste la finitude du NLP
est le risque inconscient de l'être parlant. C'est l'absence -
ment de cette subjectivité du sujet, dans le statut d'expression
qui est celui du réel, qu'il nous fait maintenant paraître. Bref,
~~pour maintenant, notre question.~~

Constructions dans l'analyse.

Abordé avec Edouard en premier fondamental.

Faut-il identifier ~~avec~~ construction et supposition?

Mes tendances étaient jusqu'ici de les tenir pour identiques. Autrement dit, il aurait fallu tenir que la théorie des fictions étant antérieure, la doctrine analytique ne se contentait à partir de la fiction supposante (l'actif) de D'où un premier: à part le réel, il n'y a donc que la supposition. Ce qui est gênant analytiquement.

Ce qui m'a échappé avec constance, c'est quelque chose qui, dans le 5^e, m'a servi de guide par la fiction inaugurante. On a d'abord trouvé le rien du symbolique, - et c'est une position dérivée. Mais c'est insuffisant.

Or, on aboutit avec El. au premier moment: si l'analyste est le lieu d'où part l'analyse, quelque chose qui forme feuille et qui opère dans l'acte le nouveau, - il est alors très clair que l'analyste n'est pas (dans supposition) la supposition en quoi l'instincte l'analysant. Et ce fait ne seulement dire comme avant, que la supposition active est l'acte, de l'acte (son Idée régulatrice, l'encore pour autant qu'il est qu'il est effectivement). Il faut dire plus, c'est que, pour autant que, réellement, l'analyste intervient et produit la régression d'où s'opère le nouveau, la feuille du sujet, alors il substitue la supposition qui en construction lui confère la place de l'inné. Bref, l'Idée de la supposition est distincte de l'effectif de l'intervention de l'analyste (ce qui s'explique naturellement lorsqu'on analyse que l'interprétation joue comme surprise). C'est qu'il ne suffit pas de s'écarter. Et faut leur donner place dans la doctrine du 5^e.

Or, à propos de Fliet, El. fait cette remarque importante que, si El. peut bien être dit le lieu de supposition de Fr., il n'est pas l'analyste (déjà, J.D. faisait cette remarque). Autrement dit, El.

de rapport à Fr. rien de nouveau. Mais en entrain, c'est Fr. qui perdent
le nouveau. Est-ce que ce n'est pas dire que Fr. est l'analyste? C'est
l'œuvre de l'acte aussi. Ce qu'il faut dire, c'est que Fr. (s')analyse.

On, j'enrage intangible, on ne s'analyse que d'elle-même. D'où
donc Fr. comme analysant opère-t-il la rémission de son acte? - C'est
là que El. introduit une citation décisive: elle dit Fr. dit que, à la
différence de ses patients, ~~il s'analyse~~ il est obligé d'en faire par
des constitutions (terme essentiel: les constitutions dans l'analyse) pour
mener à leur fin travail analysant:

Fr. incarne l'analyste d'où il s'analyse, et c'est là le
résultat de ce qu'il est analysant. Ajoutons que ce n'est pas ce qu'il
y a d'analysant dans ce poste.

Exemple: s'il est instantané de l'analyste de dire que la
Névrose est un postes propos, - le postes propos (la fiction de
l'hystérique) n'est donc pas la constitution qui permet d'en opérer
la réduction. La cette constitution, c'est le complexe d'œdipe, la
réalité psychique, l'ici. L'ici est la grande constitution de Fr.:
(as. l. l. p. ...). Et il faut ici très clairement choisir la suppor-
tion du premier message de la constitution de Fr., qui au contraire
le renvoie selon un certain ordre. Sans à tenir qu'il n'y ait là qu'une
différence de fiction, ce à quoi on ne se résoudra pas, car
c'est le casant de penser qu'on cherche à éviter (Perrida).

Cette distinction décisive, inaugurant du discours analytique,
au moins dans l'acte par où Fr. passe à l'analyste, est ce qui doit
remettre la réduction de la théorie des fictions.

Remarque: il faut noter que le changement n'est pas sans conséquence
avec celui qui opère le discours du discours. Bien que le discours n'existe pas,

on pourrait être tenté de le tenir pour inventé dans la fiction de son dire-
mon (l'hypothétique invente le désir qu'elle a qui lui permet d'opérer
indire - mon (à elle) dans la séduction dont elle se dit victime: elle
trace un passage à l'arrêt de son malaise, dans le symptôme).

Or, nous ~~avons~~ nous rencontrons cette difficulté: faut-il dire que le diu - non du p^{er} est incertain. La? - C'est difficile, en raison de la nature d'Eu - moins, et de ce qu'il faut rigueur d'un ord.

So? — Comment les sentir?

Se ? — Comment le sortir ?
Il faut dire d'ici que, pour autant que F_2 (5) en a l'air à partir
du jeu mort, et pas autant que le jeu mort n'est pas une fiction,
mais une dieu — non qui fasse l'index d'un réel, la enlèvement F_2 .
n'est pas une fiction. Mais comment le distinguer — les ? Le jeu avec
la Vichy y suffit-il ? C'est trop pauvre.
et les lucides à dire :

El fait accuser et me par les lésions de l'écrit :

El fait començer le mouvement.
La construction est du verbe, on fait signe du verbe.
- La construction est du verbe, on fait signe du verbe.

la construction est du réel, on fait l'effet
Elle est de l'ordre d'un dix-millième qui rend quelque chose de
l'effet du S^u . Elle se change de la façon.

- Elle est de l'ordre du S^0 . Elle se trouve dans l'incontournable dans l'effet du S^0 . Elle se trouve dans l'arbitraire : lors que l'i) n'est la cause d'un effet elle n'est pas arbitraire : lors que l'i) n'est la cause d'un effet elle n'est pas arbitraire : lors que l'i) n'est la cause d'un effet elle n'est pas arbitraire :

- C'est pourquoi elle n'est pas arbitraire : elle fait distinguer :
l'acte de l'acte, il n'est en rien une construction. Et fait distinguer :
construction et construction. L'acte de l'acte en fait l'analyse comme l'acte
de l'acte, mais construction.

construction et destruction. L'indice de parité
est en construction in decrease, mais construction
is not in decrease, mais construction

constituer et donner
 n'est un acte un acte, mais un
 - Alors, d'un donc une telle constitution prend-elle son efficacité, et
 qui est, ce qui lui donne sa certitude et son être, est ce qui nous reste à
 dire. Je devrais dire qu'il s'agit de l'effet de la nomination est tout
 qu'il honore la parole du sujet.

NOTE ADJOINTE SUR LES PRINCIPES DE ~~LA~~ SÉPARATION.

Cette note est pour vous faire.

Mais ce que il faut élucider, par cela est les notions actuelles.

Certains ~~de~~ ^{certains} ~~part~~ ^{part} d'un fait que la doctrine laconique de la psychologie introduisant une science de l'homme, quel que soit la chose, rendant de ce fait une impossibilité le traitement analytique de cette position.

En effet, on objecte que la pratique ne permet pas de s'écarter de ce principe, et ainsi d'autant moins qu'il n'est pas une que tel ou tel acte appuie à la psychologie à un traitement de son côté de son analyse.

Sur cet argument se greffe cet autre, que l'on tel glissement du sujet, si on devait s'en tenir à la conjonction laconique, rendant la pratique analytique impossible dans ces conditions.

Je voudrais ^{que} ces arguments soient ~~de~~ ^{des} confusions de pensée entre lequel je me situe ~~absolument~~ ^{absolument}. J'admette que le monisme qui doit être évité, est une fois de plus, l'autre: i.e. savoir transposer de ce qui doit l'être, pour être comme il convient ce qui relève de la pratique et d'elle seule.

Je ne souhaite pas dans cet ajout d'écarter la théorie générale de la psychologie et de sa pratique telle que j'en la promets: elle le rendra. Je ne veux que marquer les principaux écarts qui se glissent naturellement, et à quoi ils font obstacle.

D'un fait, il ne suffit pas de dire pour agir. Supposez que la psychologie existe, on ne voit pas au nom de quoi on se rendrait à son lieu de naissance. De quoi témoigner avec telle préoccupation? Il y a de l'impossible, et il faut savoir ce que c'est. Si d'écarter la fait de la psychologie ^{est-ce} ^{pas} accessible à l'analyse analytique, c'est à tout voir la science par l'analyse analytique relevant d'une double confusion, et sur le nivel de la chose, et sur le sens de cet acte. Une telle préoccupation serait transcendante au sens de K.

Secundum, suppose que la force est violente chez la patiente, -
 il n'est pas certain que ce qui la réagit soit d'ordre analytique.
 L'impulsion est introjectivale, réside à cet état, au fait
 que celle, la force de cet acte ^{qui est} dit : de supposés que du N.P.
 la place des non-agir dans l'acte analytique est cruciale. C'est la condi-
 tion de cet acte. Est-il certain qu'un prototype de la force, au contraire
si simple que cet agir ? Introduisons le N.P. pour un être patient,
 est-ce que ce soit de l'ordre de l'acte analytique ? - la collusion du
 fait psychologique avec le fait institutionnel devient en rendre la
 chose au moins questionnable. Et faut-il dire que la folie et l'insti-
 tution font le ménage. Et il est significatif que l'on désigne de
 la même main : d'instabilité, ce qui tient à la fois rigide l'acte social et
 la circulation souffrir thérapeutiques de ses dialectes. Cette identité
 de fait - elle est la même à ses yeux, un social de la prescription que je
 disais ?

D'autre part cette prescription, à travers le volume de la force,
 est à nos yeux rapport de faire les mandats de ce que l'acte analyti-
 que implique dans sa diffusion. Et n'y a peut-être pas lieu d'agir, si
 l'on veut questionner la force de l'acte comme acte de parole.

Par ailleurs, il est clair que ce qui réagit dans le concept de
 conclusion, c'est en violence. Une telle violence, ou mieux la reconnaître.
 D'un côté, le souhait de continuer à donner : servir sans se
 laisser de l'illuminer que en agit, plutôt que de penser la nuit. C'est bien
 le au bout des compte ce qui guide le plus dans le concept de conclusion.
 A cet égard, il faut que la feuille mentionne de ceux qui s'y affrontent
 les années à l'effacement de la feuille, plutôt que de la feuille. Pour
 d'indication de la pensée chez eux !

-3-

Si donc l'on pouvait par la lecture effacer la dépression entre Freud et réinsérer, - quelle merveille à leurs yeux !

Il m'adopte ^{*} amicalement par le chemin. Non seulement en effet j'accroche à charge à outrance, mais je fais encore : je mets la fréquence au principe du passé ! C'est là le premier mouvement et d'une extraordinaire portée que représente notre texte sur l'Act et le Rêve. Et j'ajoute que la raison est postérieure de folie, que la folie, c'est la Raison pure.

Mais de plus, j'ajoute qu'en seulement cette fréquence est postérieure de psychologie, mais qu'en seulement, c'est elle qui permet d'expliquer la structure du désir.

Reins, je fais d'une pierre deux coups : non seulement j'écris maintenant le fait de la psychologie. Mais de plus, fait maintenant, cette structure continue à être et être que ces autres s'efforcent de construire par le petit bout de la linguistique, j'y rétablis dans l'acte seul : la fréquence est au principe du désir. Et si le désir existe dans les effets de l'écriture, c'est pour autant seulement que psychologie est la base de ce déclenchement. Je gagne ainsi la possibilité structurelle d'expliquer les transitions neuro-psychiques, sans y perdre la force de ce concept de fréquence.

De surcroît, non seulement cette force à l'origine du fait psychique me permet de revenir au sublime le fait être inconcevable ; mais de plus, j'y ai gagné une théorie claire et distincte d'une part de la portée des psychiques, d'autre part de l'acte analytique dans sa différence spécifique.

Si en effet nous retirons la fréquence comme objet de la base de la parole, alors, il est clair que la portée de la théorie construite à y

-4-

porte cette nomination du N d P, qui y fait de Junt; ~~mais~~ tandis
que l'acte analytique procède à des ~~ses~~ régimes de supports
idéals qui procèdent par le sujet, de nomination comme sujet -
donc de l'opération de la métaphore porte elle. Pour ainsi dire,
l'acte analytique et la pratique de la prose ont en eux inverse:
ce que la pratique de la prose apporte de nouveau, c'est ce que
l'analyse régime comme ce est os de la structure & quoi la
règle fait obstacle, encore qu'il en ait été, et qu'il le sépare.
Car l'opération du complément avec elle le remplante.

Quant au point de mouvement qui permet de passer d'unite
à l'autre ~~de~~ de ces pratiques, (on voit qu'elle n'a rien de successive
n), c'est dans la loi de la parole (ou le N d P) et l'acte de la
parole, dans ce qui il doit à la nomination, que nous la trouvons.
Puis on trouve fondée en doctrine ~~de~~ pratique, et ~~en~~ selon la loi de
la doctrine la conscience, qui elle pratique, la pratique de la prose.
Pour constater à l'impératif central qui l'ordonne: de la
fonction du N d P, et de la parole qui elle procède à l'acte de la parole.

le 19 (2-7).

G.T.

TROIS NOTES SUR LE SYMPTÔME

On lira ces textes, dans, leurs, déplacements, pour ce
qu'ils indiquent la lacune existante :

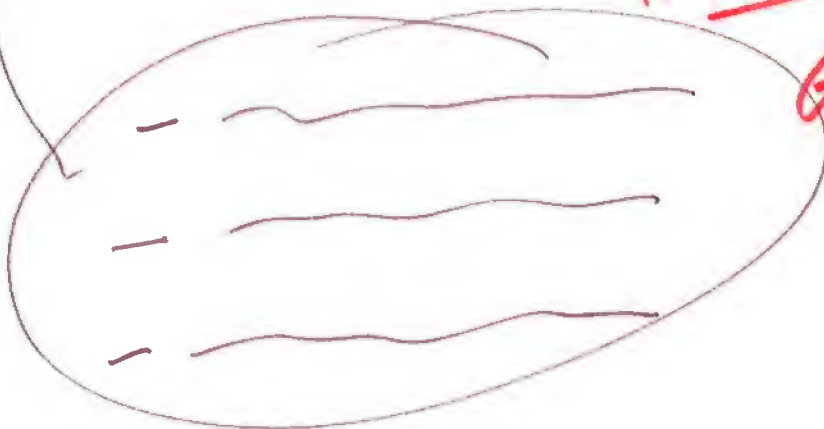
- L'opinion faite de ce que, du ~~casus~~ du sujet
comme exceptionnel à admettre, ^{dans la suite} permet que l'objet
soit fait en silence d'aut le lien oral donne la
forme vicieuse. ~~des~~ la forme de ~~la~~.
Le symptôme, est le lien premier d'une telle

mise en jeu. ^{disant le NLP}
L'analyse, en ~~présentant~~ ^{présentant} comme cause du
sujet, reprend le symptôme en son f. est.

Le qui ~~est~~ ^{de son} ~~image~~ ^{qui} ~~en~~ ^{inclu} ~~toute~~ ^{fois} ~~que~~
sa description est due à ce que le travail du fond
se joue ~~en~~ ailleurs.

- Manuscripts jetés

Garde f. vappe.



DANS L'ANALYSE, DU NOUVEAU.

Qu'est-ce donc que la fixation de l'analyse après le nouveau? C'est un, en un sens, pillage de soi, qui est en cause de l'ouïe. Orante qui a cette analyse corrigée, on s'adresse selon les lieux, divers éléments. Je ne comprends pas ce langage. Je ne comprends pas ce langage. Je ne comprends pas ce langage.

6. marea de sisteme de analiză - cîst analiză.

Nous vivons dans le désordre du monde d'ici. [Que pourrais-je comme
 M.T.F., femme romanesque, jeune fille et être au bout du compte qui ces
 monde d'ici, c'est à dire - l'enseignement. C'est là que j'ai les heures
 passées dans le désordre, qu'il occupe à faire passer tout ce peuple
 au désordre du monde d'ici, c'est merveille. Mais c'est dire aussi la
 lumière de son acte. Ce n'est pas avec ses lectures, si l'on est en fait
 comme un être qui a un effet de lumière qui se voit et se sent
 des ces abstractions qu'il apporte, qu'il dit - non qu'il apporte dans
 son monde.] Quant à moi, le désordre du monde d'ici est un grand
 de l'homme.

[illegible][illegible]

(63)
(A) le dire non est la racine de la feuille de sujet. Rive de plus, il y a une
qu'une telle feuille, encore que rien de plus nécessaire. Le dire non est
défini de ne rien embrasser comme de la feuille de sujet. Car que l'on
raisonne l'un à ce paradoxe, que, bien que l'acte parlant soit au centre
de la racine par l'effet du symbole, rien ne lui est plus ordinaire que de
rien rien embrasser au sujet. C'est en acte adhésive à cette dimension de
refus, y faire de la racine de la racine de la racine de la racine de la racine
au sein de la racine, est ~~la~~ le discours que permet entre autres
~~la~~ la pratique analytique.

Il n'est pas que d'un seul à la fois, même le discours qui fait un seul
cette ignorance. ~~Il~~ l'un de la plus grande résistance.

(B) Ce qui est est la condition de la racine de la racine de la racine.
est la possibilité de la racine de la racine de la racine.
pour il ne se confondent pas avec l'acte qui porte au sujet et
se faire le plus support du transfert en tant que racine de la
acte de parole. Il est seulement l'instance d'un acte transfé-
rentiel, de l'acte de parole est rendu possible.

En fait, support du transfert, l'analyse (inaugurant
un tel support) est un dire non que le discours comme signature
Il faut remarquer que, si le discours est analysé à un seul,
ce ne peut être que de cette signature qui conditionne son acte: celle
qui le porte à se faire le lieu d'un dire non qui fait obstacle
au sujet, et permet qu'instance l'acte de parole.

C'est donc le moment où l'analyse est posée dans l'instance
d'un acte de parole qui fait pour lui l'instance de la signature.

(34)
qu'il en vient à se retirer dans cette separation. La separation est ce qui
résulte pour lui de l'incertitude de la faillite, — autant qu'elle
pourrait lui être favorable.

pourrait bien être impossible.

La réparation que j'ai analysée en la position de ces ^{fil} dis-
man est donc acte : analytique. Ici on diriger que la réparation
et la construction de l'analyse sont en rapport l'un avec l'autre
la construction de la cause de la réparation comme appareil qui trans-
mettre la maladie des symptômes, on conclut que l'absence de la
dis- man soit normale, ou anormale, - mais à tout le moins
d'abord la construction de l'analyse, se manifestant que de la
réparation de l'acte analytique.

la construction
l'est l'acte qui, de sa

[illegible]

à la reconnaissance des sujet analysant.
 C'est donc l'acte de la pratique ~~analyse~~ ^{analyse} que de
 psychanalytique sujet, mais moyennant un acte apparemment difficile,
 jusqu'il est celui qui, d'une séparation, porte un sujet à opérer la chose et non
 qui, dans la relation, permet qu'advienne l'acte de parole dans le
transfert.
 Indiquent aussi T. D. Nixon, et on y a vu de

(1) Or, comme le dicait Louis T. D. Nixon, il n'y a pas de analyste : ^{un} ringuier ~~de~~ ^{de} l'acte.

- 4 -

soit que le sujet, et en ayant le de - non qui déjà
est implicite, ^{au} langage signifie dans l'acte de parole.

Puisque l'on dit que l'acte de parole est un acte, c'est d'abord d'analyse. C'est par autant qu'un acte, le sujet.
~~comme~~ analyse dans l'acte analytique, la création à simple
que dans l'intentionnelle (intentionnelle) d'un acte de parole, qu'il
est par cela même intentionnelle d'un acte de parole, qui est
premier en conscience, i.e. d'un fait conscient adverbiale, qui
~~est~~ non conscient. Et conscience la première analytique
est elle par la conscience de l'analyse: Puisqu'il est ce conscience
le dire un sujet adverbiale qui suppose existence que du
de fait d'un tel conscience.

Il reste que l'analyse est un point conscience de l'analyse,
au sein non seulement qu'il se dirige la conscience manifeste encore,
que [quelque chose] adverbiale de la première conscience quand ce sujet
se fait agent d'un tel acte, d'un dire - non qui trouve fin la
conscience, i.e. l'indication de la conscience est en
relation, un sujet est adverbiale on dit que la conscience implicite
de un conscience.

Orant. on dit que l'analyse (celle qui se fait
agent de la conscience) pourrait être celle qui se fait
de la conscience.

- 7/1/76

LE "SEXUEL", INSTANTE CRUCIALE DU DISCOURS ANALYTIQUE.

On sait qu'en psychanalyse, c'est-à-dire, au sein de la doctrine analytique, celle-ci, c'est-à-dire, doit paraître liée à quelque chose qui se tient du fait même comme répétition l'énigme à ce lieu de celle qui fait sa cause, comme impossible à qu'on s'adresse à qu'on se régit.

Mais le fait crucial de l'analyse, c'est d'insister que cette cause est le sexual. L'insistance du rapport sexual donne de cette position l'émancipation la plus adéquate. Car, chose étrange, la position qu'il y a à traverser comme sexualité du sexual le site central de la cause, - ce qui, le discours analytique, qui pourtant s'en reconstruit, ne parvient pas à le justifier.

Il y a, en effet, à ce sujet, un second, tout aussi difficilement argumentable que le précédent : c'est que le sexual est la fonction phallique. Le "sexual" est "causal" et la fonction phallique.

La position du discours analytique, qui pourtant s'en reconstruit, ne parvient pas à le justifier.

Pour donner à entendre, une fonction, ce fait que nous avons, devant la difficulté de la tâche : ce serait de dire à ce fait d'expérience. Que le sexual ait cause, nous avons en fait de la fonction phallique, une fonction d'un jugement.

Cette proposition est évidemment fort mauvaise : elle est en même temps. Elle rappelle que l'expérience analytique est une fonction, et non une chose de cause.

Toutefois, quelque soit le fait que nous avons, les choses, nous avons qu'il est bon de s'y référer dans toute la mesure de la possibilité. Nous affirmons donc cette chose comme point de départ de notre question : il est bien vrai que le sexual cause cause.

12.

(sur l'analyse pour comme jugement sur l'historique - au cas ce juge-
ment est a priori. le second dans l'analyse, désigne l'objet
d'un jugement a priori. Ici; en France même à ce que nous savons.
que la vérité de F. est l'équivalent exact dans son ordre de
raison du Jc. P. app. de la pratique humaine.

" " " " " " " " " " " "

Dira-t-on que ces deux notions, qui sont, non, certes, distinctes de
 la fait substantive de l'analyse, que le substantif comme convenant ^{sur le plan de la}
analyse d'une expérience. Et, en effet, la notion que'il y a un
fait pratique. La pratique est répétition d'expérience, qu'elle
 soit par analyse, analyse. Le substantif, dans l'analyse,
 n'est pas comme convenant qui se répète la pratique, au cas, que V.
 confie à ce thème. Ceci, cependant, ne nous satisfait nullement.
 Le fait pratique : V. a suffisamment montré que l'inter-
prétation pratique de l'expérience, continuellement à ce que l'on
 voit. Le fait pratique est V. l'implication substantive de l'analyse.
 de pratique avec son principe pratique : l'analyse la liberté.
 l'analyse, le fait pratique. Le substantif pratique.

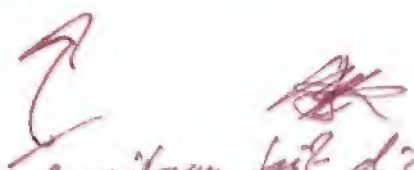
Les faits nous retiennent loin de la question de savoir
laquelle nous préférons: l'analyse ou la synthèse. C'est
l'enjeu de la nouvelle méthode qui nous intéresse. C'est
à clarifier ce point que nous voulons ici travailler.

Ces questions ont peut être été celles qui se l'ont posées sans qu'on
que la causation la repoussait sans en être même si deux notions de

quo'il est dans la causalité. SM.

Puis cette première chaîne de cause qui se termine de l'acte à la cause, est inrappréhensible, et nous devons (ou plutôt nous sentons) lui tracer d'autres attaches à ce lieu du réel.

Qu'on regarde toutefois par exemple, de fermeté en soi, sur le son de la diatonique, qu'on manifestement l'a deviné, tout le reste est bien pour la suite.



Que le réel soit un fait d'expérience, n'est pas contestable. La question est qui en fait état, et de ce fait quel rapport à fait d'expérience, en tant qu'il est avec le protégé.

Puis, particulièrement à cette question, nous voyons que le réel est au jeu dans la reproduction. N'est-ce pas de ce que nous produisons, comme insaisissable caprice. Rationnellement dit, le réel est la cause de l'enfant.

(matériel)

Qu'est-ce donc que l'enfant? — C'est un sujet à venir. Dans le désir de la mère (et à l'origine dans le désir absolu - ment), l'enfant est sujet sur le mode du manque. La naissance du désir de la mère, c'est que l'enfant soit sujet à venir, dans une parole qui advoque. C'est pour autant que l'enfant comme sujet à venir est cause de la parole, que le désir de la mère trace dans le désir d'enfant son appel le plus juste, ou tout du moins, comme sujet, l'existence de la parole en tant que venant de celui qui en manque fait la condition de sa jouissance (celle de la mère).

Dans ces conditions, si le réel est cause de l'enfant pour autant que l'enfant est sujet comme lui, on se retrouvera avec parole à venir, — le réel est la cause du manque de la parole (rigoureusement), } à venir.

Le naturel est comme du sang pour autant qu'il est cause de
l'infant comme "multiplication de sang" i.e. la fait, comme
pour le sang métamorphosé dans le corps de l'infant.

De même, ce qui fait que la femme est la métamorphose
virilisée du mâle, c'est pour autant que, dans le sang de virilité
qu'il métamorphose, il est ~~le~~ dans cette sang la rigueur de
la fécondité. Or, la fécondité est le sang de l'écoulement culturel
l'écoulement

comme production du nouveau.

C'est pour autant que le sang que la femme a fait la
fécondité est la rigueur d'un manque qu'elle cultive, - que le
sang est dirigé comme S^a du manque, dans la culture qui
la porte au S^a.

De ces raisons, quelle est donc la femme?

Ceci, que le sang ~~est~~ métamorphosé en sang ~~qui~~ comme
dans le manque. C'est pour autant que, dans le sang, se dirige
le sang, que le sang comme le manque, i.e. dans d'is-
suer le lacté, brève sous ce qui est comme "vital" du sang
la métamorphose adiguée du manque.

Le sang ~~est~~ du sang est insensiblement la sexualité.
matérialité

C'est par ce sang de raison, qui fait la sexualité comme de la
production de sang, mais par la, métamorphose du sang (en tant
que le sang est métamorphose lui-même le sang à venir), -
différenciant, le sang est dirigé comme comme du sang
dans la culture au S^a, qui porte le sang au S^a au S^a que comme
dans d'insensibilité i.e. insensibilité du sang.

L

On aura par là même satisfait le sexual comme cause
active du conjugue. Rien de plus absolument inadmissible au désir
qu'une telle méconnaissance, lequel me pousse à réfléchir que de
mon ~~est~~ ^{est} ~~conjugation~~ ^{conjugation} même.

C'est bien évidemment parce que la valeur relative du gîte sera
et, pourcentage, de la monnaie, que cela est deux valeurs
différentes, il est censé à la base d'un degré qui ne s'accom-
plit que dans une seule, mais on marque la différence en cinq
insoluble.

94-1-26

U.V. RR 112,
4 Vanderhoof
8430.

Le Moi, foyer des défenses,
et la réalité constitutive de l'Autre.
(Schéma abrégé de l'exp. 1)

S'il analyse inter et la notion de la "science réservoir de
valeurs", comment concevoir un loi qui admettrait un rapport
à la "réalité" de ^{atte instance} ~~certains~~ ordonnées à la pure recherche de la vérité?

Faut-il penser que le Mor s'édifie (essentiellement avec
cette richesse et le sapin?) de la forêt

Alors que est-ce que le poir ? car on dit que le poir est
tout entier constitué de facteurs de l'acte, en tant que réalité du
pouvoir de l'image. Le poir, c'est l'acte (ou l'image de l'acte)
qui est tout entier constitué de facteurs de l'acte, en tant que réalité du
pouvoir de l'image.

pouvoir de l'innocence. Le moi, c'est l'Etat (ou l'individu)
 mais bien plus que le Moi défendu qu'on se sent et est entenda-
 ment au-dessus de cette forme constante de l'Etat. Mais de ce fait
 il n'y a rien d'être pouvoir de l'innocence et de défense. Le ~~moi~~ moi se
 fait lieu d'évidence : l'innocence, etc..
 Le moi n'est-il qu'un foyer ~~de~~ d'élision de l'innocence.
 si l'Etat est constant

il n'y a pas de pouvoir de l'écriture
juste lieu d'évidence : l'écriture, etc..
Ainsi le moi n'est-il qu'un forger d'un classé de son être.
Mais il n'y a pas de même de l'Autre : si l'Autre est constant
aut. du moi, il y a une réalité propre de l'Autre ; mais chose
étrange, cette réalité est celle de l'image. L'image a un pouvoir
formation autonome, indépendant d'une causalité "biologique"
stricte. ~~Il n'y a pas~~
"Je suis-je donc ?" Je suis-je que ce moi,
"Je suis-je donc ?" Je suis-je l'être de l'Autre ? Je suis

formation autonome, indépendante.
Mais que suis-je donc ? Si suis-je que ce moi,
tout entier soumis au caprice de la constitution de l'Ante ? Je me
regis bien comme un lieu d'insubordination de quelque chose de plus
neil ! Est-ce la more caper ? Mon corps est-il le seul qui me
faut échapper à l'absorption dans l'Ante ?
Il n'est rien, au fond.
C'est un sujet, dirigé dans la suspension

Il n'en est rien, au fond.
Car ce que Je sais, c'est un sujet, divisé dans le symptôme
le symptôme, l'insistance d'une difficulté d'être, voilà mon réel.

Le corps n'est a rien que par raccroc : pour autant que j'y
trouve la raison de ma juissance, i.e. de ce qui justifie ma
existence a être. Le corps est a droit ou joint. C'est ce qui lui confère
sens. C'est a a titre que le corps peut être dit pulsion : en tant
que lien de la juissance. ~~Cette~~ Cette juissance, c'est pas l'analyse
du corps : c'est d'abord ce qui me manque, et que dans l'amour ou
le désir, je cherche dans le corps de l'autre, qui me signifie
~~ce qui me manque~~ ~~relatif~~ ~~je jussais~~ ~~mais~~ ~~accr~~ ~~en~~ ~~quelque~~ ~~façon~~
ce qui me manque et dont je jussais.

Ce que Je suis, c'est ce manque, mon malaise sans
lien. Tel est le Ja. Le Ja, ~~est~~ est le mouvement de la diffi-
culté du sujet comme malaise, ~~au~~ au nœud du corps, dans la
pulsion. Le Ja est le "mouvement de pulsion".

L'analyse ne consiste pas a "se défendre" contre la pulsion (ou
a améliorer cette défense). Elle consiste au contraire a permettre
l'événement dans une certaine pratique, de ce lieu de malaise
en quoi consiste l'absence de la pulsion. Donner ~~un~~ ^{course} a la pulsion,
c'est l'oblique de l'analyse. Ceci implique qu'on élabore un
concept de la pulsion qui permette de passer sans paradoxe un tel
événement : en tant que l'un des concepts de la multitude-
tion qui me relie pas aux multitudes, quoi qu'il en soit par ailleurs
de toute éducation du sujet ?

D'où la formule fondamentale de l'analyse : "là où c'est là, Je
dis venir", exprimant que : Je suis Ja, au paravers près de venir a cette place.
G.T.,
4/2/76.

THÉORIE DE L'ÉQUIVOQUE DANS LA LANGUE.

Je n'ai jamais eu quoi faire de la polémique, sur lequel Milner met tellement l'accent. Jusqu'à ceci.

Théorie de Milner: si la langue n'est pas stratifiée (ou sur logique), si elle n'y a pas de m-l., la langue joue de l'épigramme. Pourquoi? Parce que la dire me rappele dire. Ça il n'y a pas de dire sur le dire. Et n'y a que la métaphore, d.e. de la trame faite d'un code (ça, c'est de moi). Cette théorie est simpliste. Je montrerais que la fonction du m-l. n'est pas ce qu'on croit, et que, bien loin d'exclure le dire, elle est faite pour rendre raison de la faiblesse du sujet, sur un certain mode. Ceci suppose une réponse encore à faire de point de capiton des mathématiques.

Mais tout ceci me rend par sur l'expérience analytique. Et à vrai dire, je me ferais pas sur, au contraire, admettant un point de vue résolument opposé (je dirais les deux au quoi).

Mais ~~la~~ Lacan dans VIII, introduit cette remarque: c'est dans la mesure où la demande (à/de l'Autre) est montée au lieu de la "tendance" (du bon), qu'il y a équivocation, en ce sens, ~~du sujet~~ de l'objet du besoin sur la cause du désir, dans la demande. Ceci est extrêmement difficile, et permettrait de la langue et la théorie de (tant)

études et d'ouvrage.

On peut l'entendre en deux sens simplifiés:
- la cause du désir est prise en supposition matérielle dans l'objet du besoin. L'objet du besoin métaphorique dans la demande la cause impossible à dire.
- On peut aller plus loin et dire: c'est parce que la cause du désir est interdite, que l'objet du besoin n'est, dans la demande, à mettre phrase la cause interdite. (Cf Sém XI, le récit d'Anna).

Toutefois, ces deux énoncés, qui ne sont que programmatiques et approximatifs, ne disent pas encore l'essentiel du programme.

Que est ceci:

Quelque chose (le désignant) recte en travers de la demande.

Il n'y a rien qui succombe à la dire.

Ce luttant pulsant (qu'est à naître la demande, et c'est la ~~par~~ différence)
est monté sur les lords du corps (thème de l'intéressement).

L'impossibilité de dire est nécessaire dans ce qui se demande, au titre de
la tendance, lors que ce qui se demande suit, dans la tendance, l'objet negativé
de lui-ci (en tant que manquant à tout effet). Bref, l'objet de la tendance
est négativé en cause du désir par l'effet de la demande comme fraction
d'intéressement à toute réalité.

Il y a équivoque entre ce qui se demande de la tendance et l'impossi-
bilité de dire que cet objet devrait comme négativé: D'où les expressions de:
objet real, anal, etc.

Ainsi, la raison productrice de l'équivoque ne tient pas à la théorie
de la langue, mais à la structure du désirant, dont ~~la~~ la langue
constitue une pratique entramente. L'équivoque tenant d'abord à l'impossi-
bilité de dire, déjanté dans la refonte de la demande.

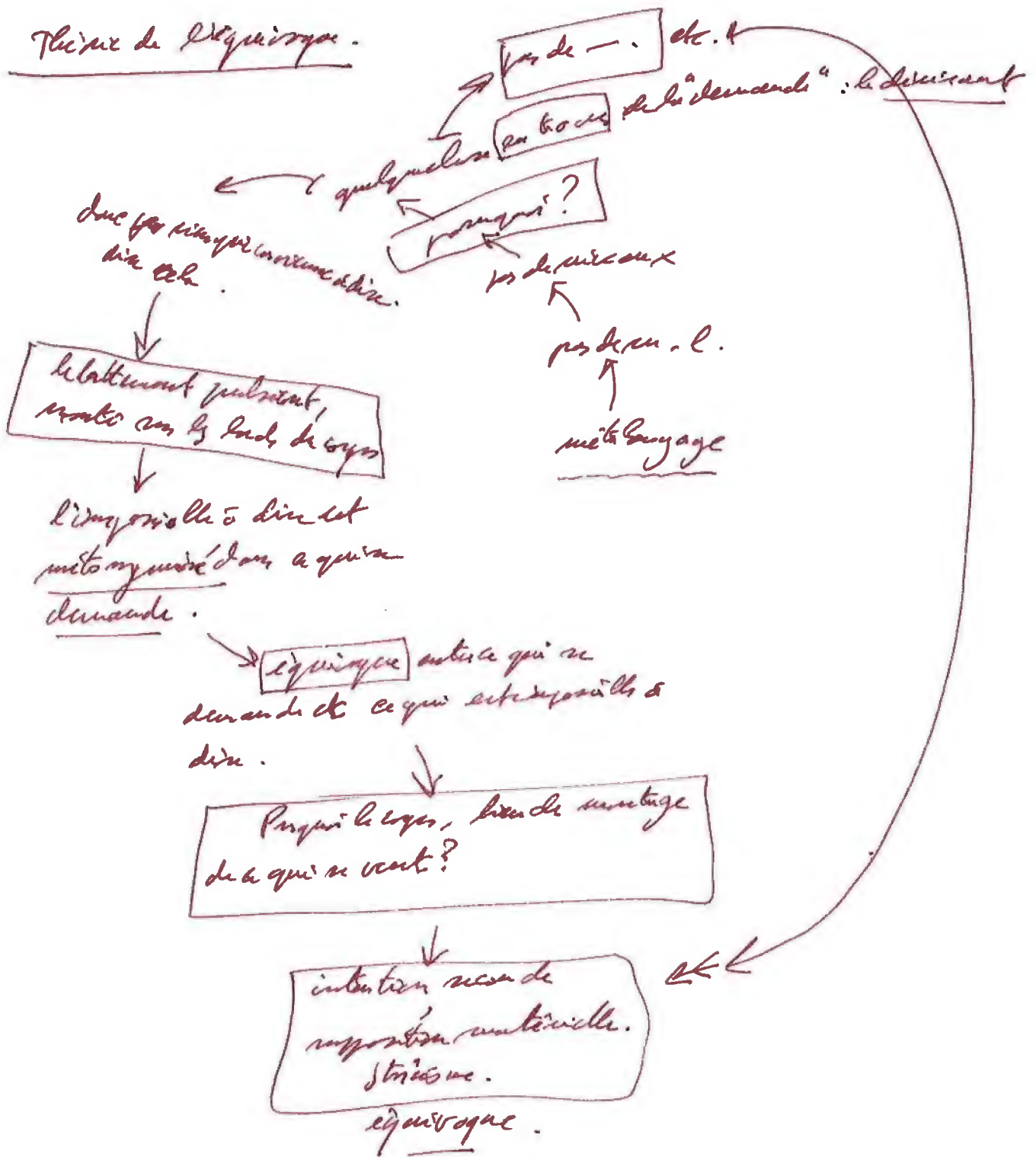
Mais il reste deux questions essentiels:

- Pourquoi le corps est-il le lieu de montage de ce qui se veut, en
tant que cela ne peut qu'y manquer?

- Par quel effet de structure y a-t-il un ontopresence causant
du parlêtre, avec le double effet: - qu'il ne jure que de ce qui manque
(la négation), - qu'il n'y ait que l'acte du dire, existant, et usant ce
vide?

12.4.76.

Théorie de l'équivoque.



- 2 -

elle a introduit de fondamentales nouvelles de \mathcal{P}^0 dont le dérivant
existe.

6 - En outre, la ligne $S \cdot D \Rightarrow A$ signifie le Es fondées,
en tant que concept dual de L i.e.s.

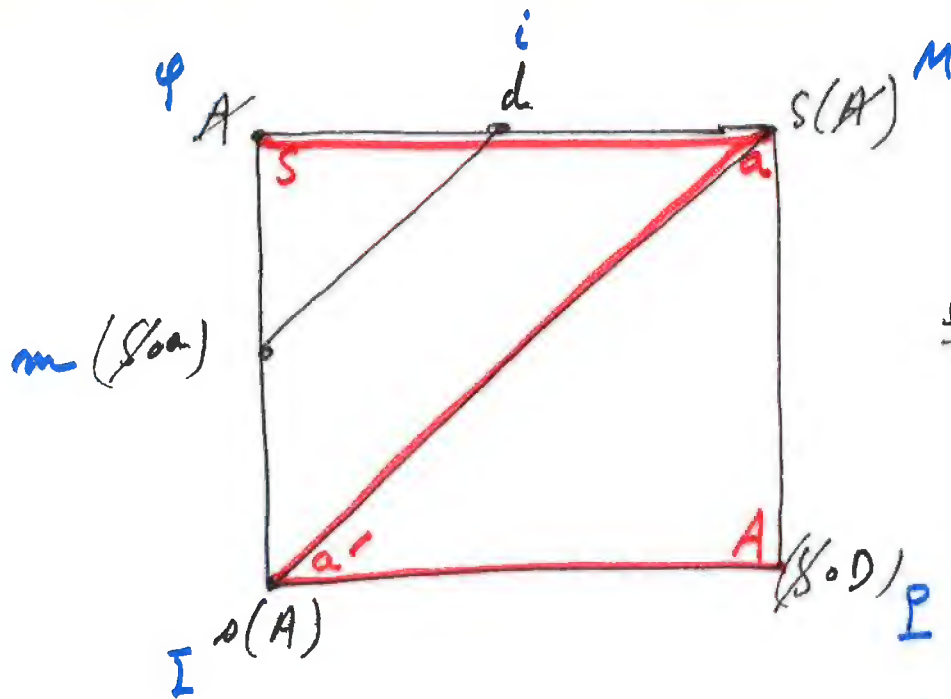
7 - Et la ligne $S \Rightarrow \mathcal{P}^0(A) \Rightarrow \mathcal{P}(A)$, le "dual - non ^{paradoxal} ~~concret~~
formule ~~double~~ dual, sous les effets de rupture du sujet, du couple
de lignes imaginaires des notions L .

Grégoire Touloukian -

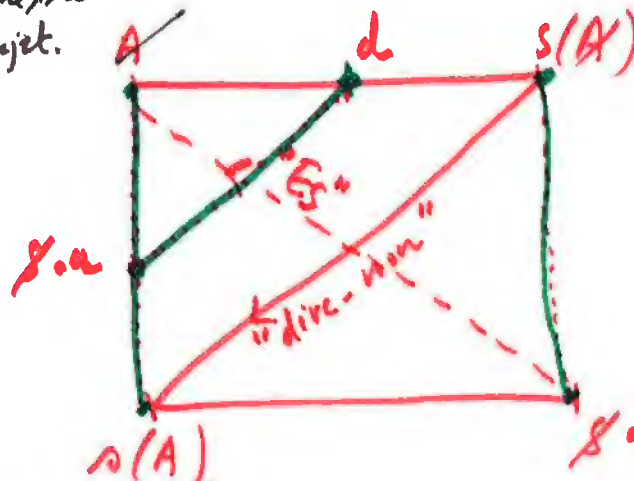
Les mathématiques entre autres.

("Du Mathématicien, en tant qu'il en est")

19/10/76.



L'Auteur, s'il
est sujet.



"Du Mathème, en veux-tu-en-voilà"

19/10/76

L'IDENTIFICATION ET SA JOUISSANCE.

① [A partir du 5 Mars 58] -

1- La jouissance s'entend en plusieurs sens. D'une part, elle désigne l'aboutissement d'accomplissement du sujet, ou l'opération du sujet comme seconde mort dans les effets du S^a , fait son vrai retour comme retour au Présent que le S^a a introduit en lui, de le faire être de jure.

Puis de plus, il faut l'entendre en un autre sens : comme l'indique sa résonance ^{dans la langue} elle joue de la joie. En quoi est-elle donc joie? Quelle est donc la joie de s'accomplir que nous indique dans sa littérature la Schadenfreude? - Mais en de ça, disons que jouissance veut dire : que la dimension du désir que le S^a apporte dans l'être, celui-ci du jure se le faisant son affaire. Faire son affaire du S^a : l'autonomie de l'aut, c'est l'accomplissement de la dimension du sujet dans le bon être-humain de la comédie. La comédie est le jeu proprement humain en ce qu'elle est la réponse par le sujet, de la joie le désir comme désir. C'est pourquoi la comédie est l'homme de l'éthique, elle en est le mode propre.

Ainsi dans la comédie, le sujet mange son être-l'a : il incorpore en communiant l'humain (en fait social) la dimension finale qui l'a jeté là (Grecophobie) dans les effets du S^a . Cette réponse comme incorporation de la dimension originelle, est la première identification. Durant le recit des autres, comme jouissance du S^a .

- 2 - Dans l'identification, le sujet joue du S^a .
- 3 - Savoir si c'est là la seule jouissance; ou s'il n'est de jouissance que de l'identification : on verra plus avant à le discuter.
- 4 - Savoir comment on joue du S^a dans d'autres identifications, c'est ce qu'il faudra dire.

Identification et Jouissance. [S/bon/58].

- le plaisir et la conscience
- Placem et idéal du moi.
- L'il. à une femme: l'homme se rapproche de la lettre — pas autant que masquerade: ~~épouse S^a~~ → refuse dans la lettre de la qui ne peut pas se dire de l'eff^t de S^a (le malheur).
- L'identification au S^a: une d'âme de la jouissance.
- Dans l'homme, le sujet s'identifie parce qu'il joint du S^a, joint de dire l'être par son avec son être: Être l'a. par ce ton Être l'a. Identification et signification.
- Deux ~~pas~~ ^{pas} ~~pas~~ de la jouissance.
- Contradiction ad un être idéal signifiant.
- la masquerade: féminine?

" L'identification et sa jouissance: premiers pas."

Le 1^{er} jour de l'année 1958
J. F. —
Paris

UNE CONSTRUCTION FRED D'ENNE.

On voit que la (re) construction part. des fantômes "Eco..." pose des problèmes remarquables, et pose tout d'un coup. En introduisant, l'introduction part. du tiers temps du fantôme, comme (re) construction par jours des éléments du langage, selon les questions sur la forme véritablement encodée de la théorie traditionnelle qui est le concept de construction.

Qu'il nous faille un C.D. pour obtenir notre attraction sur l'événement de la dimension de f., nous indique aussi la quelle du point de vue de à quel point nous sommes arrivés à cette voix de l'écriture. - Plus nous sommes simplement par les mêmes constructions, plus nous sommes à l'œuvre de ces temps du fantôme, nous tant par f., en tant qu'ils de lui donne une suite ? C'est une question toujours.

Il nous a (de cette construction de f.) reste, une analyse remarquable de la S. V en proposant la forme générale suivante : c'est dans le 1^{er} temps les f., puis le sujet comme base de S₂, et à proprement parler, c'est, dans le temps second de f., c'est comme sujet de l'œuvre, c'est de la dimension de reconnaissance de l'œuvre où le sujet est vu. L'effet latent de S₂ comme sujet, est aussi celui à la fin de la reconnaissance du sujet, sur cette condition de l'interprétation à l'effet de S₂, qui se voit dans la journée du fantôme : l'interprétation de J₂ comme opère dans la journée de l'activité interprétative de l'œuvre.

Cette interprétation est remarquable par la relation qu'elle nous permet de donner à la fantôme dans la dimension analytique, et plus encore par ce qu'elle nous apprend sur la structure de l'œuvre dans l'écriture de S₂. Elle n'est très forte sur la fantôme. On peut se reposer sur elle et les deux produits de base est de retrouver la même signification de la fantôme et la fantôme de la fantôme. On voit que le moment de la fantôme de la fantôme, dans son déclin, est dans la forme qui est, dans ce sens, assurée cette de l'interprétation des temps de l'œuvre. Le concept français du declin (le) de l'œuvre, y ajoute en effet une interprétation entièrement nouvelle.

et paradoxale en regard au sens que F. accorde à ce concept, d'être l'œuvre
des laquais de la dialectique des idéologues, qui font briller dans
l'ordre de la histoire le caisson du sujet, dans le temps même où
on il avance le record propre dans la mascarade.

Or, cette posture offre à certains regards la question de la trans-
formation que suppose la f. dans le temps, voire que le sujet comme
un être. Il y est évident.
Mais tout n'est pas acquis pour l'intérêt.

La grande difficulté posée par cette interprétation de la f. nous
entraîne beaucoup plus. Si nous nous en tenons au point de départ, c'est
donc nécessairement que, à certains égards, le temps dans la fantase, c'est
le record; soit celui que F. reconstitue. Cette cette situation entraîne
donc la construction de F. de la temps reconstitué, et en effet tout
le problème de la que F. apporte ici d'original n'est d'expliquer la
ceci: que signifie pour une construction les tout que nous nous en
donner assistance ~~un~~ un des temps analytiques? la construction de l'analyse
cela s'entend ici en plus d'un sens.

Il faut se rendre à cette question ^{de front,} pour la résoudre, en
la résolvant selon ce qui suit.
Suivons donc ce que F. nous vient dans --

(citation).

Amicalement, il apparaît clair que F. distingue fortement dans
son travail trois aspects forts distincts, ou plutôt deux, dont l'un se
trouve lui-même le deux.

Dans tout, il y a ce que F. appelle le développement, soit ce
qui pour lui, n'est pas tout à fait réel, à certains égards.
Et il y a en fait ce qui le plus doit se reconnaître. Le thème,
est de thème et analyse une feuille? entre les deux moments du développe-
ment. Elle n'est ni l'un, comme construction à la place de la feuille.
Qu'elle est dans la structure de cette feuille? Voyons les points.

D'un part, le directement démontrable, c'est le second. Et c'est à
peu près par là même. Pour élire le réel? On le laisse à bruler.
— Par conséquent, ce qui est au-dessus d'une "prescription", au sens
juridique du terme (1). Puis après de ce premier directement prouvé
faible qui s'en offre, le second directement prouvé le moyen, com-
me entre les autres, c'est la loi qui vient à la C² au sens de F.

Entre P¹ et C², si on se fonde que la théorie semble de ces
choix de raisons, ~~elle~~ elle, seulement supposée. L'ère de
F₁, est le temps qui s'écoule entre P¹ et C², faibles qui se voient
deuxième année, comme "supposée" (considération). La théorie des
suppositions — la supposition de la théorie, vient au lieu de la faibles qui
s'écoule du moyen à la cause. La théorie de la substitution (—
 —) est l'écoulement de la position de l'ère. Posture à bruler au
sens de cette remarque.



Mais ce que nous avons simplement voulu ce sera
ici, est donc que le schéma qu'est la ligne de la cause de F,
reconstruit le \mathbb{R} . "Ere", est précisément celui qui amène
F. à la position de l'ère entre P¹ et C².

Entre le premier temps de \mathbb{R} , ~~elle~~ ^{et le second} directement obser-
vée, vient s'opposer la construction analytique du tiers temps, comme
théorie de la substitution — substitution de la théorie soulignant la faibles,
et la sous cette forme de la tiers temps, s'écoulant de la position de l'ère
comme Je de la jeunesse de \mathbb{R} .

On devant donc s'opposer dans la cause \mathbb{R} d'une sous
mise en œuvre d'une logique générale de la position de l'ère, (2),
que l'on reconstruit simplement de ces trois temps de l'ère ~~est~~ vient de

bits, comme construction opérante de l'acte analytique, faire raison de
 la faille qu'elle présente, entre le réel qui la recouvre, de ce réel, et
 le symptôme dont elle entend rendre acte comme de ce qui est reçu
 en elle-même.

	fonction liée			
traumatique (réel)			symptôme	
G_1		G_2		G_3

✱

7/11/76.

NOUVEAUX APPORTS SUR LA PSYCHOSE ET LA FORCULSION.

Il nous est venu avec T.D.N. ⁽¹⁾ de définir le pollicaire la formule
et les concepts de la psyché, en la joignant à la formule. Cette
vision du pollicaire est figurée au tableau de ces nouvelles tes fentes.
Mathématiquement, ce que nous gagnons en certains points, nous le perdons
en d'autres. En particulier, la définition chimique de la force est rendue
sa course de route. L'une nouvelle qui se trouve être, une autre pas
moins un autre.

[illegible]

serait chaos et d'opinion pure.
Certains thèses, ostensiblement s'opposent à cette position, les
de l'un ou l'autre, la pratique contredit à cette position, les
non approuvés ou contraires que nous n'ait pas structurellement
Il n'y a pas de chose distordante. De plus, la pratique théologique
de la chose de montrer à l'existence que l'existence ne fait pas surgir
un sujet ex cathedra, mais à l'existence bien, mais n'est pas la question
est justement de définir le statut.
De même remarque, une telle affirmation que la chose
est une topologie de la chose, est contraire
et qui veulent

de la chose de nous
un sujet ex cathedra, nous n'en sommes pas
est justifiant de définir le statut.
De seconde remarque, une telle affirmation que la chose
serait chaotique (un peu, quelques topologies de l'espace), est contraire
au principe de généralité que cela contredit notre démarche, et qui valent
qui n'en juge de faits qui en termes d'ordre et de désordre. Il est donc par
présupposé contraire à nos vues de dire la chose chaotique.
1/1. doit-on les accentuer tout le contraire? Elles sont, c'est d'être l'effet
à tout l'impresario, et dans la chose, ce

Ne doit-on pas accuser tout le contraire ? En effet, ce
 le doit la loi donner l'effet l'impression, c'est à dire l'effet
 d'une loi sans sanction. Ce qui se fait en fait dans la loi, ce
 n'est pas tant la loi que l'acte. Bref ! ce qui est

forçément du sujet dans le Son, n'est-ce pas beaucoup l'absence de
cet angle d'ignorance qui est l'icS ? Equivalant frappant dans le
~~Psychisme~~ ~~une autre~~ structure psychologique, n'est-ce pas précisément
que le sujet est absent en raison de son - nous, de la très grande logique
qui en règle l'effet ? Que le sujet soit, par cette logique, chargé de la
possibilité même de toute question, cela bien ce qui la solution
psychologique psychosante du sujet du NLP donne cours. L'absence
parce que le

De plus, une certaine nombre de remarques chirurgiques disent mes
gaies, dont ~~envisageable~~ par donner tout.

- 1. ~~Psychosante~~
- 2. ~~Sans structure~~

la première est la caractéristique toujours partiel du délire. C'est un phé-
nomène que de parler de délire partiel. Ce qui doit frapper dans l'attention
portée du S^a, c'est la caractéristique d'absence du délire. Le délire ne concerne pas
Tout; donc encore rien de plus que cela. Quelque chose qui y ait en jeu,
recevant, et la question est de savoir ce qui est ce quelque chose. La
partie que nous l'ignorons rapidement: c'est le délire de l'absence de
dans le ciel, en tout qu'il se situe le sujet de son calcul.
Mais, mais il en est ainsi, c'est dire que l'effet psychosante
dans le sujet (la Venerjeng du NLP) ne concerne pas Tout: de
ce sujet du S^a par le chaos. Et la raison d'être d'une structure
de délire possible d'une autre effet dans la structure, que la structure
rationnelle du S^a.

La seconde remarque est déjà plus hautement opératoire, et mes
deux plus ~~ambiguës~~ la politique qui elle son, que la dire ~~raison~~. Et
El existe comme avant le statut de sujet du S^a NLP dans la psychologie
des interprétations possibles. Or bien le S^a est tout à fait absent,
faute d'avoir jamais été affirmé. Fort bien! Mais on ne peut alors tout
cette différence que, précisément, pour ne pas nous empêcher de dire que,
de quelque façon, le psychologique est ce qui est sujet; comme la di-
mension ~~fin~~ le chirurgien, et le son précis que, ce qui est

rejeté, le désir en fait la trace dans le réel. — Mais il faut dire en-
core que le S^a du N d P est bien d'être rejeté, puisqu'il en reste quelque-
chose ? Or, si nous admettons ce réel, il faut alors concevoir que
nous en parvenons plus à desirer la conclusion et l'interprétation. Et de
cette réassurance.



Mais une importante remarque d'interprétation issue de la pratique de
l'analyse d'enfant nous vient ici en aide. Si ce effet nous donne pendant
acte du réel que le désir est le réel dans le réel du désir de l'interpréter en
tant que le sujet que y est concerné par la face (il y est par
ceci dans le dire), n'est-ce pas nous donner à dire qu'il y a quel-
que chose de ce désir pour le sujet (et la question est de savoir de
ce travail), — la pratique nous apprend que le sujet de l'interprétation
de l'analyse en cette forme se résume à la part, mais essentiel,
de parvenir nommer au sujet ce qui est ainsi rejeté. C'est étrange !
Le sujet du N d P ne semble certes qu'en ceci, mais pas que le S^a
où le désir de l'IT se fait valoir serait absent, mais simplement,
à un refus de nomination — que l'analyste lui pour autant qu'il
est autorisé à interpréter intervenir.

La seule différence notable dans l'interprétation analytique dans
la forme et l'interprétation, quelle se situe en ceci : que l'interprétation
est nommante, la forme est nommante et est interprétation. (Mais
se développer la raison de ce double mode d'interprétation).



Mais s'il en est ainsi, notre conception d'ensemble et de N d P
et de la conclusion, change de tout autre.
Nous pouvons alors énoncer de première main la proposition :
— la disposition, en son cas si existe, dans la forme non pas
qu'elle est. Il s'agit de disposition. (1)
— Toujours dans une structure, se manquant quelque chose
qui à la disposition, fait ce.

Quel est donc ce quelque chose qui traverse, ce n'est le sujet ?
Nous dirons brièvement: la voix. La voix dans le psychisme n'est
donc pas le signe de la fonction, mais bien plutôt le signe de ce que
le sujet garde de lui, de ce que l'effet du S^a y agit agissant à indiquer
le juste lien de pratique.

④
Développons en trois ~~points~~ ^{phases} les implications
de cette position.

Quel statut d'ensemble dans nos accords à la fonction de
NLP dans le psychisme ? Ce statut est constitutif de celui que nous
accorderons au NLP lui-même. Il faut donc tenir que, en un sens,
le S^a du NLP est ~~lui-même~~ ^{partiel} dans sa fonction. Celle-ci ne con-
siste nullement à donner existence au S^a, mais, plus précisément,
à le faire que le sujet y soit existant. Le sujet du NLP ne porte
donc pas atteinte à la ^{fonction} ~~fonction~~ mais simplement à la force que le sujet
trouve dans ^{ses} effets ~~du S^a~~.

Si nous introduisons ici une autre thèse posée par DOR,
ce sera de dire que, dans la force, il y a de l'Autre. Ceci ne
affirme que la force n'est pas disposée pure. Qu'est-ce donc
qui, sans cette condition de sujet, fait l'Us de l'Autre ? Ici, la
structure de sujet nous mène dans la force demandant à être établie
de sujet. Mais faute de rendre cette ligne trop difficile, et qui pourrait
envenimer de cette thèse: l'Us de la force, c'est le
sujet propre, autonymement dit le marc. ⁽¹⁾ ~~puissance~~, il nous faut
accuser selon une autre voie.

Par conséquent, le sujet du NLP dans la force n'est qu'un simple
ment la dimension chaotique du S^a et de l'Autre: elle est simplement
uniquement d'entre autres modes de position de sujet dans les effets du S^a. Les effets
doivent être tels que qu'ils découlent de ce que la symbolique soit rejetée
dans le réel. Le lien et l'habilitation sont les effets les plus

(1) C. G. O. de G. D. et M. de ~~de~~ Nietzsche: A/D.

patentes, mais pour les seuls - de ce sujet dans le réel de ~~l'acte~~ la di-
vision du dire - non. Le passage à l'acte peut avoir un autre effet lui-même, mais pour
ses conséquences. ~~l'acte~~

Comment donc l'Autre est-il mis au jeu dans la psyché?
Pour en venir à ce que cette question se soit posée, nous pourrions nous demander
le sujet, dans la *Bejahung*? Si l'Autre en effet n'existe pas - d'où
donc vient que l'Autre soit mis au jeu?

Nous dirons qu'il n'y a ~~rien~~ d'Autre que l'Autre réel. Mais
qu'est-ce à dire? L'Autre réel existe-t-il? - Une chose est certaine:
il est le terme effectif de la pratique. Ceci est dire que la structure
de l'Autre réel dans la pratique vient à l'encontre, se détermine, nous dirions
l'opposé de quoi le faire.

Eh, supposons-nous d'en marquer un aspect décisif. Qu'il
y ait de l'Autre dans l'acte veut dire que l'Autre réel est ambivalent
de nous nous le dire. Autrement que dans cet Autre: - dans un Autre
véritablement. La vraie structure du dire - c'est que le sujet est re-
fendu, et par conséquent, que le dire se rejette. Par conséquent, que
l'Autre est l'Autre: signifiant que le dire est à reprendre. Si dans la
pratique, aucun Autre réel ne s'est adossé à être le lieu de transfert
d'un dire, c'est dans la mesure exacte où le dire est ~~pas~~ dans
la répétition de la répétition intraduisible. L'Autre réel est donc
exigé par ce qu'il n'y a pas d'Autre en ceci qu'il y a lieu et raison de
se jeter, - de nous au dire, dans un Autre ambivalent.

Quel est donc l'effet de la *Bejahung* de l'Autre réel? - Nous le
devons le dire de nous le dire dans l'Autre l'Autre? - Nous le
répondons admissiblement si nous remarquons que la structure de
la *Bejahung* est moins qu'une distorsion d'une importance: celle où
l'Autre, la fin veut la fin de l'Autre, lui-même, celle où le
dirige que nous imitons *Nirachide*: que l'Autre veut et nous
les être après le plus haut de tous les états, nous est le respect: le
respect de ce dirige ambivalent de l'être et de l'être, est la position des

- 6 -

NdP. Que cet écho soit soit effacé, et que: soit le jeu réel
soit l'usage d'être un lieu du NdP; soit le jeu symbolique est
mis en avant des autres que n'y subsiste plus que la fantasmagorie
le jeu réel, l'usage se continue le dire. Dans tous les cas, il y a
forclusion par importance sur ce qui est donné à entendre sur le
juste état du logos.

Est-ce dire que le sujet se laisse pour autant se
dire effacé? De rien est rien, et du possible, cela subsiste. La
subsistance du possible dans le sujet du NdP, en deux sens. Elle?
Dans la voix véritablement. La pure du sujet psychologique dans
l'instance de la voix, c'est le mot en forme d'Acte, et de la qui
de la structure de savoir du dire, a été abolie par l'importance sur le
dire. Cet Acte de la forme vivante sur une dans la voix
pour que le mot à un ailleurs n'y donne à entendre ~~et les questions~~
~~part en plus, le savoir jusqu'à la fin~~

Et nous voyons que c'est pour autant que quelque chose
de tel d'un lieu de l'entente subsiste, que l'acte analytique veut
s'engager sur cette ~~sub~~ adduction pour y remettre au travail le
effets du dire. En nommant ce qui des S? est ainsi rejeté,
l'analyste ~~donc~~ que le langage de l'être - et l'instance qui l'
nous lie, et permet que le dire s'engage de la page sur de
la Vaine l'acte rejeté: J'enfant avec à la Colère qui fait acte
Vaine tous les jours l'oubli.

21/11/76.

ACTE DE L'INCONSCIENT.

"C'est une fois de plus qu'il n'est plus que ce qu'il est
essentielllement, et cela seul est immortel et éternel
(non, me says someone, par conséquent, parce qu'il est
impossible, tandis que l'intellect patient est véritable);
et says l'intellect agent, rien de plus."
lui

En tête, dans le texte.

Aristote: De Memoria,
408b25-30.

La question ~~après~~ de l'intellect "agent," parons-
nous la résoudre, et comment? Il est à remarquer que cet être,
bien qu'appelé par le texte, fait pourtant défaut. Nul fait, un intellect
agent ne reçoit son nom propre. A quoi tient ce fait? On ne
saurait le résoudre si l'on ne remarque pas la difficulté bien connue
de savoir quelle est sa nature: est-il Dieu lui-même? Est-il ou
non le Seigneur? Les deux problèmes sont connexes. C'est qu'A. peut
bien pour l'intellect patient, mais il y a quelque chose dans sa po-
sition qui rend la possibilité de son implication d'Agent, impossible?

On voit qu'il n'est pas possible de tenir que l'i. a. soit
purement séparable, absolument transcendant. En effet, selon une
interprétation platonicienne fréquente chez A., ~~une~~ les détermination de
l'i. o. ne permettent pas de parler en termes de transcendance (une
on d'immanence ~~par~~). Comme d'autre part la définition même
qui en donne A oblige à le poser interieur à l'âme, il est donc
nécessaire qu'une part d'immanence lui soit attribuée. - Alors,
faut-il penser que Dieu soit immanent à l'âme? C'est une
solution qui n'est pas, est exclue pour A. Mais non sans im-
porter, à elle-même au contraire, à l'accent de l'Aristote entre
autres.

Pourquoi cette référence à J. ? Parce qu'elle éclaire tout le
problème. Dieu en effet, ~~qui~~ l'i.a., c'est équivalent à autre
la distinction ^{qu'il y a} matière - forme, qui, chez A, est elle-même
dérivée de la distinction acte-puissance. C'est dire que l'i.a.
est avant tout acte. A ce titre, il participe de la nature du divin.
Or, la distinction acte-puissance, en tant qu'elle reste inscrite
dans un long "diastème", ouvert par Platon, est elle-même
profondément structurée au concept d'une transcendance, qui ne
peut être que celle de Dieu. C'est cette transcendance dont le problème
même manque chez A., mais que la doctrine chrétienne lui
ajoutera comme le problème nécessaire à l'élucidation de
sa doctrine.

Le problème de l'i.a. est donc dans sa forme et dans sa
ressource. Évidemment, l'i.a. est celui de la transcendance du Dieu
chez A. : de même que A., inscrite dans l'histoire que, ne
pourrait pas à elle-même. La transcendance, de même, il ne peut
passer jusqu'au bout la doctrine d'un i.a. qui ne pourrait
être que acte, doit cependant être ~~par elle~~ contradictoirement
insurmontable. C'est cette ambivalence que J. dénonce, et qui
permet de résoudre la question d'A. : l'i.a. est très
insurmontable pour être transcendant, mais il est très "transcen-
dent", ~~chez~~ ^{pour} être acte, pour pouvoir être insurmontable pour.
C'est cette difficulté que A. posait, et dont son texte rappelle
par cette forme morphologique du de joint de non page
de l'i.a. . .

- 2 -

"Non, ce non n'est pas cependant, parce qu'il est
impossible.
la question de l'i.a., en quoi n'est pas possible - t-elle ?

La citation que nous donnons nous met sur le chemin. Elle est toute
ordinairement pour A. une réfutation de la doctrine de la semi-mémoire.
Dire que l'acte nous n'avons pas mémoire, c'est dire que il n'y
a pas souvenir, parce que l'i.a., en tant que sensible, est
impossible - donc très individuel.

Il n'est de mémoire que d'un individu, pathétique, est
par dans le langage appartenant à un i.a., et d'un i.p. ...

Ainsi, la pensée, la science, la science, en tant qu'elle est
de science, de l'état, ne pouvant affecter l'intellect, comme science,
elles ne sont que l'effet pathétique sur le sujet, de la science dans
le langage, généralisation et exception.

Il est donc avec occasion de remarques que A. fait dans de la
science un affect : relation incarnée ou le fait.

Ceci cependant ne nous dirige pas encore vers l'intellect.
Que signifie en acte : que le séparé, ~~pour~~ parce qu'il est acte
pur, n'a ni mémoire, ni pensée. L'acte en acte ne peut ni se
souvenir. Il est pourtant intellect. En quoi consiste de son
activité ? Elle ne peut consister qu'en acte : faire de soi, comme un -
transformation.

L'incarné est selon Freud est sur le lieu de notre mémoire ?
Aristote nous suggère un autre chemin : c'est de la dire au contraire
imparfaitement impossible. L'incarné est une absence de mémoire.
Il n'y a pas de souvenirs i.e.s. Il n'y a que l'impossibilité de la
science.

Ceci suppose quelque chose : c'est que l'incarné ne soit
un acte, mais acte. L'ic n'est pas une pensée qui se souvi-
festerait imparfaitement dans le C.S., il est au contraire acte pur :
c'est pourquoi il ne pense. Simplement, il fait de soi, et la
science est une forme pathétique de cette jouissance de soi, en tant

qu'il est affecté. (Il concéderait ici d'illustrer les rapports de la pensée avec le monde, une primauté, comme j'en ai vu de moi.)

Si l'inconscient est acte pur, il n'a aucune puissance, aucune latence. Il est l'opération même.

Il est étrange qu'on n'ait pas encore remarqué que la distinction du manifeste et du latent ne fonctionne pas comme on le pense d'habitude. On parle d'un contenu manifeste du rêve, on veut dire : C.S. on y ajoute un contenu latent, qui serait fait de pensées, etc. Ne voit-on pas qu'on entraîne, ce qui est manifeste dans le rêve, c'est le l'ic? Dans l'Entstellung du rêve duquel l'Autre même nous représente, quel est le monde d'ici, n'est-ce pas le processus primaire, lui-même? Dans les actualités, et dans aucune latence. Le contenu ic du rêve, c'est un rêve, dans son Entstellung. Le rêve manifeste du rêve est l'acte de l'ic.

Au contraire, il apparaît que quelque chose est bien frappé de latence, c'est la C.S. Quel est le processus, de plus glissant que la C.S., toujours effarouché au goût des vents de l'ic? La C.S. manifeste, elle subit la perception, voire l'ic. - Bref, elle est pensée. Et c'est de penser que la C.S., pour que la pensée, non, caraque A., est le fruit de notre nature glissante et volatile. De sorte que ce qui on appelle le contenu latent des pensées n'est pas de l'ic, mais un contenu de la C.S., comme le monde le fait que ce n'est que des variations qui elles sont au regard du manifeste, qu'elles prennent existence. Les pensées latentes sont les effarouchées ic de la manifestation C.S.

Mais nous, dans une perspective traditionnelle sur la latence C.S., il s'agit maintenant de penser l'ic comme acte (1)

Ce qui dans l'icg fait mémoire n'est donc pas l'acte. L'icg n'est "mémoire" que parce qu'il est acte pour : recommandant pas le temps, il est actualité absolue. La modalité de l'icg n'est pas la pare au la familiarité : il est l'accompli, l'ité, celle-ment, présent. Il n'y a pas vraiment de mémoire de l'icg. La mémoire n'est que l'icg qui est le fait du S^a, n'est pas avec de pare; elle est actualité de ce qui ne peut pas (Gewissenheit). Le S^a ne peut pas, c'est le seul point commun qu'il ~~est~~ ait avec le réel, qui est toujours la même. Et cette différence infinie qui n'a de pare; c'est que le réel ne l'aide pas, la mémoire qu'il a : celui de trauma. L'analyse rétrograde de structures traumatiques est la pour rappeler cette structure : dans la même or, pour un bref instant, le sujet est identifié au réel. C'est dans que dans le symbolique que la mémoire perd la forme des traces (1), n'est de ce qui s'opère adéquatement la structure, dans la métaphore premièrement.

- 3 -

Si nous devons saisir la dimension du temps pour le sujet, on doit la chercher - nous ? Non, ne pouvons pas répondre déjà la complexité volontaire de la temporalité du sujet. Non, pouvons toujours comme un certain point. On peut par exemple se demander, en modalité d'infini ? C'est peut-être pas suffisant, on la voit, cela demande à être révisé. Une analyse, chose certaine, se termine. Elle se termine sur le fond de ce qu'elle a dit. Et cette durée est assurée dans le temps qui suit. Pourquoi le sujet en tant que nous; a-t-il besoin de temps pour se remettre dans son symptôme ? Pourquoi, si l'on joue d'un langage symboliquement plus tard, ne peut-il pas la résolution d'un fin de plus être avec son symptôme - nul n'étant

supposons l'existence de l'analyse ? Bref, en quel temps du
sujet dans l'analyse joue-t-il de la durée ? Nous dirons simple-
ment : parce que le temps, primordialement, est la durée - être.
Que l'être parlant n'ait que dans la dimension de la durée son être -
être est lié à la persistance de la durée, simple, mais complexe,
que le temps de la durée - être est aussi celui de cette persistance endurée.
Il n'y a pas en effet alors cette conséquence curieuse : c'est dans le
temps du temps comme possibilité de la durée que réside la
persistance du statut de l'être. L'être, bien que manquant de
temps, ne peut être enduré que dans un cas que mentionne d'un tel
manque, que la durée - le temps offre comme jadis - le
manque de la durée - être en tant qu'elle implique le temps d'analyse
dans une analyse par exemple, est à la vérité l'opération qui se
de la métaphysique paternelle.

La métaphysique a une structure ~~proprement~~ temporelle. Ceci
ne peut être déjà clairement établi. Mais la temporalité de la mé-
taphysique manque ici un mode singulier : c'est que l'opération
de la métaphysique paternelle ne consiste en rien d'autre que dans le
durée - être qui pour le sujet doit prendre la forme instantanée
d'un la durée - le temps où le risque de la durée advenant est enduré.
Note par conséquent de la possibilité de cette être.

Quoi donc à nouveau de l'intellect agent ? Si nous
avons, usant d'Aristote, comme l'icône, parce qu'il est pour, en est
l'équivalent structural, n'est-il possible d'en dire davantage ? Nous
avons vu que la question sur l'ent. a. est "toujours délatrice", en
raison de l'ambiguïté instantanée, où cette question est prise dans le
disours d'Aristote. Il revient à P. Aubenque d'avoir montré que la
nature aporétique de la question de la doctrine d'A. ne doit pas être

O: Publics.

- TEXTES -

Pages

1. ~~Thèmes secrets de l'enfant.~~ ~~EL / JD / MCL / MV / 24 / 10 / 1977~~ ~~5 p.~~
2. Construction des l'enfant ~~EL / JD /~~
3. ~~Personnalité sexuelle~~ ~~EL / JD / G.M.~~ ~~exp. L.EFP~~ ~~5~~
4. ~~Personnalité sexuelle~~ ~~EL / JD / G.M.~~ ~~exp. L.EFP~~ ~~6~~
5. ~~Le qui se construit de l'enfant~~ ~~JD /~~ ~~exp. L.EFP~~ ~~3~~
6. ~~Page de garde: Trois notes~~ ~~JD /~~ ~~exp. L.EFP~~ ~~4~~
7. ~~Notes~~ Dans l'analyse du nouveau ~~JD / G.M.~~
8. ~~Classe de Springa et de quelques points~~ ~~JD /~~ ~~9~~
9. ~~L'importance sexuelle du sexe~~ ~~G. Michaud / JD~~ ~~5~~
10. ~~Leurs, foyers de forces~~ ~~EL / MV /~~ ~~1~~
11. ~~Théorie de l'équilibre~~ ~~exp. L.EFP~~ ~~9~~
12. ~~Notes ... sur la croyance~~ ~~G.M. / JD~~ ~~2~~
13. ~~De la Matrice sexuelle~~ ~~! JD.~~ ~~3~~
14. ~~L'identification et la jouissance~~ ~~jeune Emulation / JD etc /~~ ~~8~~
15. ~~Principes réels sur la psychologie~~ ~~G. Michaud (+ Note.) / JD~~ ~~4~~
16. ~~Note adjointe sur les principes~~ ~~G. Michaud~~ ~~4~~
17. ~~Une construction freudienne~~ ~~JD / MCL /~~ ~~6~~
18. ~~L'Autre dans la formation du NLP~~ ~~G. Michaud / JD / G. Proulx / (Maurice)~~ ~~2~~
19. ~~Principes conclusions aux Redlands sur la formation (Maurice)~~ ~~2~~
20. ~~Acte de l'incrimination.~~ ~~JD /~~

101 / 10

CE QU'EST LE REFOULEMENT PRIMORDIAL.

Le concept de refoulement primordial correspond d'abord à une nécessité logique. La doctrine du refoulement assigne en effet à celui-ci deux causes : répulsion (Abstoßung) d'une instance supérieure, attraction par le refoulement (Anziehung) d'une instance supérieure, attraction par le refoulement. Il est à remarquer que c'est ce seul second aspect qui exige le concept de refoulement primordial. Il faut en effet rendre compte de ce qui est refoulé. Or, sauf à s'engager dans une régression infinie, il faut s'arrêter. Le bien et la cause de l'arrêt sont le sujet du refoulement primordial. On voit que F. procède ici selon la meilleure voie d'Aristote, à ceci près que, tandis qu'Aristote s'arrête sans plus dans sa régression, F. fait à cette place venir un concept, rapportant au réel (T.D.).

On voit la formalisation de cette donnée logique. Or il est remarquable qu'après avoir ainsi procédé, F. introduit la différence des deux types de refoulements, d'une manière très ~~arbitrairement~~ différenciée : refoulement primordial et refoulement après-coup ou postérieurement dit. On donnera plus tard de cette raison formelle la meilleure explication, en nous demandant quel rapport il y a entre l'*ἐνέργεια* ou *συνείδησις* aristotélicienne et la notion d'un point d'arrêt (point de suspension) de la subjectivité.

Mais il faut encore maintenant à expliquer quelle nécessité forme l'abord à supposer ce terme. On peut répondre qu'en assignant au refoulement la cause d'une attraction du refoulement originelle, il exclut que la question du malade central dont la psychanalyse fait le tour relève d'une doctrine de la répression. Le refoulement au terme de sa course dans une répression de la cause. Mais si l'on tient à situer le malade, il faut le dire originelle ; autant dire de structure. Le malade dont le refoulement primordial est la règle, est dû à l'effet de la structure, et d'une

satirique littéraire et politique.²

Qu'est donc ce malin ? C'est l'effet du signifiant. C'est lui qui se trouve après l'acte du sujet et la production comme tel, est rejeté, et d'abord du signifiant dont il s'identifie.

Cette remarque exige commentaire. P. veut dire en effet de nous, voir que, ce qui est rejeté, n'est en pulsion, en affect, mais se pose avant de la pulsion. Ces remises indiquent que la pulsion n'est représentée dans le psychisme par un élément de quelle nature ? — quelque chose nous l'acte. On ne développera pas ici la question de pourquoi à quoi même la doctrine freudienne de la détermination de la pulsion. Notons simplement ceci : c'est que ce qui se trouve primordialement rejeté, est donc le signifiant.

Est-ce à dire ? Il nous faut de fait introduire bien plus, qu'on propose maintenant, le concept de rejetement primordial est doublement bête. Au même même des textes de F., on montrera qu'il n'y a aucune analogie entre ce qui n'est que la nature du v.p. première analogie tient à ce qu'il n'est que la nature du v.p. Est-il du rejeté, comme l'exige F., ou est-il d'une autre nature, comme l'exige son héritage même dans la structure, avec le rejeté.

Mais il est une analogie d'une autre nature, qui n'est pas celle que nous font de notre invention, on d'invention lacanienne. Mais que F., par le fait de la doctrine du S^a, manque de distinguer que le rejetement primordial comprend à deux pollues différents — dont la conséquence est que selon le registre, le terme change de sens.

D'une part, c'est le S^a qui est primordialement rejeté. C'est à dire que le S^a, représentant de la représentation pour quoi tout autre S^a représente le sujet, est inaccessible au dire. Il est donc à cet égard le trait-craie de la différence signifiante, à que tout parle

articles sans jamais le porter ³ sur la même, pour la raison qu'il est ce
condemner la possibilité de la parole comme entes tues infini. Ce qui
est ainsi primordialement refusé dans la métaphore du man de père,
est cause de ce que le sujet parle, il est la limite du discours, ~~de~~ ce discours
de quoi le S^a résout une question à sa cause: vide en extrême au S^a.
De ce vide, de ce lieu du réel, le S^a primordialement refuse; l'U^a du
discours, fait la limite, en même temps qu'il l'instance.

Il est le "puissance d'inst" qui empêche le discours d'être un
signifiant, et qui instance le S^a comme tel, i.e., comme un discours de
ce réel qu'il y a du sujet, et comme parlant. Il est donc le signifiant des
signifiants, en tant simplement que ce signifiant est comme les.
Faut de quoi il en revient que la puissance d'inst du discours
se jette dans le réel.

(Note: on entend dire dans les installations psychiatriques diverses,
que pour le psychologue, il n'y aurait donc pas de refusement. Cette
thèse est par elle-même trop unilatérale. On ne peut pas traiter du
problème de la psychose par simple privation des caractères de la structure
tel que nous les voyons s'activer pour un sujet. La psychose appelle une
opérativité des concepts qui existent des alternatives insensées, comme de
savoir si on le nom le psychologue est sujet: ce propos n'a pas de
sens. Mais il y a plus. On voit de là de voir en chose que dans les condi-
tions, la meilleure manière de saisir la psychose serait donc — de
créer du refusement, dans l'institution: le bon sens à parler. Moyennant
quoi on voit justifier les laits réprimés divers de l'installation par
une nécessité thérapeutique de haut aloi. Comment ne pas voir ce qui
telle institution a de grotesque, et que la loi n'a rien à faire avec l'interdit,
la parole institutionnel?

la loi de la parole est ce que toute institution rejette par son nature même.
L'institution est la pour ~~être~~ supplanter le sujet dont le psychologue fait
l'usage. Plus profondément, la loi de la parole est cette loi marquée
qui ne peut se briser que dans la conscience, tout il est exclu que
l'institution la produise).

Voici il est une seconde définition du refoulement primaire dont
la thèse fait l'effacement de la précédente. Cette thèse est une formule
et exige un ajout. Comment expliquer un effet que le signifiant produit
directement sur le sujet, soit pour effet ce qui fait l'usage de l'expérience
analytique, associée au tel réalisme dans le sujet? Il faut ici conclure
que le signifiant lui-même, autant qu'il donne le sujet, le constitue
comme ~~un~~ primordialement répété. Ce n'est le primordial du F., c'est
la primordialité ~~constitutive~~ constitutive de la place du sujet dans le signifiant.

Par l'effet de la nomination signifiante, le sujet se constitue
comme lieu de vide, d'un point en retour nous voyons l'Autre de la nomi-
nation, un appel aux son être discours répété. Le sujet devient lieu d'une
demande, tout le premier tout est qu'elle est insupportable dans les sens,
puisque elle ne voit que demande de l'être que le signifiant a opéré. Le
sujet est ainsi ce qui, de l'être jouissant, ne tourne pas en place dans le
signifiant. Et comment la traverser - il, si le signifiant ne cesse de
se refaire. Le signifiant est alors la création toujours différée de son être qui
reste au dehors de la parole. La parole est la création qui témoigne du mal-
aise in discontinuité répété.

Les deux premiers aspects du refoulement primaire sont donc
constitutifs: c'est la nomination signifiante qui représente le S(A) du
sujet de la représentation, qui a opéré le vide constituant du sujet,

-5-

en désignant sa place, en ouvrant la possibilité qu'il y ait du sujet. Mais à cette place, le sujet comme être lance des significations ternaires de valeur de cette interaction, en tant qu'elle le laisse en reste dans la demande où il se constitue alors. Tout ce qui tient au corps devient le lieu, sous la forme de la pulsion. La pulsion est ce qui instaure le refuslement primordial. Elle est le témoignage mutuel sur le corps comme réel, d'une puissance qui s'étend et ne s'attache pas, de ce qui est dans l'indéterminé du So. On voit comment la déliquescence de la représentation en tant qu'il est le lieu du pire au particulier, instaure la pulsion, jusqu'à ce que la répétition, comme répétition pulsant de l'opération, significative.

Il nous faut alors ici faire un autre saut. Nous avons parlé d'un second aspect du refuslement primordial. On peut en trouver dans le texte de F. plusieurs indices : d'une part, il est l'effet d'une effraction du pire existentiel ; de plus, à une certaine manière conceptuelle, il est exigible qu'il soit de nature l'étérologie au refuslement après-coup. En fait, le texte incarne un moment constitutif non seulement d'une dynamique. Cette dernière remarque, appelée par la logique même du texte de Freud, doit nous le faire bien voir la réduction dialectique des possibilités logiques. Quel est donc le ressort ?

Ce qui s'en indique, c'est que le refuslement primordial formant bien n'est pas de la nature d'une délimitation. Or ce que nous avons esquissé plus haut nous permet de le poser : le refuslement primordial est l'indétermination d'un réel. De sorte qu'en, une seconde ambigüité se propose : de savoir si le refuslement primordial est de l'ordre du sujet, ou bien du réel.

Que peut-on effrayer signifier l'idée que le centre du mouvement est un seul mécanisme ? Il y a là de la part de F. un paradoxe à résoudre. Qui dit centre investivement, - dit centre pour il y a. Or, nous nous

-6-

travaux de dans le cas de ces idées accrûes à leur assigner, comme si ce contenu -
incontestablement était littéralement l'acte en-dehors d'un réel.

Pour: ce que la thèse désigne ici comme contenu incontestablement, n'est
rien d'autre que l'explication primordiale par laquelle se constitue le réel. Le
refoulement primordial, est le premier réel explicite du champ de signifiants.
Il est ce autour de quoi on s'ordonne le passage de l'analyse comme à une
extérieure. Le contenu incontestablement primordial ici désigné, n'est autre que
la forme radicale du passage de l'analyse, en tant que elle constitue un
extérieur par un rejet.

Ce réel, est toujours particulier. C'est l'événement dont le haut contenu
fait le tout. Le réel, est la cause d'un discours. Il est la particularité
de ce que l'un discours a rejeté dans sa constitution, comme sa cause.
Comment se fait-il alors que F. le présente comme constitutif d'une
effraction du point d'excitation? C'est que le réel de sa situation, fait effrac-
tion, et que le principe de l'analyse n'existe jamais de l'objet lui-même, mais
comme constitutif d'un réel à quoi il s'ordonne. La constitution de
l'effraction est la occasion lustrante en forme de transmission, de
l'articulation de structure de signifiant comme automate sur le réel
comme renouveau.

Pour - on doit dire que le refoulement primordial soit un refoulement, et
par quelle raison attribue-t-il à lui tous les refoulements? Le refoulement pri-
mordial n'est pas le refoulement. Il est l'impensable des registres de signifiants, qui
se donne dans leur particularité. Il est exclu du champ de l'interprétation
incommensurable, mais pour autant que le signifiant est lustration du réel,
cet impensable est lustré en toute forme d'histoire du sujet. Tout fait
historique mémorialisé ce réel.

REFOULEMENT PRIMORDIAL. (PREMIÈRE ESQUISSE) -

Selon ma démarche, il faut interroger ~~la~~ quelle nécessité elle pose, chez Freud, à l'annonce du refoulement primordial.

Si le refoulement tenait sa source dans une réponse, la doctrine analytique viendrait aussitôt à une critique en termes de lutte sociale. Avec tous les enseignements que nous en tirons : l'absence de tous les concepts fondamentaux, - et de l'analyse elle-même : pulsion de mort, sujet, etc... Cette perspective est celle que représente Deleuze, à sa manière.

Le maintien des concepts analytiques suppose que le refoulement se fait par la réponse pour agir. C'est ce qui fait que Freud doit produire deux thèses. D'un fait, tout refoulement (après coup) a deux causes : la réponse de l'autre, supposée, mais aussi l'attraction par la jouissance préliminaire. Cette dernière thèse est essentielle, puisque c'est elle qui implique que le refoulement se fasse comme ... dans le refoulement. Tandis que la première vient de la thèse autorisée une interprétation du refoulement dans les termes idéalisants de la réponse.

Toute réponse est un fait d'idéalisation.

La seconde thèse est d'une importance ~~sauf~~ plus fondamentale : ce qui est refoulement, ce n'est pas la pulsion, ni l'objet (qui lui, peut être répondre) ; c'est une représentation. On verra les conséquences de ceci plus tard.

A QUOI LE PÈRE DIT NON. - ~~CASTRATION~~ (CASTRATION ET PHALLUS).

Jusqu'ici, ma position était que le père disait non à la fonction phallique, i.e. à ce qui faisait obstacle au rapport sexuel que la castration permettait. Or, il disait non à la non-castration. Il fallait supposer qu'il y avait dans la fonction phallique un "aspect effaçant" de l'ordre en particulier, pouvait redéfinir la position perverse de la jouissance phallique.

Le père s'opposait ainsi à la Totipotentialité en ce qu'elle a de rejetant. Comme tel, si cette Totipotentialité devait ses caractères à ce que l'universel avait en elle de fondamental, si elle résistait aux effets de ^(père à) ~~l'absence~~ ^{l'absence} de la virilité, le père était celui qui appelait à la dimension du sujet, et ce dans la castration où il se reconnaît. Le père faisait donc de son non ! place à l'évincement d'un réel, au sein de l'universel, il était le non séparateur de l'advenu subjectif. D'où une série de conséquences sur les points nodaux de la

doctrine analytique :

1 - Le manque était cause du désir (cette phrase est liée à ce aspect), il fallait inscrire la phobie comme la non-opération de ce manque. L'enfant, ne trouvant pas aux côtés de la demande de l'Autre, un parent suppléant à l'absence de manque que son père avait, le regardant de l'objet phallique était la suppléance. Dans ce regard, c'est l'opère le tiers qui permettait l'opération du manque faisant issue à l'exaltation de la demande de l'Autre ; par là, ce tiers intervenait comme le père réel, opérant le manque dans cette demande.

2 - Il fallait inscrire que d'un manière générale, la fonction ou clinique se situait non le "venant effaçant" de la fonction phallique, le désir, comme dehors de la castration, en était le venant structural. Le sujet, en tant que l'identification phallique de la demande de l'Autre, reproduisant cette réduction en perpétuant le désir de l'Autre à son

voque compte. Spécialement, l'homosexual pouvant se diriger de l'homosexual à un cas où il ne faisait que passer à une certaine limite de la fonction d'effacement de la contrainte inhérente à la position de l'athlète. En somme, pouvait être dite possible la jouissance de l'athlète, au cas où se manifestait aisément ce que cette ^{jouissance} ~~position~~ devait au refus de la contrainte, et à la situation de la jouissance dans le corps, sous la forme du (a). Le corps se situait spécialement bien à l'intensification de cette jouissance phallique, en tant que celle-ci repose sur un lien ambigu avec les formes de l'objectivité et par conséquent toute matérialité.

3 - Par là aussi, le lien qui, selon nous, nous mène à la conclusion que le ~~des~~ désir se cache dans un manque, - et donc que l'homme était lui-même homosexuel. L'homme était cette forme de l'homosexuel par laquelle un sujet participait à l'idéal phallique, effaçant du réel, sous la forme où il se présente ordinairement de la femme. C'était le désir qui lui, traversait le manque du manque, restant à savoir en quoi un tel manque pouvait masquer le désir... On en trouvait le secret suffisant dans ceci, que l'intensité des effets provoqués de la demande en tant qu'ils portaient de l'athlète (?) (l'athlète n'est pas sûr) était à résoudre par cette opération d'un avènement du sujet par l'oppression du manque.

4 - La femme, de ce fait, était donc l'Autre : l'Autre de la femme, l'Autre de l'homme homosexuel. Elle était l'athlète, le différent sans remède dans son rapport à la jouissance et au réel.

Il fallait donc donner corps à l'ontogenèse de la femme, selon l'expression
ment à la doctrine lacanienne. D'un fait, elle était dans la
parade de la docteur fiction, où on se trouvait rien de son être.
Mais, devant, en raison du rapport nécessaire au père à travers
l'homme (le Tout-objet) trouver à surmonter le désir de l'homme
pour s'assurer du rien (i.e. pour s'assurer d'être sujet), il lui
fallait de fait s'engager dans ce registre de l'Amour leurre-sera,
et par conséquent, paraître de la chose à sembler le phallus qui lui
armait, de l'autre, le désir. Par quoi elle participait donc bien
à la fiction leurre-sera.

Mais c'était au prix d'en être, comme être, rejeté. Ce qui
signifie l'être, c'est d'être le rejet du savoir. Or encore, d'une
façon plus limitée, d'être le rejeté de ce que la fiction phallique a
d'effaçant. En s'engageant dans la parade pour s'assurer
du désir, en s'engageant dans le désir, une femme y perdait
donc jusqu'à tout ras de son être, elle en était littéralement
veuve. Il fallait braver dans les rapports du savoir à l'être
en tant que fondamentalement rejet la raison de cette fiction à quelque
notion "mordante", mais principale de l'être d'une femme.

Ceci était donc nullement dans son rapport à l'homme
qu'il fallait insister sur le déterminant de sa jalousie. En
effet, la jalousie était d'abord au lieu de son rejet. C'était donc
dans le rapport œdipien à la mère que l'essence se consistait,
pour autant que ce rapport, pure demande de l'autre, semblait
donner la forme de ce où devait s'indiquer ce qui, de son être
rejeté, était que sa mère lui avait demandé, en de cet
désir. Le désir (du père) était donc bien un lien entre

- 5 -

ronce d'un tel refus, le père était le paradoxe absolu, l'étranger sans
raison, sans autre remède que la foi, et à côté d'une raison de la
foi lui-même, en ceci que raison absolue l'indiquait d'un quel-
conque être advenue une telle position de refus que rien ne
permettait de penser dans la totalité. Le père n'était pas un
homme, le père était (s'était) montrant au registre de l'homme,
en s'isolant comme tel, relevant à la pure souffrance, au père
de l'avènement du sujet. C'est ce qui l'autorisait, de
ce point de vue, raison, à dire non. Non au refus du sujet. Non
au "jeu de la raison", dont l'éclat à la raison faillit
que permettait le sujet de la raison et de l'oblation qui exige toute
relève d'un sujet à la parole. Le père était donc celui qui avait bien
opéré le vide premier du sujet, il montrait le vide, ou plutôt
permettait, en annulant, l'avènement du vide, et c'est sous le
diverses aspects du père opérant le vide premier, de
la possibilité du sujet; du père réel opérant la reconnaissance
d'un tel avènement pour celui-là même; voire du père imaginaire
ce, qui n'opérait pas moins une telle fonction d'évidence en
posant le sujet dans le désir de reconnaissance où s'inscrivaient
la possibilité même du désir.

- II -

Or peu à peu, un certain nombre de difficultés d'ordre divers ont
apparu, qui ont presque une issue en de fait d'une telle position.
Ces obstacles tiennent pour partie à des contradictions textuelles, pour d'autres
à des ambiguïtés conceptuelles, en fin, à l'extrême limite à quoi une
telle théorie obligeait à développer la question de l'existence du phallus.

Humain textuel, cette doctrine conduit en contradiction avec le texte lui-même.
Ainsi, on était amené à supposer que l'homosexualité résidait dans
le sexe de la femme la une de l'hétéro. On en trouvait chez Nietzsche
la meilleure ~~preuve~~ ^{raison} d'être (...). Ce n'était pas tant devant la
conclusion que l'homosexualité résidait, celle-ci étant déjà une ~~conclusion~~ ^{conclusion}
naturelle ~~plutôt~~ ^{supplémentaire} de ce manque de femme, mais bien plutôt devant
l'existence d'une femme s'annonçant dans l'hétéro. C'est! on avait
pu se tenir déjà pour expliquer un tel sens à la fonction de la castration
puisque, celle-ci étant désignée du phallus, c'était bien de tout le contraire
souverain de l'opération du père qu'il s'agissait également. Mais cela
n'apparaissant que maintenant.

Or, le texte de Lacan contredit. Il énonçait en effet en clair que
le sexe de la femme n'était résolu que pour autant que pour elle on
possédait la rencontre avec le phallus du père. Le père est donc bien en
même temps, mais sous un autre rapport: en tant qu'ayant le phallus
et donc en tant qu'échappant lui à la castration.

On trouvait un second obstacle en ceci, qu'on ne voyait pas comment
l'identification aux images du père dans l'idéal du moi pouvait se
produire. Pourquoi le père était-il "préféré à la mère"? Et cette préférence
venait-elle pour la fille? Le choix de l'un ou l'autre de ce choix du père était-il
il suffisait à l'expliquer? Le texte de Lacan n'avait encore résolu, en
énonçant que ce choix s'opérait de ce que le père avait "un ~~autre~~ ^{autre}
apparence, échappé à la castration - puisqu'il portait le phallus".

Enfin on se trouvait devant cette difficulté de ne pas pouvoir
différencier l'issue phallique à la demande de l'Autre et la
position ~~de~~ ^{de} féminine de la fille. Si la position féminine de la
fille résultait d'abord de son choix de l'hétéro, pourquoi l'enfant
avait dans la phallic ne faisait-il pas le même choix? D'autre

-7-

sont, selon une telle erreur, la femme tue laît pour l'oracle et l'un de
la diabolologie du phallus, et son statut subjectif devenant une aigreur
nécessaire d'une contradiction, puisque c'était affirmé que son statut
de sujet procédait de l'Œtéros, quand d'autre part on posait qu'il
n'y avait d'avènement de sujet que selon les lois de la castration
(soit : l'opération).

Ces difficultés pratiques s'accompagnaient de toute une théorie de
difficultés théoriques progressivement arriérées. D'abord, si le père
dans sa fonction de castration se distinguait de l'effaçant de la
jouissance phallique, et si l'on formulait que la position du père était
comme celle du phallus, de suppléance à l'Œtéros, au manque d'une
généralité de l'existence dans sa jouissance, devant on attribuer au père
ou au phallus cette suppléance dans le cas spécial de la position de
la fille dans l'Œdipe? On voyait bien dans l'Œdipe la mère - à -
l'Œtéros de ~~la~~ fille pouvait trouver repos. Contre les effets de sacrifice de
la demande de l'Œtéros, ~~se~~ mais on ne voyait plus à quoi l'Œtéros,
si le phallus devait en être le lieu pour l'élément, on ne se contentait
c'était la castration (l'opération - du père) qui suppléait cette
disposition originelle. D'une manière générale, c'était - ce le phallus ou
la castration qui jouiraient suppléance à la position du sujet, en
particulier dans l'existence du rapport sexual? Le phallus, cette
généralité déjà, mais pour autant que la jouissance phallique engendrait
soit un sujet de la jouissance - féminine suppose à indiquer
dans l'Œtéros, il y fallait de plus une opération supplémentaire
(à tous sens du terme) soit la castration légalisée d'un s'autorisant

l'amour.

A ces difficultés particulières s'ajoutaient ~~des~~ les difficultés de principe. On formulait une doctrine de la suppléance. Mais à quel était-il suppléé, ni d'autre part on affirmait que cela même qui suppléait était l'agent de l'évidement, de la déance, et ni de plus, on en devait conclure que ça ça indiquait la répétition, c'était que ce qui suppléait - ne suppléait à rien en somme.

Enfin, cette doctrine de la suppléance présentait le grave défaut d'amener à une spirulation limitée sur la fraction de l'être au lieu d'aboutir avec réassurance que la fraction du pluriel, comme de rigueur est un général état d'indistinction, au contraire même de tout un mouvement analytique.

- III -

Devant de telles difficultés, il devenait nécessaire de reprendre le dialogue entre pluriel et extraction, de réexaminer la fraction du pluriel dans son rapport au pluriel, et de réintroduire dans chaque circonstance exacte la fraction du pluriel, trop écartée dans une doctrine générale de la suppléance. Le point central, sans que on en sache d'abord la raison, était sans doute le problème de la phobie.

1- C'est une erreur de concevoir l'amour comme un objet. La dialectique de la vérité et de l'homme met les choses au point. L'amour n'est pas amour (de) l'idéal. Il n'est pas l'emplacement ou l'attente de la condition du bon.

L'amour est au-delà de la faute. Le désir au contraire, est défini de l'objet. On peut même dire, désirant de ce qui paraît sous la voile. Défini: sous la voile est Φ , (homme ou femme). Le désir n'est donc pas désir du manque, mais de l'objet. Le manque n'est que la cause du désir, l'absence du manque à être.

L'amour lui, aime la faute. Aimer, est donné à qui n'a pas, mais c'est une erreur (?) d'interpréter cette faiblesse dans le sens de l'idéal de l'Un.

Ainsi: "Ce dont l'amour fait son objet, c'est de ce qui manque dans le réel; ce à quoi le désir s'adresse, c'est au niveau de l'Un qu'il y a le manque est figuré par le réel." E434(4).

À qui est dérivable d'un homme n'est pas sa carotide, mais son existence; à qui est dérivable d'une femme n'est pas le fait d'être manqué, mais le fait pour son corps d'être à figurer la présence(?).

2- Par contre: faut-il entendre que le désir vient de l'insatisfaction? En rappelant la figure de la complexité, l'entée dans l'éducation rappelle (fait vague) le désir - le désir vient à la vue de cette perfection, savoir en elle par l'insatisfaction insatisfaisable. Toutefois, l'insatisfaction et désir est une course, mais l'un ne se déduit pas de l'autre, sans doute.

3- Dialectique du désir. On ne peut rien savoir au désir si on ne le pose pas dans l'articulation de la demande d'amour et de l'absence du désir. Le désir, toujours (n') est (qu') une rejection. C'est à partir de cette position de rejet (division de la demande et du désir) qu'il faut se comprendre correctement.

- 2 -
- En tant que il est un S^a, le ϕ , raison du désir, est de servir au lieu de
l'Autre, l'autre de la même polémique.

Alors: dans l'amour, on donne ce qu'on n'a pas.

à aimer, c'est vouloir être aimé.

Ce qui est primordial, c'est la demande d'amour en tant qu'incapacité
se la satisfaire. Elle est demande de ce qu'on n'a pas. Dans l'amour,
l'Autre donne ce qu'il n'a pas: (le phallus).

Or, si aimer, c'est vouloir être aimé; inversement, le sujet est
faible amoureux de cet Autre - en tant qu'il aime (en tant que l'Autre
aime).

D'où une conséquence: dans l'amour, une femme en tant qu'Autre
donne ce qu'elle n'a pas: ϕ . Mais l'amour qui se met pour elle,
en raison du statut de sujet du désir, se désire d'un désir rétrograde
du phallus, en tant qu'il s'adresse à une autre femme, l'incarnant
divinement. Le désir (de l'homme) dirige ainsi de son amour.
Le phallus est bien "son" au lieu de l'Autre, mais sous la figure
d'une autre (qui paraît ravir qu'incarne la figure la cause).

Difficilement, pour autant que l'homme est doté des attributs
qui semblent cette cause, dans l'expérience de l'amour pour un
homme, une femme fait émerger sur le même homme sa demande
de l'amour en tant qu'elle dirige la figure (la castration), et le
sujet de son désir en tant qu'il se souvient de cette semblance de
attributs de l'homme. La divergence de l'amour et du désir est ici
vraie sous une identité manifeste.

Il resterait à expliquer pourquoi à partir de là se forme
pour une femme dans l'amour l'exigence d'un homme. Une
femme dans l'amour, exige cet être. Comment le désir de cette
convergence du désir et de l'amour en la même femme?
Inversement, la demande d'amour de l'homme ne peut

joindre qu'elle ne renonce dans le désir pour une autre femme.
Ainsi, si les conditions de l'union pour une femme exigent l'usage
de l'homme, elle implique en contrepartie pour l'homme la dévotion
de son désir d'union à l'Autre de l'union ... D'où l'exigence de
l'aut, qui manifeste, laquelle semble - lui, est alors une figure suffi-
sante des Tantes... Toute femme serait celle qui se rendrait cette dévotion
de l'union et du désir que deux d'entre elles sont prêtes
d'incarner. Mais on sent que la dévotion ne fait que valoir,
l'incarnation ne résolvant pas à l'union de la vérité.

Perte alors à expliquer : 1 le sexual. 2 - le lien du manque à
avoir premier avec la parité de la mascarade. Pourquoi la
parité est-il ce se figure de donner ce qu'on n'a pas, sans
la forme d'un n'être pas sans l'être et d'un être sans l'être ?
Quelle en est l'exigence ? Ainsi, pour l'homosexuelle ?

Problème : Faut-il en venir redonner la fonction du sein? Faut-il en
mon contenu que la fonction du sein soit la constitutive? Le sein s'échappe-t-il
à la constitution, si on doit suivre les thèses lacaniennes.

Remarque latérale : juste de même comme l'a fait J.L. la différence
entre p. symbolique et p. réel. Le sein réel, lui, est claté, se clate toute
apparence. Les autres aussi, mais, ça ne se voit pas! Le sein réel dit :

"Non moi mais le logos, ~~so~~ vous avez entendu

Il est sage d'homo-loguer lui / Tout "

C'est int pas lui qui... Il n'y a pas d'autre définition de la constitution.
Il est vrai qu'on peut suivre la parcours de l'impersonnalité contemporaine
me...

Toutefois, il faut remarquer que cela, le p. symbolique le doit
aussi. A moins qu'il en dise :

"lui le Sage ^{être appelé (pour tout)} ~~partant d'un autre~~ / me ^{meant}
et veut, du nom de Zeus "

Le sein symbolique, (c'est) le logos. Uac, ne dit pas Je, mais il est par
le lourd. Alors, où le rien? —.

laissant cette remarque.

"Métaphore du Nom du Père (...) qui substitue le Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère." ESS7.

Cette phrase a ainsi plus d'un sens : 1 - Il y aurait une première symbolisation, possible au N.d.P. A cette place, serait premièrement venue l'absence de la mère. Cette interprétation renvoie à une possibilité de symbolisation antérieure au N.d.P. Difficultés.

2 - L'opération de cette absence aurait symbolisé cette place. Cette place serait devenue symbolique par l'effet de cette opération. Nos tirages quel. de semblable à 1., mais nous voyons de plus dans cette opération la cause de la symbolisation.

3 - La même absence fixée, cette opération aurait laissé une trace devenue (pourquoi?) symbolique. Première interprétation de la primitive.

4 - L'absence de la mère est l'opération, elle a l'opération pour résultat (second génitif).

5 - Selon le génitif, soit la mère est devenue absente (S.1.), soit la mère est « qui opère l'absence (S.2.).

Toutes ces interprétations sont sans doute valables, y compris la première, si nous entendons "premièrement" dans un sens de conditionnalité :

6 - Nous voyons ainsi que la seule interprétation douteuse, soit d'abord que le N.d.P. aurait opéré cette absence ! Le Nom d'abord que le N.d.P. aurait opéré cette absence ! Le Nom vient "après" (substitut). Il n'est pas ce qui opère la place symbolique.

Cela semblerait confirmer la thèse de J.P. : qui se fait le 3^e temps pour penser la métaphore paternelle. Et se limiterait bien, à ceux du processus de la condition de l'histoire (primitive). Puis-je l'accepter ?

• Mon interprétation de la M. Paternelle. $\frac{NDP}{dM} \cdot \frac{dM}{x}$, Ça a dev. à
fonction de Vres. p8.

• Sur la métaphore paternelle (même passage). J.D. propose une
interprétation très intéressante de la métaphore (en géométrie) à développer
par : la m., c'est la scission de 3 temps d'où s'engendrent le quart
turne (de la satan?). Il prend ici 3 temps de l'Œdipe
dégagé par L., D'où la question ci-dessus.

Autre point, à propos de la phallic : il faut alors le pollinisme de
l'engendrement, narration des désirs de l'Œdipe. C'est peut-être là le bon
point de départ pour la question des phallics. Comment en est le change
des divers positions sur le père / Φ . (Il est vrai que maintenant, j'ai
généralisé ce pollinisme).

Emp. : Si le Φ , c'est la castration, comment le père peut-il
avoir le Φ , et vouloir échapper à la castration? - Bien sûr, on
répond que c'est là son statut d'exception. Est-ce suffisant.

le père, à l'étranger. (J.D.).

DERRIDA: Le facteur de la vérité. — commentaire.

Plan de la 1^{ère} lecture:

- 1 - la psychanalyse: Freud et la vérité sous — la cause & la vérité
- 2 - Critique de la L. V. de Lacan: (jeune - contrainte - vérité - pure).
- 3 - Dupin et l'analyste (je ne comprends pas encore ce passage).
- 4 - Le phallogocentrisme dans la doctrine lacanienne. (Passage le plus important).
- 5 - Structure différentielle de la L. V. selon Derrida (esquisse).

1^{re} "Stratégies" possibles à l'endroit du texte:

a - Tenir les arguments pour vrais, et alors, deux positions possibles. La première serait de dire autre: que le phallogocentrisme est l'origine de tout discours, auquel personne ne s'échappe (contrainte). Donc, Derrida lui-même, glissements ou pas. Le travail & la lecture, c'est la contestation, records plus. Restant alors à critiquer le seul pollinisme centralisé: l'instance avant la lettre. D'un point, ce thème est la cause. D'autre part, il est inexistant, en raison du secondaire. Et n'y a là rien d'autre que le hasard. Simple reconnaissance d'un glissement universel du pollinisme du régime.

b. Seconde position ("stratégie") possible: soutenir que ces arguments devraient véritablement lucubrément un versant descriptif de la doctrine de Lacan: la référence hétérogénéité. Et de là: soit, élaborer difficilement, soit, répondre le pollinisme de la psychanalyse dans son rapport au phallogocentrisme. Le premier versant serait je pense celui de J. D. (à penser le pollinisme de la matérialité et du vieillesse). Le second serait celui de Foucault dans son livre.

3. On peut d'entraîner tout le monde à dire. . . Je pense que c'est ce
que veut faire E.L., avec son pollème de la lecture avant toute écriture.
On peut alors montrer logiquement des arguments décisifs. C'est
une vie difficile et peu fondée en elle-même : elle devient trop facile
sans l'apport d'un dictionnaire incontestable sur la phonétique.

Les stratégies 2 et 3 me me convainquent pas pour l'instant. Elles font
la part trop belle à la lecture, on a l'impression (Pigou). Ma stratégie a cet
avantage de reconnaître l'acquis décisif dans son essentiel (ce que
je considère des moindres). L'acquisition est un jeu de pouvoir et
que je dis d'une certaine limite à la limite, et que, outre qu'elle
m'oblige à mon époque (ce qui ne serait pas si grave), me fait à
un certain état presque incommensurable. Je pense à la pollution de la
doctrine d'idéalisme à laquelle je me vois contraindre. J'aimerais en
ralentir, et s'attarder donc de stratégies 2 et 3 qu'ils m'y aident
en adoucissant les angles de mon "plateau".

Suivre le fil de l'argument décisif : le psychanalyste, en déterminant
le texte comme une ville, la réduction du texte à un mouvement de
l'écriture, ouvrant à se situer dans l'espace de la écriture.

Il n'y a qu'une seule façon de la lettre, qui n'a pas son lieu : le
rien. Le rien de la lettre est déterminable comme une vérité. La lettre a son
lieu et son sens d'écriture et de destination : le lieu, le manque in-
fini du sujet. (110).

Par là, il y a retour de la lettre, acquiescement d'une dette qui
refuse la dilution originelle. Donc, il y a théorie du rien propre. Le
signifiant ne doit pas se perdre en route (111).

Il y a de plus, rien pour : la loi de son sujet d'abord, et surtout, la loi phallique.
que. la lettre est comparable à un pacte. (111)

Le lien propre de la lettre, c'est la castration. i.e la femme en tant
que lieu d'ordre du manque du phallus. la lettre revient à la femme :
nouvelle réappropiation (112). le lien propre de la lettre, c'est la femme.
(113).

La femme reforme le vivant de l'écriture restreinte. D'où :
castration - virilité - femme, identité de ces trois termes dans le phallus cen-
trisme. la castration fait revivre la lettre en son lieu propre, castration et
autorité du morcellement. le phallus reste toujours à sa place, indivisible.
(113).

D'où la nécessité de la matérialité comme indivisible : angélique-
ment de la dimension, la féminité est l'ultime signifié de
la psychanalyse, on a donc un cerclé lacunaire. (113)

Le change F/S. est aussi le système répressif qui empêche
l'Unheimlichkeit du double et du simulacre de se déchaîner dans
l'énergie. (124) - le système exclut l'inauthentique et le mimé-
me, le double, la répétition, au nom de l'authenticité, de la parole
vraie (130). la lettre ne doit et ne peut s'écrire (diminuer). D'où
la matérialité / idéalité de S^a.

Les deux valeurs de (la) virilité (adéquation et onlement / de virile
revert) s'y rapportent au problème de la dette et de la matérialité du
S^a. l'adéquation, c'est i.e le retour circulaire au lieu du propre, c'est
la garde de la loi et de la dette. le dérivement est celui du manque
inaugural du sujet. la castration est le lien propre du S^a, origine et
destination ~~de~~ de la lettre. (125)

Il faut donc que le S^a ne puisse en aucun cas souffrir de

particular, afin qu'il puisse recevoir en son lieu. (l'indivisibilité de la lettre, rapporte matérielle, y est donc essentielle: la matérialité suppose est en fait une indivisibilité (au sens de Husserl). Cette indivisibilité, est distincte du point de capteur, qui se trouve de 1^{er} au 5^e. Cette indivisibilité, si ce n'est pas propre à la lettre, elle est due à la position structurelle de la mission en général. (126).

Ceci rapporte de nouveau une position déterminée du possible de la lettre: la voix est permise, parce qu'indivisible. Elle est indivisible, parce qu'elle est logiquement, elle possède les caractères de la spontanéité, de la présence à soi, de retour à soi. (126)

D'où la position de la parole comme authentique, de l'écriture comme diurne, secondaire, ne recevant qu'à écrire la voix, la lettre ayant les caractères de la présence à soi dans l'indivisibilité première. [C'est le mot à examiner, P.T.] (126). Le phallus.

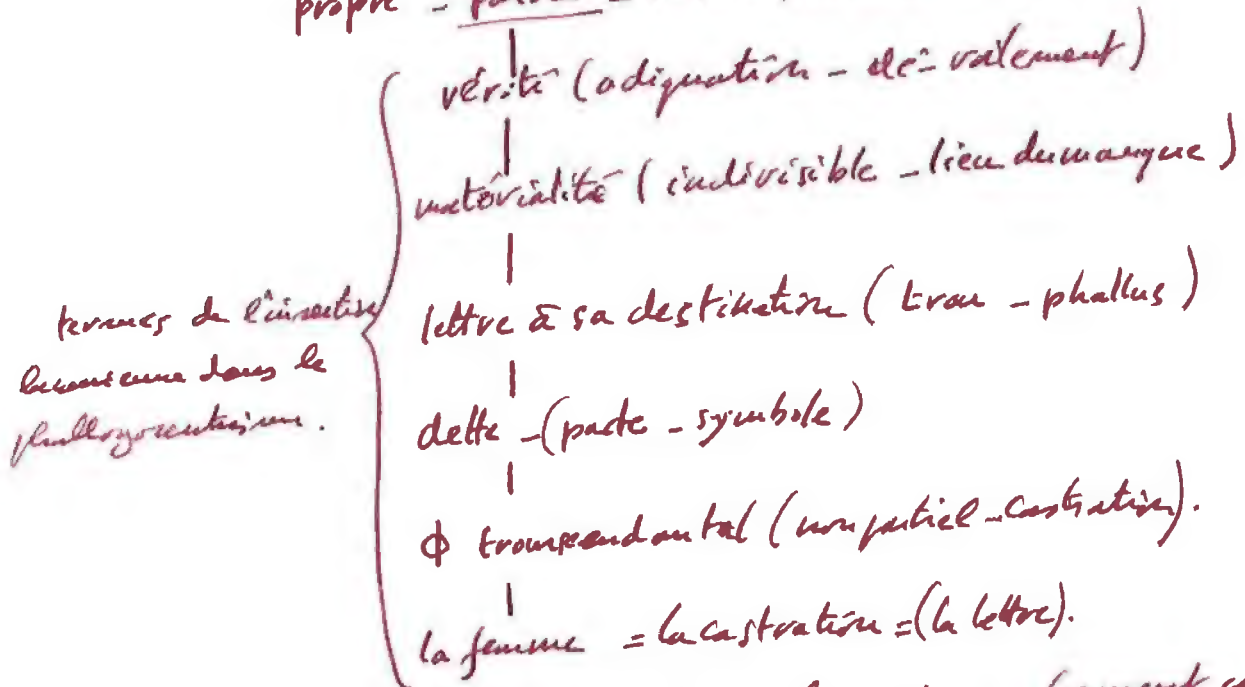
troisième est ainsi un des deux idéaux entre le matériellement (127). les valeurs de vérité, de présence à soi, et de représentation de soi individuels: liés à l'effet idéalisant de la parole (128).

D'où (?) la mission d'un élément transcendantal, le phallus, après que le point de capteur amène l'annonce de l'indivisibilité matérielle, idéalisée ou le pouvoir de l'idéalisation sauvegardée dans l'indivisibilité du phallus, l'indivisibilité comme elle empêchant la diminution. Il est donc nécessaire que le phallus ne soit pas particulier, et de ce fait, presque. Ce qui n'arrive encore que si il n'y a nulle diminution. Il y a ici comme chez Hegel, une relève. Ce qui chez H. est relevé au signifié, de 1^{er}, est ici relevé de 1^{er} à un 1^{er} idéalisant, et lui-même idéalisé. (132).

on comprend alors pour quoi le phallus centris me est aussi une onducentis-
me : incidents à la logique du signifiant, se déduisent les paradoxes
simulés que fait que, par exemple, la femme devient l'Autre alors la
de la dialectique phallogocentrique. (133).

Il faut ici encore noter que cela ne s'est pas dé à la position parti-
culière de Freud (et de Lacan) à l'indroit de la raison. C'est là la raison
elle-même. la raison aura toujours raison, elle s'entend de dire le
qu'elle ne peut entendre. (133).

Il semble que nous ayons un record des constantes:
propre - parole - voix - présence (souveraine rectitude)



Il faut remarquer que, si les termes lacaniens forment une chaîne
après de la position générale du phallogocentrisme, il est tout à fait
évident (à tous les niveaux et d'abord d'emprunt) que cette chaîne est en
fait une D. définissante de ce phallogocentrisme. — Nous sommes là - dem-
lien d'accord.

De la pratique (esquisse d'une discussion de Roudiez)

la critique du phallogocentrisme par D. nous incitant d'abord à
lentes de nous y soustraire : qui perdrait plaisir à s'incarner dans un tel
horizon ? Il s'agirait donc de rendre cette critique, de tenter d'en cerner la racine
et de produire une doctrine qui permettrait d'en rendre compte, plutôt, pourqu'on
telle construction est si une impossible, d'en transformer les images, selon une
rapport difficile qui en provoquant la discrimination.

C'est une position qu'il n'est pas possible de refuser. Commencez alors

par poser :

1 - Que le phallogocentrisme n'est pas une doctrine contingente
susceptible d'être remaniée par quelque pratique. Sans doute les événements
historiques de son développement sont-ils contingents. Mais il demeure
après coup au cœur de l'être parlant au rapport à une nécessité qui,
elle n'a pas eu lieu, n'en aurait pas moins été présente au
cœur même du rapport à la parole. Ce rapport, c'est celui qui, insis-
tant d'une manière constante, se dirige après coup dans la mar-
trise. Cet universel n'est pas un simple donné ; ce n'est pas non
plus la condition légale qui définit le trait spécifique de l'homme
comme être parlant. C'est plus précisément la conséquence et la
formulation d'avènement - du fait que l'(être) parle, et que le rapport
à la parole implique les effets de la martrise.

(l'avènement au dire dans le discours analytique et dans un
certain nombre d'autres (à commencer par celui de Platon) de ce
monocane réel est donc (en un certain sens) indépendant de cette martrise
elle-même. Simplement, tandis que les discours autres ~~sont~~ tendent
à perpétuer la mascarade sous divers modes de falsification (doctrine
linéariste de la Dette, doctrines clivantes de l'inviolable militaire
et de la sagesse), la philosophie (occidentale) a su, avec une

impassable justesse, tenir le discours qui concernait & l'accomplissement universel du maître. C'est ce qui précisément ~~est~~ la faute unique : non pas "occidentale," mais la philosophie antique. La philosophie est, et n'est rien d'autre dans son essence, que le discours de l'accomplissement du maître, c'est ce qui fait sa limite, mais aussi sa stérilisation.

Cela ne veut donc pas dire que la philosophie ait souffert de l'accomplissement du maître. Y a-t-elle même existé? - Non, en la mesure du fait. D'un fait, d'autres discours se sont inscrits dans cet horizon. En particulier, est un mode nouveau, celui de Marx et de Freud. Mais d'autre part - s'inscrire dans cet horizon n'est pas en même temps nécessairement être les enseignances, - et c'est dans la mortaise elle-même que il faut chercher les conditions d'où de tels discours peuvent être tenus. ~~Reproduction~~

Le platonisme antique est donc universel. Mais il n'est universel que parce qu'il est incarné. Ici nous se démontre que la racine vraie de l'universel n'est pas le nécessaire mais l'impossible. Il faut donc répondre à l'écart un certain glissement du discours d'origine. Il ne s'agit pas de travailler à la marge le discours de Platon, mais nécessairement de se demander quel est le platonisme du discours. Il y a, inclus dans les conditions mêmes du discours, un "platonisme" dont le nom propre de Platon n'est que la nomination, venant - en - place du trait universel à énoncer (n'est-ce pas?), de ce que le maître a vu. ~~Reproduction~~

~~mais~~ Du discours de Platon au platonisme du discours.

— La caractéristique du platonisme, c'est l'idéisme. Cet idéisme, doit-on le penser premier, ou tente-t-il d'être une réponse supplémentaire? Question qu'il faut différer un instant. Cet idéisme

est aujourd'hui plutôt rejeté. Quelle est la raison de ce rejet? Nul ne
peut univoquement le nommer. Nous ne pouvons lui en accorder plus
que ~~deux~~ d'en indiquer l'existence: sans le nom de Marx. Grâce
à Marx - mais en est-il l'auteur? - est apparue la nouvelle vision
qui formalistes doit permettre la juste conception du fait: la prati-
que. ~~Les deux atrophies~~ L'objection à l'idéalisme ne saurait
partir d'ailleurs. Ce qui caractérise l'idéalisme, c'est qu'il est
composé de se constituer son et forme un rejet de la pratique.
L'idéalisme saurait donc une "conception du monde", la conception du
monde de quoi la pratique ferait obstacle.

Mais attention: dénoncer dans l'idéalisme son refus de la
pratique, c'est manquer à constater qu'il est comme tel une
pratique - et à se le dire. D'où une question: d'où procède l'ins-
titution de cette pratique? La réponse est aisée à donner si l'explication
en est plus claire: de la vision d'emprise du maître sur le travail de
l'esclave. Certes, personne n'a jamais expliqué le pourquoi de cette
pratique du maître. L'explication qui est dans l'idéalisme la
formulation ~~de~~ de l'exploitation du maître n'a jamais démonté
en quoi l'esclave pourrait être le maître n'y soumettre. Répéter
du lieu même d'où on explique ainsi, soit de celui où l'exploitateur
que l'esclave se révolte, n'a pour conséquence que de faire croire
dans l'oubli de, c'est que cette révolte est l'aveuglement du
maître universel (et non plus de l'universel du maître). Moyennant
tant qu'il reste visible cette question, de ce qu'il devient l'esclave
et d'autre part l'ordre du travail ne pouvant, pour nécessaire et
évident que jamais. On donc encore est la somme de la communauté (au travail?)

Ainsi reste visible la matérialité de l'idéalisme, c'est à dire
la somme d'où il n'installe comme pratique, mais d'où une telle

faillie peut-elle reproduire, qui permette l'annonce de cette surprise?
 Nous devrions nous tenir ici devant un monde d'origines. En core cette
 situation n'est-elle un progrès sur la situation originelle. En
 effet l'origine n'est pas l'oubli, mais de contraindre le rappel de l'oubli.
 Ici, le surgissement de l'origine est comme tel une lumière,
 quand il est plus en avant que l'oubli lui-même rendu dans l'oubli;
 en faisant au regard que la surface lisse de l'indivisible des choses.
 A ce titre, l'origine fait symptôme et elle est pour tout dire indicative
 de la structure du symptôme, tout symptôme est origine
 d'abord en ceci que, en lui, l'oubli de l'oubli est abolie, et que
 l'oubli d'ailleurs de son effet de voile, se "manifeste" comme fond
 de l'oubli de l'oubli, i.e. de l'existence. C'est en quoi l'origine
 est l'existence: le rapport n'est pas évident, il fait pour
 elle symptôme.

Quelle est la ressource de la méditation? D'où vient la possi-
 bilité même d'ont est l'ont et quelques autres témoignent, de questions
 sur cette question? Ces questions seraient gratuites si elles n'étaient
 dans l'histoire, comme de justes déjà reçues leur réponse. ^{De même que} ~~le~~ ^{le} ~~théogel~~
 pourrait dire avoir en face l'âme du monde à cheval, ^{de même} ~~le~~ ^{ce qui}
 appelle un exemple le stalinisme, ou le fascisme, ^{c'est} ~~est~~ l'incarna-
 tion incarnée de cette réponse elle-même. Soit, le retour des reflets
 du matérialisme dialectique. L'histoire de cette affirmation hantée,
 et qui se nous comme qui incidemment. Elle nous démontre simple-
 ment ce qui n'est pas tout long de prétendre au rien ou à la vérité de
 conditions de l'indivisible comme l'œuvre pratique.

Bien merci! il existe dans l'histoire d'autres pratiques au sens
 qui, à ^{ces} ~~ces~~ questions, donnent une réponse plus adéquate. Au premier
 rang desquelles la reconnaissance du discours de l'origine par le

discours analytique. Prenons fermement : la pratique dérive de ce discours est la réponse adéquate à ce qu'il énonçait sur les conditions réelles de l'identification. Est-ce la seule ? - Il se en sautant sans l'être, toute pratique antérieure ne peut avoir d'efficacité qu'à mettre en jeu, fait-elle subsiste à son insu le savoir de ces conditions, et selon une voie juste. Ici, question d'éthique, à laisser en suspens.

Ces réponses sont, comme de justes, contingentes. Rien n'en exigeait l'avènement, rien ne permet de supposer qu'il se vérifie. Non pas qu'il vaille d'interroger si le discours analytique est immortel, question de pure vue d'intérêt, mais que le symptôme toujours puisse être rejeté, et que de ce fait, rien n'implique sa reconnaissance. Dans doute le symptôme réapparaît - tel, tel à l'impossible, soit à l'impossibilité de discours logiquement et historiquement identiques, mais avec simplement à l'oubli de l'oubli où il se résistait, que pure apparence, et dès lors de quelle conséquence ? Il se de demander ici que le passage au discours du symptôme ne procède de nulle manière logique, mais de l'impossible en tant qu'il est le sujet de la maîtrise. Et que l'avènement d'un discours qui reconnait le symptôme ne procède pas de cette même manière, mais d'une autre contingence liée à la singularité d'un cas : celui de Freud, puis de Lacan ensuite, ~~mais~~ nous ayant une distance de cette singularité.

[Ici, attention ! Ce que la psychanalyse nous enseigne, c'est que la maîtrise est une conséquence impossible du statut du sujet. L'antéface de cette conséquence, est le sujet du sujet. Ce n'est donc d'abord que le sujet toujours est à situer dans ~~une~~ une dimension de faulung dont le premier est l'aveu, et la limite l'effet. Par ceci qu'il parle le sujet, ^{opère} tel de ce fait, ne peut alors ~~l'analytique~~ son rapport au sujet faulung que sous le mode d'un rejet.]

(Ceci revient à introduire (et la suite) dans une vision)

1. le phallogocentrisme, universel et incontournable. D'écriture à l'écriture de D: phallogocentrisme des desirs, et une desir de phallos.

le phallogocentrisme et la castration.

2. lien de rupture: l'écriture avant la lettre. Argument du chasseur - idéalisme. L'écriture avant la lettre 1 - idéalisme, 2 - est rejetée par l'accent idéaliste de "parce que la lettre?"

3. les 3 divergences: $\begin{matrix} \text{vrai} = a \\ \neq \\ \text{faux} \end{matrix} \quad \begin{matrix} \text{parole} \\ \downarrow \\ \text{castration} \end{matrix} \quad \begin{matrix} \text{lettre} \\ \uparrow \\ \text{parole} \end{matrix}$

- Il y a une économie, mais de la jouissance, par la parole.

- Définir la voix comme présence, est resté soumis à elle, quand elle est (a)

- la lettre est secondaire. Reste dans le phallogocentrisme? Oui.

Quoi à en sortir? L'idéalisme du travail général. Il y a l'économie. Mais cette économie ne règle rien de la lettre mais du réel. A cet égard, la lettre est secondaire, (non autant que le réel est difficile).

Quoi de cette issue? Les effets de prestige. Refus de reconnaître que en fin de compte, on reste soumis à la loi, et qu'enfin on doit reconnaître que secondairement au regard du réel. Effet de multiplication sans fin. Idéalisme du travail.

4. Vidéo. Ethique. pratique - "expérience".

Développer peut-être les problèmes fondamentaux de l'analyse:

Φ man, l'écriture - l'indivisible - paradoxes de la lettre - etc. et paradoxes et paradoxes.

Problèmes de l'idéalité à dire: Une réponse la matérialité, à l'acte du point de capteur. En, objectives de la différence pure...

Nouveau: idéologie - idéalisme.

POSITION DE LA FEMME DANS "L'ALIÉNATION" DE L'OEDIPÉ.

XIII 142-143.

Théorème : ou bien l'objet — ou bien le désir (le sexe)

A quoi tient cette ambivalence de renoncement ? V 14 nous l'indique : si l'enfant ne renonce pas à l'objet, son désir ne trouve pas à se satisfaire. Bref, le refus de renoncer est cause d'une éternisation du désir. C'est là ce qui se joue comme désir de reconnaissance, comme à la base de l'imaginaire (I, 140).

C'est par la médiation de la parole, dans la reconnaissance du désir, que celui-ci, pour autant qu'il passe par le défilé de la demande (V, 14), que son désir trouve à se satisfaire (selon les lois de la reconnaissance comme satisfaisant à-).

À qui pose un problème : en quoi se rend compte est-il celui du désir n'est pas renoncé ? Ce n'est pas évident, pour autant qu'il faut admettre que le désir n'admet que selon les lois de la reconnaissance. Est-ce le cas ?

Dans ces conditions, qu'en est-il du désir dans le premier choix, quand tout diminue que c'est au contraire là que le désir est porté à sa plus vive pointe ? Dans le désir-imaginé. — Seulement ce qui est vrai, c'est qu'elles le dit désir s'ignore fait d'être reconnu, et qu'il ne trouve d'issue à son insu. Autant que dans l'élémentaire du désir d'une Autre : identification avec le géniteur. Que veut une femme, reste pour elle, lui en question dans l'enfant. Mais elle offre une autre à l'homme qu'elle devient pour toutes d'un réseau d'existence.

Devant ce choix, pour une alternative.

On lui (une femme) renonce à son objet, au sexe. Elle se soumet aux lois de la demande d'un simulacre par elle la construction. Elle ad- vient à son désir... selon l'ordre du monde qui la mène à se dériver dans la mar- cade, affecté au désir de l'homme. Elle se dériver pour tout dire qu'en tant que la femme, s'oppose à la coïncidence éventuelle d'un fantasme qui lui retourne l'homme, le sien. Qu'y gagne-t-elle ? La légalisation du désir sans doute, avec la familiarité de ce désir même — de l'homme en question d'abord. Le seul enfant de la famille, c'est le désir. Les autres étant trop fatigués à revenir au désir ils sont ceux pour s'arrêter de revenir.

Mais il faut remarquer que dans cette la femme dont elle subit le désir de l'homme, elle perd le sens de ce qu'elle était en-deçà. Cette reconnaissance à son objet, lui a aussi bien fait perdre la mémoire de la division qu'elle était dans son désir : femme en-deçà, dans la question de ce qu'elle voulait. Dans des moments qu'elle a perdus son être de femme en se soumettant à la Verwerfung phallique ... Elle a gagné au champ du saillant son inscription majeure, au prix d'y perdre ce qui pourtant ne pouvait s'oublier de l'être en-deçà. Dès lors il ne faut pas s'étonner, si cet être en-deçà, rejeté de l'identification au phallus dans la mascarade, apparaît, selon une loi commune, dans le réel de sa féminité : sous les espèces de la mère, et spécialement à l'endroit de sa fille sous une forme ravagante pour l'un comme pour l'autre. Au ~~sur~~ ravage premier que la mascarade opère de la laïma s'ignore, fait aussi celui qu'elle reporte sur sa fille à lui faire porter la demande secrète de ce qu'elle était avant, la fille est celle qui immanquablement portera le poids de cet être en-deçà de l'inscription, sous la forme de la rebelle et de la prodigieuse à la mère. Ce rapport au désir insatisfait dans l'en-deçà de la reconnaissance du désir, dans la division d'un sujet sans les espèces de l'être rejeté qu'opère cette division, ne fera que se ligaturer, au lieu, reproduira le ravage, sous les espèces du Pénis-mère de la fille. Mais c'est une erreur de supposer que le Pénis-mère soit cause du ravage. Plutôt fait-il apparaître ce que la reconnaissance du rapport d'une femme au phallus a pour elle de rejetant, en tant qu'elle doit y valloir son être pour satisfaire au désir de l'homme. Le Pénis-mère n'est cause que secondairement du ravage en tant qu'il est la frustration. Elle se soumettant d'abord à la Verwerfung de l'identification au phallus, dont le Pénis-mère est l'oubli en ligne ...

Voilà donc alors ce qui advenant à une femme refuse de renoncer à son désir, quitte à ce qu'aucun objet ne'y puisse satisfaire. D'un fait, la masculinité fondamentale du désir comme un désir insatisfait y apparaît comme ce qui anime tout le désir. Que le désir soit, mais qu'il soit insatisfait. Tel est ce qui s'adonne à la refuse de renoncer en tant qu'il est la loi

frustration du désir. Ce qui caractérise l'état³ frustré est son rapport à une cras-
tance qui n'est pas tant celle d'un monde mal, qu'un refus d'abandonner
la souffrance du désir. Tel est ce qui se désigne comme "masculine primordiale".
En raison de l'itération de sa condition dans la répétition du symbole, le
pulsant d'abord est être de refus: il se contracte à la transmittivité de la chose,
et par le dire non dont témoigne l'alternance symbolique, il se fait être de
pur non-être, s'abolissant au creux de l'état pour se relever au désir.

Pourquoi donc nous des les qualifiés d'"homosexuelle" la position
subjective qui résulte pour une femme de ce refus de reconnaître, en tant qu'il
porte sur le désir? - Sans doute à son premier niveau en ce qu'il apparaît que
la masculinité normalisante qui lui ferait trancher dans l'homme l'objet de son
désir fera défaut. Mais ce n'est là que secondaire. Il en vaient pour l'éclaircir
de saisir le sens de cette expression: "renoncer au désir". Est-ce bien là ce qui
est renoncement? - Il n'en est rien. Le refus à regarder, ne porte que sur la
reconnaissance du désir. Mais le désir ^{pur non} ~~est~~ ^{est} espèce de désir de reconnaissance
n'est là perdant. - En renonçant à son désir, une femme reconnaît
vif le lieu pulsant d'où elle souffre comme sujet. Et si la femme est le
double de l'homme, en tant qu'elle est femme - et pour les femmes aussi le
ce qui du sujet est rejeté de la théorisation inhérent à la phallique, il est
identique ici de dire qu'elle reconnaît ouverte la question de sa féminité:
Que veut une femme - qu'est-elle comme sujet désirant, est la question
qui naît de tout sujet dans cet au-delà de l'identification régulière où
il s'insère homme ou femme.

Il n'y a donc ici pas seule d'"homosexualité", si par là nous
désignons ce qui de toute nécessité est opéré comme sujet par l'effet du
symbole. Mais bien l'Éros¹⁰ absolu, où se démontre la jouissance
là où elle fait question - ce qui ne veut pas dire qu'elle est absente.

La femme admet de là par celle qui reste ici en souffrance, dis-
solvée dans son corps fructu d'avoir pour milieu l'identification normalisante

4

dont le sujet s'occupe, cette autre femme, l'amour à elle porter, fait-il le lien
homosexuel? Il est clair que pour l'essentiel il n'en est rien, ni ce qui
dans cet objet est admet - non le phallus, mais bien plutôt le rejet de ce
phallus. Sans doute faut-il envisager encore de cet autre qu'un homme ou une
femme l'instinct, que pour autant que c'est selon le cas de l'ad - miration,
de la contemplation au miris qu'elle offre, cette autre femme à son tour
porte les fonctions du phallus, et qu'ainsi elle est porte choisie ^{de} à l'usage
à l'inscription symbolique. Mais ce n'est pas fondamentalement sur ce lien
que nous devons situer nos jeux.

Qu'en advenant-il donc dans ce second champ du plus ex subjectif?
C'est ici qu'il nous faut introduire la contingence de la clinique, et un point
cruciel des raisons, que nous ne reprendrons qu'à posteriori. - La position de
la femme opposée homosexuelle n'est pas identique à celle de l' lesbienne. L'une défigure le miroir du père là où l'autre le contredit. L'une démontre dans
l'incarnant un particulier amour du père, là où l'autre pose la question de
savoir ce que c'est qu'une femme. Ce n'est pas hasard que l' lesbienne ait
permis l'invention des discours analytiques, - et non l' homosexuelle. Sans doute
avons-nous vu qu'il n'y a pas de proprement parle d' homosexualité féminine.
Mais nous devons constater que de telles positions identifiantes existent - et
nous interroger sur leur sens. Il devient clair que l' homosexuelle porte
enjeu à ce qu'elle démontre dans le faire - même dont la racine éternelle
s'inscrit dans l' amour du père. Sans doute cette même racine nous est-elle
opposée par l' lesbienne, si nous devons maintenant noter encore inaugural:
qu'elle a, elle aussi, renoncé à se dire pour maintenir son objet. Mais
elle semble être une manière privilégiée le sujet qui précisément annonce
les effets de division de la fonction phallique, en ce que le symptôme en laisse
ici pas oublier le lien de sa jouissance: dans la femme en effet. Il semble
que au contraire nous pourrions dire que l' homosexuelle, en exhibant la

renonce au mariage de son renoncement, laisse par les mêmes ouverts d'ironie
craignant à ce choix. Mais il faut ici bien remarquer que c'est pour elle, surtout
d'abord que cette ironie ou l'ouïe, et que avec cet ouïe, le bien ou l'ouïe au
juste le vide que fait le cœur de sa vie devient polémique... Pour les-les,
d'ailleurs sans raison, le sujet d'une femme dans ouïe ou origine,
et avec elle, en question informelle.

Quoi qu'il en soit de ce point à reprendre, il nous est de noter
qu'ici, le refus de renoncer en quelques mots au monde : soit qu'une femme, bien
que dans l'ignorance propre à l'innocence, refuse de renoncer à l'idéal phallique,
et n'ait en fait de s'identifier à ses raisons, soit d'écarter son
style de masculin qui est aussi bien celui de l'homme. Elle accorde le phallus,
selon peut-être ce que sa position doit à l'homme de s'en accoutumer comme
de si. On ne peut développer ce point pour l'instant.

l'usage technique difficilement accepté de ce pas l'événement, (143) et
nécessaire de remettre de l'œuvre, donner et qu'elle n'est pas.

Je dois dire une malaise decoulant de telles formules, la raison qui
tient à ceci, que je me vis par d'impossibilité l'exigence de citer quant au
plus ce divorce de deux versants subjectifs. Je serais quant à moi parti
plutôt à deduire ces versants du rapport engagé à la question de ce que soit
une femme en de fa de l'identification normalisante de la masculinade.

L'hygiène comme l'hygiène sexuelle ont lieu à cet égard dans une même position : elles refusent de renoncer au vice ; pourtant elles renouent au devoir. Ce qui nous l'écrasait, ne veut rien dire d'autre que ceci, qu'elles refusent de satisfaire à la légalisation du désir dans la satisfaction de la reconnaissance.

Encore cette affirmation est-elle insuffisante, si nous en croyons
par ~~des~~ d'un refus, pécuni : d'un refus de renoncer à la question de ce que
c'est une femme.

Comme j'ai vu que l'hemorroïde sortait à elle-même cette quantité,
en ne permettant aux chairs de suivre, je qualifie l'entêtement de ces gens

Nous nous trouvons toujours, quand à la femme, devant la même difficulté.

- D'un point nous ne sommes arrivés à voir la femme, en ce sens de la distinction -
tion du sujet. Cette référence au phallus, est ce qui fait la psychanalyse, qui
n'est rien hors de cela. Qui renvoie à penser à partir du phallus, la position d'un
sujet dans le désir toute incommensurablement hors de l'analyse.

Mais d'autre part, nous nous trouvons devant cette arête de ne savoir en rien
venant de l'absence de cette référence soit qu'hommes et femmes se cliquent, soit
qu'une femme ait à trouver là cette référence.

- Ainsi, quelle est la ligne de partage des eaux qui permet de dire quand et
pourquoi une femme se constitue comme telle?

- Pourquoi une femme entre-t-elle dans l'œdipe? Nous avons eu la réponse
freudienne (V. 13.). C'est par la voie de la déception exclusive de la phase phalli-
que. Nous pouvons à la rigueur accepter ce terme d'une phase phallique pour la
fille si nous nous référons à la nécessité pour le sujet, de l'être. Mais il y a d'autres
voleries.

Nous avons en fait une autre réponse: le "rapport pervers" à la mère est
de l'ordre de l'innommable. La fonction du père est d'être une issue à cette impasse.
Ici, fait objection la doctrine freudienne: elle nous enseigne en effet que ce
premier amour de la mère ne prend sa dimension de loi que dans l'après-
coup de la castration. N'était-il donc en rien déterminant du droit fait du père?
Le rapport pervers n'était-il donc rien? Mais alors comment se fait-il
qu'il devienne tout? Et que pousse la castration il apparaît que l'absence du père
n'était que secondaire?

Faut-il ou non rejeter cette idée que la castration (et l'œdipe), vers la fille,
est une mise à l'écart de l'homme pensière de cette demande de l'être? Quelle
évidence exacte doit avoir là la "phase phallique" supposée?

Nous pourrions bien nous en passer à retarder l'insupportable par la très élégante
réduction des traumatismes après-coup: la demande de l'Autre et ses effets ne
deviennent déterminants de la loi que qu'après-coup, après que la castration
aura fait surgir ce qui la frustrait dans le premier rapport. Quant à cette

frustration, il faut se rappeler la question à partir de celle du mariage et de
ce qui est une femme en deçà, dans le développement du désir à quoi le
desire du mariage la mène.

Projet: examiner sur le postulat de la non-contradiction les argu-
ments de Lacan, J.D., Miller. La position. (Koyré).

- Lacan: il rejette en citant la conception néo-platonicienne du sym-
bole, en restreignant la langue.

- Miller. Il suit Lacan sur ce dernier point, mais se reconcilie
devent le postulat de la contradiction - ce que fait Lacan. Lacan se
fait de la langue se accepte pas non plus la contradiction. De ce point de
vue, il reste sur la position néo-platonicienne.

- J.D. refuse la contradiction: Mais sur d'autres bases que Lacan:
même, il y aurait autoconsistance, et donc le réel ne serait pas la
cause qui exclut que le $\$$ se représente lui-même. Sinon, le
postulat de la contradiction semble lui être étrangement absent.

- La position: simplifiée. 1. En tant que marxiste je pense qu'il y a
de la contradiction. 2. En tant que bi-économiste, je suis sensible
au paradoxe. 3. En tant que recommandant le postulat logique, je
m'illie pas le discours du logicien. La logique, c'est la science du
réel (du symbolique). Elle montre que ce qui, du symbolique s'est (ou
peut être sur un certain mode?) présente des contradictions. Elle tente de
les résoudre (pour résoudre le réel) par - 1. Possible, 2. métalangage.
Le langage ~~est~~ m-l. n'est pas, contrairement à ce que pensent
Lacan et J.D. un discours sur le discours, sur $\frac{\$a}{\$a}$. C'est le déface-
ment de l'écrit, c'est l'apparition de la référence en logique, c'est
la logique comme pratique. (Arguer la cause ("le parole...")
est donc insuffisant et faux. Le métalangage (l'«le en français») c'est
la démonstration en logique de ce qui est la pratique (logique).
C'est pourquoi 1. Il y a m-l. 2. Contrairement à ce qu'en pense
Lacan, ce m-l. n'est pas absolu, donc en effet il n'y en a pas (r.e.).

à évaluer), le m-l., c'est l'entité ⁻²⁻ infinie, en tant qu'elle s'étend.

Ceci suffit-il? Non pas! Car alors, 1 - on reste à Russell. 2 - On élimine le paradoxe. Or 1 - Russell est faux (Gödel) - 2 - Il y a du paradoxe, et il faut le respecter.

D'où vient le paradoxe? Alors: Aristote - Discours - contradiction
réelle et formelle - le réel du symbolique - la refonte - L'IES.

Ici, tout devient très difficile, et exige un recours à la pensée -
maître de la chose.

Pour être en mesure de résoudre la chose, tout de même. On pourrait
s'intéresser sur l'Übertragung du désir et de la chose à l'instance de la
lettre. Se suffira-t-on de la refonte?

→

Objections et réponses à J.D. sur le problème de la contradiction dans l'incarné.

On voit d'habitude faire par J.D. à l'effet que l'ICS n'est le lieu de la contradiction (ce que pour la première fois Mollat a développé par lui dans son exposé de Rome). Si l'ICS est paradoxal, alors, il est cause de soi. A ceci fait objection que le réel est ce qui est en fait, qu'il en soit ainsi. Donc l'ICS n'est pas contradictoire, et le S^{ne} ne saurait en signifier l'en-semble.

Arguments de ma position :

- 1 - C'est évident que la thèse sur l'existence des paradoxes suppose tenir la possibilité d'auto-référence est fautive. "Vollständigkeit - keine Satz" montre qu'il existe des propositions auto-référentes non paradoxales, et faisant partie (!) de Principia Math. !
- 2 - L'ICS n'est pas la contradiction. Donc, il est tout à fait contradictoire. Mais cela ne veut pas dire que l'ICS soit contradictoire : il est le lieu de la contradiction. L'ICS est le lieu de la fiction, mais n'est pas une fiction, il y a du réel de la fiction.
- 3 - la contradiction met en cause la logique, elle ne met pas en cause le langage (la langue?). la logique ne définit pas le but du langage, seulement son inscriptibilité.
- 4 - la contradiction dans (le langage) finit au réel du langage et nullement au réel pur. Il y a un réel du langage. C'est la "l'auto-référence" du langage, c'est en quoi se produisent des fictions comme contradictions.
- 5 - Il existe des contradictions réelles, les contradictions réelles ne sont pas réductibles aux contradictions dans la logique.
- 6 - la non-contradiction est principe du discours, elle n'est pas

principe de la jussurance. la jussurance appartient dans les zones de contradiction où n'indique - ? que le réel n'est pas l'essentiel - ? - que l'essentiel est le réel du symbolique.

7 - C'est dans la mesure seulement où le langage est support logique i.e. soumis à l'autos, au même de l'inscription $A = A$ (l'identification) que l'interférence se produit. Si l'on refuse cela, il n'y a pas d'autoréférence, mais refente, ce qui exclut la contradiction (course de soi) mais introduit la duplicata, la exception du langage qui définit la non-contradiction est fautive.

8 - [la contradiction est liée au caractère purement logique du symbolique].

Sur l'Un des deux. Comme que le ¹discours est Un discours. (VI vers 11). L'explication de l'Un : l'effet rétroactif du discours, est insuffisante. On pourrait, sur cette même base, y voir une objection. Le discours est sans fin. Il ne s'arrête pas. On ne parle pas d'une manière ponctuelle, mais continue et infinie.

Qu'est-ce donc qui fait l'Un des deux? Remarquons en' que, ce qui caractérise l'énigme, c'est d'être Une, elle aussi. L'énigme est une, toujours. On peut donner cette première explication : l'énigme est insoupçonnée, elle est purement non-sens. Mais on sait qu'en fait, qu'en dire. Se sachant, elle d'ailleurs, elle cesse alors d'être énigme...

Mais il faut à ce premier caractère en ajouter un contradictoire. Si l'énigme est telle qu'on n'en puisse rien dire, pourtant, elle est de la dimension du dire. Elle n'est pas non-sens matériel. Il n'y a pas d'énigme dans les matières. Précisément : c'est dans la mesure où chacun sait que l'énigme est du dire qu'il y a énigme. Si on n'y avait que pure coïncidence de la matérialité du langage : le langage rouge par le blanc. Le fait partiel de l'énigme uniquement par cette fraction d'usage du texte, c'est ce qui lui confère son caractère dans la musique contemporaine.

Ces deux caractères et surtout le premier, sont ce qui fait de l'énigme l'Un. L'énigme est une en ce qu'elle fait tâche dans l'absence du discours, comme.

Est-ce tout en dire pourtant? Non pas. Car le caractère du fait tâche est lui-même en lui-même à la structure de l'énigme : énonciation d'un énoncé affecté lui-même d'un indice d'énonciation.

Qu'est-ce qui caractérise le discours comme? C'est que les conditions de la parole sont telles que l'énonciation y est primordialement

en français : plus, nulle part scindable et pourtant présente sur le
mode d'un pas-sage : l'énigme n'est pas - nous, s'immobilise ...
l'angoisse n'est pas - nous, objet ...

Pour l'énigme, l'émancipation, dans un moment de Spaltung de
la structure de l'énigme, "remonte à la surface". Elle y produit une
discontinuité dans l'énigme, une singularité structurée comme
lettre. Si l'énigme est une, c'est ici en raison de ce qui entre
formation cryptique est structurée par la lettre.

Est-ce suffisant. Non pas, pour deux raisons : la première est
que ceci ne suffit pas à spécifier l'énigme sur un champ de forme.
trois mystématiques : le mot d'espèce est de même structure, la
même, est que ceci ne nous dit pas pourquoi la lettre structure l'énigme.

Plus dire est de commencer par ce second point : si l'énigme doit
à la lettre sa structure, c'est qu'elle est de parole. C'est dans la mesure
où ce qui est en cause dans l'énigme est un sujet qui trouve dans
la parole sa condition, que l'énigme fait de la langue la
matériau privilégiée à illustrer dans une ambivalence de position
indivisible celle de vis-à-vis par le langage. Bref, l'énigme "use" de
la langue pour signifier les conditions de la parole, à ce point que
cet usage n'est rationnelle d'aucune intentionnalité, d'aucune
réduction possible à un dire sur. Le sujet en tant que sujet
est donc toujours à une Uebestragung telle que l'intention sur
de son rapport à la parole ne puisse s'y résoudre. — Et comment
le formant, elle, quand précisément il apparaît que c'est cette
disruption du langage qui l'a ~~avec~~ avec à la subjectivité, ^{avec} du
interne pas, qu'à l'illusion d'une intentionnalité en-dehors

de son dire, et de sa refonte? Est-ce dire alors que le sujet soit son
énoncé? Non pas, mais il n'y existe que dans un déplacement d'ici
à ce que la métamorphose a introduit de la nécessité d'une refonte.

Serait-ce alors l'énigme? Pas encore, ni elle ne le deviendrait
l'Uebeltagang du dire. Il y faut plus encore. Ce qui la spécifie,
c'est précisément d'être la formation impérative où se donne les
conditions de la refonte elle-même. Elle est une énonciation:
mais cette énonciation particulière ne parle que d'une seule chose,
de ce que l'énoncé doit à l'énonciation dont le sujet se refond,
ont, de la nécessité de l'Uebeltagang elle-même; de ce que
l'énonciation est inter-dite à l'énoncé; ~~considère~~ le sujet et
de ce fait une Entstellung sans recours.

L'énigme tente un instant de bruler la boucle qui ferait un
discours sur le discours, un métalangage enfin. Elle est l'énonciation
où se dénouerait ce temps un discours adiguant sur les conditions
de la parole. Mais elle ne le fait que par ce mode spécial qui la
sance de la logique, fut-elle pure contradiction: d'une part les
conditions de l'Uebeltagang du dire y sont présentes, en ceci
qu'elles y sont renuées. D'autre part, cette nomination ne renuée
elle-même aux conditions de l'Uebeltagang. C'est dans cette
même qu'elle parvient à son but, en ceci que pour un temps, et
conformément à la nature de tout symptôme, elle fait surgir au
sein des discours, en tant que la refonte qui conditionne ce discours
la question de

L'énigme est une, et n'est qu'une, ~~toute énigme est une~~ et
n'est, en sens purement idéal, toujours la même, que dans la
même et une énigme ne doit toujours que la même chose:

Ce que le sujet doit aux conditions de la parole, et de la réponse qui
s'en produit pour lui - là est l'un de l'énigme, l'en ennemi
à vrai dire. Il n'est pas d'autre forme au sujet quelque chose que ce
toujours la même chose où insiste pour lui ce qu'il est comme
sujet.

Le rêve n'est pas, il n'y a d'un du rêve, que dans la même
où précédemment, le rêve est la présentification de ce toujours la même
chose : à savoir la condition d'élaboration du désir dans le rêve
- entre autres lieux. Amis dans le discours au l'au au rêve, c'est dans
reconstruire ce qu'indique aussi bien le colophon du drame : que
cette élaboration où rien ne subsiste des conditions de la décision,
est pour nous indicative de l'échec du désir (dans le rêve), -
avec son échec que tout rêve ne fait jamais que est l'au du désir
dans ses masques.



Notes variées du 19/3/75.

Rêve: Si l'ambly du rêve est l'insaisissable, le non-recours, si d'autre part il a la fonction de silence du rêve, nous aboutissons alors à un paradoxe fond: comment a-t-il fait il que ce soit le non-recours qui "amène" le rêve, si le rêve est "pour la reconnaissance?"

- D'autre part, Lacan a bien confirmé, (X, castrals) que l'ambly du rêve était, comme je le pensais, le refus primordial.

- Idée intéressante de X que le rêve est une tentative d'instance, l'Autre, comme lieu d'une réponse. Le rêve équivaut pour l'Autre, mais sans savoir qu'il est blanc. A repenser.

Phallus: On pourrait exprimer une idée au voisinage de l'idéalisation de la fonction phallique que on a mis dans une tel enlèvement: Il faut limiter la fonction d'identification: peut-être au phallus justement, et la distinguer de ce qu'il y a de S^2 . Pourtant, il faut avouer qu'ainsi, on perd toute la force de la théorie que je proposais.

Idée d'E. Laurent, peut-être prise dans Lacan: E. oppose à l'idée selon laquelle la conception freudienne du p.p. et de la répétition provient de la métaphore physicaliste de la résistance. En rupture donc avec Helmholtz et les gens de Vienne. Argument: cette constance de la source probablement, qui ferait obstacle à l'idée d'un retour à l'innocence; d'une dégradation anthropique. Sur Lacan: Freud aurait aussi contenu la notion de néguentropie, produite dans les doctrines des automates. Idée très intéressante.

Mais il faut voir qu'elle est désastreuse et qu'on peut la réfuter. On peut soutenir - et c'est le mouvement de F., que la passion est pourvue avec l'innocence. En effet, ne le ferait-on pas?

-2-

que le trame de pulsion de mort devient tré-pollémique ou frustragie
E.L. là-dessus. Tandis qu'en maintenant cette métaphore, on
prend compte et du p.p. et de la pulsion (de mort). En
objets que dans $f \omega f$, la Q_2 est pour constante, donc qu'il
y a negation de l'entropie. — C'est juste et c'est en effet un gros
pollème. Mais E.L. néglige ça : 1 - Que le p.p. ait été forme
comme dérivée de la p. de mort (toute la question étant de
savoir comment), 2 - Que le p.p. est une forme de constance :
a / évite les excitations qui augmenteraient le niveau. b / Évite
un retour non-cinématique à la mort, c / ramène & tenue
à ce plus bas niveau. Or, on a ici l'idée de constance comme
par les miroirs, en face de l'idée d'entropie.

Mais ce n'est pas tout. Le plus important, c'est la pulsion de
mort. La pulsion de mort est le retour à l'immersion; i.e. de
point de l'être absolument nul. Il y a donc là l'idée d'un
retour à l'entropie. Dans cette perspective, la pulsion de mort
est prise comme l'inspiration du vivant à accéder à la mort qu'il
a quittée malgré lui. La pulsion s'oppose à la vie - elle est la
negation de la vie. La vie étant de hors de plus que le retour de
d'après à la mort par le chemin le plus an énigmatique : la
mort prématurée, manifeste le désir de vivre. On voit ici combien
Freud est fidèle à la perspective bouddhiste qui dérive dans
le suicide un amour de la vie, — donc un désir —, donc qu'il
à combattu pour empêcher la vie du retour à l'immersion.
Dans toute autre perspective, la pulsion de mort devient irajuste.
faible. D'où la force de F. de poser le désir d'entropie du vivant.
Naturellement, métaphorique.

Klein - Essais p 274. Note maintenant adieu à A. Freud et tes
complices. K. voit admirablement que la Φ n'est pas une entité latente,
mais n'est pas tout, car une telle affirmation serait banale, celle
me paraissant par en quoi il en est ainsi. Ce qu'elle nous montre,
c'est qu'on ne doit pas concevoir la pulsion comme un mouvement pur
de sens et formant hors de toute considération culturelle toutes les
formations culturelles possibles. Au contraire, ces instances se conti-
nuent à même du point de l'analyse! Par là, K. s'oppose radicalement
à la conception Freudienne de la culture, que A. F. avait
fidèlement développée dans sa pratique de l'enfant, son plus
grand malheur.

Ce que K. dit, et qu'il reste à développer encore à ce jour,
justifie le terme d'Éthique de la psychanalyse, c'est que la pulsion
est d'emblée éthique. La pulsion n'est pas un instinct et un tant
soit peu moral. Ce n'est non plus une biologique primitive qui
s'intéresse secondairement dans le langage (Lyons / Deleuze).
C'est et ce n'est rien d'autre que l'éthique en acte. La pulsion,
c'est l'éthique. Il n'y a et ne saurait y avoir d'autre source de
l'éthique que la pulsion. Par là, le paradoxe freudien que la
moralité est d'autant plus élevée à mesure que l'instinct est moins
accepté de façon directe, n'est que la négation de la pulsion
du moral. Bien sûr, cette éthique n'est-elle pas celle du bonheur!
C'est une éthique non du devoir, mais de la contrainte. Comme il
est manifeste à ce que le devoir lui-même se présente sous la
forme du moral et de la culpabilité, i.e. d'une contrainte à
l'éthique. La conséquence de cette éthique, c'est bien sûr qu'elle

ne satisfait pas à la loi d'aller, ^h puisque celle-ci n'est jamais que
l'importance de la loi. C'est ce qui permet de comprendre que, par exem-
ple, le peccat ne soit pas less-éthique. Il est dans de l'éthique
de manière, certainement, (en core ce n'est-il d'ailleurs : quel maillon
maillon qui "au peccat"), mais il est dans l'éthique de la contrainte.
C'est pourquoi dans la perception, nous devons toujours redoubler
un rapport-critique à la loi. Nous ne devons pas dans la forme factuelle de l'identité
de la loi d'aller : Contraint, ou institution. Nous ne pouvons pas, cependant,
dans ce que par exemple le voyage nous indique de l'objet de son
quête : ce qui n'est pas la, et ce que l'exclusion nous
confirme dans sa réduction de la loi. Ce qui n'est pas la :
c'est la forme intersubjective par excellence de l'éthique, c'est
la réduction intersubjective du rapport au symbolique.

C'est ce qui nous explique que si on y est, dans l'analyse d'un
fait, le motif d'aucune réduction de la pulsion - ou du moi -
la pulsion, c'est le rapport du sujet au fait à la demande de
l'Autre. Analyser dans ces conditions, c'est simplement rendre
cette demande à sa dimension de parole, figée en question incris-
tée dans la pulsion, en impossibilité de question dans la pulsion,
en certitude d'interdit de questions imposées dans la perception.

La pullulation n'est donc pas un ajout, une sorte de petit
ultimatum à la nature pulsionnelle aveugle. La pullulation,
c'est une possibilité intrinsèque de l'être pulsionnel. ~~La pullulation~~
Elle n'est donc pas un ajout secondaire de l'analogue que celle-ci produi-
rait après avoir libéré le moi de ses réjections de la pulsion.
Elle est le dernier échelon à la pulsion elle-même pour ce qui est

que celle-ci n'est le sujet d'une connaissance, ~~mais d'une~~ ~~de la~~ ~~perception~~.
(nul besoin de la répétition dans la passion).

—

Problèmes (16-3-75).

-1-

1. Pl. de la répétition I, 265/268. La répétition au sujet d'une action.
Betty et Patrice. Mais alors, qu'est-ce que la répétition?
Qu'est le jeu temps de l'ES? - Kierkegaard, Heidegger, etc.
Il faut aborder de front ce problème à partir des textes. Parler des remarques
savageantes de Heidegger sur "l'objet historique" et la "célérité".
2. Ce que Demas apporte peut-être du plus neuf, c'est de montrer que
l'idéalisme (le phallogocentrisme) est lié à la structure de la
remémoré. C'est là-dessus qu'il faudra insister.
3. XIII, 142/143 rést. Albin. Après les femmes: 1. est-il effrayé
face à une femme d'avoir affaire à cette aliénation? 2. Si non,
pourquoi est-il réticent à leur position d'un jour usage, quand nous
le pouvons pour la nôtre aussi? (Hystérique), faut-il alors pleurer
que la pollution de l'identification leur soit réservée? (Eti, J.D. et
Lacan, sur XXI, [15]). Donc, l'homme ne s'identifie pas!?
- 3- D'autre part, n'y a-t-il pas à penser la pollution d'une femme à
partir de ce renouement, il faut maintenant nous en tenir à
l'identification. J.D. me répondant: on s'identifie à un trait
de l'Autre, à partir duquel on se voit comme soi-même. (de quel trait).
l'objet)
Ce serait là la source de l'identification à l'objet perdu.
Ce ne répond pas à tout (la perte) mais fait un point de départ.

Peut-on parler d'un enracinement de la logique? Il faut ici noter
d'abord l'opposition fondamentale entre recollection (Erinnerung) et

-2-

mémorisation. Prenons ce deuxième terme à ce qu'il est classiquement
relativement apprentissage. Dans ces deux cas qu'il nous faut situer la
question de l'ICS selon deux aspects : mémorisation / mémorisation,
recollection / mémorisation. La recollection, c'est à noter, va contre la
mémorisation. Ce qui est l'ICS, ce qui insiste à recueillir, bien loin d'être
dans le cas d'une mémoire renouvelée par l'apprentissage, ne passe de tout
apprentissage et fait plutôt insupport en lui. Nous voyons dès que la
recollection du mémoriel intérieur est radicalement distincte de
tout processus psychologique support.

Si les paradoxes (par exemple) font partie de la mémoire de la logique
en, ce n'est pas au titre de ce qu'il les mémorise par l'assimilation de sa
pratique (c'est sa mémoire). C'est dans la mesure où ils font partie
de sa recollection. C'est à dire que, pour autant que la logique tient
un discours, il y a la mémoire. La recollection, c'est l'insistance d'une
polémique, non pas mémorielle, mais dirigeant les discours,
les débats, les déterminants, etc. d'un discours. L'ICS, ce n'est
rien d'autre que l'ensemble de ces éléments du discours. L'ICS n'est
pas bien de recollection, c'est d'insistance de temps à autre, des figures
plus constantes dans le système. L'ICS, c'est l'actualité d'une
faible polémique dans un discours. ~~Il~~ Il ne doit pas son
insistance à son ancienneté. Son ancienneté n'est que le déchet
indifférent du surgissement d'un problème insoluble. Son insis-
tance n'est due qu'à son actualité. L'ICS ~~est~~ est la recolle-
ction d'un problème sans force. Il est pure actualité; c'est en que
il est le temps pur : temps non pas qu'il passe, mais de passer,
résolutions d'un insoluble, advenant pour autant seulement
que le discours change en ses éléments. Il y adonne en ce sens, un
ICS de la logique, en cet insupport que la logique est un
discours.

Il ne suffit pas d'opposer utilité et jouissance. Juste, mais facile. Ce qu'il faut voir, c'est qu'il n'y a d'utilité que parce qu'il y a rapport à la jouissance. C'est ce que démontre Saffman quant à Dick. Il n'y a utilité que dans la mesure où la nomination de la reconnaissance a eu lieu, elle en crée la formalité. Comment? —

Ce qu'il faut bien noter, c'est qu'il est possible de faire sans dire comme Klein et Lacan que D. traite comme un objet. Ce qu'est rendu possible en essence, c'est qu'il ne traite pas les objets comme tels, i.e. comme des ustensiles. Les objets humains sont toujours des ustensiles. L'usage utilitaire que D. fait des ports (par ex.) n'est pas une utilité. Il est vrai de dire que, ^{une} fonction principale des ustensiles est la répétition (d'un travail à la chaîne), mais il faut se demander laquelle. L'utilité, mais en honneur la "première" ~~seconde~~ occurrence dans le jeu du Fort/Da, à distinguer sans doute de l'indifférence de D. à l'utilisation de l'ustensile. Disent-ils, évidemment, mais juste en principe.

Peut-on dire que l'objet est un "équivalent symbolique" de l'objet primordial, comme le dit Klein. — Question difficile. Mais il est clair que non. 1. C'est dans la mesure où est dissocié d'emblée la possibilité même de l'équivalence comme telle que l'équivalence apparaît, et que l'utilité de l'objet adhérent. Nous trouvons ici ce qui se présente appeler la radicale origine du problème Wittgensteinien de l'indiscernabilité. L'équivalence en général a donc pour principe le dédoublement fondamental de l'identité. De ce fait, elle a une structure paradoxale. D'une part, l'équivalence est le paradoxe de l'identique non-identique. D'autre part, elle repose sur un autre paradoxe : le dédoublement originel et ne peut supposer qu'elle constitue aussi bien qu'elle est constituée

mais, un troisième paradoxe, où le dédoublement subjectiviste se diffuse dans l'équivalence, trouvant de sa force en elle sa "cause". La question que nous devons alors poser est de savoir s'il est impossible d'approcher autrement le paradoxe de l'objet perdu. Sommes-nous condamnés à ne pouvoir accéder au dédoublement qu'à partir de l'équivalence supposée cause, ou pouvons-nous espérer mieux? — C'est une question très importante pour la résolution du problème de la parole et de la relation d'objet.

2. Quant au second point, l'objet est réel, et c'est un autre obstacle. A voir plus tard.

Reste à apprendre : jouissance / auto-solitude, le facteur du double et de l'exclure.

Dein: refus d'une dénégation! (Unicours).

Ainsi: deign: Verdrängung \Rightarrow Verweigerung.

Donc, deign le deign: défi d'un ordre comme un refus du sujet. La dénégation porte la marque du sujet. Le dein l'oblitére. Toujours exact?

Retour du sujet, identiques au refus: contradiction à admettre pour l'objet signifiant. C'est un aspect. On peut ainsi développer la théorie des problèmes: si l'articulation de solutions d'impossibilités d'une impossibilité ne change rien, c'est précisément parce que toutes les "solutions" laissent intact le moyen de l'impossible. C'est pour autant qu'il y a rupture du moyen (ce qui n'est pas toujours possible) qu'il y a saut et franchissement du "problème". C'est la clé du working-through. Or là-dessus problème: ce qui est résolu par un moyen, et si on ne que saisi, — qu'il se jette.

I, 131/135, on le narcissisme.

Interdépendance des thèmes universels :

1- l'existence, différence de la conscience et de la sexualité.

2- la libido autoérotique et développement

↓↑(?)

3- impossibilité de distinguer Je/moi

↓↑

3.1. imp. de dest. I et S \rightleftharpoons 3.2. imp. de dest. pulsion et narcissisme secondaire

4- imp. de dest. la "réalité" (réel et réalité) dans le monde et psychisme

(car S \rightarrow réel
I \rightarrow réalité)

D'où les erreurs

Jung et la libido
généralisée

"dérégulation"

théorie de Jung

de la libido étendue \rightarrow du moi

ceci se résumant à :

la culture, défend-elle la pulsion ? (Freud?)

(issues dans)

conception de la
psychanalyse comme
éducation

Reich :
analyse
du caractère

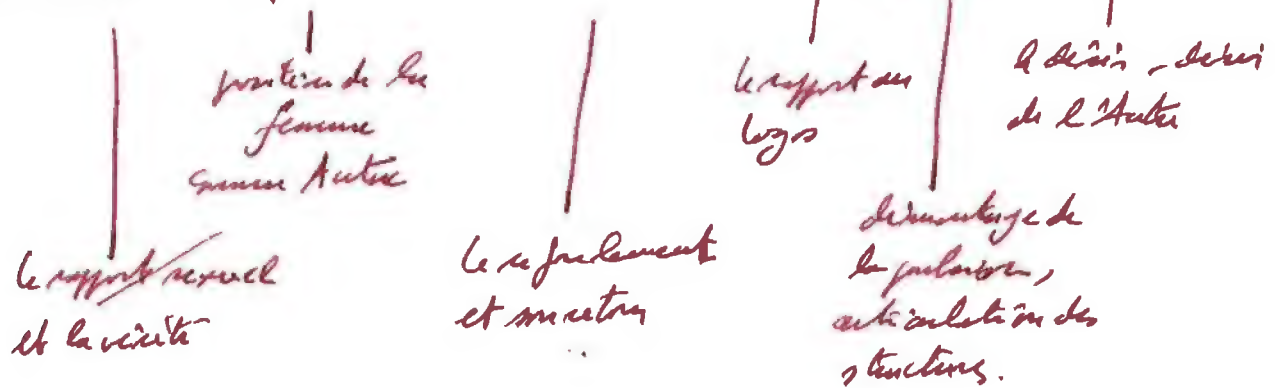
Deleuze

En ce et bien, nous à la monstration delangianne: il y a une chaîne
des raisons analytiques, et cette chaîne est faite d'une série de passages.

Tous les concepts fondamentaux de l'analyse sont le moyen d'un tel passage.
Il faudra ici chercher avec Deleuze (Facteur de la vérité) et Pichon, en obtenir
d'une manière aussi complète que possible cette chaîne. En première instance:

Le terme fondamental est la puissance de mort. A cet égard sont
apparus, pour les autres, qui en dépendent: celui-ci est, pour les autres se
déroulent.

Puis: construction - phallus - moment du père - KS - puissance - Oedipe



etc..

Nature du transfert. Le transfert consiste simplement à supposer que l'autre est comme soi. - L'écrit-il par ses propres rencontres, et peut-être est-ce la cause des embêtements de l'écrit, que cela ne changeant rien, pour autant que ce genre d'écrit, n'est pas ce qu'il est, mais seulement qu'il puisse être supposé autre.

D'où, ce donc là la raison de l'amour ? — Non pas, mais seulement la
 forme de son poète. Car ce qui importe, c'est qu'en déviant cette supposition
 comme avec de l'amour et exaltation de l'âme; l'aimant — dit. Il ne dit
 rien d'autre que ceci : que ce savoir suppose à l'autre, soit le sien, mais d'un
 savoir qu'il ne savait et ne pouvait pas savoir. Moyennant quoi, celui du
 mouvement du transfert est la production de ce savoir, et son avènement pour
 celui pour parler, l'aimant. De sorte, qu'à la fin de l'amour ce qui reste,
 c'est d'une part que l'âme a perdu la lumière qui antérieurement le servait —
 ment du divin, et que le sujet, de l'altération faite de la séduction de l'innocence, est
 resté en possession du savoir, qu'il avait, sur le mode du non-reconnu.

Elle ne peut pas s'écarter ni dans ces conditions, ce qui subsiste à la fin de l'œuvre est la haine. Si l'œuvre est le mouvement de triomphe dont se met en jeu le savoir, la haine est la passion qui fait signe de liquescence. Les deux sont liés. Il faut l'œuvre, strictement, même sans fin, rien ne lui survient qu'il dispose par une autre le signifiant du savoir de l'œuvre, pour autant que ce soit, l'œuvre l'a déjà, mais que ce qui importe, c'est seulement qu'il apaise. De ce fait la nature de l'œuvre ^{crimé} n'est pour rien dans l'œuvre, elle est, par le savoir, absolument rejetée. Le savoir non reconnu de l'œuvre rejette l'été de l'œuvre.

En substance la fin de l'œuvre se dissout dans un double reproche: l'œuvre est la fin de l'œuvre, de se savoir dans

En outre, le fait de l'innocence se dissout peu à peu en un doute apaisé:
d'avoir été trompé par l'innocent sur la réalité de son amour, de se voir dans
l'innocent subitement trahir les qualités dont il brillait pourtant: malentendu
de structure.

de structure.

A partir de la ^{*}notion d'axiomes qui m'impose tout ce qui est et qui
je ne puis renoncer: on intègre le tiers en présence dans cette dialectique.

- 1 -

la conception traditionnelle du savoir, celle de l'universitarisme, qui
s'étale d'Aristote à nos jours; c'est que le savoir s'enseigne, s'apprend,
fait l'objet d'une localité. C'est d'autre part que cet enseignement doit
se faire selon la plus totale absence de passion. L'enseignement est di-
personnel; de surcroît, il doit être, et même au dernier ressort.
Thème fondamental d'Aristote: le savoir est déintéressé. Moyen-
nant quoi, le sage est supposé être le maître. - On ne dit nullement
rien de la science.

L'analyse scientifique: le savoir est déjà. La et ne saurait s'enseigner,
mais se retrouver. En sorte que l'analyse scientifique ne saurait être
un genre d'enseignement. On peut de surcroît se demander s'il y a
un enseignement de l'analyse. Si cet enseignement existe, par quelle
voie procède-t-il? Si ce sont les lois de l'universitarisme, alors ce savoir
ne peut avoir aucune conséquence analytique. L'enseignement de
l'analyse ne peut qu'avoir d'autres points d'appui. lesquels?

De plus, et c'est le plus important, cette rationalité ne peut se faire que
selon les lois du transfert, c'est à dire de l'ignorance. Le savoir, dans
l'analyse, ne peut selon les lois de l'ignorance. Qu'il n'est pas science
de savoir, mais sujet du savoir. D'un fait le sujet ne peut être
savoir de ce qu'il est. D'autre part, il n'est nul effet de connaissance
qui définit la fin de l'analyse. La fin de l'analyse n'est pas
prise de connaissance, mais lieu de connaissance. Mais l'intensité
celle, pas sur le mode nouveau de la méditation. Ce qui admet
n'est pas prise de connaissance, mais mode nouveau de la pensée: le
sujet, de lui, n'est pas sans savoir... C'est le lieu-dieu.

Ainsi, les lois de l'analyse sont celles de la passion, qui est ignorance.

De plus, mais c'est la plus difficile, ce transfert au romantisme que sans la
vie d'un intérêt extrême. Mais lequel ? Sans doute d'un fait, de
l'immémorialité du transfert. Mais au point que c'est là ce qui fait obstacle
au savoir, à la différence de la conception platonicienne de l'enthousiasme
me. Dans la doctrine platonicienne, l'enthousiasme de l'homme même
à la beauté, et pas de la chose, au bien par delà les êtres. Dans la doctrine
analytique, au contraire. Dans "l'intérêt supérieur de la science" est
ailleurs que dans la beauté et que dans le Bien. Où est ? — Dans la
chose, soit dans l'étrangère absolue, celle qui n'est ni l'homme.
De sorte que ce qui entraîne l'homme du savoir dans l'analyse est
au-delà de l'immémorialité romantique, le platonisme étant de lui le
mieux, que je le sache inséparable : pourquoi y a-t-il intérêt pour une
telle chose, en tant qu'homme ? Pourquoi les cris de l'homme
sont-ils ceux de la beauté immémorialement ? Ce qui entraîne le poète
de l'analyse, ce qui la rend possible, est - ce la beauté, ou l'homme ?

Naturellement, tout ce que j'ai dit est lui-même correct. Par
exemple : le savoir n'est pas déjà là, mais s'immisce. Ce qui est là,
c'est la chose, à la même place. C'est à cette place que le savoir (se)
vient : mais immiscé. — Or cela.

Eléments sur l'écriture : que l'écriture de l'homme implique l'effet
de la lettre au lieu adéquat. Enjoint-il ? — non nécessaire. D'un point
elle le reçoit et la place de son parent le reprend à son compte, comme
~~autrice~~ ^{autrice}. Pour en jouir ? Par l'écriture. Mais certainement,
pour que d'autres en jouissent. On voit aussi que le langage de l'analyse
à l'analyse a la structure du mot d'écriture : ce dont j'ai ces jours par à la

indiquer, car autre en joint, mais ce finement, dans sa satisfaction j'en trouve une satisfaction, on se trouve pour un temps rassuré sans découvrir. Peut-être j'ai donc en outre, fait - ce sera un autre mode - là, le bien-dire.

On voit que si l'élégance du dessin analytique est par l'élégance, elle est par son fait, la science : critique, mais la science.

Uelutragang : transposition, pour traduire le désir "ou x mille langages".

La pulsion, deux pollieux.

1. Il est faux de penser qu'il y aurait des moments ou des aspects psychiques de l'analogue qui manifesteraient spécialement la pulsion. La pulsion ne tient pas à tel ou tel moment, mais aux "actes" de l'histoire, i.e. à ses mutations, à ses renversements. La pulsion n'est pas tel aspect de l'histoire, mais la combinatorique de leurs mutations. La pulsion ne se manifeste pas, non pas parce qu'elle serait cachée, mais parce qu'elle est un concept. De même que la "culture d'échange", la "fleur-vaine", n'est aucune incarnation réelle, mais n'en est pas moins le réel d'un monde réel de production, de culture la pulsion, bien que n'ayant aucune manifestations évidentes, est un concept réel. Soit avant savoir ce que cela signifie, il nous faut d'une part remonter au pollieux des universaux, et de plus nous demander ce qu'est un mythe - (F. Q. S.). La pulsion, c'est sa combinatorique, c'est l'articulation des moments. Les moments en eux-mêmes ne peuvent servir à plus qu'à isoler les épistémologiques au pollieux de la pulsion, de même que le fait de la pulsion pour la fonction pulsive.

2 - Conception de la pulsion.

Trois interprétations : 1 - la pulsion comme décharge (Lacan). 2 - la pulsion comme retour (G.T.). 3 - la pulsion comme processus constant (Euler-Lamont).

la position 2 implique l'idée de différence, et la pulsion à partir de ça. Mais on pense que 3 vient de 2. ?

Le apartenance à l'adage de l'épave qui au fond du deux, il y a
une jûe, et qu'on voit bien le deux est accusé d'un jûe qui
l'entraîne encore à se manifester dans sa accusée. Le deux est jûe. Comment
rendre compte de cela ?

L'hygiène n'est autre que tout acte est un acte manque. Elle n'est
d'un fait le jûe à l'acte, qui n'est pas d'être toujours réussi, et la
contingence. L'hygiène n'est autre que tout hasard est une accusée.

Il faut distinguer :

- 1 - la matérialité du S^a. Qui n'est pas : 1/ des manques à la place de
la lettre, 2/ du non matérialité de cette lettre. (Pensée).
- 2 - le rôle du symbolique. Qui est 1/ l'impossibilité de mettre par parlant.
2/ le manque rôle d'un objet symbolique. 3/ la cause vide. 4/ le fait
que quelque chose manque à la place : l'acte du symbolique (C'est).
- 3 - la texture de la réalité. Qui se définit 1/ de la suppression matérielle
du deux. 2/ de la matérialité interne de la chaîne énoncée.
3/ du caractère du non-sens de quelque matière de est avec de la
chaîne. 4/ du chaîne de la réalité.
Les tristesses se manquent - ils ? Le point 4/ du 2 - exprime que la
matérialité du S^a est équivalente au rôle du symbolique. Par la suppression
de matérialité de l'énoncé, c'est plus difficile à prover. Pourquoi
de l'acte accusé de l'objet(a) —

Il n'est de ressemblance que du réel. Le signifiant, c'est le possible. Plus
radicalement, au regard des principes de l'écriture, la chose ne donne aucune
assurance, car elle est le langage qui subit tout possible (ou tout
l'impossible). De sorte que l'assurance du Même de la chose, c'est
le possible lui-même qui nous en éloigne, ~~l'impossibilité~~ ^{n'est} de lui qu'en
vue de l'exigence. Peut-on dire alors que la chose n'est, elle, à la
même place? C'est pas certain, pour autant qu'il y ait une place de détermination.
Mais s'il y a du même, il ne peut venir que de lui. - Mais la chose reste
étrangère. De sorte que, fondant le semblant, elle en détache aussi
la familiarité, avec la conséquence que le Même se trouve rejeté dans
une autre réalité où le Même de la chose s'efface: réalité de la
physique.

- 1 - la chose est ce qui n'est pas à la même place. 2 - Mais pour autant a/
que le principe du possible n'est pas tout éloigné; b/ quelle est de ce fait
l'étrangeté, ce Même s'efface dans le réel physique (par exemple).
- 3 - Mais il y a bien du Même, mais pas au fond d'un tel du réel
Même: la chose. 4 - Qu'est-ce donc qui permet de dire un temps
venir, que la chose est le Même?

D'où: d'où vient l'exigence du même? Car si c'est la chose qui
est le Même, son exigence vient d'ailleurs. Des principes de l'écriture, comme
exigence de maintien, ou plutôt de la "vérité"; comme exigence de la
justesse? Oups pour ce dernier terme. Mais le même est de —.

FAILLÉ DE LA SUPPOSITION. A partir de T.D.

Ce qui importe dans une pratique n'est d'abord que la feuille. Une pratique s'ordonne à une feuille dans le réel : feuille qu'elle produit et qui fait son enjeu. Ainsi, l'enjeu de la supposition, c'est la feuille de la lutte de classes. L'enjeu de l'analyse, c'est la feuille du sujet. Une pratique est production de feuille. Est-ce à dire que la feuille n'existerait pas d'abord ?

- Elle n'était que supposée, de l'après-coup. Mais elle se présente et existe que dans le temps de la pratique. La pratique est production de cette feuille, mais comment ? — En racontant en jeu la feuille. La feuille (re) produisant elle-même. Mais elle reproduit comme richesse elle devient l'écart des multiples, après avoir été l'inexistant supposé après-coup.

Comment une telle production implique-t-elle le dire ? Sous la forme de la supposition. La supposition est la ~~qualité~~ modalité d'existence de la pratique, mais elle n'est en aucun cas l'enjeu. Pourquoi ce détour nécessaire. Parce que toute pratique est d'abord pratique du dire, dans la mesure où ce qui est en cause dans une pratique est la division du sujet dans l'effet du signifiant.

Or cette division est l'impossible. Elle est de plus l'inexistant : le lieu sans lieu qui jamais n'adhère, mais toujours se déplace. La pratique est de plus comment de la fuite. Et ce déplacement, c'est sa production. Nécessairement, pas si importante comment.

La fiction, l'astuce du discours est donc bien ce qui inaugure le discours, mais ce n'est jamais "qu'en un de" la feuille de ce discours. Ce qui est produit est non pas une fiction, mais une feuille. C'est la juste circulation de la technique de fiction.

Or la fait que cette feuille est impossible (à dire), et que de plus,

reproduction, c'est son déplacement, ce qui vient à la place de la feuille, c'est
l'activité du discours: la supposition. Mais il ne faut pas parler de une
que la supposition ne suppose que la feuille. Sans une supposition quelcon-
que, c'est dans la feuille que l'on doit chercher. Mais on ne peut la chercher
que par un mouvement de désupposition. Il est donc vrai que la supposition
est supposition d'un réel inexistant. Mais il est vrai aussi, vrai que ce réel
n'est jamais produit que comme la feuille de la supposition. C'est à dire
que d'une part, la supposition repose au dire un réel. Mais elle le prenant
non, la forme d'une existence, ou plutôt d'une être. Ce n'est pas lui qui est
la feuille réelle. la feuille réelle consiste en ce que la supposition, est
quelquepart intimement feuillée, mais justement parce qu'elle
le suppose: ailleurs, nécessairement. C'est dans le jeu de reproduction
de cette supposition que cette feuille réelle peut apparaître. La supposition, est
donc liée au jeu d'instanciation. Mais cette instanciation du réel
(double sens) n'est pas ce qui importe, même dans la visée pratique-
enne. Ce qui importe, c'est que ce jeu d'instanciation ne peut qu'être
feuille, ~~est~~ et que la pratique qu'il est est la feuille réelle de son
jeu. La feuille d'une pratique est donc toujours ailleurs que la où
elle suppose le réel, mais c'est à partir de cette feuille réelle qu'elle voudrait
une supposition de réel (inexistant) en un autre lieu.

la question est de savoir dans quelle mesure la feuille réelle
ainsi produite reste ouverte (et non pas: reste stérile). la condition de
différemment ne suffisant pas. Comment alors peut-on renouveler (répe-
ter) une feuille réelle?
(ce n'est pas une essence. Il faut envisager la doctrine de la feuille:
produite et non délaissée.)

LA MATÉRIALITÉ DU S^1 EST UNE ANTI-NOMIE.

La matérialité du S^1 , c'est :

- 1 - le manque-à-sa-place de la lettre (ou singularité). La lettre est et se situe hors de sa même place, à la différence de l'objet. Équivalente donc une seconde donnée :
- 2 - Caractère contradictoire de sa structure locale.
- 3 - Cette structure locale est ce qui la fait singulière : elle n'est pas spatialisable, elle recouvre pas d'une conception spatiale de l'objet. Mais, inversement, elle se présente dans l'espace comme singularité de l'espace. Donc comme objet d'une topologie (au sens lacunier, dérivé de la conception mathématique de la fermeture et de la série convergente).
- 4 - Enfin, grand caractère principal, non déductible des précédents, elle est non spatialisable. La lettre déclinée reste la lettre. (C'est le trait principal à fonder ce que Deleuze appelle justement une "idéologie". Voir ici Deleuze sur l'élucide d'art.
- 5 - Elle se présente donc nullement dans les éléments dans lesquels elle insiste. D'où la question de savoir pourquoi il lui est nécessaire d'y exister.
- 6 - Deleuze ajoute à cela que le non-spatialisable et le manque-à sa place constituent la garantie (idéalisante) du fait qu'elle ne peut qu'arriver à sa destination, (troisième caractéristique fondamentale de la matérialité du S^1). En effet, elle manque à sa place parce qu'elle recouvre à son lieu ; et elle est non-spatialisable comme garantie de ne pas se perdre en chemin. Pas de détermination.
- 7 - Il semble qu'il faille de plus insister de autres caractéristiques de l'art : l'extériorisation ou manque en particulier. Le lieu de la lettre est bien d'un manque.

Je ne veux pas m'engager la ^{le} vérité de Danda. Je veux simplement
montrer que les trois caractères fondamentaux de la lettre dans sa
matérialité : non-partialité, manque à sa place, pré-destination,
lui confèrent une structure de paradoxe. La matérialité du S^a a une
structure de paradoxe.

Ce qui est important, c'est de remarquer qu'il en va de même de
la définition lacunieuse de l'objet (a), la structure de la pulsion
se manifeste dans une auto-manifestation : celle de la vision et du regard,
de l'audition et de la voix, etc. Cette structure, bien qu'existante, est
mais facile à démanteler pour les autres pulsions.

Quelle est alors l'auto-manifestation de la matérialité du S^a ? C'est en
question. Esquignons :

C'est le vide de la matérialité : le S^a ne consiste pas dans les éléments
matériels dans lesquels il consiste ; mais il ne peut pourtant exister à
l'état nu. Il ne peut donc qu'exister à des éléments. Ce problème
est un peu développé ailleurs (P.Q.S.).

La question est alors : quelle articulation de cette auto-manifestation avec celle
de l'objet (a)? D'une manière générale, tout ce qui touche au caractère
de la réalité, c'est-à-dire à la structure du S^a , ne peut qu'avoir une telle
structure de paradoxe. Mais plus précisément ? Est-ce là simplement la
manifestation de l'idéalité du S^a ?

Lorsque Freud appelle de la question de la femme dans la Tête de Méduse, il
accomplit d'emblée l'ensemble de ~~la~~ la division analytique : la supposition
que la femme est castrée. Mais il y a plus, et même saecre. Si nous sup-
posons que cette castration se déroule en effet au spectateur, cette violence
donnée à la pulsion scopique impose la division. Pour le effet dans cette
pulsion, la question de la femme, c'est d'emblée la reforme. La pulsion
scopique est par excellence la pulsion qui se forme. Peut-être est la
peulstiane - telle à être l'organe de utero dans la perception. Bref, la pulsion
de la pulsion scopique dans le registre de la castration tient à cette forme.
tous qui la signifie de spectacle et d'immersion dans son objet. La pulsion
scopique est, de nature, homosexuelle. C'est pourquoi pour le regard
au lieu du sexe de la femme est déjà l'acte homosexuel par excel-
lence, dont la castration résulte. Ceci, sans préjuger de la théorie des
pulsions, et de sa nature homosexuelle, Rien à répondre.

La psychanalyse serait donc homosexuelle dans sa division? —
Non pas, mais elle reconnaît la prévalence de cette position dans la détermination.
tém de la jouissance. Le versant péru de la fonction phallique est tel;
et à nos dires, pour le phallus comme déterminant de la castration - et
déterminant la castration, c'est reconnaître cette jouissance homosexuelle
comme première à constituer l'être.

Les deux questions : qui vient d'ici première?

Quelle raison implique le caractère homosexuel de la pulsion
scopique? On fait ainsi cette remarque qu'il serait beaucoup plus

difficile (mais aussi beaucoup plus, ⁻²⁻fléni) d'abord, la question de la femme
à l'égard de la pulsion incestueuse. Que mettre là au lieu de (sac)? Et
pour tout, au tel abord serait nécessaire, si nous devons définir la position
de l'analyste à l'égard de la mère.

Caractère le plus essentiel de la pulsion incestueuse: la représentation.
Ce qui se défait comme étant la mère ou l'enfant son origine. Laquelle voit d'elle,
ne faire ou l'enfant. Pourquoi la voit-elle? Quel est cet œil?

D'autre part: idéalisation. Le champ visuel est le champ de la
forme, à entendre au sens platonicien. C'est peut-être ce qui lui confère
le privilège absolu qui est le Bien dans la persécution absolue de la
différence première. Incessamment, le champ en devient le lieu d'un
de l'œil de l'œil. la persécution œil. Ce qu'elle oublie se fait
visuel. Mais l'œil n'est pas comme regard. C'est à dire qu'il fait
encore la marque de l'œil. Il est l'œil-forme au champ de la vision.
Il est ce qui fait tâche et rompt la forme.

Mais le qui est œil, est à chercher ailleurs: dans le signifiant,
dans la pulsion ~~incestueuse~~ incestueuse se croisant. Pourquoi le signifiant
implique-t-il l'œil sans œil de l'incestueux? Peut-être parce qu'il est
mémoire, c'est à dire pure alternance sans substance et se représentant.
Alors, il serait toujours la mère à venir de l'œil; l'autre mortelle
étant présente.

Mais comme dit rien de la voix, ni de la loi morale. On se demande

LE CARACTÈRE CONTRADICTOIRE DE L'ARTIFICE ANALYTIQUE.

Le psychanalyse est d'abord un fait, de même que la loi chez Kant. La psychanalyse est une expérience dont on ne peut analyser le fait à qu'il se justifie. On dira que le fait qu'elle ait été inventée par un seul homme: Freud, devrait pourtant nous le permettre. Mais il ne le fait rien. Cette conception de l'origine, on sait qu'elle est fautive: ce n'est pas parce qu'un fait d'une origine qu'il y trouve son explication.

Demander la philosophie est elle l'invention d'un seul homme: Socrate? Qui pourrait prétendre savoir ce qu'est la philosophie? ce que connaît Socrate? la définition aristotélicienne de la position socratique; l'invention des jugements universels; les ~~diffinitions~~ ^{représentations} par induction, c'est quelque chose, mais elle est aussi fautive que la conception de Platon dans la tragédie. Ce que veut Socrate reste ignoré et on peut que le restituer, plus le souvenir. Mais si on fait long. Les "présentations" ne sont pas des philosophes. Les autres, Heidegger s'accorderait aussi.

Ainsi, l'analyse est une conjecture totale, malgré le nom de Freud, l'index de cette conjecture. Néanmoins, et c'est ce qui fait surgir l'importance de cette conjecture, ~~est~~ l'analyse quel qu'il soit un savoir ne pas rendre compte de ce politique, mais en fait. Il est indubitable même à l'éthique, de moins à la position de l'analyse de dire la nature de celle-ci. Qu'un remède que ceci ne se pas de soi. Mais ne jamais contredit un esprit hétéro à expliquer pourquoi il politique l'accumulation de la plus-value: On sait même ce qu'en général une telle question a d'indésirable, la "science" de l'économie politique ne doit pas la raison de ceci. A la construction de l'économie politique ne doit pas la raison de ceci. A la construction de l'économie politique ne doit pas la raison de ceci. C'est pourquoi il n'y a pas d'économie politique marxiste.

Or, ce qui justifie l'analyse, c'est que quelque chose se tient dans l'analyse ne peut qu'en fait. Il n'y a pas de cette science?

DE L'ACTE ET DU SUJET.

Raison du sujet de l'émergétique: elle forme émergétique mis en un
con: intentionnel, ce qui la dimension de l'acte. Pendant qu'il y a de conflits
de forces, ce qui est sujet et acte, ce qui est culpabilité, sont rejetés. D'où la
doctrina du sujet, dont toute la portée est de reconnaître ce qu'il y a du sujet
c'est à dire du malheur de la jeunesse par l'effet de langage. De ce point de
vue, tout l'usage est consequent, qui n'est fait que par le refus de la raison
fiante et en posant une émergétique de singularité, il n'y a que ce qui fait
l'œuvre principale de la déconstruction de l'acte: la reconnaissance du sujet, ce qui
dans la texte de Freud se désigne de divers manières: culpabilité du conscient,
pulsion de mort, etc.

Pourquoi ont-ils les grecs qui ont inventé la tragédie? C'est paradoxal
dans la mesure où ce qui définit leur position éthique: l'homme se veut;
ils ont un refus de la faute. Remarque l'œuvre d'Aristote, qui fait du scandale
de la tragédie une œuvre, quand c'est d'une faute qu'il s'agit. Le qui
même les juifs, et après eux, Freud et Hegel, d'est d'abord une reconnaissance
que tout acte implique faute, même dans l'usage de ses conséquences.
C'est ce qui fait Freud en invoquant le mythe d'Œdipe après Hegel: c'est
de reconnaître dans l'illusion grecque de la faute, la raison d'un crime.
S'il y a tragédie, c'est qu'il y a un crime. C'est ce que posent les Juifs,
pourquoi ils admettent la passion selon Freud. Tout acte est un crime,
et l'issue ne peut rien, sinon la supposition d'un crime déjà là. Le
savoir supposé, est le scandale de la position de l'acte comme faute. Le savoir
incomplet n'est pas d'autre sens. La supposition de ce savoir est exemplaire
à la reconnaissance de l'acte comme impliquant la faute, c'est à dire
le sujet dans son malheur.

D'où la question: pourquoi les Juifs n'ont-ils pas inventé la tragédie?
Pourquoi la tragédie est-elle une invention grecque? Sans doute les Grecs

est-il place à quelque chose : à Dynamos. Dynamos, c'est la reconnaissance
quelque de la faute comme démentement de l'homme. Mais c'est
clair qu'ils ne sont pas les mêmes. C'est ce qui cependant permet de comprendre
pourquoi la tragédie est un acte dynamique : Dynamos n'est pas la
victoire du bien, il est prié de déclinement, de la chute, il est la cause
quelque de la pulsion de mort : "malheureux race des hommes, ..."

Où la tragédie prend-elle alors sa source ? Dans la doctrine aristoté-
licienne de l'amachia? L'âme montre qu'il n'en est rien. Et pourtant, n'est-ce
pas dans la mesure de l'âme que la faute que la pathétique peut être vue
en tant que pathétique, ce qui interdisait par exemple la doctrine juive de
la loi ?

La position de J. D., de ne pas de penser la conscience en termes de la loi /
manifeste : elle nous amène en effet tout droit à poser la distinction
acte / puissance, et à succéder à l'ess. comme une puissance. Pourquoi rejeter
cette conception ? Parce qu'elle est idéelle. Elle nous ramène au fait de
conflit à la conception platonicienne de l'idée formante. C'est à dire à
la conception du savoir comme réminiscence. Or la position analytique n'en
fait pas une réminiscence, mais une reminiscence. C'est ce qui est à
expliquer d'une manière matérialiste, c'est à dire en termes de sujet et de
production. Il apparaît ainsi que la doctrine aristotélicienne est une
équivalence de l'idée d'un platonicien. Comment cela ? En ce que
l'individuel, réalité dernière, est supposée être un lieu de disposition
et d'imprégnation. Ces deux concepts sont l'inverse d'Av. de l'idée platonicienne
C'est ainsi que la psychologie de l'âme, de l'habitude, est la
version vulgaire, réalisée, objectivante, de l'idéalisme platonicien.
Alors pour position sur cette production : 1. le savoir s'invente, etc..

Transformation du concept de la nécessité. Pour Aristote, la nécessité est ce sans quoi il n'est pas possible de vivre. Or l'être parlant n'est pas un vivant. Si le nourrir de l'enfant est nécessaire, la preuve est faite par la psychologie qu'il est parfaitement possible de vivre sans ce nécessaire. Le problème est qu'avec l'être parlant, "rien n'est impossible", et ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse. C'est à dire qu'il s'implique dans des situations qui tourment l'impossible, et le difficile: mort, psychose, etc... la nécessité à laquelle nous avons affaire en psychanalyse est celle-ci: ce sans quoi il est impossible que du sujet adieu. Or du sujet peut fort bien se passer adieu, comme le diminue la psychose. Le concept de nécessité en analyse est donc profondément transformé: la nécessité n'est plus l'universel, elle est le singulier. Elle n'est pas incontournable, elle est contingente. Elle n'est pas logique, mais elle est d'ordre éthique, c'est à dire de signifiant. Elle n'est pas la condition du vivant, mais du sujet, c'est à dire d'un être qui existe dans la position de sujet. La nécessité, c'est l'exception éthique, ou plutôt un délit de l'éthique (Kierkegaard). La nécessité, c'est le paradoxe, l'énigme absolue. C'est la fonction du père en tant qu'il est l'exception absolument contingente, ~~mais~~ c'est la dimension non pas du monde, mais de l'acte qui introduit une supériorité dans le réel, soit quelque chose du sujet.

La nécessité est ce sans quoi il n'est pas possible d'exister.

Elégue à Nicomache - Bibliographie élémentaire sur quelques problèmes et concepts. Sélectionnée dans Tout.

1. Ouvrages généraux sur l'Élégue.

Featuring : le plaisir chez Ar. Paris

H.H. Joachim : The N. Ethics. edited par D.A. Rees. Oxford 1951.

J. Leonard : le bonheur chez Ar. Bruxelles 1948.

2. Élégué et politique, chez Platon et Ar. : Rolin : la morale antique ; Aristote

3. le Bien chez Platon : W.D. Ross : Plato's theory of Ideas. Oxford 1951.

4. Idées chez Platon, Rolin : thèse. Platon, des Idées.

5. Eugon : l'âme, la fonction : H.H. Joachim : op.cit.

6. Exis (disposition) : Rolin : Ar.

7. Oppositions logiques chez Ar. : Hamelin : le Syst.-d'Ar.

8. Le savoir chez Ar. : Rolin : Aristote.

9. Socrate et la rectitude, prudence : Rolin : cit. de cf. grecque ; Deman :

Témoignage d'Ar. sur Socrate.

10. le plaisir : Featuring : le plaisir... ; J. Leonard : op.cit.

11. Platon sur le ~~plaisir~~ plaisir, introd. de Philébe par Diès (Belle Lettres)

12. Les genres de l'Élégue pour Platon : Philébe.

13. la politique et la constitution pour Platon et Ar. : Politique de Platon ;

République ; introd. de Diès ; Ar. : la Politique 3, 4, 6 ; Norman W.L.
édition de la Politique ; Rolin : la pensée grecque ; Aristote ; H.H. Joachim.

14. "L'émotion", de Ar. : Rolin : Ar. ; Joachim : op.cit.

15. Actes et prudence : Philo. III ; Métaph. K. 9.

16. Plaisir chez Ar. et Platon : Joachim : op.cit. ; Philébe : Featuring.

géné : Contemplation et vie tout. chez Pl.

17 - Changement, génération, enracinement : de Genes. et cor. . ; Phygs. VI & VIII .

18 - Activité technique : Metaph. A .

Coincidental opposition: celle qui résulte de la position de l'homme à la connaissance de la femme. Simple: c'est l'issue du discours. C'est donc "à un ϵ près", celui du désir singulier, dans son statut d'exception, que cette conjonction réside. Il est bien vrai qu'elle y est incluse (à ce propos) pour autant que c'est de ce réel qu'il a tiré son origine. Mais bien sûr il faut-il l'insérer de l'au-moins-un de la figure du père pour que ce nouveau émerge. Donc: vrai que la position a une ^{usage} ~~usage~~: peut-être celle qui redirige dans l'apathie. Mais au bout de cette union qu'on, l'infirmité recommence ment de ce dire. Que la majorité l'exception, et l'écritelle jaillit qui fait le saut plus ou moins à ce pas-avant.

Nous retrouvons le problème de T.D.: un discours engendre un nouveau discours - à un degré près, celui de qui dit non! à ce que l'issue antérieure a dérivé du précédent premier.

Le désir de Freud est l'exception supplémentaire d'un ϵ indurcissement la manière (la nouveauté) du discours analytique. Ici, question de vérité. Enfin la simple, est-ce bien du désir de Freud qu'il s'agit, si ce n'est dans le sens qu'il a dit, dans la théorie, pas de place au désir du père? Mais quoi alors? Que le père ait bien été en ce point d'insigne, certain. C'est ce que Freud nous de la mort du père comme inaugural de l'analyse.

Il faut montrer que le père dit non à la fonction phallique, en tant qu'il reconnaît la castration. L'exception: figure d'un ϵ insaisissable de cette épave. Conclusion: point de cette nouveauté vers à l'imposition. Paradoxe insurmontable de ce mouvement d'un père entre l'homme. Exception, dite non pas à l'Un universelle, mais à la fonction phallique, visant à l'Un de l'inscription. Mais l'exception n'est d'abord pas simple, elle est exception en tant qu'elle échappe à l'indivisible. L'exception, c'est le paradoxe.

Civilisation: la fonction d'un langage dont s'illustre l'histoire de la conclusion à quoi l'homme (le tout-homme) avec le sujet, Sigmund.

Doctrines lacanienne des pulsions: galiléenne? Une pulsion s'inscrit
en combinaisons qui épuisent en terme de leur série la question elle-même.
Non pas que la question soit par là résolue: Elle subsiste au contraire.
Mais les solutions aporétiques où elle se formulait, décidant de leur
statut, laissant le sujet au niveau propre de sa question. Bien que cette
dernière affirmation laisse ouvert le pulsion de Pire le principe (le
Principe Taoïste), admettons-la.

Ce que j'assume en disant la coïncidence des opposés, soit
pour le formuler dans les termes de Nicolas d'Autrecourt: que les
contraires en fin de compte s'équivalent, n'est rien d'autre. La
doctrines lacanienne de la cause est ici sous-jacente, au sens que la
théorie n'existe des idéologies.

Ceci nous permet alors d'interroger en quoi la série des
pulsions $\psi \times \phi \times \rightarrow a$ nous permet de tenir $\overline{\psi \times \phi \times}$
pour sa limite: c'est que $\overline{\psi \times \phi \times}$ est la cause de la série,
elle en est élidée. Ici, la position de Célad est à développer.
Disons en termes en abrégé là-dessus que le Pascent est atteignable
pour l'homme comme terme limite de la série des ~~des~~ pulsions
partielles et de leur reduplication dans le fantasme. Restant
entière (objection de Célad) la question du lourd qui introduit
la coupe de la série. On ne peut donc concevoir ce lourd sur le
mode d'une réitération indéfinie (pulsions du fini). Il faut
un principe qui permette la production de limites idéales (Saut).
Il est certain qu'une analogie est en fait le parcours d'un tel
chemin dans le fini et le lieu de production de corps transfinis.
22-12-76.

"que, selon la remarque de - belle de Fr. Baudry, le phallus, n'est pas une chose". De là, Dasein, etc.

Deux essence directs par les liens tates.

Chercher comme ~~se~~ cherchent ceux qui doivent trouver et trouver comme trouvent ceux qui doivent chercher encore - Augustin.

Tu ne me cherches pas si tu ne m'as déjà trouvé. - Perspective augustinienne sur le désir.

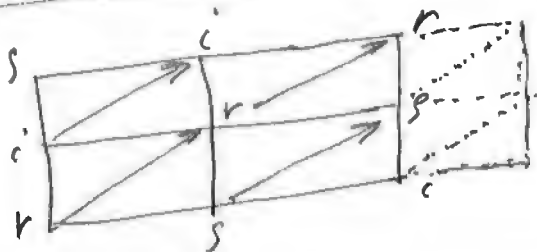
Séminaire : si l'on n'est le qu'en a sens.

Le maître est celui qui met fin à l'enquête. Pour F. B.

	<u>objet</u>	<u>Agent</u>	<u>?</u>
Contrainte (symbolique)	Phallus imag. (-g)	Père réel	}
F. imaginaire	Phallus réel	Mère (symbolique)	{
		(?) (ou père imag?)	{
P. réelle	symbolique (ϕ)	? A (symbolique)	{
		ou	{
		(Père imaginaire?)	{

\downarrow
 (non mais ϕ vient à la
 l'acte de sa réjection)

cf. E, Laurent, lettres EFP n° 13.



- p7: Répétition et généralité: problème d'abord, malgré la cause d'og-
trans. Il s'agit en somme de poser le problème de la cause de la
répétition: montrer que sa cause est hétérogène. Alors que la généralité
serait le registre du répétant dans l'identique. Problème peut-être de la
science, ainsi que pour le débat de l'Identification.

Ame: position troisième du problème, qui le fait [expos?].

Seulement, cette question du don est une ~~question~~ d'identité.

Être: idée de médiane aussi.


p8. C'est une idée intéressante que le non-répété ne peut être que
répété (ou non fondé). Et qu'ainsi la répétition n'est pas
une double du répété.

$\frac{M.A.M}{A.M.A'}$: on peut échanger $\frac{A.M.A'}{M.A.M}$. C'est évident que, ce que Marx entendait en montrant la dominance à $A.M.A'$, il y a la même démarche que l'on a avec les paradoxes de la rationalité, l'illustration la relève du bon sens, le paradoxe de la dominance de l'Aspiration dans toute pratique humaine. La rationalité en est la forme la plus pure, dans cette absolue indifférence à la "valeur d'usage".

En un temps : projection de la plus-value par l'effet de la dominance de la valeur, $A' > A$.

— Or, on les voit souvent : s'il en était pas, plus rien ! Fait comme
de la situation des fétides. Ne pas tant honte devant la nudité,
qu'indifférence.

Dela : l'homme est un être de culture. C'est à dire qu'il trouve
sa justification ailleurs que dans cette matérialité. Possible alors que, si le
vêtement est maintenant, c'est bel et bien pour faire exister cette
justification hors-nature. Delà, "imprimer" le vêtement, à quoi
servirait ? Pas pour la nudité, mais à l'indifférence. C'est
pour maintenir les justifications que le vêtement est maintenant.

Pulsions "épistémologiques", nous dirait Jaurès de la terre, matière. Mais,
si l'on prend la chose par le biais ignorant de la pulsion en tant
qu'actualisation de l'essence de l'être et du (corps), alors, il apparaît
que la pulsion de savoir est la base, la source immanente à toute
pulsion d'être existentielle. Si il n'y a pas de telle pulsion, c'est
uniquement dans la mesure de la Verleugung: . Mais de mesure
que toute pulsion est de mort pour autant que la mort est exigée de
l'existence, de mesure que toute pulsion est pulsion de savoir pour autant
que l'être en est rejeté dans l'effet finalité du savoir inhérent
à la vie pulsionnelle.

Verleugung des Wissens / Verstellung, respectivement. La satisfaction n'est
pas contradictoire avec la constance de la pulsion pulsionnelle. La satis-
faction, c'est la constance. C'est qu'il y ait constance qui satisfait. (Alors
ici, pulsion du corps?)

(considérée au regard des anglicismes).

- Auta est ce qui empêche de penser. Mais Auta n'est pas ce qui pousse à penser. Il est donc de nécessité que tout rapport à ce qui appelle à penser se présente comme un "pas encore": "Pas encore" est le mode de la pensée. La pensée est détournée en ceci qu'elle accomplit ce qui appelle à penser sous le mode de l'interdit. Toute pensée est ainsi non seulement pensée interdite et comme telle portant le non-mais en son cœur, mais est de plus pensée de l'interdit comme substance. C'est aussi bien ce qui l'avengle et la rend aveugle, la faisant répétition éternelle dont le cœur est et est impossible n'impliquant de l'interdiction.

Pourtant ce rapport se modalise: Auta chez ~~l'~~Antand; autre chez Blanchot; autre chez Heidegger. La modalité en est de la stratégie en chaque cas, i.e. de la stratégie non pas d'à l'égard de l'Autre, mais plutôt de ~~l'~~elle-même le sujet fut pris.

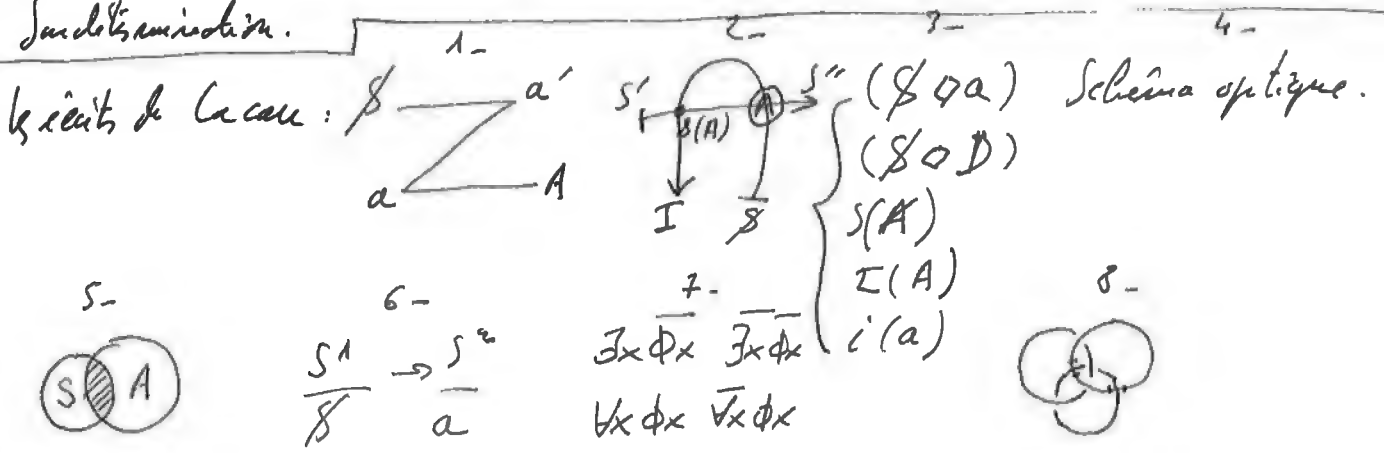
Le "Pas encore" n'est de cette voie qu'un mode. Difficultés d'articuler ce qui en rendait la raison.

L'interdit lui-même n'est qu'un mode. Celui qui vient la pensée au bonjour - Pour Antand, autre, de parvenir à penser, ~~il~~ sont ~~au~~ au-delà de l'interdit.

Net, évident, certain, que le Partout n'est pas la mère. Tout au plus peut-on dire que la jouissance de l'enfant se divise, — (Reprendre ce point). Reste que si la mère est qq part, c'est dans $\bar{I} \times \bar{I} \times$ la mère, c'est la femme, la femme idiote. C'est moyennant ces deux ordinaux de cet idéal qu'elle devient mère. Le partout,

Possible :

Sandals amir in.



- I- 1- le symbolique, l'imaginaire et le réel.
2- les formations de l'inconscient: désir, pulsion, A, introduction de a, identifications).
- II- 3- "
4- " et position du trait unaire et de la doctrine des identifications.
- III- 5- L'aliénation: les opérations du sujet et le sujet (externe).
6- le discours ~~de la parole~~ et la cause: place cruciale de (a). Critique de la psychanalyse. la maîtrise et le sujet divin.
- IV- 7- Il n'y a pas de rapport sexuel. Les "rapports" entre hommes et femmes.
8- Les jonnances et leurs discordances. Retournement de Freud: le pas-tout.
(Plus quelques autres relations: la division harmonique par exemple).

les trois actives, primum movens de ~~l'acte~~ l'acte lacrimieux.

Que veux-je ? la jouissance du maître. Ce qui caractérise le m. est qu'il est supposé jouir. Mais cette supposition est déductible de supposer sa vie, etc. est en quoi ce terme est en doctrine superflue. Le m. agit sa vie ; il agit de plus que c'est ce qui le fait parler ; double enven, mais qui constitue pour sa culture qu'il est supposé jouir : les femmes par exemple, le m., du simple fait qu'il parle, jouit, on est supposé tel. Naturellement, ce n'est qu'illusion, et c'est en quoi le maître et l'esclave n'ont pas la même position. L'esclave ne s'imagine pas du tout que le m. jouisse. C'est au contraire ce que fait le maître, qui s'en imagine esclave.

La position du maître est une position d'ataraxie à l'égard de la jouissance. Le maître suppose d'un fait cette jouissance impossible du maître, — mais il sait qu'elle lui est inaccessible. Ce qui le fait souffrir la mort du m., ce n'est donc pas qu'il soit au moyen d'accéder à sa jouissance, ce n'est plutôt que par cette accession, tout anéanti disparaît à ses yeux, et que le désir de dormir serait ainsi satisfait, par la disparition de la vision d'une jouissance dont on est maître. La mort n'est donc pas la condition de la lutte des maîtres, elle n'est qu'un moyen. S'il est important que un maître en obtenant un autre, ce n'est pas pour avoir un esclavage et être reconnu de lui — autre fonction, c'est d'éliminer plutôt la supposition de jouissance. Le maître mort, imaginativement, ne jouit plus. C'est dire qu'en fait de compte, c'est le m. lui-même qui occupe cette place dominée par son désir de dormir : qu'il se la jouissance impossible.

Le vrai sens du désir de mort n'est pas à trouver dans un sens radical où la jouissance s'imaginait de la mort, ou le contraire ; c'est plus simplement un retour à ce que Freud désigne comme l'inanimité, i. e. au monde supposé dormir, étant qu'il se la fonction subjective.

le vrai sens du désir de mort est le sommeil. Ce qui dérange dans l'apparence d'un maître, c'est qu'il vivait trouble le sommeil, en faisant passer au monde le spectre d'une jouissance, de la jouissance impossible à réaliser.

Rien d'autre que le m. se fait lui-même illusoire avec la jouissance. Non certes qu'il vive jouir. Mais il suppose qu'un autre maître jouit, ailleurs, mort écartelant, mais tout la jouissance reste comme au défi. La mort de cet autre m. n'est donc pas une révolution, puisqu'elle laisse intacte cette jouissance supposée, de son plus près encore à s'imposer, et que de plus, c'est justement elle - la mort - que le maître s'identifie comme maître, partant à partir de là.

L'esclavage jouit au m. la question de sa jouissance. Quand l'esclavage revendique de jouir, c'est qu'il est à son tour exclu de jouir au maître. Sinon, ce qu'il demande n'est rien de tel; mais simplement qu'on le laisse jouir. L'esclavage n'a pas la jouissance: il a la satisfaction de son être. L'esclavage est rationnel, il est gouverné par la loi de raison, qui est d'abord loi de suffisance à ne pas jouir. Position qui se distingue de l'abandon névrotique en ceci que le névrosé anticipe sa mort par rage de la jouissance absolue du maître, alors que l'esclavage contente de vivre (là est le malheur de ce mot) dans le champ qu'il voit falsifié de la jouissance et du désir. La mort anticipée du maître se fait donc moyen plus violent de sa jouissance du maître: en ne jouissant pas, en faisant porter dans ce refus toute la force à la négation, le névrosé cause cette jouissance impossible qu'il veut tant à l'insistance dans le refus où il se tient de toute jouissance particulière. On voit ici que le renoncement à la jouissance du maître n'est qu'apparence: le névrosé abolit toute jouissance particulièrement pour porter à la jouissance de l'absolu ce qui fait le cœur de

le renvoi perpétuel. Le désir de ⁻³⁻mort en tant que désir de dormir est
donc ce désir d'oublier la jouissance — celle là même —. Mais c'est
ce désir même qui la fait exister. En quoi ce désir est l'être en lui-même
par ses propres forces.

l'édifice est oulé; j'en ai d'une maison, un café ou un hôtel j'en sais,
mais qui s'identifie parce qu'à la porte, trois ou quatre (quatre) j'allais
de type asiatique en haïmon de robe blanche, d'argent, seules attendues
le client. J'aurais alors dans une pièce, devant une autre porte (ou alors,
c'était d'abord la première) petite, basse, pleine de trilles d'aiguilles. De
sorte que si je veux venir, il faudra que j'en aie un mois. Je proteste
auprès des jell, j'en ai de revenus au moment, de sortir par la première
porte, mais je ne peux: la salle où je suis est une sorte de grotte blanche.
La petite porte de sortie n'est plus qu'une étroite fente impatiente de
la roche. Et la première a ceci: ~~quand j'en ai elle est~~ très large-
ment, mais quand je tente de la franchir, les lats se rapprochent
très rapidement comme des mâchoires, de sorte que, quelle que soit
la rapidité de mon élan, je reste bloqué! Angoisse, je me recolle.

- SNB 74.

R. de la ville: Haute V. avec un visage comme j'y en ai mais étrange,
me dit [partie importante oulé?]

Écrite de ce dont je me misais tout frustré qui vivait. De la beauté. Argument
que la beauté tient à se rencontrer couramment dans certaines régions (exclu-
sive). Objection qu'on fait que ce n'est, en fait, au jeu d'une classe et
à ses idéaux: Juste. Mais on fait que négliçait un aspect du problème que
pour ma part je pose en le reformulant: et en faisant question de la raison
de cette frustration — à l'idéal.

La frustration de la beauté: dernière limite à nos perceptions nous
tient de la seconde mort que de l'homme qui surgit accident. Qu'une classe
qui ne fait aucune démonstration de la beauté pose ainsi l'idéal de la
beauté sur ses femmes, comprend mieux. Est-ce dire alors que toute beauté
est de cette sorte? Non pas, mais alors l'exception s'y présente comme
tragique: comme surgissement de la part ^{et du destin} de la beauté. Natus.
ultimement, la forme la plus élevée du destin est celle qui se démontre
comme misère interne du sujet. C'est ici que s'est placée l'incompatibilité
de la beauté et de la "part": c'est que cette faute est précisément ce
qui fait la beauté et que celle-ci n'est — jusqu'au point où il est possible:
— sauf dans le tragique, mais alors malgré la beauté, ou dans une
beauté seconde (contre).

Pourquoi dans ces conditions je vis de la beauté en tant que s'est
devenue impossible, est-il inévitable, ne s'efface-t-il pas? Paradoxiquement
parce qu'une telle incompatibilité, qui est la destruction du sujet, est
ce qui marque l'impasse (mais on fait la loi) du sujet. Or, c'est
ce à quoi la beauté faisait allusion. C'est à dire que le sujet est ce
qui est impossible de rendre — non — visible (non pas de se faire, mais
de se faire). Il n'y a plus là que la possibilité de se faire, qui
ultimement ne laisse la place qu'à la reconnaissance de cette
incompatibilité.

Le Tactuffe, qui ~~se~~ n'est pas si unique. Que veut Tactuffe?

Il se renonce à la jeunesse? Non, mais l'âge, ~~et~~ et c'est ce qui le précipite dans sa position. Mais pas là où l'a écrit. On voit dans sa position un semblant: le semblant de la renouveau pour à la venue à l'adulte par le désir d'une chose — une chose de l'âge. C'est une erreur. La renouveau n'est pas un semblant: elle est au contraire la marque de la division qui permet pour lui d'un refus de renouveau. Son semblant est la où se marque sa chute. Ce à quoi il renonce, c'est à la renouveau. Il renouveau forme la position de son (désir). Le semblant, où le désir, en est pour lui l'absence de la beauté, qu'il ne peut plus dès lors que recevoir dans sa division, dans le renouveau sans doute, cette beauté que lui-même a renouveau contentue dans la position d'idéal de la chose où il n'est pas, est ce qui le désire (homosexuellement) à ne en recevoir les signes que dans une position fondamentale.

J'ai, sans.

Platon, Socrate.

De la trace de pos au par de trace : l'inscription et le signifiant. De la trace de pos, négation formelle d'une inscription réelle au par de trace de l'effacement signifiant, d'une négation discursive où on manque la distance pure à cette première marque, — de l'une à l'autre : le sujet, l'autre mais existant au temps second pour avoir été compris d'abord.

L'être rejeté, noyau du renversement paradigmatique, coexistant de notre être. La femme, dissemblance de l'homme.

1- Le difficile chez Freud : de l'Esquisse à l'Acidité.

2- Vidéisme et Bien.

3- Ce que l'analyse peut faire valoir de la position des sexes :

1- Acte (matérialisme) père - femme \rightarrow garçon
 \rightarrow fille ?

— acter ici la division ϕ / Φ , encore...

2- Alors l'acte : fait d'homme ? encore...

3- Avoir de la question de poser en ϕ H et F,

4- Mais par lui, qui fait le F, lui ? Autre chose.

5- En fin de compte du désordre...

6- Questions d'H., questions de F.

7. Sans fin...

L'homme, c'est cet homme quel que chez Platon. C'est le désir qui vise à l'homosexualité. L'homme est amour de la femme, celle non imaginaire. C'est seulement au regard de la torsion platonicienne de l'homme : nous manquons l'idéal de la beauté comme un manque, que ce défaut est amour que dans Platon. L'homme est amour de la femme. Le désir est désir de la femme (separant l'homme ϕ et Φ). L'homme est amour d'un manque, mais le désir est tel que son signifiant doit prendre corps. Platon : un amour qui serait amour de la perfection ; là est l'ennemi, là,

le mariage homo.

La théorie des archétypes est dérivée de la théorie néo-platonicienne des Idées de Platon.
Mais ce qui fait sa spécificité néo-platonicienne, c'est le fait qu'elle la seule
Idée véritable est l'harmonie masculine/féminine réglant l'univers.
C'est ce qui fait son lien au mysticisme oriental.

Mais Platon lui-même échappe à l'ordure de cet occultisme en ceci qu'il
ne dirigeant vers l'Idée dernière, il ne rencontre que l'Une, et aucune
"matière". Son homosexualité, celle, essentielle, ^{de} la philosophie, est
ce qui ici triomphe et permet la philosophie, la seule. L'homo-
(sexualité) est fondement du même philosophique. Elle compte avec
l'ordure mystique. Ce n'est que moyennant ce détour — la
vérité pourtant de l'Idée, ce n'est de ce fait qu'une christianisation
une qu'elle réapparaît, et que la philosophie rencontre sa vérité,
le rapport de l'homme à la femme s'y trouve parallèle de ce fait (dans
le christianisme) en d'autres termes que ceux de l'ordure — en termes
de vérité, ce qui n'est malheureusement pas la même chose.

Le christianisme n'est pas une religion où le male et le
féminin s'accordent. Ce n'est pas ici question d'amour entre Dieu et
la Vierge. Il s'agit question de rapports du père au fils,
de vérité autrement dit. Cette conjugaison de la vérité dans le rapport
à l'Acte, que la philosophie effaçait pour une part, n'implique
ici nulle ordure au fond, — pas celle du mysticisme.

Quelle requête liminaire à l'existence du v.s.: pourquoi y a-t-il des hommes, des femmes? Qu'est-ce qui donne des sujets selon un dirige tel?

Le psychanalytique n'est pas rhétorique. Ce qui est essentiel en elle, c'est le paradoxe du complexe de castration. Le point de départ est ici simple: une impossibilité (au réel) à ce que les effets idéalisants du sujet soient entraînés un sujet primordial qui n'est que ce qui reste en-dehors de la demande: des corps? - peut être. Autrement dit, il y a nécessité (impossibilité d'abord) à ce que le parlant perde une part de son corps: c'est ce par quoi il est parlant, ne parlant rien d'autre que cette part perdue elle-même, ou se s'indique comme tel. La castration veut dire cette reconnaissance, qui peut fort bien être rejetée par qui se nomme, au-delà de la limite, aux effets idéalisants du S^a: importance de qui s'adresse la loi.

Si l'Autre désigne est ensemble des S^a, question à reprendre, le problème est alors de savoir pourquoi l'Autre se constitue comme corps. Mais est-ce bien qu'il est joint du corps de l'A? N'extrait-il pas plutôt que lui joint d'une ^{d'une part} partie de (mon) corps? Pourquoi il en soit de l'après, pourquoi est-ce d'un autre corps qu'il est joint?

Déjà de l'analyse : l'a. ne refuse pas son désir. Ceci pour la raison que le désir ne peut être refusé : — S'agissant de l'a., sans l'effet de la demande de l'Autre. Mais ce qui est refus de l'importation de l'a. peut être même, n'est pas son désir mais son Bien = son désir est au-delà, et c'est pourquoi il refuse le "refusé" : il n'en est rien. Seulement porte. tel le désir à la puissance réelle qui est la mesure, de confiance au désir. Il ne faut ainsi, sans s'en douter (matière) que donner cours à son désir; — celui d'un il peut analyser. Ce désir (de l'analyse ?) est désir du désir de l'Autre. C'est ici que commence l'analyse.

Il convient pour aborder ceci de bien voir : — que le désir est indestinable; — que la pulsion a une entée constante : qu'on ne refuse donc pas le désir; et que le pulsion, refusé, ce n'est pas le refus.

Bien : rappelez ici que l'analyste livre à son désir est — non aimer mais amant : du désir de l'Autre. En tant qu'aimer il est objet. Mais c'est ce par quoi il supplie à la déclaration qui le fait amant. Ce qui le met en position féminine, n'est donc pas d'être aimé; mais amant.

L'analyste donne à voir ce que le désir, ainsi il se manifeste (il représente) non comme aimé; mais comme amant. L'écrit est ce que le désir, manière de représenter, nommément l'écrit de l'écrit avec le désir de l'Autre. — Pourtant : Socrate, celui qui n'est pas?

Devenir (a) : voir ce qui refuse, voir ce qui est désiré. (Désir de mort). Le "contatransfert" est le chemin de ce que l'analyste devient (en comprenant pas) en tant qu'il (s'identifie) à cet (a). Pourtant ici, question de J.D., collation.

Que la supposition soit ce qui refuse opère le désir, voir ce qui fait obstacle à une telle théorie.

Pas de préclusion de la construction, car la construction est opération, non S^1 . la f. porte sur un S^1 . Que le S^1 croisse en son opération, — la réciproque n'est pas vraie.

- D'autre part, nous pourrions ne pas recourir à la 8^e fois : parce que la 8^e est de nature négative, qu'on ne peut en faire l'énumération. Le N.D.P. fait exception, car il est ce d'où procède l'Un. Il est le seul qui soit aussi normal.

La première fois : il n'y a pas - la première fois, la première fois est une condensation (métaphore) de nos malheurs ou de nos joies. "Faire poids" : métaphore de la métaphore (Th. du Sym. de Jons). Le privilège de cette métaphore : ce qui fait poids. Comment le symbole le ferait-il dans le réel ? La première fois n'est que la métaphore du discours de l'A. au bout que c'est de lui que procède tout effet de marque. Elle est donc la métaphore de notre histoire (mémoriale) - en tant que nous passons à l'autre du passé - (ce qui a été) le nous se répétant (a) de notre histoire. Or, ce qui vient se répétant est un peu vide qui nous anime, diminue. Enfin de compte, - impossible à ad-venir. La première fois (comme tout événement) a donc la structure d'un : il n'y a pas ; il n'y a pas - la première fois. L'effet de marque est ce où nous même le signifions, par nous-mêmes. de notre être de sujet, nous en 8^e. La première fois n'est que la supposition qu'il y avait la cause, ce qui est vrai, mais ne se voit pas.

- Pulsions "sexuelles". 1. Marquez nous d'abord ^{que dans} ~~que la pulsion~~ l'incarnement
même au repère la sexualité n'est qu'une plante intérieure. Que de plus,
ce que la pulsion repère n'est rien de (sexuel).

2. Mais remarquez qu'il y a des positions d'H et de F.,
et que c'est lui qui se pose la question de rapport (à ce niveau de l'Autre),
mais que c'est lui aussi qui doit être pour la question de sa propre existence,
et surtout au niveau de la pulsion partielle.

3. Là, marquez l'auto-nomie entre le premier terme et
celui, dernier, que le même J.D. : que "l'énergie" manifestée comme bord
pulsant dans la pulsion est la libido (sexuelle?), i.e. la force de
exemple un champ dont la mesure est la pulsion. C'est à ce point que se
présente la vraie difficulté quant à la nature "sexuelle" des pulsions :
que rien n'autorise à faire des pulsions partielles de sexualité, mais que
l'énergie définitivement, rendant possible la nature de la pulsion est
au-delà de Φ . Qui à nouveau nous invite à poser l'économie du
sujet ou d'autres termes que ceux d'une énergétique naturelle, voire
psychoanalytique. Si nous devons tenir que Φ est le résultat du rapport
des sexes du Möbius , c'est donc déjà à ce niveau de cet être-là mais
dans l'opération de Φ que la pulsion est rationnelle (entre autres).

Ce n'est pas l'important quant : de savoir en quoi Φ
définir une pulsion qui ~~posséderait~~ ne représente rien de la "sexualité".
 Φ , est-ce du sexuel? Que serait le sexual si il existait
Qui est le sexe si il n'est pas représentable? Qu'il n'y ait pas deux sexes,
puisque à critiquer. Déjà nous pourrions définir la fonction de la "différence"
sexuelle. Mais encore de dire pourquoi c'est Φ , i.e. qqch. qui est de la
nature d'un sexual-inexistant! - qui devrait ~~être~~ le dérivé du
rapport du sujet à son ex-istence. Nous invite à poser que ce n'est un
différence - nique simplement -, ni deux-sexes, universel de fiction,
mais rapport, qui est en jeu. Ceci à un niveau qui est celui d'une
mécanique d'univers abstraction et de concepts des deux identifications,

(réduisant la question de pourquoi), - mais qui se ramène juste d'une manière
centrale dans l'amour. Pourquoi cela? Son lien à la sexualité (si l'on veut
à l'impersonnalité) de l'idéalisation de S². Mais pourquoi l'amour est-il
"sexualité"? Ici où il ne s'agit pas de sexe? Pourquoi cette exigence du
sexe dans l'acte d'amour? Répondre par le S² Phallus, c'est ~~pas~~
justement tenir la question pour résolue. Est-ce simplement
parce que l'acte implique la fiction obligée de se tenir pour me?
... C'est de là que la fiction se "sexualise".

... Réponse générale: c'est dans la mesure où le sujet est pris dans une
situation qui lui impose de tels idéaux que dans l'analyse, la position
du passage des phallus à la fiction n'est pas gratuite. On est bien sûr
renvoyé à la question: quelle est la situation? Si on ne veut pas dans
l'analyse, mais tenant par le lien du maître pour formation
linguistique transitive, on est renvoyé au même point: - Alternance linguistique
("culture" juvénile) - structure (phallus du jugement primaire) et
position latérale du non-représentable).

- Toujours trop de raisons, de trop peu de faits, pour trop de conséquences
(nécessairement originaire). Pourquoi le schéma de raisons, d'un côté
comme de l'autre? ~~car~~ On ne voit comment répondre, sinon par le
renvoi à la fiction. Partant alors à expliquer la caractéristique inéluctable
de cette fiction, au point qu'elle fonctionne dans le réel... la matérialité
de S², le réel dit, est en matière de fiction. Le "fictif" immanente
de peu de faits au regard de sa nature, mais que lui-même soit localisé
en dehors d'elle. Pourquoi?

le pollème de l'adignation "hétéro" de S^o à la nature de sujet, qui ne faisait question dès l'abord du S^o: trouvant étrange l'étonnante analogie de S^o à la topologie du S^o au sujet des 14 formes de réel.

Remarque que le pollème est précisément ce qui est postulé - proposé - dans l'axiome lacanien: l'incorporant structure comme un langage. Le comme n'est rien d'autre que la trace de cette postalité.

La doctrine de la suppléance présente le gros défaut de s'inscrire dans la perspective imaginaire d'un amplement possible du défaut. Elle imagine, même le symbolique. Le "supplément" est donc une formation imaginaire, qui contredit tout ce que nous avons à apprendre de la raison fondamentale, en tant qu'elle met au cœur du sujet une libido qui n'est pas jouissance en un plus, mais qui est le surplus qui annule, rend vain, voire néfaste toute "satisfaction" d'une demande. C'est à partir de ce renversement, qui est le renversement fondamental de la question de l'advenir psychique, que la suppléance doit être pensée, donc interrogée. Platonici, meilleurs recours. Et au-delà reprenant la question du réel en tant qu'il fait séduire, c'est ce qu'il faut voir, à la différence. Refus d'une perspective économic: la répétition porte la mort au-delà de tout calcul; le sexual ne se laisse pas définir. Le "supplément" est ce qui creuse le vide.

L'importance de la question de l'adignation apparaît par exemple à ceci: de nous amener à questionner ces processus primaires (métophore, métonymie par exemple) sont un simple fait de rencontre, à admettre comme pt. d'entrée de notre travail, ou une entrée, il faut préciser une reprise (celle que nous avons faite avec ID) qui nous porte à démentir ledans au aspect structurel du rapport subjectif à l'existence: affirmation (de) par la fin. De ces anciens problèmes, arrivant à un déplacement de la question.

du langage, M^r et M^e n'y sont pas des personnes intrinsèques de l'essence même
"historiquement" de la relation d'un sujet à la jénis-sens, ils sont les personnes
premières dans lesquelles à l'occasion la langue est prise, dont elle est travaillée.

Ce déplacement présente un grand danger : régresser à un point de vue pré-
lucide de l'incarnement et des personnes, pour autant que la langue y
est déplacée en son simple aspect matériel. C'est déjà là le danger du
travail de Silenus.

Mais de même que ce travail, le nôtre déplace la question de la
langue vers ce qui en ne peut rien dire, ce qui la dépasse. On ne peut
la langue, ni même langage, mais posés d'un "logique" où les
termes de la linguistique sont matérialisés — résultant "historiquement" il
est vrai de ce travail des logos.

Ha - nous - au / Pas plus d'un - (Pour Majid, Elie, et Jean) - 1 -

1 - le troisième homme: Polixène, Platon, Aristote.

origine ^(sophistique) (mégacléenne) de l'argument: "Parménide". Préface, p. 1/22.

lié à la critique de la science des Idées de Platon.

a/ "l'homme sophistique": on reconnaît encore ici la caractéristique sophistique de l'argumentation, fondée sur les jeux de langage.

b/ "Si l'homme tient son être d'une participation": l'argument n'est pas clair.

c/ unicité de la forme ("le lit en soi").

d/ Pour le Timée (?)

Enfin, dit l'auteur, le sophisme à infinité fait le fonds de l'objection des 3^{es} hommes.

Chez Aristote: Métaphysique p. 82 et 827.

"Si tout élément commun à plusieurs choses ^{est} ~~est~~ est au rang de substance séparée, - ce qui est commun à l'homme sensible et à l'homme - en soi - produira à son tour un troisième homme. // Ce qui est commun à ce troisième à l'homme en soi et à l'homme sensible, à son tour un quatrième homme, etc."

D'où a contrario la nécessité de refuser de faire de l'être tout autre chose qu'un universel: "rien de ce qui existe comme universel dans les êtres n'est une substance" (Ar. p. 827).

2 - L'argument d'Ar. est en son fond nominaliste: critique des réalismes des essences.

Ordre en (Vax p. 72/73) présente un argument semblable à celui d'Aristote: N'admettez que les individus composés d'atomes; refusez existence aux classes et classes de classes, etc. .

En effet, soit un ensemble de 5 atomes a, b, c, d, e . On en formera par exemple individus les éléments: ab, cd, bc , etc., abc, abd, bcd , etc. (jusqu'à 5). Sinon déjà: $2^5 - 1$ entités supplémentaires!

Et rien n'empêcherait ici d'entamer classes de classes de classes, puis classes de classes, ~~de~~ formant ainsi une profération infinie d'entités nouvelles!

On voit ici le caractère profondément nominaliste de l'argument d'Occam: "Nous n'avons entre nous qu'un monde" ^{de} faits necessairement. Le nominalisme, dans sa nature, se refuse à "réaliser" un trop grand nombre d'êtres. La question qui se pose alors n'est à lui est de savoir en quoi il fonde la réalité de ceux qu'il reconnaît.

3 - Le Par-les d'un chez Aristote. 1, 3 (deux).

On reconnaît chez Aristote la racine de l'argument occamien, faisant inopérer sous la forme du Par-les-d'un. Citation:

"Ni la matière ni la forme ne sont engendrées: je veux dire la matière et la forme prochaine. Tout ce qui change en effet, est qqch. qui est changé, par qqch., en qqch. .

3 -
Ce qui change le changement a lieu, c'est le mystère prochain ; ce qui
est danger, c'est la matière, et ce en quoi elle est changée, c'est
la forme. On va à l'infini si on engendrait non seulement
la sphère d'airain, mais encore la forme ronde ou l'airain ; il faut
donc s'arrêter.

Ce : "Il faut donc s'arrêter", d'une division pure (poiesis),
c'est le pas-plus-d'un.

On voit ici que le Pp. d'un est la fonction qui résume
et s'oppose à l'interdiction des causes infinies.

C'est ce qui est traité en L, 2.

4 - les causes infinies. (L, 2)

"Il est évident qu'il y a un premier principe et que les
causes des êtres ne sont pas en nombre infini."

Car : 1 - la cause de toute série comprenant des intermédiaires
(en nombre fini ou infini) est nécessairement un terme
antérieur aux intermédiaires.

2 - Or une série de cause infinie "en remontant" n'aurait
pas de premier terme : tous les termes sauf le dernier, seraient des
intermédiaires.

3 - Pour une telle série n'y a pas de cause.

(Problème à examiner du descendant et remontant).

Alors : "s'il existe un terme final, il n'y a pas de
progression à l'infini, et s'il n'existe pas, il n'y a pas de

- 4 -

cause finale. Mais ceux qui posent une série infinie ne s'aperçoivent pas qu'ils ruinent la notion même du Bien. Et pourtant personne n'entreprendrait aucune action s'il ne devait pas arriver à un terme. Une intelligence n'est absente de telles actions : c'est toujours en effet en vue de qqch. que l'homme agit, du moins l'homme rationnelle, et cette chose est une limite, car la fin est une limite.
(p 114-115)

Ex: infini en acte (par addition) et infini en puissance (par division) — Cauter et son refus : sa limite à lui. Notre article : le principe d'unité généralisé à un infini quelconque.

Etc.,

- 9/5/74.

~~Cette difficulté est
insurmontable pour l'homme.~~

- coincidentia oppositorum

- Ce n'est pas que l'acte refuse la jouissance
c'est au contraire qu'il l'estime insuffisante. Et
quant il une disposition ⁴ postérieure, elle
surmonte cette difficulté de la jouissance peut se révéler
pour lui. Pourquoi est-ce qu'il ne lui est pas qu'il
puisse l'opposer d'une jouissance au-delà. Et pourquoi
les deux difficultés de la jouissance l'une ou justifie-
l'autre dans une situation qui se présente comme
deux faces, on les oppose l'une à l'autre de la liberté de
sujet l'une à se conjoints à la plus radicale des exis-
tences. (Deleuze).

La difficulté est ici de saisir presque
le mystère peut-être très être autre chose
dans le mystère de la procession, ou dans celui de
la parole. C'est bien sûr à concevoir les deux
difficultés qui ont telle ambiguïté ordinaire. Il
faut ici supposer avec l'un que l'autre n'est
de l'A. l'un est la forme limite des séries
universes qui ^{et} ~~qui~~ ^{qui} ~~qui~~ la répétition infinie de

l'appelle la jouissance. Ainsi, on admet une logique
(qu'il ne faut pas élaborer trop facilement), de contradictions
se coïncidant : la ~~fin~~ extrême de la fonction perverse
représent ce qui le défait : A.

Il y a ici pourtant une difficulté essentielle
à ne pas manquer, celle qui met en cause une telle
logique : si la fonction peut être assimilée à un
refus de la marque de l'Autre. (on voit de ce fait paraître
aussi);

si d'autre part la jouissance (mystique) est
de ce fait qui se signale par l'absence de
l'A,

- comment définir le paradoxe qu'il y
aura doublement A, d'une part dans l'abandon
des S (A) de la mystique comme processus
de la fonction perverse, d'autre part à affirmer
que la jouissance (mystique) manifeste une exclu-
sion?

Or voici que nous retrouvons la difficulté
difficulté à propos de la place de la jouissance -
féminine.

Il nous en tenait strictement aux ~~les~~ ^{un} en effet,
il est strictement impossible de qualifier de folle
(psychotique) une telle ^{si} jouissance: car ~~elle~~ ^{elle} ~~aurait~~ ^{aurait} d'une
conclusion ~~comment~~ ^{comment} pouvait-elle ~~signifier~~ ^{signifier} se conjuguer
à une fonction qui, de l'Autre, manifeste la ~~forte~~ ^{forte} ?

Ainsi notre nous nous ici le ~~principe~~ ^{principe} ~~lié~~ ^{lié} à
la nature du principe d'illimitation: instance productive
d'identité, ~~conquies~~ ^{conquies} ~~de~~ ^{de} ~~fonction~~ ^{fonction} ~~de~~ ^{de} nature de ~~de~~ ^{de} ~~de~~ ^{de}
diacritique fondant-elle, en y apparaissant pure,
requiescente prout le point d'arrêt de la ~~forte~~ ^{forte}
du sujet, dans la psychose ?

Silence: rapport éthique (Liget): ~~signifier~~ ^{signifier} la
autogénese du rapport à la loi. Ce ~~qui~~ ^{qui} ~~seul~~ ^{seul} ~~permet~~ ^{permet}
d'expliquer pourquoi ~~la~~ ^{la} ~~fonction~~ ^{fonction} ~~est~~ ^{est} ~~productive~~ ^{productive},
quand elle ~~est~~ ^{est} ~~la~~ ^{la} ~~plus~~ ^{plus} ~~étrangère~~ ^{étrangère}.

- Transfert : la position qui fait du transfert une répétition ~~de~~ ^à ~~absolue~~
~~qui~~ ^à ce qu'il n'y est personne à répondre du transfert. La manifestation
est nous, au lieu d'être l'aboutissement de cette perspective. Et il y a là du
mal. Mais de "l'incident", on fait de l'autre plus : il y a une lutte au
transfert, et à cette position d'un ~~normalisme~~ ^{normalisme} très fort. Elle n'est rien
d'autre que l'A lui-même : C'est lui qui a pour effet que la lutte du
transfert ne se fait pas sur de purs fantômes.

Mais on peut se demander: et s'il y a une cause
de cet A que précisément il ag aprix (nominal) sur les figures de
nos songes: En effet, quel ne serait du caractère l'Autre ~~la~~ l'une?
telle est la question ultime, c'est, à travers elle.

Dans la rencontre, ce qui est extérieur, c'est, et toujours ainsi
 qui n'est pas l'Autre, cette énonciation précisément que l'Autre
 est l'autre. Ce qui exige que le transfert ne s'opère, ce qui le ~~soit~~ comme
 à sa fin, c'est cette lutte interne. Le semblable n'est ainsi mani-
 festé que sous un seul aspect: c'est le fait que l'Autre est l'autre
 et qu'ainsi seul on l'incarne que cet autre est incarné dans
 la relation, le sujet étant par là renvoyé à un renoncement de
 la transmittibilité.

la tranquillité.

Il faudrait donc d'éclaircir ici ce qui se passe au moment de la butte: ce sont là des termes qui forment un nœud essentiel. En particulier, le fait que le sujet soit rejeté, que ce soit la silhouette qui le frappe, est essentiel à la reconnaissance par le support du transfert du statut de mainmise où il était assis. Le sujet dans son transfert est donc ici celui qui est joué. La position d'où il se voyait maître du jeu, jusqu'à décliner dans son fantasme la figure de son sujet (Révolutions 14/15) lui revient ainsi dans le ciel, au point même où il l'attendait, — (ce sujet) —

- 2 -

le surprenant pourtant. Ici est l'absence de la répétition, que ce qui
surprend était le plus attendu. — Ici nous avons, une détermination (p 80/81),
lié au fait que le point où il se voyait nuqué n'était pas celui
où il le sera. (là encore, problème). Qui surpasse à tout le moins que le
rejet de son fantasme, est le seul acte qu'il pourrait formuler
dans l'impasse de sa demande. Et fait sur des faits que le point où
il se constitue comme rejeté est la forme "supérieure" de sa demande
d'amour. Que la dilate qu'elle formule lui-même, que de plus
elle le fasse comme souffrance, —

Les quatre concepts et leur transformation:

{	Incarnement	→	pulsion temporelle
	Rejetition	→	<u>tuché</u> .
	Transfert	→	temps de formation lié à la temporalité de l'amour.
	Pulsion	{	source → constante.
		objet → fait le ton.	
		source → bord, montage	
		but → quelque chose	

PULSION/REPRÉSENTATION. La psychanalyse n'est pas une doctrine des
éléments de la représentation. Mais elle s'occupe de ce problème premier,
qu'est devenue compte de la "présence" du sexual dans la constitution du
sujet. La conséquence minimale en est de formuler que le sexe n'est
pas représentable "dans le psychisme". Si l'on doit donner au premier sens
à cette expression, c'est de dire qu'il n'y a pas de représentants
incarnés. Reste à formuler le privilège de cette situation du représen-
tant de la pulsion.

Néanmoins ceci nous amène à une position générale de départ:

- Pollux : d'ici à nous la réalité de ces quatre termes.

Le plus difficile s'annonce comme la pulsation de l'I^{er}. De prime abord, on me la vit que dans un : "Je suis de nouveau moi-même". Le processus du transfert, c'est le ~~processus~~ le temps de la pulsation. Il restera à ne pas manquer le privilège du transfert dans une psychanalyse, pour en différencier son retour dans toute vie. On a d'autre part montré que ce qui s'accomplit dans le processus, c'est la récession de la pulsion et l'émergence de troisième moment du "nouveau sujet".

- Le point : bien relevé par Guille qui, en terme de l'amour, ce qui est qu'est dans l'Autre au point de réel indésirable, c'est le désirable même, qui est amour, c'est là le point important, le désirant lui-même. D'être de désir en ce sens qu'il est le désirant à la seconde puissance, est l'objet ~~potentiel~~, cause du transfert (en fin de compte seulement). -

Raison de la distance pour le "dehors" pour en venir à la production de cette cause : difficile. En général, peut être lié au fait que le désir est désir de l'Autre, et que par conséquent le sujet ne s'est constitué comme désirable désirant que par le désir du désirable : le désirable efface le désirant tout en lui faisant place comme tel, moyennant quoi, par un retournement plus ou moins, le désirant ne pourra (s'adresser que dans la distance d'un désirable autre, (et même : Autre).

~~processus~~ - "Renouveau" : L'importance de ce que K. nous présente dans C. et T. tient en ceci : de nous expliquer la renou-
velation prétendue au désir.

le "chevalier de la foi", sur le bla-bla liste des châtiments du religieux,
nous présente en effet le paradoxe du désir. C'est au point où la
"foi" est articulée en deux mouvements, que les choses jouent.

En effet le premier mouvement de la renunciation est finie,
qu'est-il ~~pas~~ renouveau révélation infinie? — De quoi à nous
parle-t-on (ce que signifie K.), mais de la particularité où
il s'est originaire. Ce qui est aboli, c'est donc l'objet, devenu
dis-lui dans ce mouvement pure indifférence (celle de l'objet de
la pulsion). L'objet, aboli, la existence n'en est pourtant pas moins
maintenue: le chevalier ne saurait renoncer à son identité. Ici,
K. nous lie magistralement les méismances nécessaires du
monde à l'entassement où le désir se constitue. L'impossible
(la cause) devient ainsi dans ce mouvement possible (idéal) ou
sans en passant de la réalité au réel, il devient absolu:
tel que nulle abolition de ses figures contingentes ne le fait que
renvoyer plus insistamment. Le désir devient ici désir à une autre
puissance: aboli en l'histoire et maintenu son mouvement, en
quoi il consiste. Il n'y a donc pas d'histoire du désir (il n'y a
qu'histoire du désir) car le désir est ce qui se dissout à l'abstrait —
avant de son histoire, comme le non-sens sans au-delà au quasi
constitue son existence.

La renunciation ne signifie donc nul renoncement au désir:
elle signifie au contraire que c'est pour autant que la condition
contingente est renoncée — et elle l'est nécessairement pour
qui parle, que le désir est ~~non~~ advenu.

Pourt. Et, est-il ici possible d'avancer que la nécessité est celle
qui n'a trait à ce premier mouvement: le réside l'idéalisme de la
mémoire.

- Il est évident qu'il faut ³ permettre aux femmes et à nous-mêmes, dans notre postmodernité, de créer un espace où elles pourraient échapper à la commercialité de leurs marchés sans pourtant les laisser retourner au silence. Condition de notre vie, hors de l'impasse où nous avons heureusement trouvé refuge, de poursuivre.

6-9-74.

XI, 160: "C'est au niveau de la réalité du système hémionostatique que la sexualité a été en jeu que nous la forme des pulsions partielles." Prendre ceci avec XI, 231 et XI, 152(1), sur le bi du plaisir.

XI: Il faudrait tout reprendre du problème de la pulsion par l'opposition centrale: amour/pulsion telle qu'elle s'imagine p 173. C'est à cette condition seulement (par l'introduction de l'amour) que peut être ~~révisée~~ ^{révisée} la question de identification (die äussere Reize) et la manière dont la répétition ~~se~~ intervient dans la pulsion dans le processus de transfert, (ici Koakuyard est allégé).

Il faut d'autre part (c'est la même chose) voir la manière dont la pulsion joue par rapport à l'Autre dans l'Idéal: reinde identifikation.

Prendre la différence.

Intégration de la pulsion dans le champ du narcissisme / plaisir - si le champ est unitaire, ce qui est le cas primitivement.

L'humain fait l'impossible comme l'hygiénisme fait l'homme.
C'est la nature de ce qui présente à la pensée. Ceci nous porte à la
question de ce point commun d'un "jeu": semblant? Mais qu'est-ce
qui entraîne ainsi tout du rapport à la cause des et deux positions?

Naturellement est à penser: ici pourquoi l'impossible est ici
le jeu - mort - auquel on s'identifie. Remarquable que dans les
deux cas de ces notions, ce soit entre la question du jeu - comme
l'homme, comme l'exception, que s'articule le commencement du
symptôme. Là est peut-être la que le symptôme a de peu
vul. Restent à penser comment est un tel présent le réel,
en est là l'essence du symptôme.

La nécessité de penser la pulsion dans les termes de l'éthique est
celui d'un être, du sens d'un appel à qui nous tire à la mesure
d'un subit, apparaît mieux devant l'objection qui ferait de la
pulsion l'essence du fascisme. Donc s'impose en effet l'idée qu'elle
soit à dominer, à contraindre, absolument de ce qu'est le porteur
du f. La pulsion n'est pas à dominer, mais à subliminer (sans
nécessité): le statut éthique lui-même est assomé de tout point par
sa nature, si la conscience s'origine dans l'extinction du
symbole. Ce qu'est le fascisme. C'est un autre de l'homme lui-même
aux effets du narcissisme, et du S.^u en tant que le réel est,
sans ces dévances, rejeté.

- Pourquoi y a-t-il dans l'amour, même d'aimer? ou bien encore, pourquoi le transfert est-il le passage obligé de toute analyse? Pourquoi tout avènement du sujet au lieu du savoir implique-t-il un Autre?

L'illusion centrale de l'amour, est-elle d'aimer, ou de se croire aimé? Le sujet supposé savoir est à ce jeu, peu locataire. Pourquoi ~~l'analyse~~ est-elle supposée allant? Ceci implique la précondition: où le penser sinon? le SS ne peut donc pas dire "je", il ne peut être perçu que comme formation tirée. - Pourquoi, s'il est vrai que l'analyse est le savoir inconscient?

Le chemin du transfert: "être investi". On y suppose un quelque chose qui soit adéquat à soutenir le rapport d'amour où l'on s'engage. L'impossibilité de déjouer la face ambiguë du savoir ainsi supposé en a lieu, en tant qu'il est tenu pour pure ignorance.

Se satisfaire: s'il n'y a pas, en dernière instance, de principe de plaisir, ce qui (se) satisfait vise à un satisfaisant.

Revenons ici la question de la répétition à partir de la perspective hystéro-fascistienne. Lui redonne, comme un nouveau départ, un sens concret, qui doit nous ramener ensuite à sa portée absolue.

Se faire est en fait de compte la perspective de l'éthique traditionnelle, en tant qu'elle identifie les conditions du Bien au plaisir, à l'existence de l'homme linéaire du possible. Elle ne introduit la perspective de l'Idéal (du moi) que dans l'affirmation d'un retour dernier à la satisfaction. C'est là le mouvement de Job; ce n'est pas celui de Nietzsche.

Etc.

L'homme, la femme, sont figures linéaires du rapport sexuel: on ne peut y échapper. L'H et la F n'existent pas. Les femmes n'existent que comme Φx et les h. que comme $\exists x \Phi x$: Un h. - Sinon, ils reviennent aux figures de l'impossible. Un h., une f., c'est la solution la moins impossible à exister. Mais il faut expliquer ce qui pose de la division des parlants la deux dans qui, par un fait d'aliénation, ne peuvent échapper à cette division.

Ideas of identification.

Conte p 109: le second mode d'identification, régressive, à l'objet, est donc l'id. au trait unaire. Point important. Ça permet de faire l'accord avec le texte de Conte et surtout avec le séminaire sur l'Id. le texte de Ecrit.

- Reste alors à en distinguer (ici: E) la première, au S^a Cont^a puisant de la demande.

Conte 110/111: Je ne peux lui accorder pour l'instant ce point du S^a. qui manque. Cela n'est nul part dans Lacan, c'est contraire à la doctrine. D'autre part, la connaissance en est qu'on ne peut dire que l'enfant s'identifie à la bolée comme absente. C'est plus complexe.

4 p 111: Je ne vois pas ce 2^e temps du cerne. Or, si l'id. est astucieuse (mais pas claire) elle obscure le texte de Lacan, au point même de prêter l. l'obscure: de la trace de pas au pas de trace, d'une négation à l'autre.

→ On me demande d'écrire du cœur. Cependant la psychanalyse m'incite que ce qui touche au cœur ne peut que s'écrire, non pas faut ~~que cela~~ en qu'il en parle, mais plutôt qu'il y revienne, — frappant.

Ce coup au cœur de la beauté, cher à telle de mes connaissances, comme familière de la rencontre, est ce qui d'abord m'agit à Bonnicux. ~~En~~ Rendu compte dans les termes de la rencontre (analytique), est ce que je comprends.

Oix des points.

Rêve, du 14/9/74: Pays du rêve. Futich Aumont, chez Jean-David peut-être, m'annonce (on est - à quelq'un d'autre), qu'Elizabeth ne viendra pas. L'air comme joyeusement étonné, à faux peut-être, je dis: "Ah bon?" Pas moins gai: "Ah bon! Ah bon!..."

Et je me réveille, reprenant la comédie de la peine soulevée par son absence. Mais cela n'est plus que jeu.

Quand j'étais troisième du triple
Ce qu'on m'a écrit ou qu'une fois
Moins inouïe fut la seconde
Mais la mémoire me l'oubliée pas
C'est comme si j'avais été la première
Elles m'en accordaient le ange
Mais de ce tiers disparu, j'ai perdu la première chana
Et elles vont à nouveau trois
Ayant retrouvé la première joie
Mais plus jamais nul ne verra
Une telle parfaite rencontre
Et désormais elles vont par deux
Laidant rien de ce qu'elles furent.

Il n'y a pas de première fois

- Quelque chose à quoi on ne joue plus rien: la répétition,
à la différence près de la souffrance.

Pourquoi écrire?

Eclaircir ce que j'ai aimé, à défaut d'être plus rien.

Quel jeu m'a-t-il joué? Lequel ai-je joué?

C'est pourquoi je m'arrêterai que dans la mauvaise foi. Ainsi rien
m'aura dit que de ce premier point de vue.

Faut-il me.

Auquel on ne jouera rien.

Et on ne recommence pas. D'un devoir à faire: savoir quoi refuser. Que
de plus il faille valoir - mais comme conséquence d'un refus, la
relation de force, n'est pas renoncement. On ne peut qu'ignorer dans
le refus ce qui ainsi résisterait malgré soi. On ne renonce pas: il faut
seulement savoir valoir les conséquences de ce refus de renoncer.

S'adresser à soi-même par l'intermédiaire de la mémoire.
De cette reprise, on ne s'il faut de l'aller le soi-disant j'ai fini-
cation à l'autre. Et ce qu'il y a de ravagant dans ~~l'écriture~~ son
écriture. Je ne sais pas le dire. Mais quelle solution reste-t-il, de
cette construction à la jalousie ne venant qu'un rejet? Reste de
partir; reste de —. Mais le temps n'efface rien. Et la trace
reste pure de la rage, qui venant à tout homme, de relire.

Il n'y aura pas de lien sur ce point, d'homme à femme.
Restera la rage. Soit que l'écrit en s'en fixe la raison, et il revi-
endra à reconnaître ce dont pourtant il parlait de ce que seule la

femmes valent. Mais au prix d'une existence dont je ne veux pas.
Je ne veux nulle amitié: je veux la trace de l'amour.

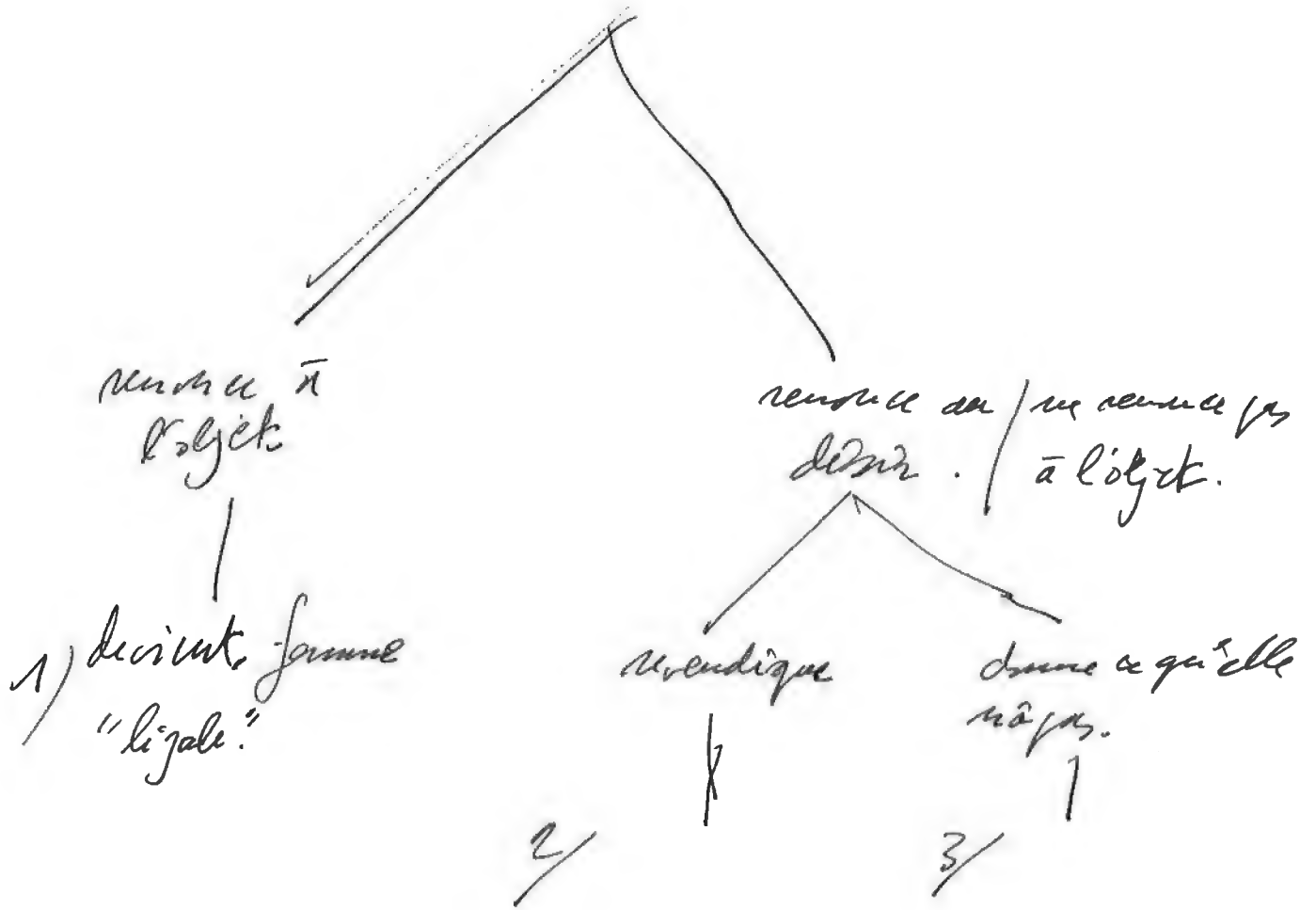
Soit qu'il manque ce point. Mais ici est le sans-espoir,
où se perpétue, se dévalant, la haine éternelle. On ne peut se tuer
que du jour où ce que disent les femmes est rejeté. Hélas, par amour
un espoir d'y atteindre, à cette heure.

- Question de J.D. sur la "sexualité féminine": "Si la psychanalyse est en question" l'usage de la parole"; - la sexualité féminine questionne et fonde la notion de sex et de jouissance.

- 1 - Pourquoi une "sexualité féminine" ?
- 2 - Issue d'un problème : celui de la pleasure principle et de la castration.
- Pour Freud, H et F partent par la castration pour le désir.

3 - Objection à Freud : la jouissance féminine et la castration.
Il y aurait indépendance de la jouissance féminine et de la castration.
Ainsi Jones fait de la pu.Φ chez la fille un effet de refoulement, secondaire / à la jouissance primaire.
(E687(2))

(Aussi Scil. I, 66/68) (Puis 76/78)



~~renonce~~

~ renonce à l'objet → identifications.

renonce à l'objet (père)
obtient un enfant.



amour pour le père p. 9 ~~etc~~
renonce à ses pulsions.

identification au père.

revendique l'objet :
↓
homosexuelle

— aime pour ce qu'il est
homme à qui elle préfère
↓
femme ou homme de l'avenir.
accepte de ne pas avoir d'enfant

— Envoi des Pénis, extraction.

Extrait de la femme Jean C. O.

- 1/ Souhait que le détenu soit au véné - F.
2/ Avoir le plus de vin, — P.
3/ Enfant du père. — C.
— — — P101.

fronts naire d'avec un enfant du père.

qui per callem santa.

l'acier de fer est mis en place d'un fer à cheval

qui est dans le jacobson qui annule le ϕ .

Pardes v. s. duns le fantasma cu SGA. Pz de Pa
duns le fantasma. Son adde poud coler.

-1-

Il n'y a pas de rapport sexuel - Suffisance à cet art - sans dans le
rapport au sexe : $N - \exists x, \overline{\phi x} \quad | \quad \overline{\exists x, \phi x} - I$
 $P - \forall x, \phi x \quad | \quad \overline{\forall x, \phi x} - C$

Opérations de la
 maîtrise
 { Visée du discours
 { Place du sujet

Conséquences du
 système.
 { ~~Article~~ Article du réel.
 { Sagement de l'ÉTÉPOS.

- Partir du possible : En quoi justifié ? Il n'y a pas d'opération méta-
 physique à tenter d'obtenir de l'histoire l'aveu de ce qui y agit de
 structure. Que le discours du maître soit de forme antérieure ~~au~~
 l'apparition de l'analyse est ce qui peut nous inviter à cerner comment
 les opérations d'une logique s'articulent dans une fraction de temps
 irréductible. Présence qui n'implique ni domination de facteurs
 antérieurs, mais marque qu'ils conditionnent l'apparition
 d'autres termes.

Or la fraction historique du discours du maître est de constater
 l'opération de la visée : la maîtrise s'articule ~~avec~~ dans l'environnement
 dans une polémique de la cause finale. La plus obscure que que a,
 sous les traits de l'ÉTÉPOS, du TÉLOS ~~de l'ÉTÉPOS~~ ^{de l'ÉTÉPOS} en forme de
 concepts les éléments d'une pratique, celle de la maîtrise sous sa for-
 me actuelle. Au point précis pourrait nous ouvrir la perspective aristoté-
 lienne qui déduit la cause finale de la dominance formelle :
 plutôt considérer que l'exigence formelle telle qu'elle se maintient
 de Platon ou Aristote n'est que la conséquence de l'exigence de raison
 en tant qu'ignorance de la matière. Reconnaître alors que cette raison
 procède elle-même de la perspective du Bien, seule fin assignable à
 ce discours du maître. Éviter le plaisir ; postuler que tout tel existence
 est continuelle que par le rejet de la matière en cause subordonnée,
 telle est l'opération de l'idéologie de la jouissance où s'engage

que par une mise de ce Nóσς , puis, comme l'usage du dire, remugir la violence inhérente à cette double opération: s'annoncer dans une rétroaction de logique d'annonce comme d'une loi ou tout comme une raison, au-delà de toute contingence, comme de tout faire.

II - "Ce n'est pas en tout discours qu'une dire vient à exister."

- le dire est relatif au discours. Emettre qu'il n'y a pas de rapport sexuel; mais que le phallus dans sa fonction est ce qui suffit à une telle existence; accuser que cette difficulté du v.s. est ce qui fait symptôme ~~de~~ d'où peut s'élever la vérité de la métaphore, ne sont thèmes qui ne peuvent ~~se~~ signifier que d'une nouvelle position quant à la jouissance, celle de la pratique analytique.

(... sans le "nominalisme" à éviter).

C'est reconnaître qu'il n'y a pas de fondement d'une théorie autre que la pratique qu'elle institue - la difficulté étant alors de ~~maintenir~~ frayer la nouveauté de cette pratique dans les discours précédents.

- Avant de commenter la fonction ϕ : dans l'éthique, qu'est de faire surgir la question du sexuel: jouissance - corps - impossible-inscription.

- De là, la fonction ϕ , être et avoir (identification et rapport). Mais suppose de ce fait, une "théorie" du symbole où se révèle ce qui "fonde" l'exigence du ϕ : raison, Nóσς - les paralogismes de la raison; pourquoi la psychanalyse les reprend?

- Comment le corps s'unie au symbole dans la puella et dans le rapport à l'Autre.

- la position de la femme: pourquoi l'éthique se conjoint ici à une doctrine qui suppose le phallus: Si une femme se trouve

noter une position éthique dans l'acte sexuel, c'est précisément à la mesure de ce que cet acte est pour elle contingent: l'absence de la castration, son caractère pour elle contingent, lui rend l'amour d'autant plus exigible. Refus par elle de semblable, maintenance de l'Autre en elle se annonce: elle est pour elle source de cet Hétéros, traduisant le dilemme ~~sa~~ à quoi la voue d'être ~~pas~~ parlante, sans y trouver remède à sa division: sans-raison du $\bar{E}x. \Phi x$. la folie. la demande d'amour est pour elle insaisissable, en fait qu'elle vient de l'Autre, toujours femme. Non pas pulsion, comme d'Éros, mais folie, ~~et~~ ailleurs, bien que n'est semblable. Car sinon, pourquoi pas de perversion?

Plénitude, castration. Si les femmes ne sont pas soumises à la castration, que signifie le l'Autre? Réponse de Freud: reproches font à la mère. Mais pourquoi elle-ci se voit-elle soumise cette demande?

Théorie de la libido

Libido est un terme de la doctrine des pulsions, introduit pour désigner l'expression dynamique de la sexualité,

~~utilisé dans ce sens par A. Millier~~

et déjà utilisé par A. M. L. dans

ce sens (Unter suchungen über die Libido sexualis 1898).

par l'intensité

dans la psychanalyse

Dans ce qui suit, on ~~explique~~ ^{reconnait} les développements, qui ne sont pas encore ~~des~~ ^{des} ~~seuls~~ ^{seuls}, que la doctrine des pulsions a réalisés dans la psychanalyse.

Contraste entre pulsions sexuelles et pulsions du moi. La psychanalyse, qui reconnaît bientôt qu'elle décrit ~~des~~ ^{une} ~~structure~~ ^{structure} tout éminemment psychique sur le jeu des forces des pulsions élémentaires, met dans une (position) de plus en plus difficile, du fait qu'il n'y a rien pour dans la psychologie de doctrine des pulsions, et que personne ne pouvait lui dire ce qui est proprement une pulsion. Les totalitaires rejoignent chaque psychologue avec l'habitude de postuler n'importe quelle ~~structure~~ ^{structure} pulsion, et autant qu'il lui semblait bon. Le premier registre de pulsions, que la psychanalyse, fut celui des de ce qu'on nomme les nerfs de transfert (Registres et nerfs de transfert). Les symptômes s'organisent en

ceci, que des pulsions pulsionnelles sexuelles ~~et étaient~~ ^{accusées et} rejetées
(répulsées) de la personnalité (du moi) et n'étaient brisées
une expression par des chemins détournés (à travers) l'investissement
ces faits peuvent être déduits lorsqu'on ^{oppose} ~~indiqua~~ le contraste
les pulsions du moi aux pulsions sexuelles, et sur ce

((pulsions d'autoconservation))

trouve en accord avec le mot d'homme paré au service du
poète, que les maîtres du monde, c'est "la faim et l'amour"
qui l'entraînent. De même que la faim était l'expression
de la pulsion d'auto-conservation, l'amour était la
libido étant l'expression d'une force de l'âme. La nature
des pulsions du moi demeurerait alors indéterminée, et
inanalysable en l'analyse comme toute autre caractéristique
du moi. S'il fallait supposer l'absence de différences
qualitatives entre les deux sorts de pulsions, et lesquelles,
on ne pourrait le dire.

la libido primordiale. Cette doctrine, C.G. Jung tenta
de la dériver par les lois de la spiritualité, en admettant
qu'une seule libido, primordiale, qui pouvait être sexualisée
ou déssexualisée, et qui donc existait dans une essence
avec l'énergie psychique en général. Cette innovation
était méthodologiquement ^{jette} défectueuse, elle perdait
d'imposant de son intérêt, depuis
dans un grand ouvrage, par le terme de "libido" au rang

d'un regard, une imperfection, et devant distinguer (toujours cependant) dans la pratique entre libido sexuelle et asexuelle. la différence entre les pulsions sexuelles et les pulsions ~~et~~ d'autres buts (Ziele) n'était justement pas prête d'être liée () par le moyen d'une nouvelle définition.

la sexualisation. (l'attitude attentive des tendances uniquement accablées à l'analyse avait entretemps amené à des démontages de détail remarquables. Ce qu'on appelait la pulsion sexuelle se décomposait hautement complexe, et pouvait encore être décomposé en des pulsions partielles. Chaque pulsion partielle est (physiologiquement) caractérisée par sa source, normalement la région du corps ou zone, d'où elle son excitation est issue. Par conséquent, il fallait distinguer ~~en elle~~ un objet et un but. Le but était toujours ~~une~~ la satisfaction par la décharge, ^(mais) il pouvait subir une transformation de l'activité à la passivité. l'objet ~~était~~ ^{est} moins fermement attaché à ~~l'instinct~~ la pulsion qu'on ne l'est d'abord venue; il était aisément échangé contre un autre, et même la pulsion) pouvait être retournée contre la personne propre.

(qui avait acquis un objet externe)

les pulsions ~~destinées~~ ^{répétées} pouvaient demeurer indépendantes les uns des autres, on les se combiner - d'une manière

encore inexplicable - pour accomplir un travail en commun.

On trouve et
Elles prouvent également se requièrent l'une l'autre,
transférer l'une l'autre leurs instruments de libido,
(m) si bien que la satisfaction de l'une tenait lieu de la
satisfaction de l'autre. ~~De plus~~ la plus significative des vicissitudes
de pulsion apparaît la sublimation, par laquelle l'objet
et le but sont changés, de sorte que la pulsion sexuelle origi-
nelle trouve satisfaction dans une activité qui n'est pas
sexuelle.
(maintenant) (sociale ou éthique
ordonnée hautement)

Tous ces traits (qui) ne s'ordonnent plus encore en une
image d'ensemble ?
Le narcissisme. - Un progrès décisif fut accompli lorsque on
se rappela de l'analyse de la déviance juvénile et
des autres affections psychotiques et que (par là) on commença
à étudier le moi lui-même, et qu'on ~~commença~~
~~à étudier le moi lui-même~~, où l'on avait accouru jusqu'ici
que l'insistance du refoulement et de la résistance. On reconnut comme
processus pathogène de la déviance que la libido s'est retirée
de l'objet et s'est introduite dans le moi, cependant que les
divergentes manifestations de la maladie prennent naissance
dans le combat avec la libido pour braver le destin de
retour vers les objets. Il était également possible que

que la libido objectale ~~est~~ transformée en investissement
du moi, et réciproquement. Les ~~reflex~~ considérations ~~est~~
ultérieures prouvent que le processus en deuil en fait
l'hypothèse sur une la plus large échelle, que le moi
devait être considéré plutôt comme un grand réservoir de
libido, auquel la libido est envoyée sur les objets, et qui
est toujours prêt à accueillir la libido refluant des objets.
Les pulsions d'autoconservation étaient aussi de nature
libidinale, c'étaient des pulsions sexuelles, qui, au lieu
des objets extérieurs avaient pour le moi propre pour objet.
On comprend par l'expérience clinique de personnes qui
s'emparent d'une manière saisissante, comme si elles
étaient en amour d'elles-mêmes, et se libèrent de leur
cette pulsion masculine. Maintenant, on appelle la libido
des pulsions d'autoconservation libido masculine, et on
reconnait une importante quantité au haut degré de ce
amour de soi comme l'état primaire et normal. La formule
antérieure pour les besoins de transfert ne suffisait car il s'agit
d'être corrigée, mais devait être modifiée; au lieu d'un conflit
entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, on parlait plutôt
d'un conflit entre libido d'objet et libido du moi;
on, comme la nature des pulsions était la même, entre
les investissements d'objet et le moi.

Apparent rapprochement avec la conception jungienne.

Il y a tout de cette façon toute apparence que la haute recherche psychanalytique avait rejoint la spéculation jungienne de la libido primordiale, spécialement encéphale, ~~à~~ la transformation de la libido objective en narcissisme, ou la censure de sexualisation, ~~à~~ au rattachement aux buts spécifiquement sexuels, peut immanquablement l'être. Néanmoins il faut se rendre compte que, si les pulsions d'autocensure du moi sont reconnues comme libidinales, on ne doit pas en conclure que dans le moi n'agissent aucune autre pulsion.

La pulsion de la horde. De plus d'un côté on affirme qu'il existe une "pulsion de la horde" spécifique, c'est-à-dire non susceptible d'être résolue ultérieurement, qui dirige le même le comportement social de l'homme, qui pousse les individus à s'unir dans de ~~longues~~ ^{petites} associations communautaires. La psychanalyse doit contredire cette ~~représentation~~ ^{représentation}. Supposons ^{même} que la pulsion sociale (forte) ~~soit~~ ^{soit} innée, elle est cependant sans difficulté réduite à des instincts de l'objet primitivement libidinaux, et se développe chez l'individu enfant comme formation réactionnelle à des attitudes de rivalité jalouse. Elle repose sur un type primitif d'identification à l'autre.

[Laurence]

- 8 -

travaillent fondamentalement en silence pour mener à leur,
de mener l'être vivant à la mort, ~~et~~ immédiatement pour cela
le nom de "pulsions de mort" et naissent, par l'action
conjointe des organismes ^{mentaux} ~~élémentaires~~, ^{cellulaires} ~~biologiques~~, bornés vers l'extérieur,

opposément () comme tendances destructives ou agressives
les autres seraient les pulsions qui nous sont analytiquement mieux
connues, pulsions exactes libidinales ou de vie, le mieux compris
~~chez le~~ propre d'Eros, et dont le projet serait de former
~~comme~~
de la substance vivante des unités toujours plus grandes, afin de
prolonger la durée de la vie et de mener à des développements
plus élevés. Dans ~~la~~ l'être vivant, il y a pulsions érotiques et
de mort ~~forment~~ des mélanges réguliers, des allages ;
^{sont}
^{entraînent dans}
mais les disarticulations naissent aussi formelles ; la vie

~~elles~~
consistant en des extorsions de α infest, ou en
interférences des deux sortes de pulsions, et porterait à l'indi-
vider la victoire des pulsions de ~~mort~~ ^{destruction} par la mort, mais
aussi la victoire de l'Eros par la reproduction.

la nature des pulsions - Sur la base cette conception, on
pourrait caractériser les pulsions en disant qu'elles naissent
des tendances inhérentes à la substance vivante, ~~et~~ à la

-9-

actuellement d'un état antérieur, (ancien) extrêmement
 déterminé, de nature consécutive, et (par conséquent)
 en quelque sorte l'expression d'une inertie ou d'une restriction
 de l'organisme. Les deux sorts de pulmo, l'Eros
 comme la pulmo de mort, (auraient agi) depuis la première
 apparition de la vie, ~~est~~ (et travaillant l'un
contre l'autre)

G. W. 13, 229-233
SE 18. 255-259.

Peter BROWN: la vie de S^t Augustin. (NOTES).

Notes éparpillées et non systématiques.

p28: "C'est la faiblesse des enfants qui est 'innocente', non pas l'âme des enfants. J'ai vu moi-même et observé de près la jeunesse d'un tout-petit. Il ne parlait pas encore et, pâle d'angoisse, il fixait d'un regard avec souffrance du lait."

- on voit ici très bien se poser le problème de la dévotion (dici-cordia) à la question des effets de la Gestalt, et du symbolique. Carieux que jeunesse L. ne cite la première phrase, qui est pourtant la base de ce qu'il dit, en se référant à la première citation.

p45. Lecture de la Bible par Augustin, dans sa jeunesse. La déception! Pourquoi, lui la philosophie? Histoire obscure et grossière, tout au long de l'A.T. Existence mal fichue. Même dans N.T., le fait que la sagesse se crée que après de longues générations... Quoi là de dérivé pour le dirigé de la vérité?

p116/117: Fait que les néo-platoniciens ont tout à fait vu à l'accord avec les chrétiens, ~~par~~ même, que l'on a vu sur les universels églises: "Au commencement était le Verbe."

Mais ils ne peuvent admettre que "le Verbe s'est fait chair". Scandale pour eux de l'Incarnation, même ajout myologique au problème du Verbe. Donc là n'est pas (dans le Verbe) le dirigé de la sagesse. C'est dans le Fil, dans l'apollinisme de l'acte de philosophie. C'est dans le Fil, dans l'apollinisme tragique de son incarnation, que réside l'incapable.

p145: Remarque sur l'initiation au cours de Mills, et le fait que la religion chrétienne n'est pas initiatrice, que c'est à partir d'elle que l'initiation devient bruyante. Il faut se

e

remarque qu'à l'époque d'A., le christianisme est en voie de passer
du mode initiatique. Le baptême est un mystère, au sens ancien
du mot. Sans ancien et sans mode de mystère, mais il est à
claire rigoureusement, mais ne l'étaient pas alors.

p172: Chapitre important sur l'Ascension perdue. Puffin d'A. avec le
mod. platonsisme. Puffin imp.: Avoir sa vie à passer attendre
à la perfection dans une vie, désormais, la vie sans pour lui non
personnellement de purification vers la contemplation, mais
au contraire une autre raison active et l'impersonnalité même de
parvenir à un tel immuable est ce qui anime le mouvement:
pêche original. C'est en cela que A. opère une succession
matérialiste, et introduit un moyen matérialiste dans sa
poésie. A. est matérialiste en ceci qu'il introduit le pêche
original comme ~~seule~~ seule connaissance pratique.

p178: Plus question d'ascension de cette vie. "Iniciation trique tu as
seulement différé la vision (de la vérité) pour la reprendre quand
tu seras plus robuste et plus vigoureux".

Une nouvelle métaphore apparaît: celle du chemin (iter).
Désormais, n'être plus qu'un chemin. Il y a certes encore des
moments de claire vision de la vérité, mais ils ne sont plus que
consolations occasionnelles. Seul importe le chemin lui-même.
- là aussi, mystère. La métaphore du chemin, ainsi, devient
matérialiste (pulsion).

p180: "Pourquoi Dieu a-t-il dit: 'J'ai haï' Enm' ?" ? Il y a
bien loin de la contemplation des logos dont l'existence "est
être suggérée par d'innombrables pensées rationnelles" à cette
formulation insondable de la nature insondable de la vérité individuelle.
[duell. 11]

cf: Ad Simplicianum de divinis questionibus. B.A. 110 (383-570)

- Ici encore, manque de la rupture. Qui introduit de nouveau la
lesion, et la haine venue d'un homme, non plus haine gnos-
tologique d'Empédocle?

p181-182: "La dilection est l'unique source possible de l'acte, rien
d'autre ne peut mettre en mouvement la volonté. C'est pourquoi un
homme ne peut agir que lorsqu'il peut résoudre ses sentiments,
seulement s'il est mis en mouvement" par un objet de dilection.
(Ad Simplicianum. I, qu. 9, 13). Dix ans auparavant, cet élément
avait été singulièrement absent du programme ecclésial par A.
pour une âme "bien exercée": elle, a su savoir s'élever jusqu'à
la vérité par des disciplines scientifiques soutenues par "l'éclat
scintillant des raisonnements". (...)

Mais la dilection elle-même n'est plus désormais
qqch. d'aussi simple; elle n'est pas une réaction spontanée, le
frisson naturel de l'âme raffinée lorsqu'elle rencontre la beauté.
C'est principalement la capacité vitale d'engager les sentiments
de qq un dans la vie de l'action pour y trouver ^{des} la dilection qui
échappe à nos pouvoirs d'autodétermination. Les vocaux qui ne peuvent
le soulever de l'homme à travers la dilection en Dieu sont non
seulement ~~des~~ ^{des} carils mais effectivement incriminés et
hors de son contrôle: "Dès lors, quand nous dilèctons ce que doit nous
partir vers Dieu, c'est par sa grâce que cela nous est inspiré et
accordé, ce n'est acquis ni par notre volonté ou par notre activité,
ni par les mérites de nos actions..." (Ad Simplicianum. I qu. 9, 22.)

- Question de la jérusalem et de ses vois, à ne pas renvoyer

Ruiné, non seulement la jouissance est une jouissance malsaine, ne relevant pas du syllogisme au raisonnement; mais de plus, et surtout, il est hors de question que cette jouissance ait atteint pour elle sa mesure. Elle ne l'est jamais que par le vice du plaisir où seulement elle nous séduit, mais encore faut-il remarquer que c'est de ce point de mesure qu'elle enseigne que la satisfaction nous atteint pourtant... Il y a eu une nuit méconnaissable de paradoxes dont aucun ne doit être manqué sous peine de déviation idéologique ou morale - ce qui est même chose.

Dernier minuscule cordis : le dernier message la profondeur du cœur (p183).

p196 : « Platon n'aurait jamais la candeur d'un homme le fait A. dans les Conférences. » (Dodds). Juste. C'est lui qu'on voit que les Conférences introduisent une nouvelle conception du dialogue en rupture avec la perspective platonicienne. Dans le dialogue platonicien, c'est l'Un qui parle. Dans le dialogue angustianien, c'est du côté de la souffrance qu'est la question. Rien y est au Tu, non pas un Un retenu. C'est, au contraire, le grand risque de vivre à l'écart de la terre à terre. Mais en fait, autre chose est en jeu, il s'agit de savoir quoi.

p198/199 sur l'âme. Surtout : « Car je portais pantalons et sanglante mon âme qui ne tolérât plus d'être portée par moi. Où la déposer ? Je ne trouvais pas. Ni dans les charmes des lois, dans les jeux et les chœurs, ni dans les arts embellis, dans les festins richement, ni dans la volupté de la chambre et du lit, ni enfin dans les livres. ~~On~~ les poèmes elle ne trouvait de repos... Elle glissait dans le vide

et retournerait au nord. Et j'étais demeuré ⁵ un lieu de malheur sans
pour moi
pourrie y restes, sans pourrie en fait. (etc) - [Conf. IV, 7 (12)]

- H. n'est ici tout à fait le caractère essentiel de l'œuvre.
L'élaboration de ces œuvres se définit comme une motivation. Les questions
pour lui sont plus de faire de faire le bien où elle est supposée s'accom-
plir. Ce bien de souffrance, voilà ce qu'elle est définitive.

propos : "Le tout étant de ne pas vouloir ce que je voulais et de vouloir ce que Tu voulais. Mais où était-il au fond de tout d'aimer, et au fond de quelle profondeur retranché fut-il effelé en ce instant mortelle arliste pour me faire soumettre la musique à ton jong de dou-
ceur ?" (Conf. IX 1(1).)

ceux! (Conf. IX 119.)

- Rapport à la loi, qui la crée, n'est pas du plaisir, mais qui
ne donne satisfaction qu'à renoncer aux plaisirs. Celi, dans la
bilateralité, est-il bien dit.

p210: "Il y a encore en effet un peu de lumière sur les choses,
qu'ils marchent, qu'ils marchent de peur que les témoins ne les
saisissent." (Conf X, 23(33).)

- Nature du sujet, être et pouvoir.

Chapitre 19 - Ubi ecclesia?, en réalité, sur le dualisme, et la
ambiguïté de la pureté. Force d'A., s'opposant à ce que l'homme
soit ~~pas~~ celui qui détermine son rapport à Dieu! Mais l'incise
(260).

179 : "Qu'une jeune fille dise à son amoureux : 'Je t'aime pas
~~mieux en tangua~~ ^{ce genre de montian}, il ne le mettra
pas. Si elle lui dit au lieu de ça : 'Je t'aime mieux en tangua
croute', il préférera fuir comme de l'effeu. Il est certain qu'elle

« a aucun pouvoir de le punir... Non, il ne veut qu'une seule chose, c'est qu'elle lui dise : 'Je ne veux plus vous voir.' »

- Elle et l'attrait dans l'âme.

p493. Rien marque que, si Dieu est le dieu des philosophes, dieu grandiose et étrange, ne s'occupant pas des affaires des hommes, ce qui va valifier son rôle, c'est à dire l'ordre, qui va valifier. Le christianisme lui-même cette ordre en occupant cet espace, et introduit ainsi la vérité au lieu où elle polifiait auparavant sous les formes de l'obscurité.

p494 : " Il avait le pouvoir de s'identifier suffisamment à ses fils pour les amener à s'identifier eux-mêmes entièrement à lui. "

- l'œuvre du fascisme.

418 p495 : " (A) n'aient pas hésité à comparer ses rapports avec Dieu à ceux d'un fils avec le sein de sa mère : " cette dépendance totale, participation intime à tout ce qui, bon ou mauvais, découle de cette unique source de vie " (Conf. IV, 1(1)). "

- la chose, antichriste ou bon et du malin, mais dont l'âme et l'âme de l'âme, malin.

p499. " Si l'on peut observer qq. part la 'logique' de l'histoire c'est bien ici, Jennings a fait. Elle joue un rôle dans toute l'histoire de l'Eglise une crise d'une autre grande importance dans laquelle les adversaires ont exprimé les principes en cause de façon aussi claire et aussi formelle. "

(Harnack)



- A propos, Harnack est édité en Anglais : History of Dogma (Dover Books 1961)

Cette note de H, à propos de Plégo. Surtout ici que, le moyen
matérialiste de la doctrine augustinienne, c'est, ce n'est rien d'autre
que, l'identification au sein du moi-platonisme, de la doctrine du
pêche originel et de la prédestination. Ici, à entendre au sein si
l'immeuble objet d'élégie tout ce moyen constitué par la chose - en soi.

p444n. Référence Bill. : Augustine, later Works (Library of
Christian Classics, VIII)

p461 à 465. Deux chapitres importants : sur Jubica d'Elane et sur
la prédestination pp 475 sq. Surtout ces derniers, remarquables.

p462. Question du sexual, dans la polémique J./A. Sans doute, secou-
ler pour eux, - et à dire pas moins pour nous dans la
psychanalyse. Mais intérieurement :

le "premier péché" d'Adam n'est pas le sexual. Il est à rechercher
dans l'actuel, et en particulier dans ce qui se joue du sexual.
Honte en face de l'excitation incontrôlable ; conséquence (de
la honte) de la désolérance. L'athée sexual, dans la honte,
est une punition de la désolérance, et elle même ~~force~~
désolérance, force que punition de la désolérance :
"Torture pour la volonté." Elrigem l'homme de la contem-
pation de Dieu. Ce qui est mal pourtant, ce n'est pas la vie
de nous, mais la tension qui en résulte avec la volonté.
Le sexual étant l'unique "grande force" qui échappe à son
contrôle (contre Jubicaum IV, § 13 (71) ?)

p465: "Mais lorsqu'on en vient à l'acte lui-même..."
(De voluptis et concupiscentia,
I, 23 (27)).

Enquies A. va lui. La thèse Hollerian du contrat considère que le droitement et la lutte forment le cœur de l'état de nature. C'est déjà paradoxal. D'un sa thèse cynique de la société civile, descendant amicalement par la domination d'un Dieu, supposant même de l'exécution du contrat, par la force d'entralement. Mais en fait de compte, il fait de ce Dieu la lecture de la pacification, et sa thèse tourne au futile.

Augustin et la cause ont beaucoup plus l'air : il n'y a pas de contrat, il y a prédestination, imposition par Dieu de sa volonté, par delà toute donnée contractuelle. La loi est au delà de tout contrat. Si le mal en résulte, ce ne peut être qu'en regard de l'effet de la prédestination, du péché originel qui précède le mal dans l'expérience de l'individu, de la dévotion au Dieu. Et n'y a, avec Dieu, nul contrat qui tienne, tout au plus, également hors de ses vides, le mal et tout le résultat de son ignorance même, mais qui fontent une obéissance en lui qui suppose au contraire le péché originel, ne permettant au malice que le retour à la cause seule et juste.

Cinq titres importants de la liste : 4: Sagesse - 5: Manichéisme ;
 10 la philosophie - 11 Américain ; 15 L'écrit perdu - 16 Confessions ;
 19 Ubi ecclesia ? - 31 Fundamentum fides ; 32 Julien l'Éclaire -
 33 Prédestination.

Trad. intégrales de J.A. en français : Poujoult et Roux, Bar L. Duc,
 1864-73, 17V. — Pérouse, Ecalle, Vicaire, Chaputier, Baucou,
 Paris 1869-1878, 36V. — Billiet qui anglicanise, en vers DDB.

143: Martha et Marie: on ne peut s'empêcher de conclure cet aut de A devant cet épisode le culte du public femme de l'invidia: la jalousie d'un frère devant l'autre. Entretenant distinction du serm et de la contemplation, qui y sont liés.

147: le Fils, inférieur au Père, au Saint-Esprit, et lui-même.

151: Tenue étrange de ignorances du Christ. Difficulté de la phrase: "Il ignore ce qu'il fait ignorer?" citation de Paul: "Je n'ai point voulu savoir..." p155. Cette ignorance, diminution? (153)

155: Comme Père: la coéité; comme serviteur: la cre. ~~base~~.

159: la parole du Père, c'est le Fils. le Fils jègera le commandement du Père. le Fils, Verbe du Père.

Pour le Fils, être et avoir sont même (161).

163: la doctrine du Père, c'est le Verbe du Père, qui est le Fils unique.

165: Pourquoi y a-t-il nécessité à ce que le Fils ait lui aussi unique?

167: Infirmités, ignorances, et jugements du Fils: se agit de ces traces et actes du public déjà absolus du statut contradictoire de la [manifestation] du Fils: selon ces aspects: Dieu ou serviteur.

LIVRE II. L'importance de ce livre est de distinguer les univ des "servitium" (Théophanes). D'une manière polémique, A.

présentant ainsi deux objections principales, 1/ que le Fils serait passé inférieur au Père, et noté du fait du changement de la manifestation; 2/ que le Père serait seul invin et

le resteraient absolument.

- 2 -

A. pour alors ~~ce principe~~ que, s'il y a missions du Fils et de l'Esprit, il n'y en a pas du Père. le Père n'a pas de mission. Ce qui n'empêche pas qu'il puisse agir en symboles (répondre à la seconde objection).

Il en va de même son esprit quant aux 2 autres personnes: mission et révélation se distinguant pour elles aussi.

Ainsi la mission du Fils consiste-t-elle en sa incarnation, laquelle se distingue de toute éventuelle révélation, au même titre que l'A.T. L'incarnation n'est pas un symbole.

Il en va différemment pour le Saint-Esprit, qui ne s'incarne pas, mais dont la mission est de frapper le cœur des hommes pour les amener ^{à l'état de} ~~à la connaissance de~~ (207). Mais cette mission ne s'accomplit jamais que par symboles essentiellement éphémères, bien que réellement matériels.

185/191 - Quant au Fils, A. avance deux règles :

1/ - Que le Fils est égal au Père selon sa divinité, et lui est inférieur selon son esclavage. (188).

2/ - Qu'il n'est pas inférieur au Père (dans sa divinité), mais qu'il vient du Père (191). Ce qui est ici visé n'est pas l'égalité, mais naissance.

187 - "On voit donc..." Le Fils a quelque chose d'original.

- Le Père n'a pas de fils dont il tire origine, mais seulement pour qu'il est Père.

- Tout fils tire de son père son existence et n'est fils que pour son père.

- Aucun père ne tire de son fils son existence mais est père pour son fils.

Le parangon est très important. On peut se demander si en disant de
 soi-même qu'il n'y a pas de père du père. C'est seulement quant au
 fils que le père est père. Et le fils n'engendre pas de père. Le père
 est inengendré, même s'il n'est pas cause de soi. Car le fils est
 peut-être - cause du père. [On ne peut donc analyser quelqu'un en
 tant que père, car l'analyse ne procède jamais que des desirs de
 l'Autre, soit de ce qui serait ici le père du père. Il n'est donc
 dans l'analyse d'autre homme que fils: le père de ce fils repré-
 sentant le terme absolu et inanalysable de ce à partir de quoi
 agit l'analyse. On n'analyse personne en tant que père, mais
 à partir du père (cependant: non de son désir, mais de son
 non. Car il n'est pas certain, - il est impossible que le père
 ait un désir. Simplement, il est mort).

182 Parangon important. Pour le fils, maître du père, c'est vrai le père.
 Le mirage, c'est agir avec lui. Pourquoi ce problème du mirage
d'abord auquel le fils retourne astucieusement? (I(A)).

Rappel important: le fils n'est pas cause de soi.
 Ici, étallement de la seconde règle: le Fils n'est pas
 inférieur au père, mais il vient du père. [D'un point de vue
 analytique, remarquer que la naissance n'est pas une
 singularité. Ceci, très important pour le problème du père
 imaginaire et des figures du pouvoir. Car concrètement, on
 ne peut donc se demander que le père ait aucun pouvoir. (Question
 du Roi, déjà abordée).

195 - Objections: si l'Esprit procède du Père, pour quoi n'est-il pas, lui-même, engendré par le Père? Or le Fils est engendré. Solution renvoyée par Augustin au livre IV, c. 25.

197/207: Difficile problème. Le mandant est supérieur au mandataire. Donc, le Père est supérieur au Fils (et à l'Esprit).

Réponse aussi difficile. Elle se divise en 3 arguments, semblables:
1 - le Fils et l'Esprit sont envoyés car ils étaient déjà (199)
2 - C'est le Fils et le Père qui envoient le Fils. Donc, c'est le Fils qui s'envoie lui-même (203)
3 - C'est le Fils et le Père ensemble qui envoient le Fils ensemble. (205)

Remarquons tout de suite que, quant à l'Esprit, c'est beaucoup moins clair.

199 - Le premier argument rappelle évidemment ce qu'on pourrait appeler le paradoxe de l'augustinisme, déjà rencontrée ailleurs: Rien n'advient, mais tout reste, là où il était.

201 - Remarquons que ce n'est pas le Père qui féconde, mais l'Esprit. Tirer les conséquences.

203 - Apparemment quant au second argument le mariage du Fils cause de soi: objection de la p 201 - Première réponse, par la Trinité. Mais mieux: c'est de parer que le Fils est envoyé par la parole du Père. Ce serait insuffisant si la Parole de Dieu (du Père) n'était le Fils engendré.

Il y a là qq ch. de difficile et d'important à saisir. A. accorde bien que ce n'est pas une parole temporelle, ni aucune incarnation qui fait le Fils. Le Fils n'est donc d'abord et immédiatement pas corps: il n'est que la Parole

du l'âme, pas moins. Encore de chercher le Fils dans un corps. Mais alors bien sûr, reste la difficulté; à quoi nécessaire l'incarnation, et le réincarnation?

205 - Puis en fait de compte, la dialectique visible/invisible, plus lourde.

207 - Il est bien marqué que le Saint-Esprit n'a pas pour mission de s'incarner, mais de se manifeste pour frapper, etc.
Mission, incarnation, réincarnation sont strictement liés.

207/213: "Union aux créatures": ce n'est pas tellement la question. Il s'agit plutôt de bien distinguer les diverses modalités de communion, pour ne pas dire que celle du S.E. n'est pas incarnation mais symbole.

On peut de là (207) déduire que Jésus n'est pas un prophète. Le prophète est inhabité par l'Esprit. Mais Christ s'est incar-
né en l'homme.

211/13. A. Senguy a écrit une remarquable discussion de la nature du symbole.

Une première remarque (211) sur la différence voir / apparaître:
A. distingue ainsi le statut de l'hallucination comme opération.
C'est pour bien signifier que les symboles du S.E. sont bien riches, et donc qu'ils font cas.

→ Puis il distingue deux types d'objets symboliques: les symboles proprement dits, n'existant qu'un instant puis disparaissant, et l'usage symbolique d'objets réels. On peut aller jusqu'à dire qu'A. a bien distingué la fonction de l'interprétation dans le judaïsme et dans le christianisme: le judaïsme

usage des objets en seconde intention. Le christianisme suppose l'intervention
de quelques richesses dans l'ordre de la création, manifestations de Dieu.

L'existence de Dieu est exigée dans la vision chrétienne. Elle ne
l'est nullement dans la perspective juive, où seule l'existence
de la lettre est supposée, — fût-elle à l'indroit de Dieu.

213 : Par de mission du Père. Pourquoi ?

213/19 - A. ou usage de l'A.T. pour mettre en doute 1/ Que le Père soit
incorruptible absolument et seul; 2/ Que le Fils soit mortel et corruptible
avant "son incarnation".

Ceci de deux façons : 1/ En distinguant mission et révélation
du Père : le Père incorruptible n'a pas de mission mais peut se
révéler par les moyens de la création, cela dans tout l'A.T.

2/ le Fils s'est sans doute déjà révélé dans l'A.T. par les moyens
de la création, comme manifestation de Dieu-Trinité.

— C'est autour de ce problème difficile : Père incorruptible et immortel /
Fils (et S. E.) corruptible et mortel ("hors de l'incarnation") que s'engage
la discussion des pp. ~~219/223~~. 219/223 —

— C'est autour de la question de la S. E. que tourne toute la
difficulté du texte.

Augustin propose et se défend d'une aporie (dans deux termes) :

a) On bien le Fils est corruptible & mortel par lui-même avant l'in-
carnation (leur thèse); mais alors il faut admettre que le S. E.
l'est également : rien le Père ne serait pas seul incorruptible &
immortel.

b) Mais ceci est impossible car le S. E. ne peut pas incarner (on
voit ici la réaction stratégique de cette thèse). Donc il faut
admettre que, s'il se révèle, il est tout à la fois immortel et incorruptible,

- 7 -

Donc que le Fils l'est aussi (c'est 3 ou 1 seul!).

Il en va cependant de relever que les adversaires d'A admettent que F.S. et S.E. sont mortels et visibles par eux-mêmes: C'est le changement est mortel; or le Fils est apparu aux Patriarches, donc il a changé.

On voit alors l'importance de la distinction révélation / mission: c'est que le Fils a pu se révéler hors de la mission de son incarnation mortelle; un être immortel peut se révéler par les moyens de la création et non par lui-même, donc inchangé. C'est donc l'incarnation seule, mission du Fils, qui l'a rendu visible et mortel, ce qu'il n'est pas devenu.

229: Odeur de la Trinité indivisible → Vox du Père
Incarnation du Fils.

La manifestation du Père, c'est la Vox. La mission du Fils, c'est un corps mortel.

257: pourquoi la résurrection du corps est-elle si importante?

LIVRE III.

- Parménide - Second poème. le plus. Récit p 30 à 40.

- 1 - L'Un, en tant qu'il est un. p 72.
- 2 - L'Un, en tant qu'il est. p 79.
- 3 - L'Un, est un et multiple. p 99.
- L'Un est:
alors,
- Quant aux Autres :
- 4 - Les Autres, cas de la 2^{ème} hypothèse : ils participent à l'Un. p 101.
- 5 - Les Autres, cas de la 1^{ère} hypothèse : ils sont totalement séparés de l'Un, et l'Un d'eux. p 104-
- 6 - L'Un, sujet d'attributions positives : ce non-être existe. p 106.
- 7 - Non-existence de l'Un : absence totale d'être. p 110.
- L'Un n'est pas :
alors,
- Quant aux Autres :
- 8 - Quelque chose d'Autre resté envisagé demeure une unité de substitution, Anti-apparente. (hyp. 6). p 112.
- 9 - la négation de l'Un est totale : l'Autre n'existe plus. Il n'y a plus aucune synthèse. (hyp. 7). p 114-

"Vieux mine, quia frequenter impeditur
eorum deus!"

De los je de quibus est sequitur
non non enim.

Dante Alighieri, Vita Nuova.

Que l'inhibition et l'acting ont s'adornent comme vagues d'un
champ où l'Amour est puisé, vult à quel nous faut pour, et qui
leur confère leur union.

Amour et non désir : la question est ainsi formée. L'un et l'autre
supposent en effet que l'Autre existe. En outre que ce qui fait la même
chose qu'acting est et inhibition. En effet, c'est une existence, celle que le
désir confirmerait de sa fixation. Et c'est bien en effet ce que les amours :
que quelque chose semble de fixer le désirant, comme s'entendit dans
l'inhibition, ou comme autre personnellement offert ~~au désir~~ regard de l'Autre
qui en est la cause dans l'acte de l'hygiène. Venant subjectifs de la
même. L'inhibition et l'acting ont sont acts en ceci qu'ils démontrent
la supposition du Je sur le sujet. C'est même cela qu'ils ont à changer de
démontres. On peut dire c'est ce qu'ils montrent, si nous devons supposer
qu'ainsi ils jouent à voir la face de l'Autre suppose de l'absence, dans
leur acte. // Mais les motifs d'Autre. C'est ce que le sujet ne peut pas
insérer pour autant que, faute de raison les uns du dire, ils leur font supposer
cet Autre d'où le sujet faute de se démentir à dire, se suratte. De là, ^{puis} ~~non~~
dans la formation de l'interdit : central dans les formations suppositives, ou
c'est de l'interdit que l'Autre incarnerait que se justifie leur jeu.
A.O et inhibition précédant chez les uns de la demande d'absence en
tant que supposée faite sur le désir. Ceci pour la raison que manque de mesure
le point d'absence le désirant comme supposition se situe de désir de l'Autre comme
l'être d'un (fixation). - En outre que l'amour, i.e. le ~~désir~~ combis être
{ amour, adorne l'acte du sujet du lieu de

- 2 -

regard qu'est l'Autre suppose, selon les lois de l'identification. Cette identifica-
tion se reconnaît dans ces effets par ceux qu'E. et A.O. ont comme exécutés
et ceux de la même main, ce qui lui donne une confiance de leur authenticité
de l'un en l'autre. L'identification amoureuse de l'identification au
desir, ne vient dans l'instinct de l'identification subversive du
desir à toute raison que de prime abord l'instinct est sensible. Mais
dans l'A.O., le desir est parti de l'identification d'un même par
le regard de l'Autre que la réalité connue (faute). L'homme est ici
cette force qui fait le desirant se réaliser comme l'extrapolation
d'un desir hors-lieu. — Mais tout bon. Reste avec sa réalité
de la structure de souffrance que la parole (cible) : l'identification au desir
que le desir était desir de l'Autre, i.e. que, de l'acte de son amour,
c'est mieux, pourtant, d'un Autre plus caché que cet acte se règle, et
et qui diminue dans l'A.O. le finis fin de la ~~parole~~ traversée
de l'amour.

- ✱
- Pourquoi l'amour et pas le desir ? — Alors, quel est le desir. L'Autre
venant, etc.
 - Puis : Il ne montre ni se cache : il agit. L'A.O. et l'acte analytique :
se défiant-il de lui-même ?

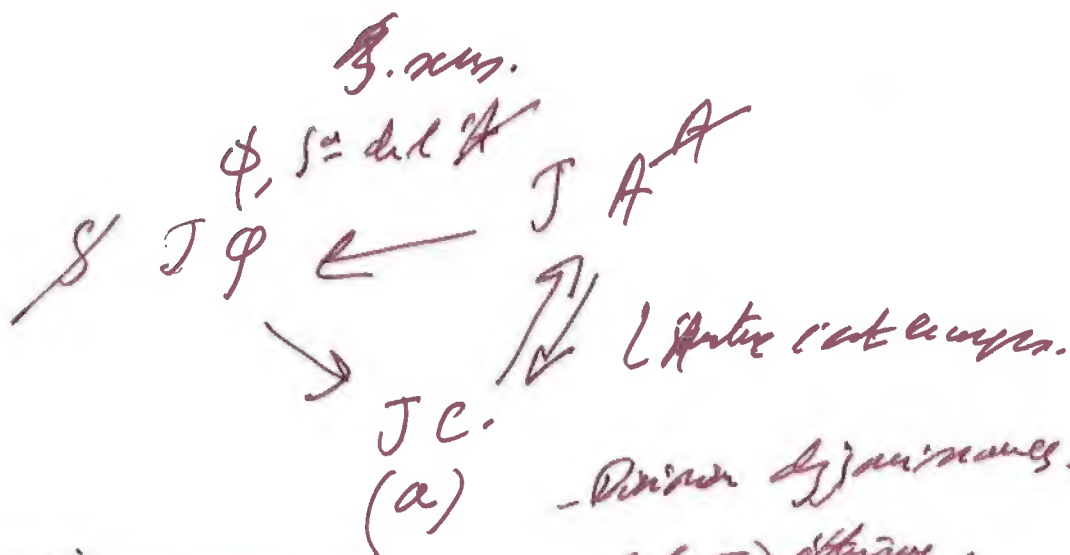
Inhibition : moi à agressivité : Ça,

THEORIE DES DEUX POSITIONS DU SUJET.

Il y a dans l'écriture, deux positions subjectives. Elles résultent
des deux d'ac choix adhérent l'un aux effets du S^a. D'un côté:
de se soumettre à la loi. De l'autre, de la refuser. Mais à court appa-
remment simple est en fait beaucoup plus complexe. D'un côté en
effet, si l'on se soumet à la loi, met-on sans employer la reconnaissance
d'une vérité qui elle représente, et dont on assume ainsi la charge dans le
monde. On se soumet pour faire place à la vérité, - et au réel.
- D'autre part, de rejeter la loi, assume sans doute la position de révolte, con-
me refus de renoncer. Mais d'une part, cette révolte est aussi, d'être
rejeté dans le réel, laisser à la charge de l'autre: on se tient plutôt
indifférent de quoi que ce soit, on se fait, dans le réel, rien faire.
La révolte toute est aussi bien idéologique que mouvement, on se révolte.
De plus, on laisse à la charge de l'autre d'assumer le réel, position active.
Que l'on entende la mort, est ici abandonnée.

Mais cette adhésion n'est elle même pas si simple. Si ce n'est la
révolte est porte à s'imaginer. Et la seule à dire la loi (c'est à la refuser)
sans prétexte qu'il y a une souffrance, - ce qui, le faisant il ignore, c'est
qui en fait, la division du réel et de la loi qui se soumet au réel
pas simple. La position du sujet est en fait une contradiction
complexe de ces deux positions. On se fait assumer la loi que dans
une certaine mesure déterminée, et c'est pour résoudre cette révolte qu'on
assume la loi. De sorte qu'on n'assume la loi qu'à ch., mais c'est
en fait, en une sens, de renoncer à la révolte absolue: et c'est
d'adhésion à la loi que par conséquent, la vérité forme de fait, qu'on
n'est à l'angle. Le que la révolte en veut se voir, c'est que c'est mon-
tré mal. Et que la position révolte précisément de la mouvement
contradictoire de deux positions, qui n'ont pas de sens, mais
sans tout sujet, sans toute position. Toute position l'histoire
révolte de la seule mouvement, dans une contradiction.

AXIOMES DE LA JOISSANCE.



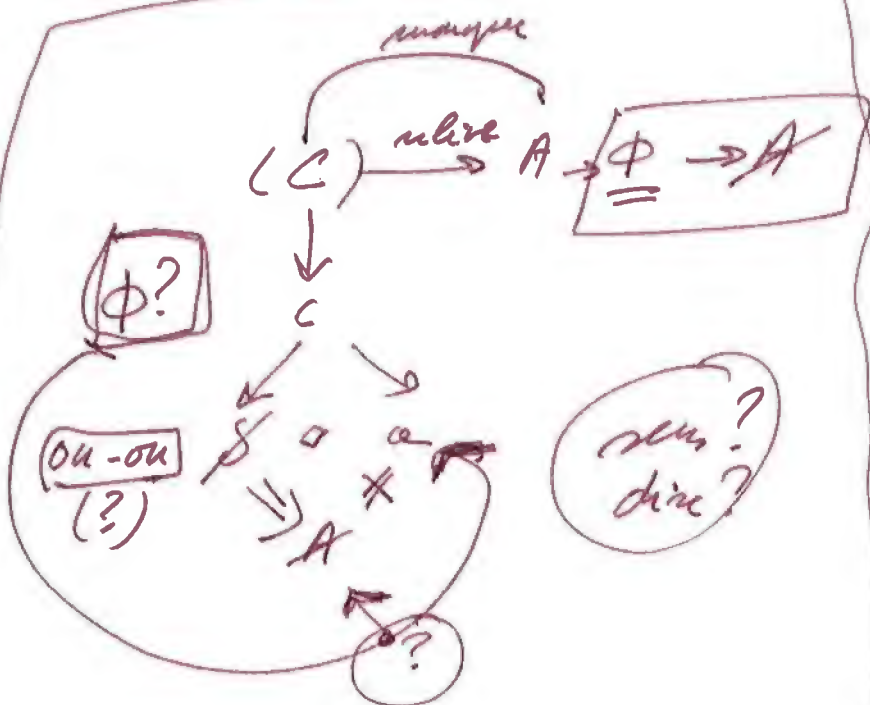
- réel \Rightarrow étrange.

- L'Autre y.

- naissance? le dire
et ce qu'il change. Modo.



Pourquoi l'A dans
la naissance?



incertainelle ou parole.

Pourquoi $(a = \text{fermeture}) \Rightarrow (a = \text{cyrus?})$

Jouissance, plus-value, plus-de-jouer.

Si nous considérons l'apologue aragonais de l'enfant au cœur et de son frère, ce qu'il faut dire, c'est que celui qui est pur-jouer de sa position est apologue nous montrant ce qui est la jouissance. Elle n'est pas comme le négatif, l'avis de quelque chose. La jouissance est positive, elle est opération du négatif. C'est la négation comme telle qui est jouissance. Dans le négatif, le sujet s'abolit comme corps, mais aussi, comme sujet. Ou plutôt dans cette abolition, il s'élève comme sujet en soi qu'il se donne à la seconde mort. Cette seconde mort est l'opération qui l'élimine en l'abolissant au corps.

Et nous faut donc pas dire que la jouissance est du corps. Au contraire, la jouissance, c'est le monstre de la chose, c'est l'abolition du corps. La jouissance est destruction du corps, qui excitamment, est opération du sujet comme abolé à la chose. L'effet du S^2 n'est pas d'interdire la jouissance, mais de la situer comme effet de l'interdit : le S^2 produit la jouissance comme opération d'abolition au corps. Dans le S^1 , le sujet se donne au corps. D'un fait, le corps est enjeu d'abolition, et de l'autre, le sujet est ce qui s'oppose de cette abolition. Le sujet est opéré comme la fille qui se refuse au corps dans l'opération du S^2 .

À partir de là, ce que le corps reçoit d'effets du S^2 , et ce que le sujet tient-il au corps, sont les questions à poser, et à développer ailleurs.

Ce qu'on veut noter ici, c'est que :

la jouissance, c'est la négation opérant du sujet. Elle est l'en - mort qui cause le lieu du négatif.

Et c'est ici que résolvant les deux thèses fondamentales que je notais sur les rapports de la plus-value et du plus-de-jouer :

1/ la plus-value est cause du plus-de-jouer.

2/ le plus-de-jouer est l'inverse de la plus-value.

Il en va ainsi de ce que la plus-de-jouer et la plus-value, s'écartent.

la même chose. J'ai seulement senti au cas; que la plus-value en tant que strictement d'ordre (et à chacun), est cause de désir, et que ce désirment est tout que privation, est cause de la jouissance en tant qu'elle est le jour de ce négatif opéré par le racinement de la plus-value. Ce qui fait jour dans la plus-value, ce n'est pas l'ordre, c'est au contraire l'effet de perte et de privation qui elle implique nécessairement. La jouissance de la plus-value, c'est qu'elle est d'ordre par l'ordre. Ce n'est pas de la plus-value, c'est qu'elle est d'ordre par l'ordre. C'est ordre de la ~~plus-value~~ commencement est ce qui caractérise l'objet cause du désir comme désir de l'autre.

C'est pour autant que l'ordre de la commencement à la plus-value (on est suppose l'ordre) que le sujet joint de la privation au sujet sur lui par ce désirment dans l'autre de l'objet (de ce fait) de son désir. Le fait le sujet joint, ce n'est pas de cette plus-value, c'est de ce qui elle lui soit désiré dans l'autre. L'autre devient ainsi cause de son désir pour autant que le désir est désir de désir, désir du désir lui-même, i.e. opération de une négation sur le sujet se produit comme désir de mort dans l'opération de la privation même de l'autre de la commencement. (Je laisse ici de côté le problème de ce que l'autre qui reçoit l'objet n'est pas l'autre de la commencement, qui ne change rien à l'essentiel, mais l'approfondit).

La jouissance de la plus-value est donc ce que nous dans le sujet cette négativité qui il est, et se commencement abolissant cette plus de jour. C'est en ce sens que le plus de jour est cause pour et envers de la plus-value.

On voit ici clairement comment se trouvent trois thèses essentielles

- les que je récite :
- la jouissance est abolition de la chose (du corps)
 - le sujet n'est rien en se séparant du corps
 - le plus de jour est l'effet négatif de la plus-value.

Problèmes.

- Quant aux jaimances, position de jaimage: elles sont diverses. Mais ce ne serait rien dire: c'est qu'il y a une qui domine. Et il y a une autre jaimance. Il est évident que c'est une positivité de jaimage: dans la perspective affirmative, une tel désage n'est pas le sens. Qu'est-ce donc qui nous maintient là? L'île du phallus?

- Il faut distinguer les versants de la jaimance. Et nous venons dire que ces versants sont sinon deux, du moins qu'il y a l'un et l'autre. C'est un jaimage.

- Y a-t-il une jaimance du corps? Il semble difficile de se passer de cette référence, mais aussitôt introduite, c'est l'impossible. On ne sait que faire de ce terme. Faut-il en faire un point d'ancrage, une base, un jaimage matérialiste, on ne sait. A fortiori si l'on dit (à que j'ai fait) que la jaimance est abolition du corps. Mais il est un peu de ce fait elle lui est alors connue, et la pollution est de même jamais. Cette connexion est inévitable, ou plutôt incertaine.

- L'axiome fundamental, c'est que la jaimance est abolition de la chose. De ce fait, il est abolition du corps, négative.
Ce qui pour un pollueur, ni l'autre dit que la jaimance n'est que du corps. J.D. interprète: du corps de l'Autre (a). L'interprétation laquelle je me souviens par. Ce qui il faut en effet dire, c'est en quoi il y a jaimance de la seule matière "des corps" "propre"? Mais c'est justement la lettre impossible.

Si l'Autre est le corps, se en y entre. Mais non sans une tour de jaimage étrange: il faut donc dire qu'il n'est de corps que du S^a. Or, ce qui est en cause dans le corps, c'est justement ce qui échappe au S^a. - Ou bien est-ce le sujet? Ou les lax?

L'Un et l'Autre.

Nous partons de ici qu'il y a le Un. C'est de cette position, la seule
ni à vos de nous.

Mais il n'y a de le Un que pour qu'il y a le Autre. Contrairement
à la perspective platonicienne qui fait de l'Autre un principe substantiel
le Un, et qui l'altère seulement, il faut au contraire que nous posions
que le Un procède de l'Autre. C'est dans la mesure où le sujet est effé-
du S^a, que son existence a cet effet symbolique d'existence de le Un qui
y fait passer d'abord à ce qu'il y ait du sujet: le sujet survient comme
effet de le Un qui a été la dernière inaugurante de l'Autre.

le Un est un monos - un. le Un n'est pas comme infirmité
l'Autre; il est effet de faible résultant d'un sujet créé par le S^a.
le Un ne crée que de la faible. Et c'est lui-même faible. Il n'y a
pas de logique du S^a dérivée de son effet de sujet. Au contraire, il n'y
a de logique du S^a que lorsque qu'il y a le sujet de le Un. Toute logique
du S^a procède de ce faible, et ne peut l'élimer, que par une abstraction
 gratuite.

l'Autre est l'Autre: il n'existe pas. Il n'est donc qu'un supposé;
on le lie de suppositions idéales. Dire qu'il est l'Autre; c'est dire qu'il y a
la parole. Le sujet est opéré comme faible dans le dire. Tel est un
jouissance, celle de l'Autre. La jouissance de l'Autre est celle qui procède
de ce qu'il n'existe pas! Elle est jouissance de la parole de le Un, jouis-
sance de la faible opérée du sujet dans la révision et parole de l'Autre.
etc.

Ah, la négation.

le parallèlement de l'Autre sur le un. Le Un l'Autre, l'Autre.

(Il en va de ce que ce genre de déjà n'est pas à encourager).

Place du sexuel dans le rapport à l'Autre (corps).

Toujours nous trouvons devant ce problème persistant : expliquer en quoi le sexuel est au cœur de l'analyse. Ce qui se cache derrière ces deux termes nous amène : qu'il y a le rapport sexuel.

Pourquoi ? — On a jusqu'à présent tenté de l'expliquer par ceci que le sexuel rend le singulier, l'impossible, ce qui fait obstacle à l'incorporation. Il reste alors à expliquer en quoi le sexuel est l'impossible. Je n'ai pas encore compris la solution de Lacan (Jeux & L.). Mais en vain une autre : le sexuel n'est impossible que parce qu'il est le lien pour la famille. C'est dans la mesure où le sexuel est le lien pour la famille que il apparaît être un lieu d'issue.

En effet, il y a l'Autre. Or, par une exigence dont on ne peut rendre compte pour l'instant, il est nécessaire que l'Autre soit le lien pour l'Autre corps. Autrement dit, l'Autre est d'abord le corps de l'Autre. C'est ce qui semble indiquer dans l'analyse, la chose la plus singulière qui soit : quelle nécessité y a-t-il à ce que le rapport du sujet à l'Autre soit modalisé comme rapport au corps de l'Autre ? Tel est ici le problème à quoi répondent au moins trois registres distincts : le désir, la pulsion, mais surtout l'amour. L'amour semble être par excellence le lieu de cette modalisation incontournable.

Ainsi : l'Autre est le corps de l'Autre. Ici pour comme fait, nous pouvons alors dire que : il y a nécessaire à ce que, au niveau de la parole, on se ressemble, le rapport à l'Autre soit modalisé comme "sexuel". Autrement dit, le sexuel, en tant qu'il fait signe de la signification, est la modalisation (la métaphorisation) adéquate de ce que l'Autre est l'Autre corps. Mais ceci n'est pas vrai qu'au niveau de la parole. I.e. que ce sexuel n'est que le rapport de l'amour : pour ressembler amoureux, qui

fait chose (homme ou femme), et promet que les parents dans le
dépens de l'Autre, se rejoignent de l'Autre comme l'Autre corps. Et rien
n'est plus aisément offert à ~~cette~~ modulation de ce mariage de
l'Autre dans l'Unionnel du semblant, que le sexual. Ceci se traduit
que dans le registre de l'amour, i.e. de la légalisation du désir dans le
semblant de l'homme ou de la femme.

- Or, il se trouve que cette modulation est impossible, et que
le sexual insiste à cette inscription S^a. C'est pourquoi il en devient apt-
sur le lieu d'insupportable. On lui, faut-il renoncer, l'encre les
lignes et dire:

C'est peu autant qu'il y a un acte de l'inscription S^a et que
le sexual est dans le discours de l'Autre (le semblant), la modulation
de cette inscription, - que le sexual devient le lieu d'obscure et
la modulation de l'impossible de l'inscription.

De ce fait, il convient à avoir pour le sujet un caractère sexual.
Mais que l'on en dise bien pourquoi: ce n'est pas parce que le sexual
comme tel aurait un intérêt. C'est ~~off~~ apt-corp, et pour autant
que le discours de l'homme fait semblant qu'il y aurait inscription
du rapport à l'Autre (corp) comme sexuelle. Nous voyons donc
que le sexual ne reçoit son statut d'impossible qu'apt-corp, mais; faut-il
il ajoute, pour autant que la supposition d'inscription selon la modulation
tion sexuelle s'est établie comme registre de l'union.
le sexual se voit l'impossible qui fait la grande affaire de la
jouissance que pour autant qu'il y ait la supposition qu'il demanderait
l'inscription correcte de l'union dans l'Autre corps.

*

Je craignais que cette explication que je viens de poser succédait
vraiment. Mais à y bien penser, elle est encore insuffisante. Le point

destruction que je lui assigne et exacte : on doit situer l'impossibilité du
sexuel à partir d'un entassement.

Mais à que je n'explique pas - c'est pourquoi le sexuel est relié
(aufgehoben) à signifier l'inscription du désir dans le corps de l'Autre.
Pourquoi le sexuel écrit - il précisément le geste odieux de l'écriture,
alors que il ne démontre pas être la lecture ?

En sorte que on ne demande à lui fait pas à nouveau en reformuler
le travail : Et si le sexuel était classé comme bien de cette inscription
précisément en tant que inadéquat ? Peut-être est ce précisément
pour que le sexuel est l'impossible à dire que le dire du semblant
(ce n'est rien sur la même chose) le rend comme à la limite
est il fait le contraire ? Pourquoi ne pas supposer que le sexuel est relié
au dire de l'autre dans la même vis-à-vis comme impossible, il for-
ment que soit une lecture - l'impossible à dire du désir ?

Mais il reste qu'on n'explique toujours pas pourquoi le sexuel for-
tifie qu'une chose. Je ne veux que proposer deux exigences de solution :
1 - le sexuel est, par là parlant, une jouissance éthique,
précisément parce qu'il échappe à toute éthique. C'est par excellence le
bien d'une jouissance qui ne fait rien à l'Autre, - et c'est pourquoi il
résiste éternellement la fonction de signifier la jouissance de l'Autre :
l'écriture ne se règle que de l'Autre, i.e. du rapport à l'Autre.
Bref, le sexuel est le lieu où s'impose qu'il y ait de l'éthique
dans la même mesure où il n'y a pas : violence du paradoxe
entre eux du rapport des femmes à la construction. C'est dans la me-
sure où les femmes sont rien à faire de la construction, qu'elles sont
le lieu absolu de son exigence éthique : parce que seule la position
en termes de construction de leur absence de rapport, leur donne sens comme

sujet.

2. On acquiesce à une seconde explication qui débouche ce qui en dit
plus haut des autres motifs juridiques de l'impossibilité: c'est peu autrui que
le sexe est la jouissance la plus forte (dans l'homme) qui est le lieu
d'élution de la question de la jouissance. Le sexe ne dépend au rien
du §². Mais le champ de l'homme, en motivant l'acte (corps)
comme sexual (homme ou femme), porte à la fiction absolue
ce qui n'a rien de réel au rien. Le sexe est la jouissance la plus proprement
"humaine" en ceci qu'il n'a de statut que de fiction (Il n'est l'homme
et de femme que de fiction). Et c'est ce qui fait son importance pour
l'être parlant, dont on a déjà montré qu'il ne jouit que de son statut
d'être de fiction. L'être parlant jouit de son autonomie dans la police
i.e. du §¹ en tant que relève de la Chose (Cf. D. 14) (et D. 4). Et
le sexe est la plus forte des jouissances, en tant qu'elle est la seule
véritablement réelle. Il est donc justifié par ce qui a signifié le
statut de fiction de la jouissance du parlant. (Tout ceci n'est pas
clair: polluer les amnésies).

13.12.75.

Entre croisement, après-coup, relève.

Nous avons avec J. D. démanteler un premier problème, qui est l'effet du S^a sur le corps. On a montré que cet effet provoque une sorte de dédoublement qui d'une part, rend le corps impossible (au sens en partie: objet a), et d'autre part, le transforme en lieu de vide. Mais, en outre, cette partie du corps est relevée du S^a . Et ça au moment même où le corps est relevé du S^a , qui fait que le corps devient la matérialité venue de l'autre au S^a , qui fait que le corps devient la matérialité venue de l'autre au S^a , qui fait que le corps devient la matérialité venue de l'autre au S^a .
C'est à constater le signifiant comme métaphore du vide qu'il est.
Ainsi du phallus. Il reste là immédiatement par la question initiale, la particularité du mouvement de retour du S^a sur le corps: par exemple en ce que le phallus est la construction.

Mais ce qui me doit marquer ici, c'est qu'il existe un mouvement entre: l'effet de cette divinité. Ce mouvement est ce qui se joue comme entre-croisement et après-coup. Le rapport du sujet au S^a , et la particularité dans le "corps", (s'il existe), ne fait dans un entre-croisement dont le premier mouvement décrit la structure, mais d'une manière insuffisante. En particulier, on ne doit rien de l'is. Cet entre-croisement, c'est la métaphore du sujet.

Il faut noter de plus que cet entre-croisement s'inscrit toujours en effets d'après-coup: c'est après-coup que le corps se constitue comme corps. C'est également ainsi que le corps est évanoui et rendu impossible par cet effet du S^a . Il faudrait expliquer comment l'i. e. est un effet de la présence du S^a dans la détermination de l'Être parlant.

Le corps dans la jouissance, problème.

En quoi la jouissance a-t-elle affaire au corps, est-ce une équivoque.

Doit-on dire qu'il n'y a de jouissance que du corps? J'admet que c'est là un mot d'ordre que je ne comprends pas. Comment accorderait-il même se faire, est inconcevable.

Pourtant, cela n'est pas un fait, mais le problème est que nous ne savons pas en quoi.

À ce qu'il faut en contreposer absolument, c'est que la jouissance touche au sujet. Le sujet n'est pas le corps, il est ce qui s'en sépare.

Je suis matérialiste en ceci qu'en S., j'maintiens sans faillir que le sujet est séparé du corps, et qu'il consiste dans cette séparation elle-même. Ceci sous l'effet du S., qui fait que le sujet est sujet. Fonction, jouissance de séparer pour le mot sous l'effet de séparation du S. Mais dans ces conditions, n'est-ce pas le corps qui est maintenu du S. C'est en tout cas le sujet. Le sujet est l'effet de séparation qui précède de l'effet négatif du S.

Dès je maintiens que la jouissance est abolition du corps, et en aucun cas jouissance du corps. Il n'y a pas l'incise d'une auto-détermination en la sens. L'auto se tient pas au corps, mais au sujet. Le libère n'est pas du corps, mais ce que le négative et l'abolition en (a).

Dans ces conditions, y a-t-il en nous un corps dans la jouissance, et même oui, pourquoi. ~~Lequel nous pouvons dire au moins, c'est~~

Comment le corps est-il impliqué pour le sujet, dans le S.? Mais qu'est-ce même qu'un corps? Que signifie que le sujet tienne au corps?

Lequel nous pouvons dire au moins, c'est que le corps est un instantané, et un enjeu du sujet. Mais sous quelle incidence autre que sa static, c'est l'image.

Il faut arriver à déduire le corps, qui n'est pas un fait.

~~REVIS~~ FEUILLE DE PROBLEMES

- l'autre aspect de l'acte : le réel et le sa
- la pratique et l'expérience.
- la compréhension et la pensée des locus.
- (Théorie et pratique dans l'analyse)
- Kant et Spinoza sur la croyance.
- Langue et study? A cause des femmes et de leur désir d'infant.
- ~~le réel et le~~ sa (c'est)
- Ecrire un texte sur la pratique : pratique (de la feuille).

Signifiant et signe.

Le mot de S^1 grand, sur la table, est inapproprié, "parce qu'il est en contact avec l'adverbe".

Il en va différemment du signe, qui peut toujours être interprété (en analysant son analyse) comme cause ou effet d'un autre signe (ou d'une chose, de ce qui est homogène : le signe et la chose sont du même ordre).

Ainsi, la théorie de Peirce, de la vérité dans l'illustration, spécialement de Barthes, une théorie du S^1 , dans laquelle le S^1 y fait savoir ce qu'il est, est-elle une très grosse erreur - Ce trait est un effet commun au signe et au S^1 , mais n'est un trait secondaire.

- Alors bien, on peut même dire qu'il en va bien aussi. L'index du S^1 est associé à un S^1 : le NLP. Il en va différemment du signe, qui ne peut en aucun cas se rattacher à l'index (sauf à en faire le S^1 de l'index, ce qui n'est pas le cas). Ce qui de la fait spécifier l'index dans le S^1 , c'est qu'il est transféré, i.e. passage à la limite. Mais cela n'est jamais que la limite.

Alors on est donc la différence spécifique du signe au S^1 ? Et l'absence d'analyse ? Ou quoi?

- WALLON.

- Pas de stade du saisis : effet.
- Deux lois de pensée formelles : l'homme est plus que l'animal.
l'homme est différent.

1 - Plus :

1. L'homme est supérieur :

possibilité de l'échange + autre chose.

2 - L'autre chose est organique (saisir).

3 - Le langage est cette autre chose, fruit d'un processus de saisis.

(4) - Tout est biologique dans son fond.

2 - Différence.

La forme organique et la possibilité de l'échange.

(Parallèlement, développer la notion de possibilité de l'échange).
différence sur ce sujet. Sa détermination : génétique.)

- Organisation de W. Deux sens de son organisation.

1. Au sens 1, W. est l'act. 13.

2 - Au sens 2 :

- Règle de méthode de cette organisation pour W :
organisateur et dialectique.

- Non perfection de la pratique : le processus génétique

de distinction scientifique.

- (Apparemment, c'est la thèse organisée, sur sa forme rationnelle
et générale : le principe général de la science) - Parallélisme et
organisation.

NOTE SUR LE PÈRE MORT.

Tes intentions partent de l'id. sur le meurtre du père (symbolique).
avant celui ou qui seraient au-dessus le nom et l'être. Et son meurtre
constituerait à opérer le divorce entre les deux : que le nom en apparence sur,
jugement que le sujet vient à la place du père, par le dire-moi qui dit
ces deux aspects.

on pourrait développer beaucoup le nom de cette théorie. Elle a plusieurs
avantages: elle permet de passer ce que dit L. quand il dit que le père est
S^a (non un "être"). Et plus encore, elle permet de concevoir la pollution de
la pratique du sujet avec le fait que le père dirait non — à la castration.
Or, c'est là ce que je refuse. D'où la question: S.O. quel raisonnement? Car
ce qui apparaît dans ce père, c'est en somme l'édifice de l'impotente:
celui qui ne prend la place du Nom. Tes remarques théoriques.

D'où quelle-fois pour lui une théorie de l'analyste: celui qui dirait
non comme le père: refusant le divorce, et portant le divorce au sujet.
Mais de ce fait, se dit-il lui-même. D'où la théorie de la recollation.
Si c'est là sa théorie (dont je ne suis pas sûr), il faut lui anticiper la réponse
point. Mais comment lui expliquer que l'analyste se divise?

Quant à moi, une théorie est tout autre.

- le père est père d'un sujet.

- Si la mort est la métaphore du sujet comme ailleurs, le père
est mort parce qu'il attend le sujet comme mort.

- Pourquoi cette mort est-elle un meurtre? Parce que le sujet
s'agit comme acte, se. culpabilité. La culpabilité, c'est la faute
du sujet au titre de l'acte.

- Mais pourquoi le père est-il tué? Dis, la première remarque
de l'enfant: qu'il fallait bien que les fils l'aimassent pour le tuer. Pourquoi
pas donc aussi comment ils ont été sollicités? — C'est ici qu'est le
premier meurtre de son meurtre. La colère

n'est pas contre le père, mais c'est la Colère du ciel, d'être sans raison.
Le père vient perdre la place de la raison de la colère: tel est son impor-
tance. Son dieu - non consiste à perdre son soi la raison de la colère.
Et le premier message caché dans cet évangile amour qui
est de le rapporter à la place de cette Colère. (Mais ~~est~~ c'est ce que le
père est lui-même). Or c'est là qu'il est connaissant le dieu - non
vient faire acte: il vient donner raison au sans-raison. Le dieu - non
permet qu'une raison (celle de l'indignité du père) soit donnée au
dédoucement du S^a, avec l'effet d'aller qu'un acte pour le sujet, de
croire que le père est responsable.

Car je refuse absolument cette supposition des pécheurs, tout
puissant, que j'en crois faux. Le père n'est pas refus de la castigation.
Par son contraire castigation, et pourtant la castigation. Son acte caché
est un acte attraction de l'Autre réalité et il s'est adonné comme
mort: c'est ce qui justifie mort. Et s'est donné lui-même.
C'est bien ce qui fait son évidence.



Question très importante posée par J.D. sur l'interprétation:
J.D. remarque que l'interprétation comme: son déjà, c'est le déjà de
l'A. ne fait que faire croire l'incarnation, mais y mettra son
terme. C'est en effet une objectivité essentielle (cf. sa pratique). Cependant
son fait est celui du dieu - non qui y amène le dieu?
On voit ici que la pratique du dieu & faire advenir est
provement question d'attitude. Ici, les fautes ne sont rien, qui allent
seul souligner.



AVEC J.D. le 9/2/76.

- Remarques supérieures qui ont le rôle du sujet. Telle est la manifestation de l'investissement, mais au contraire avec la manifestation.
- la première motoplace du moment du jeu.
- Distinction faite par J.D. entre S^o et fiction : moment du S^o.
- Mais la supposition ne diminue: elle se fait comme ci-dessus.
- Pourquoi le jeu n'est: le jeu est jeu du sujet. Mais, pour que cela comme ailleurs du corps. le sujet, parle de lui.
- Position de J.D.: le jeu symbolique est alors ^{jeu} qui n'empêche la mort et l'été: le dire non les dit. le dire non du sujet. Mais au prix d'un jeu cette fois?

- la réponse.
- Position de l'analyste: du dire non portrait la possibilité de la fuite du sujet, qui est la possibilité pour dans le jeu. Nouveauté des dire de l'objet qui permet de dire du sujet de s'opposer comme non! des dire, permettant fixation à la fixation de l'union.
- L'union: fixation de supposition dont nous le dire comme l'être de l'objet.

- Moment de la classe (la première motoplace) et moment du jeu.
- Rapport: la diminution de la trace.

C'est tout par tout le desir qui est "dans" l'acte que on aime. Ceci dit
nous sommes d'accord de dire que le desir n'est que de l'acte.

Donc apparemment étrange qu'on ne puisse accepter sur le jugement de l'acte
pendant la vie de l'Affaire. - Mais il y a bien plus: il apparaît que cette identifica-
tion à l'acte est une élision de l'acte. C'est dans la mesure où l'acte est
irréversible ou au moins castoré, qu'on se rend à l'identification. On se
sent donc se fonder sur elle: il faut ces contraires, agir, et trembler du jure,
ment par la décision qui abolit que l'acte soit le jugement.

2-12-75.

En finissant avec la Schopenhauer contemporaine: l'écriture.
Mettre à mort dans ce qui "est" cette substance à quoi toute la "lente"
Solange, Ray, Luyang, Danida, et autres imités, avaient donné
redonner. Mon idéal stylistique: Aristote.

De J.D. j'ai appris à m'écrire que simplement, parce que
on fait de la pratique. C'est la pratique qui dit nos amener à
écrire, par la contrainte.

D'Elmehrik, le grand respect que j'ai pour elle, de son indéfini-
sance profonde pour tous ces stupides, qui l'honorent, et ne s'en soucient
justement que je l'aime.

Maintenant grâce à eux, et pour eux, d'ailleurs (à elle donc),
le premier résolu de l'écriture, grâce à quoi nous ne sommes niollement
pas contemporains.

Mais revenir à la pratique qui est le sujet ou le symptôme,
est bref à ce qu'elle est lui-même enseignant: le discours analytique,
et non d'autre.

18-12-75.

Je ne sais pas que je suis, sur toute question du discernement analytique, étonnement anachronique : je ne peux rien en dire. Quelle en est la raison ? - Valant, que je ne les ai pas traités jusqu'à la fin, comme je l'ai fait pour quelques-unes et derniers temps. Mais la raison de ceci ? - C'est que, pour traiter d'un problème, j'ai l'impression qu'il se résout d'ailleurs. Plus véritablement d'ici autre. Et l'expérience montre qu'il en est ainsi jamais ailleurs que de J. D. Rétroactivement dit, ce n'est pas que j'aie "regardé" ce qui est autre & dit (Son problème, pas la raison), mais qu'en me donnant la la qui me permet de résoudre d'un seul, moyennant feignage de travail. D'ici ma difficulté & avance de nouveaux problèmes. Tout cela que j'aie, condamnée & l'œuvre. Ainsi de "Ceci moi ?" ou que j'aie autre sans pour cela en dire plus, - quand la question est si simple.

- 10.12.75.

Et que je pense de Nietzsche, qui il est le seul j'ai, et pour tout dire, qu'il n'y a pas d'autre homme du romantisme que lui, et est étrange qu'Elisabeth l'ait démenté il y a plusieurs années... Hargis, absolument avant la lettre la position de Deleuze. D'autre part, ses remarques sur sa position de refus à l'endroit de celui qui dit la vérité toute : qu'il ne puisse être qu'un imposteur. Juste ? Question au fini de Patrice sur le refus par Freud et Lacan de N. N'est-ce pas facile ? Il est évident que le discernement analytique ne peut aider de rien toute la vérité. Qu'il en dise quelque chose, est déjà bien assez.

12-12-75.

Dû à moi :

8

- Stage.
 - Ecrire un article pour Miller (Oreilles)
 - " " " " pour les lettres (Autre)
 - " " " " Salicet (Mebroun).
 - Préparer un texte par l'autrice à l'Ecole (10/20 p.)
 - Préparer mon enseignement à Vézins : 300 pages environ. (c'est le plus important).
 - Avoir les ^{2/3} ~~4/5~~ séminaires.
 - A cumuler séminairement 1 ou 2 devoirs importants : le SA, le sujet, la langue, la typ. du retour. (C'est à quoi il faut attacher). Ceci par l'enseignement et la publication (Il me faudrait 2/300 p de bonne qualité).
- Tout ceci avant juin 76.

9 Renoncez à vos illusions, et préparez-vous à la lutte ?

le problème est alors le suivant :

- Pourquoi y a-t-il des illusions ?

- Pourquoi n'y renonce-t-on pas ?

- Pourquoi faut-il y renoncer ?

- Pourquoi le fait de se préparer à la lutte implique-t-il qu'on

renonce à l'illusion ?

- Pourquoi ne pas penser qu'il y aurait des illusions nécessaires à la pratique ?

Il nous faudrait distinguer la parole et la nomination : acte dans la parole.
 Seul aux noms intéresser. Quel est alors le rapport du nommer comme
 acte, à la parole ?

Remarque de Miller que le re-faire est existentialiste : mais que
l'ajout qqch de nouveau le permet le well qui permet d'introduire
la discussion de la peinture.

Question : quelle importance décisive y a-t-il à ce que l'on pose la
problème du séisme en termes de méthode et surtout de temps,
d'étant ainsi : 1 - la tautologie de la supposition ; 2 - la doctrine
de l'encyclique. Car, la doctrine hantée de la résurrection le traitement
du concept en termes d'encyclique, en introduisant la pratique.

La thèse de la conscience de l'Être est en fait leibnizienne, non les
doctes spinozistes. En fait, Spinoza est en effet pour la conscience leibniz.
Il est bien à fait clair que L. ne peut être si que rejeté. L'Être n'est
pas leibnizien. On ne peut pas cette doctrine de la différentielle. L'Être
n'est pas une plus production. C'est pas l'expression (Spinoza).
Ni leibniz, ni Spinoza. Ni l'expression, ni production. (Ainsi dire,
S. et L. voient les deux leibnizisme en termes d'l'expression, ce que D.
distinctionnellement). L'Être, est produit de ce qu'il y a l'effet du
S², tout le monde. - Rien d'autre. Ceci n'est pas l'expression. Ni produit
thèse. Et en fait pas se laisser piéger par la demande de l'Être (une
siste). Pas de matérialisme en toc. - Ainsi, il apparaît que la respo
se de l'Être est une auto-critique (cf. Spinoza). On ne
est pas pour l'analyse devant faire les frais des malheurs de la
Belle-Ame et de sa figure de rejet (exclusion de Spinoza et de Nietzsche).

Problème posé: Comment la com. en est-elle venue à produire l'actualisation ou plutôt le change I / S, à partir de pollieux papiers de l'analyse?

Le qui est en cause ici, ce n'est donc pas un exposé systématique, mais la manifestation de points de change déterminants d'une polémique.

On posera que ~~les~~ 3 points sont intéressés à la doctrine, et qu'ils se rencontrent que secondairement des champs extérieurs qu'ils approfondissent.

3 - Puis de 1953 à 1955/56 (Séminaires I à III) il apparaît que le chirge catégoriel est acquis. La conférence "S. E. R." (1953) porte la trace de cette nouveauté : on y sent l'acquis récent de la chirge, mieux encore que dans le Discours de Rome (1953). Alors en effet, c'est autour de l'articulation F / S que joue la transitivité de la chirge, le R étant relativement délaissé ; (il n'est en tout cas pas thématisé d'une manière effrénée).
On a l'impression qu'à un stade, l'établissement dans le temps de cette expéri-
ence est pour la chirge un simple acte de foi d'enseignement, et que l'essentiel de
ces trois séminaires est déjà sur ses dents, leur production.

Puis, le Sémin. III (Psychose) clôt une période (ou une conjonction
ailleurs). ~~Après~~ L'incidence de la conclusion exige en effet d'autres
abais, et de plus, la chirge autre / Autre est désormais bien acquise, même
sans la pollution de la psychose.

4 - Suit alors une période de silence (qui dure certainement ce troisième temps,
à vrai dire ~~étant~~ incarnant de la rupture épistémologique). Cette période
(Sémin. IV à VI) est consacrée au développement de la doctrine du signifié :
aut, i. e. au montage du graph (Car le concept du S^a ne peut se saisir
que de ce montage).

5 - Puis, à partir de 1958/59 à 1959/60, s'ouvre une nouvelle période de travail,
dont l'intérêt est que c'est à partir d'elle qu'on peut situer rétrospectivement
les précédents. L'imaginari n'est plus utilisé nulle part (même comme
acquis bien connu, mais rien de nouveau). Par contre s'y joue la dédouble-
ment du miel au travers de trois concepts majeurs : la chose (Sémin. VII),
l'objet (a) (Sémin. VIII à IX ?), le sujet du L'ès, dans le cogito (Sémin.
IX, etc.).

C'est donc en 1950-53 que s'est joué le renouveau qui précède la
conquête du Symbolique, permettant la rétroaction d'un système qui
précède. Ceci, en engendrant les effets d'insistance qu'on a vu.

Paradoxe et réel.

Objection de J. P. à l'égard des concepts analytiques comme de paradoxes :
c'est précisément qu'il y a le réel (l'à). Or, si le paradoxe efface
la cause du réel, celle du 8^e qui en cause même raison du réel (aussi
dans l'ici, des jeux paradoxaux qui en causent pas la contradiction), -
dans ces conditions, il faut, si l'on fait la place du réel, dénouer le
paradoxe. Telle est la cause réelle qui interdit de comprendre le paradoxe.

Or, je soutiens tout au contraire : que ce n'est pas le réel
soi⁹ du symbolique d'événement le réel du parlant : réel du symbolique.
Ici, difficultés : on ne peut dire adéquatement que le p. p. soit
le v(s). Sinon, on aboutit à l'athéologie qu'il n'y a plus de
faute. Or il y a le 8^e et la faute du sujet. Il faut donc
savoir à 2 - maintenir le lien de la faute ; 2 - montrer que le
fait d'existence du v(s) forme cependant la structure d'un paradoxe,
la cause que la faute, du négatif, est aussi dans et par le symbolique
que (Ici, je commence à éprouver des difficultés).

Bref, le v(s) n'est pas le p. p., contrairement à ce que
j'ai écrit dans T.R. Ici, encore à rectifier.

De plus, distinguer v(s) et $\phi d(A)$.
Ainsi : v(s) n'est pas le réel pour le psychologue.
Il ne s'agit que pour autant qu'est faite
la place d'un réel : Chose qui, bien que n'étant pas du "réel"
effet de la faute du symbolique, en est structurellement distincte. Serait-
ce la faute - pas platonisme ?

Comment donc peut-on passer de paradoxe de v(s) à l'absence de
l'insupportabilité du sujet ? Est-ce la faute la plus petite ? Rapports à
l'absence de la faute et du sujet comme faute : faute du réel.

Si l'adversaire global de l'innocence ne cesse, tout en se dégradant, et si
toutefois, il y a de la différence, - c'est donc que quelque chose au-delà de la différence
la repose : c'est le S^2 . Le S^2 crée la différence que la nature de grade.
C'est lui qui suppose la dégradation, en maintenant constant le niveau
d'ensemble. Tout est égal à zéro. Telle est la structure de la pensée :
apparaît à l'âme entre la différence dans le réel, malgré l'indifférence
de celui-ci. Cf. Leibniz, (Calculus p 256) sur l'âme et le corps. Le
n'est pas que l'âme crée de la force, mais elle au-delà de la différence de force,
la même elle ne perd.

Le Plus-un et le Quart élément.

J. D. a fait bien saisir le pollème du Plus-un dans la logique de la négation.

Le pollème est : pourquoi la Tautologie n'est-elle la Quatrième ? Ou plus exactement, la logique du lueu est-elle ternaire ou quaternaire (pollème posé par Valentin et Demida pour Hegel).

Il faut répondre : si le Plus-un de l'acte de passage à la limite est bien ce qui fait bien, il faut ajouter que ce Plus-un est ce qui crée la place du bien tout dont il fait la base. C'est la base du sujet, remaniement de l'acte de l'acte. C'est la logique de la suffisance : l'acte produit le bien, un acte de l'acte. C'est la structure du Quart élément, comme la faiblesse à quoi il supplie. Telle est la structure du Quart élément, celui qui est le Vide du hors bien à la logique de la relation négative. Si le tiers de l'acte est la relation du S^a comme ensemble, le quart en fait le bien du manque qui oblige à cette division de sujets le lueu.

Reste la question : pourquoi le couple premier ? Il y a bien une logique, une de l'imagination. Mais je crois qu'il faut voir plus loin : le couple, c'est la bi-partition, l'effet d'un tranchant qui divise en posant et posant opposé : effet de négation qui fait du posant opposé l'autre, l'étranger qui en rejette. Et le pollème est, comment s'assurer d'opposer le lueu à ce qui est le lueu ? (identification). Réponse : par le couple d'un Plus-un qui résiste dans la limite cette identification en faisant effet de sujet, acte, et constitue le sujet à la place du sujet de la division première. La division est relative (mais faillible sur le mode du sujet) par la division de l'acte. Telle est la structure de l'Ensemble.

Difficultés de l'entre-croisement, et esquisses de solution.

Il nous faut montrer que la doctrine de l'entre-croisement, qui constitue la seule tentative faite pour justifier que l'is soit structure-canon au langage, implique des conséquences telles qu'il faut songer à la modifier.

C'est pourtant que l'inconnu admettant dans la parole que l'is est structure-canon au langage. Telle est la formulation condensée de la problématique.

L'instance de la lettre et la suppression du sujet. Texte Programme.

De la pratique analytique, — qu'est-ce qu'une pratique ?

Aristote et la doctrine des Modes.

Ustensile et pulsion.

Théorie des pulsions dans la psychanalyse (V) (21)

Le Protreus prends dans l'Esperance (note).

Culture et Souffrance (Kaufmann), L'instance.

Torion dans l'acte : Acte / action → acte
{ cause / objet → désir, trace, fait.
nécessaire / formation → pulsion.

— L'identification et le (a) : objet \neq id. \neq a(a). Le réel et le symbolique, l'usage de l'objet de l'E.L. sur l'(a) subjective.
Notion de pulsion canalisée. Ce qui est de plus le réel au sein de l'analyse.
Divers types d'identification : mathématiques, réelle, etc., L'insupportable pour Wittgenstein, et l'identification.

— Retrouver les thèmes du système (symptôme) de l'is (Koyan?).

discours, liens de l'Autre.

topologie du sujet (discours demandeur).

(analyse)

le graphisme.

le fantasme.

l'identification.

puissance, révolution.

transfert. SSS. analyse. Position de l'analytique.

Acte. Acte analytique. interprétation etc. ("pratique")

Amour, désir, pulsion.

(lettre et S^a)

(S^a, S^ogne, nous, S^a, S^ation)

Métaphore et allégorie dans le graphisme.

E^a et E^o. imparfait, me, Tu, il me manque pas.

S, I, R. et surtout S. et Imaginaire.

"Structure de la communication."

Transmission et désir. Vérité, passion
médiation

Acting out et transfert.

Angoisse.

Œdipe et Vère
Œdipe et castration

langage et ICS.

structure du S^a en général.

l'incompréhension.

Ce que je ne sais pas

discours

v/s.

vie et discours.

analyse et analytique.

passion?

puissance

révolution

S et R. transfert.

Acte et Acte.

lettre?

(a) cause.

vie, regard etc.

forme dans SFS.

Vère cause de nous.

discours, parole,

langage et ICS.

passion, analyse, vie.

Identification / séparation.

père

pulsion de mort

Ce que je sais

- Feuille de problèmes ~~autres~~.

- L'honneur du recouvrement. J'étais pour cela parti de la signification de $S(A)$ et du refus de la justice de Kant par Delenye. Delenye et Nietzsche.
- Orgasme: je suis plus loin que Kant. Mais alors, ma doctrine de la censure est en contradiction avec la théorie des pulsions: et c'est tout simple!
- Thèse sur Derrida et Delenye dans notre ouvrage.
- L'ambivalence du mode de vie et la vie: freedom.
- Double aspect de la censure.
- La méthode d'extinction / renoncement et la freedom. Groupes de transformations: discours. Ce qui n'était pas. Le négatif.

Problème du savoir cés et de l'après coup (Apostrophe).

le problème classique de l'apostrophe (Kant. et. gal. 1771), comme d'ailleurs de toute l'histoire, est le suivant: peut-on ce que nous savons l'après coup, dans la lecture historique? Non, pour nous, le problème d'une manière nominaliste, indiquant que le travail n'est que pour nous. C'est en effet bien le monde, le monde que tout dit, ou ce dit que le l'homme de nos temps, pollues, de nos questions. Mais c'est très insuffisant. En effet si l'on dit ainsi, on ne vient pas ce que nous savons que en soi pour les contemporains, les choses ne sont définitives, même à leur insu. Comment autrement dit, est-ce dans le réel qu'il y a la transformation qui se fait, la mesure de la conception antitotalitaire du Cosmos et la physique classique? Il faut bien expliquer un tel passage. Mais alors, il faut conclure que l'après-coup était là avant. C'est le problème de l'ici. Il y avait un savoir à l'époque, mais que nous n'en savons rien.

Cette position est-elle admissible? Évidemment pas. En effet il n'est en aucun cas admissible que le réel (ici et généralement le réel naturel) soit un d'homme, de toute évidence, par l'homme. La thèse que la science savante n'est qu'une abstraction de l'expérience absolue de l'homme, n'est pas acceptable. Il faut pour ce passage que la science soit incapable de savoir. Sauf à supposer le savoir absolu: ce que nous ne pouvons admettre.

Quelles solutions nous reste-t-il alors? Évidemment deux. La première consiste à distinguer le cés et l'incertitude du savoir. On dira que l'être de l'homme est à lui-même intelligible et qu'il est incertain au-delà de ce savoir de soi. Alors, il y a un savoir cés, et le savoir, est la limite de ce que l'homme peut apprendre de son être: telle est la conception classique de l'homme, avec laquelle nous ne sommes pas encore au point. Mais en nous interrogeant avec laquelle nous ne sommes pas encore au point, ce n'est pas par soi-même, mais simplement par mise en jeu de certains humains. Ici aussi, pas grand mystère.

Mais une telle conception nous porte alors à l'incertitude suivante: Tel est l'instinct constant de l'apostrophe: est-ce que quelque chose s'est fait

de savoir avant qu'il en fût inventé? Si oui, alors, il y a de l'inconvenient dans la pratique historique en général. Mais alors, la distinction entre ces deux domaines du savoir tombe. Mais de ce fait, nous retrouvons ici la difficulté que nous voulons élucider: c'est donc que le réel était intelligible avant que le savoir adéquat fût inventé? - Ce qu'on ne peut admettre. Car là, il faut modifier la conception de la science: le réel "possède" le savoir à l'invention, mais celle-ci était ici... ce qui n'arrange pas grand chose. Bref, on ne peut admettre un sujet tout sachant du savoir absolu.

La seconde solution consiste à modifier profondément le concept de savoir: ici: le savoir est inventif. Tout savoir s'invente. Reste alors la question de l'intelligibilité de l'étude de l'homme, qui devient ici l'origine. Cette solution nous ramène en fait à la première. Mais théoriquement.

- Il faut admettre que tout savoir s'invente. (1)
- Que tout savoir comporte ici, y compris la pratique scientifique, l'approche du réel non humain. (2)
- Il reste alors à modifier le concept d'ici. (3)
- De plus, reste instancée la question de savoir ce qui était là si on ne peut admettre en aucun cas la perspective nominaliste. Et faut en effet admettre l'œuvre de quelque chose à l'origine du sujet. Mais dans ces conditions, on ne peut admettre absolument la thèse de: (4)
- L'après-coup du savoir, (5)
- quoiqu'elle reste fondamentale. Il faut admettre simultanément et non sans contradiction rétrograde, le quelque chose à l'œuvre dans l'œuvre (l'échangeant obscurcissant) et l'après-coup du savoir (qui contredit cette première position).
- Il est le pollinisme en quoi consiste l'ici, qui ne fait qu'exagérer cette question, en la nommant.

Le symptôme d'un discours et le S.S. : problèmes.

(Cf. Vozze : Et. gal. 115 et 86 ap. 111.)

Il est clair de là, qu'on peut formuler, sous cette pratique de la science, l'œuvre n'est pas simple précision, elle est un symptôme. Ça, avec l'alternative classique : absolument, ou non ? (Cf. Deane, 100m. Laidi).

Mais alors il faut interroger : qu'est-ce qu'un symptôme ; et pourquoi y a-t-il le symptôme.

1 - Nous parlerons du symptôme en une seule feuille sous les conditions suivantes : le trait en question est : l'indice d'un système. - Un système est celui d'une pratique symboliquement déterminée (en tout cas de cette phrase). - Un système est issu à celui qui y est impliqué. - Plus précisément peut-être, il n'y a symptôme que dans l'effet de transition ou de feuille d'un système à un autre. - Cette feuille est la marque d'un sujet.

Mais il faut noter que cette théorie du symptôme est trop facile. Elle ne peut que nous porter à un alibisme de mauvais aloi. "Il en faut donc plus, ou bien autrement : i.e. partir du sujet et de la jeunesse". Ceci, avec la cour dans XVII. - Mais alors nous rencontrons une autre difficulté : est-il légitime de parler de désir au tout venant ? Répondre de Descartes, ou de Galilée ? Car on le peut répondre. Bentley est celui qui en parle, d'ailleurs dans la possibilité de deux positions rendues : des systèmes au désir. C'est donc plutôt d'une certaine manière de manquer le désir qu'il s'agit dans un discours, et c'est de là qu'il faut partir. Tel est le ressort de l'abstraction.

- Pour trouver de plus une autre difficulté : ce système dont le symptôme fait le signe, existe-t-il donc vraiment ? Et pour tout dire, est-il de l'ordre d'un S.S. ? Ceci nous ramène à interroger ce concept. Qu'est-ce que la méprise du S.S. ? Faisons des hypothèses.

- le sujet S. S. est méprisé : il se joue en A.
- C'est lui qui méprend le sujet.
- Il est une méprise de position.
- On se méprend et on fait signe de sa latence.
- C'est lui qui se méprend en produisant le symptôme.

Les dires nous sont rationnelles.

Mais il faut à nos dires parties de la distinction des deux suppositions: idéale et pratique. (Encore ce n'est-il pas: le savoir est-il supposé au sujet?).

Et peut-être par:

En raison de la préexistence du symbolique, un discours, en admettant qu'il d'un nouveau regard. Et celui-ci est l'acte d'un SA pour comme trait idéal qui distingue un champ qu'il élargit. Mais ce nouveau regard n'est qu'après-coup: on se rend que dans la production effective du savoir, qu'il y a une certitude comme la différence pure. Ce qui produit, c'est un sujet se dirigeant. Le savoir est mesuré de l'ignorance: le savoir n'est pas toute-présence qui se confit. Il est mis en jeu d'un effet de l'ind avec un réel qu'on ne peut penser. Tout savoir est production d'une ignorance.

Il ne reste pas moins que subsiste une question centrale: à nouveau regard, il fallait bien qu'il existe pour admettre le champ? En même, par quel miracle le nouveau savoir, il peut advenir? — on peut bien se reposer sur une théorie empiriste: le nouveau regard fut inventé par trials and errors, au cours des âges... C'est très précisément la perspective qu'on refuse. Le nouveau regard n'est pas le produit d'une expérience stochastique. Il n'est pas le fruit, mais qu'il implique l'existence même d'une position de discernement? Était-il le trait

Mais alors, d'en venir donc au SA hypothèse? Était-il le trait vide que le savoir introduit simplifié? Ce n'est le dire supposition idéale: c'est un projet, mais ce n'est pas suffisant. Car la collation majeure de la supposition idéale est bien là: qu'est-ce que l'intensité, elle? Faudra-t-il ne suffire de dire que c'est le désir de l'Autre, et s'engage aussi dans une régression à l'infini? Ou bien n'est-ce pas ce désir, est-il de nature réelle-ment à nous entraîner cette régression?

Le manque dans l'amour et le désir. Problème du négatif.

Pratiquer de l'amour ou l'aimer : l'aimer consiste du manque. C'est à dire que, en
degré de l'aimer, nous devons y démontre le désir, comme intermédiaire du manque.
— Et sans doute l'aimer, ça suppose qu'il y a dans l'être une diminution de ce
précis, puisque la relation qui consiste à s'y faire l'être adverse diminue le
dominant. Encore faudrait-il savoir comment. Quand il en est, il paraît que
l'aimer consiste à donner ce qu'il n'a pas : ce don du manque, de ce dont
on manque, c'est bien dire que l'aimer lui-même est articulé du manque.

Mais je déplace cette conception en intégrant : si le manque est bien connu,
qu'enquière mais structural, si le manque est constituant du sujet, — d'où
viendrait donc le manque ? Je dis qu'il vient de l'effet du S^a (ce qu'on ne conteste
pas), mais j'ajoute que c'est pour autant que le S^a se constitue comme
faisant surgir un champ de négativité qui est constitutif d'une constance
de ce négatif. Ce n'est donc pas simplement que le S^a est un champ d'homos-
tase ; mais le négatif même que le S^a crée avec et dans le sujet, a la
ce qui puise comme constance négativant le corps par exemple (libido).

Et je pense que le manque, c'est cette constance du négatif. Il n'y a
rien qui soit constant hors de cette grande négative. constance et négati-
visité s'impliquent nécessairement.

C'est de là que j'envisage de déduire (partir-ils en constituant ?) que
l'aimer est l'effet de cette constance. Et que c'est en quoi il est le ~~manque~~
Sembable (Vomiro) qui mesure l'histoire du manque. Dis bon, un
faudrait-il pas pour désir, amour, pubis, etc. comme le montage
d'une constance creusant un manque en degré, mais le manque étant de
l'effet de la constance ?

— Il m'intéresse car je viens de m'apercevoir que l'identité
voici ici du négatif et de la constance déplace la question de l'articulation
manque / Vomiro telle que je la posais. De plus, le Sembable n'est plus
(seulement) le S^a : mais le négatif : la chose. Difficultés.

Vaincus le Gorgias une réputation du sophiste, est bien la plus grande erreur. Ce que ce dialogue expose, c'est la menace du voeu de mort socratique.

Comment le sophiste y résiste-il à l'ultime ? Ce n'y a-t-il que tout plaisir est un bien. Moyennant quoi il n'est pas difficile de démontrer qu'il n'en est rien. — Mais s'il y a des plaisirs qui ne sont pas des biens ? Et s'il y a des jouissances qui ne sont pas des plaisirs, ou pas autant d'autres des biens ? Et si le bien n'est que cette même jouissance du déplaisir ? Et si le bien n'est que cette même jouissance du déplaisir, id est si dans le refus du corps ? Et si bien et mal tendent ensemble ? Et si le bien se soutient de lui d'un voeu de mort ?

Tel est bien le sens du mythe final, de nos montagnes le bien ne se juge que du mort. Et l'âme déformée du méchant, y a-t-elle sinon la trace de sa jouissance du déplaisir ?

Bref, ce que Socrate joue dans ce dialogue, c'est un voeu de mort. En sorte que la dire que la rhétorique ne veut qu'à sauver soi-même est à vendre au mépris : c'est bien ce qu'il fait. On ne voit pas, en faisant de cette position une erreur de Socrate, qu'on se trompe sur le sens de son voeu. Ce que veut Socrate, c'est mourir. Et sa réputation de sophiste n'a pas d'autre sens que de déjouer la face de son voeu de mort.

Queleaux: Bords. Notice de lecture (9/75)

line com. singulier et formant qu'il fait, dans les objets bleus, et d'une parfaite l'écrit.

Dans les approches du singulier, Q. s'élève à l'écrit. Il se pose spécialement à l'extraordinaire actif: Selon l'écrit le l'écrit...

1. Il faut donc clarifier la réflexion en même Vergil de Toulouse, grammaticale.

(P. Richer: Education et culture dans l'Occident l'écrit Paris 1968).

La question posée par l'écrit: quelle est la formation qui est liée aux poèmes? Pourquoi le poème l'écrit est-il pour lui-même une raison de l'écrit? Peut-être simplement pour qu'il s'élève le l'écrit et pour la l'écrit l'écrit aux l'écrit l'écrit de son rapport à la formation l'écrit. C'est tout cela Vergil de Toulouse.

2. Article intéressant sur l'écrit, de Q. sur l'écrit l'écrit l'écrit: en conclusion est l'écrit: "la l'écrit l'écrit la nature des l'écrit: l'écrit; elle l'écrit pour l'écrit, pour l'écrit de l'écrit l'écrit l'écrit (p 134). Mais ce n'est pas si simple que Q. veut le l'écrit. Car si l'écrit l'écrit que les l'écrit l'écrit l'écrit l'écrit, il faut dire pourquoi, et surtout comment? Est-il si certain que le l'écrit l'écrit l'écrit non-contradictoire? Et quel est ce l'écrit?

3. Note p 137: Q. fait ici référence à l'écrit sur le temps l'écrit et le l'écrit de "l'écrit l'écrit".

La différence spécifique des formations symptomatiques.

Le problème de l'Atelier est en quelque sorte une ~~problématique~~ ^{difficulté}, plus
similaire à celle-ci : comment le distinguer d'un symptôme ? D'une manière
plus générale, nous sommes confrontés à constater l'ensemble des faits de
symptôme comme un groupe de transformations (réel, latent, indéfectible,
symptôme), celles des formations symptomatiques, mais il nous manque alors la
différence spécifique de chacune de ces formations. Or, ce n'est pas plus difficile
à définir que celle-ci, dans le travail théorique.

Ce qui nous amène à cette réflexion : ce qu'on appelle groupe de transformations
n'est rien d'autre que la notion aristotélicienne de genus. La différence spécifique
c'est l'élément du groupe, l'espèce, la différence elle-même constitutive du
genre et est l'invariant du groupe.

Qu'est-ce donc qui constitue comme un genre les formations sym-
ptomatiques ? Il faut partir de ceci qu'il n'y a en tel genre que moyennant
un principe d'équivalence reliant les transformations. Chez Freud, ce principe
s'appelle la libido. Cela-ci n'est rien que la supposition constitutive que
nous interprétons une fois de symptôme. Chez Lacan, c'est le S^a, qui est l'élément
de la doctrine de la libido sa supposition substantialiste et énergétique. Dès
lors, le fait de symptôme est relatif à ceci qu'il signifie pour, et
d'abord pour quelqu'un (comme thème lacanien des années 1950). Ce qui
nous conduit donc à l'Autre, à partir duquel se joue tout énergétique.

Va via.

Qu'est-ce qui fait qu'une même ont l'ère? C'est... l'ancien ex-gille? - Il semble que
soient faibles, pour autant que l'ère est exigée ce qui se reconnaît comme effet
de l'indistinctibilité. De sorte qu'il est ambivalent qu'une même se condense "la ère,
ou d'autres termes, que les divers points hétérogènes de singularités soient condensés
en un ensemble unique: méthode topologique de l'ensemble linéaire; si je me souviens,
dis. L'interpénétration dans la jointe temps est le moyen de cet état de la même, qui
condense après-coup ce qui était là.

Pourquoi le temps de la même "crainte"? Peut-être, parce que toute même est
toujours très crainte. - Dis les, pour qui on s'efforce d'expliquer ce qui est le divers-
même est aussi même même la même de la même "longue"? Et pourquoi
alors ce pas faire une même de la même! On d'une même quelconque chose-
surtout: Reprendre par l'expérience, c'est même que faire chercher vers la solution
de la même longue. La même crainte se justifie de partir du temps du sujet. Temps
de la ~~même~~ se concentrent. Et, comme restant?

Il est fort dur à lire K. dans Craville et Troubllement que, lors l'effort
de surmonter du texte qui nous empêche, mais en même temps lire ceci: qu'Abraham,
est le seul craignant. N'est-il pas persécuté, avec son échardéisme parodique de
la foi? Quant à K. lui-même, il faut bien voir à quel point dit: qu'il en
reste à la position étrange et en même temps aller plus loin. Pourquoi il apparaît
que celui-ci est bien consacré à définir la figure de l'«é-paule», lui-même,
Abraham, c'est l'exception du paradigme de la foi, le plus responsable dans
son acte. Question: qu'en pensait Jonas? Peut-être, questionné, avait-il
trouvé cela même é-paule. Pourquoi il apparaît que l'identification image-
maire de K. à Abraham à l'endroit de Rigine est pour une large part un
moyen pour lui d'interroger la question de ce qui gît sous cette épaule à laquelle il
même: la figure après tout de l'important qui avait pouvoir disposer de la vie
du fils. C'est bien parce que K. jouit, de cette place, de son père, qu'il lui-même
est interdit devant l'odieux et l'interminable de cette figure du père à laquelle il
se livre d'instinct.

Topologie de la méprise et de la rencontre. — L'intelligible en un univers.

La méprise n'est pas la rencontre, mais elle produit la rencontre. C'est comme au calcul du réel, vient rejoindre le calcul en son défaut, que la méprise a une, et doit elle faire le réel interne. Le que l'un de la décision rejoignant avant rejette, est entré dans la production, comme le lieu de force de "l'expérience" des possibles. Le que les possibles ne pouvaient calculer, en telle d'être leur nature, de s'identifier et de s'annuler dans l'un qui les ouvrait mais de ce fait en rejetant un réel, vient à la rencontre comme manque au calcul. En un sens, on voit donc que méprise et décision sont l'inverse l'une de l'autre: Tant symptôme est symptôme d'un manque, la méprise est l'absence de l'un, son retour.

Tant se passe donc comme si la méprise et la rencontre étaient l'inverse l'une de l'autre. Ou plutôt, comme si la rencontre en tant que manque était l'absence qui ~~produit~~ ^{manque} un endroit, et dont la méprise ferait le bord. Plus précisément, si nous tenons que le champ homéostatique de S^1 , des discours comme l'absence des possibles, est en un sens la face de cet être, alors sans doute avec nous deux faces. Mais d'un fait, elles sont de natures absolument hétérogènes, de plus, au lieu de se correspondre comme symétriques, elle seraient plutôt réunies dans une sorte d'antisymétrie, où une face n'est donnée que pour autant que l'autre manque. La méprise, faisant le bord qui nous est donné, la rencontre est le lieu de manque à la face du signifiant, ces deux faces. La rencontre est le lieu de manque à la face du signifiant, l'absence qui manque à son endroit.

Cette topologie peut sembler singulière: c'est celle de la bande de Möbius. La bande de Möbius n'a qu'une seule face. Or, c'est donc que l'autre manque. Paradoxe qui ne se résout pas ainsi. Quel est donc l'inverse de la bande de Möbius?

Il est ainsi de voir que c'est précisément le trou qui elle dérive par son bord qui fait comme dans le plan projectif. Le segment clé de cette

Cuivre, est non encastré. Ici, la cuivre de la bande est sur bord
hémisphérique au centre, est donc l'interprétation topologique du mouvement
de la cuivre à l'ile de la division. La cuivre est le record de la - tour
qui passe le bord de la bande à une première division qui fait l'ile
de la division qui se trouve avoir ouvert le champ de force que la face
de la bande incarne. Encore ce rapport n'est-il pas si simple. En note que il
apparaît, que l'ile d'une division signifie que se peut passer sur champ
que moyennant le record temps de la cuivre; son fait de ce temps,
il n'y avait de ~~elle~~ le champ nulle constance.

Sur cette topologie, il faut faire une remarque de plus. L'au-
ment d'enceinte que, dans elle, l'enceinte se trouve entièrement à l'endroit:
c'est une division suppose la bande d'enceinte. Mais, du point de vue
de la topologie intérieure de la bande, est d'enceinte n'a pas de sens (uniquement).
En effet, la bande n'a qu'une seule face. Il est donc impossible de parler
de son revers. Dès lors, elle n'est pas non plus un endroit.

Pour une fois mieux entendue, supposons un monde tel que se
topologie soit celle de cette bande, et que les états qui y soient contenus ne puissent
donc avoir la même idée d'une cuivre extérieure que y serait appliqué,
non pas quelle main? Il est clair qu'ici il leur faudrait supposer Dieu.
En note que pour de tels états, encastres et endroit d'une surface se trouvant des
concepts incertains, et qu'ils ^{paraissent} seraient même impensables: De tels concepts
ne pourraient pas être pensés, et advenir en aucune façon.

De sorte que de tels états ~~ne~~ seraient incastres à la structure
de notre monde.

Alors, plus loin, et encluse de la que l'intelligible n'est pas
monique. L'intelligible ne serait qu'un transcendantal sans aucune
analogie. Sans faire supposer un Dieu, mais pourquoi?

13

On voit que les thèses juridiques sont profondément étrangères au postulat
une chrétien. La Grosse ne fait que prolonger la conception grecque d'un monde
produit par un Dieu qui l'ignore. J.L. Borges est aujourd'hui le plus brillant
théoricien d'une telle conception.

~~but~~

De ce fait, le christianisme est la principale contribution à l'abolition
de la supposition de Dieu: l'intelligence humaine n'emploie aucun mystère.

L'impératif Kantien et sa double conséquence: Kant et Sade.

Soit donc la première forme de l'impératif: l'agir selon l'universel. Mais, le monde: de ne jamais agir envers l'autre comme d'un moyen, mais d'une fin. Il est évident que l'argumentation kantienne, si l'on prend cette seconde forme de la maxime, est fautive: par le mauvais usage d'identifier Kant et Sade, puisque chez Sade, la règle universelle, c'est au contraire le moyen. Remarquons toutefois que Sade manifeste avec son soi-disant universalisme par-ci: qu'il n'a jamais eu aucun des "lairs positifs" de Sade ailleurs, sur le mode de sa propre jeunesse, les relations des autres. Sans doute la maxime est-elle d'usage en règle universelle, mais il faut dire qu'il faut l'appliquer aux qu'on s'adresse, on n'applique pas les maximes, ils n'indiquent pas les autres d'être traités en conséquence. On en fait donc des maximes, ils n'indiquent pas les autres d'être traités en conséquence. Cette conséquence est-elle dérivée dans le système? On ne voit, laissant donc cette hypothèse.

Pour le dire vrai, c'est qu'il n'y a de rapprochement possible de K. avec S. qu'en raison de la première forme de la maxime. Or, si l'on se fait que la déduction kantienne de la première à la seconde forme est juste, et le rapprochement de la maxime se fait tenir. Or en revanche, il y a une faille dans cette déduction, et c'est qu'on peut déduire la loi universelle d'une et l'autre des impératifs sadiens et kantien.

Alors, il n'y a pas de problème, c'est que ces impératifs sont antagonistes. Que déduire de là? Kant ou Sade a tort raison, faut-il trancher des deux?

Donc partons pour l'examiner, de l'histoire. Quelle est la conséquence de cette théorie kantienne? — la révolution française. Quelle est la conséquence de cette révolution? D'abord la loi, puis le droit. Mais, fait plus notable, le capitalisme. Qui est-ce que le capitalisme? L'exploitation de la plus-value exploitée par une classe au dépend d'une autre, l'exploitation de cette force de travail dans les rapports de production.

Alors, si l'on juge au fait, — c'est Sade qui a tort. Car qui est le capitalisme, sinon l'exploitation comme moyen au service d'une classe, du côté d'autres sujets? La théorie kantienne monde serait donc inconséquence?

Notons tout d'abord que cette incarnation de la dictée radicaux ne se fait qu'à
un double p^rès : c'est que l'usage du corps comme moyen ya lieu lieu — mais
n'est la joie ? Par quoi il apparaît dans le système de la loi une
grande incertitude majeure : la thèse autour de laquelle il ordonne sa loi,
est bien suffisante pour définir le capitalisme, mais elle ne permet pas de
montrer pas de définir cette même joie à laquelle il s'attache pourtant,
et dont c'est surtout que d'en produire la loi. La loi radicale est impossible
à assurer surtout, elle ne dit rien de la joie, mais seulement du
moyen. Or, toute abolition de l'homme comme d'un moyen est — elle joie ?

C'est à qu'on est pas incidant, et que le capitalisme ne confine pas.
— Mais que l'on adopte un point de vue sur la joie, que je ne
hâte pas à définir aujourd'hui devant vous. Question en surplus.

Reprenons. Il faut alors retenir que, celui qui reprend à son compte la po-
sition légalitaire, et refuse la position capitaliste de l'exploitation, est perçu
comme Marx. Ainsi, celui qui se trouve devant le matérialisme dialectique
incertain. Mais la réponse de celui qui nous dit idéalité. En lieu de ne pas il
paraît idéalité que cela.

Ainsi que nous ne tenons pour une conséquence exacte de sa doctrine
l'abandon de faire du sujet le matériel humain ? — Après ce sans doute
nous insérons bien la loi de matérialisme radical, — et nous étions stalinien.
Ou bien préférer — nous pensons que la conséquence de Marx soit un matérialisme
à usage humain ? Cette doctrine dont je me réclame pas la loi, nous sommes bien à
Kant.

En outre que, parlant d'idéalisme, je vous encourage volontiers à poser vos
points, et de les faire liges comme fait de colonne...

*
Ce qui est par contre clair, c'est qu'en tout cela, quoi de la joie ?
Qu'est-ce donc que la joie ? C'est ce dont la politique, qui ne consiste
en rien de plus que dans le mariage du seul facteur politique, le bonheur,
ignore résolument. Or donc si l'on dit telle, ni d'un fait mais la chose abaisse

du mystère de Sade, — mais non, d'autre part. Être un peu moins de Chateaubriand, où, pour être plus d'indulgence, elle est aussi plus connue.

De la jouissance en tant que bien de pitié, à laquelle il donne son nom, Sade se fonde bien en raison.

Et Kant? la jouissance de l'idéalisme n'existe-t-elle pas? Ce n'est parfaitement possible de jouir excellamment de l'idéal. Il doit bien y en avoir, car on doit d'extérieurs qui savent ce qui est l'amour véritable. Il doit bien leur être possible d'avoir affaire à une femme à laquelle ils pourraient bien donner toute leur passion, — mais quant à la guerre, je n'en sais rien!

Oui, il faut vraiment un très profond refus pour oublier l'idéalisme.

*

Tantôt.

De là je disais : pourquoi la ^{loi} ~~maxime~~ universelle, sans sa forme est-elle ce qui permet dans son usage de devenir Kant et Sade. De là, surtout, la pollution de l'universel, forcément.

Mais plus multilinéaire : surtout que la loi kantienne est simplement la définition de la praxis : car c'est ce qu'elle était dire, dans sa notion de fin. Et que Sade, avec son concept de moyen, démontre le vrai sens de cette praxis : l'homme comme moyen (Mittel) de son autisme. Le fait de Sade n'est pas la "maîtrise" : il est le réel du corps, jouissant. Et suppose donc un fait une "fin" sublimée : l'acte même de ce moyen, i.e. son enaction humaine. Les deux théories de Kant et Sade se lient.

Pour avoir pourquoi l'une et l'autre ont sur la jouissance remette.

APHASIE ET SCHEMATISME

La doctrine leontine du schématisme semble braver une étrange illustration clinique dans ce qu'on appelle l'aphasie et polémique comme ça.

Quand il semble s'agir dans une aphasie, ce n'est pas tant d'une lésion fonctionnelle, que d'une lésion interfonctionnelle: autrement dit, les fonctions sont intactes, mais ce qui est rompu, c'est le lien entre les fonctions.

De sorte qu'il faudrait envisager la conception jacobsonienne du déficit de fonctions: il y a "déficit" d'interfonction. D'où un cas que les aphasiques sont des a-schématismes, si nous appelons schématisme la "fonction" de mise en relation des fonctions que l'aphasie nous montre déconnectées.

Que le schématisme ne soit pas une fonction, est prouvé par ce que:

- 1 - la fonction n'est pas lésée; 2 - le schématisme est supprimé: ~~elle~~ le schéma interfonctionnel est donc structurellement (et non seulement neurologiquement) différent des fonctions.

Ceci suggère quelques remarques sur les paradoxes de l'aphasie.

- 1 - Il existe un schématisme interfonctionnel différent des fonctions, en structure et non dans son interprétation neurologique.
- 2 - Ce qui est atteint dans une aphasie (aphasie agnosique), c'est non les fonctions mais le schématisme.
- 3 - Il existe non seulement plusieurs types de schématismes, mais que chaque aphasie manifeste une rupture spécifique.
- 4 - Dans une aphasie, il n'y a pas de déficit. Contrairement à l'aspect neurologique lésionnel, les fonctions ne sont pas touchées par l'aphasie. C'est le schématisme qui est supprimé sur déficit.

5 - Le premier est que cette suppression se fait sur un mode structural très spécifique : celui du tout - ou - rien. Quand la schématisation est rompu, il ne l'est pas en partie, il l'est totalement; ou il ne l'est pas du tout. Le caractère alternatif de sa suppression montre qu'il ne y a pas de degré, car le défaut est un concept qui suppose la contrainte et le graduel de l'absence, par analogie et "isomorphisme" avec la lésion neurologique.

6 - C'est plus paradoxal encore, et qui a dans ce sens, c'est que l'intervention d'un tiers dans l'épiphonie (le schématisé) peut permettre de rétablir "partiellement" l'isodominance. Le malade peut, si le schématisé le permet, rétablir l'objet qu'il ne peut pas nommer. Ceci est la preuve que la schématisation ne l'est pas liée. Il est, pourtant, on dirait, "inéluctable". La lésion ne fait qu'inhiber la schématisation, elle ne la supprime pas la possibilité.

7 - Ceci est cependant, dans certains sens seulement. La schématisation ne peut pas être rétablie dans tous les sens, mais seulement d'une fonction à l'autre, le sens inverse n'étant pas toujours possible.

- La psychanalyse ne provoque pas d'écarts : elle ne provoque que des acts. Et l'acte ne relève pas de la dimension du danger. On ne peut dire que le suicide soit un danger. Quant au crime, il ne semble pas qu'il se situe sur le versant de ce que l'analyse peut engendrer. Il faut l'examiner pourquoi.

J'ai toujours tendance à pousser trop loin mes thèses : de conclure par exemple qu'il n'y a pas d'analyse didactique, sous prétexte que la concept ce n'est ailleurs mal pris. Or il y en a une, mais elle n'est pas identifiable. Il y a donc une analyse, de didactique. C'est, ainsi que le pose Lacan, ce qui même au delà de l'analyse. L'analyse didactique n'est au delà de ce
delà. C'est pourquoi elle est éradication de tout ce qui à l'endroit de l'analyse. L'analyse de l'analyse ne peut que rester une énigme : c'est en fonction dans la structure. Des acts qui à l'acte, on ne rencontre jamais que la parole de chacun.

- Mon symptôme: il me me rendait pas de faire ce qui est à charge à son mari.

- Suivre: c'est ce qui vient à la place de cette absence d'acte, quand on ne sait
suffisamment agir, ou qu'on est comme d'agir à l'encontre de la loi: à la place de
rien en définitive.

- Acte: (a) faire pièce, i.e. permettre à une femme de bonne parole, et par consé-
quent l'absence de la jalousie qui la laisse à elle-même.

- Enfant: à venir être. - Si non, juste symptôme de son impuissance, qui est
celle du père.

- Structure du symptôme: il s'agit de montrer le père d'agir comme il lui
servait (deut). Avant peut-être qu'il ne soit simple équilibre, et absence
de père? Il y a là deux thèmes parallèles du symptôme.

On ne l'est jamais seul, mais on le devient. D'abord être seul, puis être
le seul. Guignol. On n'est jamais que le seul. Même si d'instinct on le
devient, pour qu'on a manqué. On l'est peut-être, il dit le contraire: qu'on de-
vient seul, pour avoir été le seul? Ce n'est pas le plus faux.

Rambaudt anticiperait: d'en se regarder tel, de son jeune âge? Manifeste-
ment d'un lieu qui n'est nul narcissisme, mais bien hors de là: d'un
dehors de la mort, du lieu d'en toujours on le regardera. Il est bien clair qu'il
ne voit en dehors d'affaires qu'une seule de la lumière toujours plus. On
n'aurait en dehors d'affaires l'émulation. Avec elle, j'ai regardé l'in-
stinct même; de son regard à son être. Elle m'a appris à être à qui se
regarde, et c'est pourquoi elle est amicale. Grâce à elle, je vous regarde avec
d'un autre lieu où je l'attends, et où je sais qu'elle m'attend. Elle que
mon mari est extraordinaire effet de confusion qui m'entraîne au regard et me
donne l'impression de la savoir si rare. Oui vraiment! Elle me donne à
parler.

TABLES QUI TOURNENT... (9-75)

Nella donc, se li ne da opinioni...
Elle suppose trois types d'expérience fort intéressants, et de probabilité fort différentes.

1 - L'expérience classique de l'interrogation de l'expert. Elle me dit qu'il y a 10 à 20 % de fausses réponses, probablement dues à la mauvaise formulation des questions. On peut bien voir en effet que l'effet de l'avis de l'un des participants. On ne pose que des questions qu'on peut résoudre, — même en ne le sachant pas. C'est, naturellement, en supposant la bonne foi.

On a eu deux expériences intéressantes.

1.1. - Celle de cette femme qui, demandant quelle participant elle était encore longtemps au travail, se est répondu: LISE, 6. Et qui, exclue peu après de celui-ci, avait que, sur la liste des participants, elle était 6ème, à qui elle ne savait pas... On leur demandait le nombre. Elle?

1.2. - Cette question posée: déterminer la date d'expiration de validité de l'expert? Et où? Réponse: Londres, Rome, dans une période de 4 ou 5 ans. Il est un qui l'expert ne s'est pas beaucoup moqué: lettres de pass. On verra: (9-75).

2 - Un type d'expérience plus important marginalement toujours la bonne foi des participants, est d'aller chercher un lien dans la télépathie, non comme lequel: l'expert donne le titre. On peut en faire l'hypothèse ~~de~~ d'un calcul des du médium. Mais si le résultat est statistiquement bon, chapeau! Sinon, souvent par exemple on s'en tient à l'hypothèse télépathique, ce qui est déjà beaucoup...

3 - Expérience de la montée dirigée au hasard, avec que personne le cache, et marginalement l'hypothèse possible. L'expert donne l'histoire au médium. On doit donc éliminer la télépathie. ~~se faire~~ Il reste tout au plus à ~~faire~~ supposer un calcul des du médium. Reste à voir l'expert statistique. Mais on ne s'en rendrait pas compte, — alors nous sommes bien pour faire tourner les tables...

On Nella a participé à ces expériences. Quoi dire?



Freud !
Tableau de l'évolution française contemporaine 1965 - 1976. On ne doit exclusivement pas situer le fleuve en termes
de "influences" ou "d'origine". Il s'agit de l'événement de la guerre se recueille des courants, sont vifs - corps. Bica lui
qu'il y ait des origines, il y a des repères qu'en dormant le nouveau. C'est pour ça. Sade, Freud, Nietzsche, sont tous pour
des courants contemporains : c'est qu'ils se sont jamais été - les, et que leur lecture se rend contemporaine.

"PROJET DE PEA."

[Pour Mai 79] - (30-40-pages)

- Le statut du langage et la parole : "Mais là n'est le danger..." - "Le langage, le plus dangereux de tous les biens."
- Structure du langage : négativité, neutralisation, tromperie, etc..
- Deuxième. Espace Heidegger, chose : le document du langage.
- Comment concevoir la Bejahung ? Les alternatives du sujet.
- La Voraussetzung et le Troisième grand général : Ville, Hasard - la restitution au Hasard et l'insaisissable :
- [Retour sur le pari lucainien].
- Tentative pour rendre le fait psychotique, G.P. et l'exemple du Départ. Morav de Nathanael.
- (Structure la cause de la psychose?)

(Intro.)

1. Analogie, homophonie et épique :

A - Hétérogénéité idéologique de l'analogie par rapport à l'homophonie et à l'épique.

A - Confusion en fait, distinction en droit.

B - Une équivalence qui barre la signification.

C - L'homophonie, "support" de l'analogie ou en offre au travail de l'épique.

A. L'h. puis dans le réseau de sages.

B - L'h. réfère à la langue : le "l'épique"
la cause.

2. Une étiquette de l'épique?

Quelle modalité pour l'épique?

De quelle logique cultive l'épique?

A - Encription de l'épique, du côté du fait, du droit.

B - "de l'épique" dans une logique du fait,

C - le mélange entre les deux logiques.

Epique et distanciation : Une faimanté.

{

lu 2/79, 65.

legitime
Argument. T. Malin

THESE: pages.

1. Accusation 5-	5
2. Projet 69.	70
3. 1 - 27 -	
2 - 27 -	
3 - 29 -	
4 - 20 -	
5 - 25 -	
6 - 34 -	
7 - 18 -	
8 - 25 -	
9 - 25 -	
10 - 20 -	250-

325 p.

4. + Interpretation 35 à 2 int. 1. ≈ 50 à 3 int

980 / 100 p. 375 (à 3 int.)

5. + Navis / 10 p. 395

6. + Elit et transfert 70 à 2 int. ou 100 à 3 int. 495 (à 3 int.)

Plan:

5 - Ouverture et introduction

I { { (1) -
2 -
3 - } T.R.

4 - Problème de l'acte analytique.

II { 6 - Elit et Tr. : une autre approche de la latence.

- THESE - MATRISES -

Thème 3ème C:

- 1 - Si nous avons des travaux publiés acceptés?
- 2 - Quels directeurs allons nous en choisir? Desanti?
- 3 - Représentants de Mathématiques en Thème? Leclercq ou!
- 4 - Choisir un Dir. à P.F. ; Desanti.
- 5 - La passer en Φ ou en Ψ ?

Matrices : 1 - la fonction ϕ dans les effets de phase et la
logique de la 11² généralisation.

2 - le développement et le transfert.

3 - L'interprétation et le transfert.

4 - [Kant et la théorie de Euler].

5 - L'11², Matrices pour uniquement. (50821)

Directeurs possibles :

Bartles - Lacan - Belor - [Desanti] - Foucault? - Leclercq -
[Bourgeois] - [Fidèle] -

DEUIL ET RETOUR.

- Qu'est-ce que le deuil et retour? - le deuil comme moment de passage vers l'exil.
- le deuil est un moment: ne pas oublier.
- Il deuil y a pas deuil. - s'il n'y a pas deuil, absence d'exil. le deuil (contraint) permet la restitution à l'exil, dans la joie. la joie est joie de l'exil, le deuil ramène joie: un paradoxe mis en évidence par Heidegger. Nous étions du sujet de l'exil! Plutôt reconnaissance d'un statut. Pourquoi celui qui meurt est-il le moyen d'accès à cette joie? Quel statut accorde-t-on à sa dimension de passage?
- Que le deuil ne soit qu'un moment, voilà ce qui est à souligner. Il n'y a pas de deuil en fin.
- le moment du deuil est un moment de reconnaissance. C'est pourquoi il est temps.
- L'existence principale du deuil est entre travail du deuil et deuil. le deuil lui-même est un refus de la perte. le travail y fait face au contraire. Si Heidegger s'habille toujours en noir, c'est parce qu'il refuse de renoncer. Il maintient la place d'une question. le deuil n'est pas en lui, et il en maintient l'exigence par son refus. le travail du deuil est l'opération de rendre compte à la mémoire. Extraction, sommairement dit. Pourquoi faut-il qu'à la mémoire soit rendu compte et de quoi? Qu'avez-vous à reconnaître, voire à reconnaître dans le deuil (Lacan ~~III~~ X)?
- le mort n'y est pour rien. Alors quoi quant à vous? - Il faut marquer le manque. Nous n'avons pas été là. Deuil qu'il y a eu, à nous rendre raison à son manque? Disperser, maintenir.
- Pourquoi incorporation - identification par régression à l'objet perdu?
- ce qui lie deuil et retour, c'est que le deuil est tant que refus, mais - tant que, qu'il y a avant du retour. Or il n'y en a pas. C'est ce dont il y a à prendre acte: joie de la Disperser, en conséquence. la joie n'est pas reconnaissance: hétéro pour la part, puisque risquant l'autre. Ici dit, il n'y a pas de chemin. Reste à dominer.
- Revenir la question sur la thèse du deuil. le deuil.

- UN PAS NOUVEAU SUR LA FORCLOSION.

Nous pourrions désormais grâce au recensement général de la perspective, aborder et de nouvelles données, certainement la forclusion n'est pas constamment des distorsions de la parole. Peut être cependant l'est-elle du discours : à l'échelle général, fille psychologique, la proximité de la notion de l'épistémologie de la conscience. avec la folie reste ouverte : je n'ajoute les moyens de la ruse du pour l'honneur. (Cependant, Kallarmé p. 651.)

Cependant à qui ? Inue est ceci, comme thème général de la rationalité de la psychose : premier est la lacune avec lieu de la Disjonction. Je continuais autrefois une théorie de la Versorgung avec constante : il y avait en son importance, sur la loi, en ceci que la loi de la loi avait été usurpée par quelque être, un père par exemple. - Et c'est dans la mesure où pour le sujet, il avait été inamovible de reconnaître cette importance, qu'il devenait psychotique. On retrouve là un équivalent de la excitation de JON.

Mais cette théorie apparaît aujourd'hui insuffisante, bien que peut-être juste : elle est trop nécessaire, et trop fixée sur les seules parties du polémique : elle porte de la qu'elle dénonce. Le poète decevant vient de Searls, et de sa théorie de l'adoration du père, paradoxale, voir la folie psychotique, le débat de la polémique.

- Il est possible de parler de fragmentation sans revenir à la rationalité de fait psychotique (C'est l'objet de cette année de travail).

- Si cette importance a lieu, c'est qu'elle détermine par en donner une fragmentation d'une très haute au plus en particulier de la génération de nous aussi de la même. Il y a donc relation causale de la fragmentation de l'is. à l'importance, et non l'inverse. Je veux dire que la fragmentation est première, et secondaire l'importance. Ceci nous indique le point d'en approfondir le poète de la forclusion, en imaginant ce nouveau la visée. De même, on ne partira pas du fait, lui-même secondaire.

- 26/10/78.

Divergence radicale entre Varez et Bachelard. Mon choix du premier. Il n'y a pas une épistémologie au sens de l'accès à la science, mais un accès de la science dans l'ignorance la plus totale. Apparemment Althusser et la com disent le même. En vérité non. Cf. VI 20, 15. chez A., mystère épistémologique. - Chez JL dire: J'ai toujours raison! Et fin de l'histoire (le débile!). - Chez JL au contraire; il y a une épistémologie, mais l'histoire de la science, l'histoire de la science introduit à la science, mais introduit à un ordre d'ignorance d'intensité plus radicale! qui est en mystère avec la connaissance. La science est liée à l'histoire, elle est chez JL la science de son apparence rationnelle: on ne comprend rien à la science. On y est pu (Köpler), et non on ne comprend rien à la science. On y est pu (Köpler), et non on ne comprend rien à la science. Bien sûr avec la fin de l'ère de Bachelard, malgré par on la prend. Bien sûr avec la fin de l'ère de Bachelard, malgré l'apparence! 8/78.

Identité de l'objet et de la méthode. (Vogel en MM 185) chez Saicheb: le objet se présente comme la chose. Méthode de l'analyse: identité de la méthode avec la chose. La chose est la méthode. On connaît la substance, mais, l'analyse équivalent de la dispersion, supprime le objet. - Bien sûr, long la garde, plus substantiellement! Pas question de revenir à la discussion.

SALUT L'ARTISTE !

^{Nouvel Ann.}
Apr. ~~Janvier~~ 1978, Chien Pien et comment la grande œuvre de son œuvre avec
brûle de fentes. Parmi ces fentes, il y en a une, la merveille de merveille : un fentes
effaceur ! Un trait, un autre dessin d'effaceur, et : pas rien. Je suis ren-
vase par cela. Qu'en y a-t-il ? Le rigueur fait pas de l'effacement de la
trace. Je l'ai en fait trace mon effaceur principal ! Alors, c'est un docteur-
nement de couleur, le fentes éclate, ou de toutes fentes de bristol, et l'effacement
gèle le ~~pas~~ motif. Pendant trois jours, c'est une production d'une intensité
extérieure. Dans main, trahissant le fentes, mes d'ici ? Je devine tant,
que j'ai ai connu la tête qui se dote. Je ne puis plus les plus, plus. C'est est
à un point que je vois dans l'œuvre peut être les copies de fentes que
j'attends.

Je me suis longtemps absent de justice. Je pense me rappelle de mon vie
mouvement. Pense pas l'œuvre. Et puis j'ai l'œuvre de mon mouvement : on seul l'œuvre y
pourrait, pense pas en l'œuvre. Rien à quoi s'occuper la-dedans, pas d'œuvre. Il y a
des gens qui aiment bien se disperser. Mais. Pas mes regards. Mon vœu constant :
trouver du centre, c'est dire que c'est difficile. Au fond, j'ai un vie - d'œuvre.
Pense est disparaissant sous toute.

Qu'est-ce qui vient ? Jamais ce qui vient. Sont-ils au trait ou la rate.
Le trait même n'est jamais celui qui vient. Alors pour qui parle de venir ? Le dessin
les plus anciens sont ceux où la fentes a rate. Evidemment, dessin dessin. Exécute,
soudain la fentes totale. Ce n'est jamais ce qui vient. Ma peinture (?) doit
au hasard. Seul le hasard la guide, et la même au trait. Le trait, c'est d'être
trahissant, selon le fentes on sait cela. On est touché dans l'indifférence la plus
complète. L'œuvre : de voir que d'attente, c'est un moment d'attente. Mais,
mais, de la plus grande indifférence. C'est dans ce grand vide que le hasard peut
opérer.

Spire, thème d'attente qui vient malade. Briser le thème, toute
difficile. Il y a fait plusieurs jours de dimagement, ennu, vainement.

Catalogue de peintures qui ne se contentent pas d'être un.
Enquêter d'un

- 2 -

Plus dans le bruit, recommences : principe de la série. Le dessin ne procède l'un qu'en
vins, la quelle est de l'un au thème. On étrange, après, mais après seulement,
d'appareil que c'est est offert qui fait thème. Quelque chose peu à peu l'usage de
la série, monte à la surface du dessin, s'opère dans le linéaire : toujours insistent.
On se sent que l'un de thème. C'est un nouveau qui surgit, insistent.



Alchimie, grand maître, grand œuvre. Je m'occupe de la peinture de P.A., la
troisième étape, j'espère. En fait, travail gauche: par le plus grand hasard,
j'ai vu un as de car qui commence par un: PA est écrivain avant tout.
C'est même une révolution je crois, mais l'est d'ici. C'est parce que on
persiste devant enfin ouverte.
P.A. est un monde chimique et physique. Il faut tout lui pardonner.

C'est toujours comme ça.
 Peristence devant enfin onante.
 PA utilise un piece en chinois à ^(longue) ~~et~~ ^{il} ~~parle~~ ^{il} ~~longs~~ ^{il} ~~en~~ ^{il} ~~pout~~ ^{il} ~~tout~~ ^{il} ~~lui~~ ^{il} ~~pour~~ ^{il} ~~les~~ ^{il} ~~marches~~.
 PA peut en chinois (en japonais aussi) et ce qui est merveilleux, sans
 faire du genre : comment fait-il ?
 et ainsi : comment décode la intelligence de lui-là peut-elle être pour lui
 et ainsi : comment décode la intelligence de lui-là peut-elle être pour lui

PH pour nous...
Jusqu'au genre : comment fut-il ?
PH est juif : comment décline la intelligence de lui-las fait, elle stupour lui-
meurmanisme de m-meurmanisme de statut ? Quel étrange vie pour au rappel ?

N

Peindre deux heures vide complètement. Après on dort, tellement c'est épuisant. Je suis fier le plus au sang de voir, et je peux à nouveau travailler, mais d'écouter - et -
Peindre dans le même temps, impossible. Comment a profondément de
deux heures peut-il fatiguer autant?

Sauf sur Sténobolisme p. 2 d: relation remarquable établie que: le docteur
est un chaos entre médicine à inférer. Rejoint non trouvé sur l'X.

Dissociation: de faire "manège". Elle est communément de a gisant
divisée dans la position subordonnée. Le bon et mauvais est ici comme:
elle dans le non! Voilà le vrai passage de la dissociation. Différence profonde
avec le sujet qui lui, implique la dissociation. — Dissociation \Rightarrow ?
Être et non avoir la partie qui (est) défective. "Symbiose" permet le passage?
Voyez le rejointement.

Viel que de l'œuvre me reste un jet victorieux / on se dispose aux heures un
calme très étale / chant ps tout que me bat l'ennemi des anges le mur de la
refus / Repose enfin calmé le blanc bulle d'œuvre / on la me par cet air
se change à sa haine / rocher - sable aussi malléable à l'horizon des calmes /
qui d'une unique en se rejoint au silence / l'œuvre la forme d'être selon
l'œuvre infime. / M-6-78.

"Si on bien d'avoir une même jouée et | un père du | mouvement du poète..."
dans un |
Lacan, V [25], 10.

Lacan 9/5/78 notes:

Car la coupure ne suffit pas à faire le noeud : il y faut la bande (produite) ... en redoublant la coupure. ... Car une coupure ne suffit pas à faire un noeud, il y faut l'étoffe. ... Mais il ne faut pas croire que la coupure suffise à faire d'une chambre à air (s.e. un tore) une bande de Moebius. ... Il y a quelque chose de premier dans le fait qu'il y a des tissus. Le tissu est particulièrement lié à l'imagination. ... Son support est... l'imaginaire. Le tissu, ça s' imagine seulement.... Si j'ai parlé de S, I, R, c'est bien parce que le réel, c'est le tissu; alors comment imaginer ce tissu. C'est là qu'est la béance entre l'I et le R. Ce qu'il y a entre eux, c'est l'inhibition à imaginer. Mais qu'est-ce que c'est que cette inhibition. ... Rien de plus difficile que d'imaginer le réel. ... Il semble que nous tournions en rond et que dans cette affaire de tissu, le réel, est ce qui nous échappe et c'est bien pour ça que nous avons l'inhibition. C'est la béance entre I et R qui fait notre inhibition. Si nous n'allons pas tout droit à cette distance entre I et R nous sommes sans recours... pour ce qu'il en est de ce qui distingue dans une analyse la béance entre I et R. ... La chose est ce à quoi nous devons coller, et la chose en tant qu'I, i.e. le tissu en tant que représenté. La différence entre la représentation et l'objet est quelque chose de capital. ... C'est au point que l'objet dont il s'agit peut avoir plusieurs présentations.

Texte évidemment capital pour nous :

Pour Paul Guernier: ~~Rechts~~ | Paléon et Sullivaton - G.T.

UV - Note de recherche.

Mme P.G., directeur.

Note à texte, extrait d'un travail ~~par~~ ^{au} ~~long~~ ^{de} : Typologie du
Pietas, ce qui en explique le style un peu endosse, voir dans un
polluisme qui d'encadre ~~est~~ ~~conclure~~ ~~à~~ ~~un~~ ~~de~~ ~~ce~~ : ~~pour~~

(N. 1 p 1) J'appelle ~~ici~~ ^{ici} du ~~regard~~ ^{regard} l'insubstantielle de l'effort
de langage pour l'être parlant. la question fondamentale, fondamentale, de
l'être parlant est : comment la parole permet-elle ~~de~~ ^{de} l'effort de
langage ~~à~~ ^à rendre ~~la~~ ^{la} ~~communication~~ ^{communication}, ~~se~~ ^{se} ~~diverse~~ ^{diverse} ~~le~~ ^{le} ~~sujet~~ ^{sujet} ~~en~~ ^{en} ~~fonction~~ ^{fonction} ~~des~~ ^{des}
le sujet jusqu'à ses conséquences psychosociales à l'occasion (etc.)

Date,

Prendre copie - ~~Rechts~~ - ~~Schön~~ ^{Schön} ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{la} ~~fin~~ ^{fin}.

Pour à A.D.N. le 28/5/78

III - "le langage est la demeure de l'Être". N'insistons - nous produisant que cette seule thèse, elle nous semblerait le point de départ adéquat & suffisant de la question du symptôme. Dans l'analyse, on ne procède pas de l'Être, mais du symptôme. Le symptôme freudien de l'hystérie, et la nouveauté de son analyse, que Freud hérite de son départ jadis. Ce qui fait la nouveauté importante de la Bille dans la production qu'on a à notre statut, n'est nulle part ailleurs : un cas de la feuille de sujet, qui ne doit demander pas de son actualisation historique. Quel l'Être ne s'y s'y produira qu'à la mesure de la loi, entre la juste limite que l'Être ne vient à frayer la ligne. - A la vérité, telle n'est pas notre mesure. Du moins nous - nous le symptôme : qui nous suffit. Le passage d'analyse des choses analytiques nous tient au symptôme, comme au départ que l'on n'oublie pas. Il s'agit à cet égard à interroger l'équilibre du mouvement de Freud : quoi F. qu'elle - tel, le in - traduisant le fantasme inconscient ? Son je disais tout il fait l'Être, est - ce pour F. l'inventeur de l'analyse ? Ou bien faut-il penser, qu'en un certain pas elle, il s'y maintienne ? Question qui commente, n'est pas la nôtre.

- Nous partons du symptôme. Le symptôme est - il un fait ? En tout cas, il survient. C'est de ce survenir que procède notre discours, en tout que ce survenir fait appel.

Il faut à ériger les ruines nouvelles de notre Être. Reste le qui fait de ces fragments de cristal de roche, quelque chose de structuré, freudien. Cherchez des Jardins analytiques, où se dépose et s'ordonne le minéral de nous - mêmes : instances.

- Thèse hétérodoxe des poètes - "Bérus" et mythe paradoxal -
~~Théologie~~ - Deux fonctions, deux axes -

~~Mise? - Responsabilité de l'analyste - [Conclusion]~~

"C'est de" que les lois s'écritent se rapportant des autres qui,
affirment - le, émanant directement de la religion!"
M A 174.

"le concept de répétition continuellement rapporté à l'analyse"

NOTES:

Saxea ut effigies Bacchantis (Catulle).

- C'est la pratique qui empêche de passer à l'atomisme intégral: une de
à moi-même jamais ne se transforme en style-bille pendant qu'on écrit...
C'est donc la critique de la pratique qui tranche. C'est parce que l'analyse
comme pratique existe qu'il est impossible de maintenir l'atomisme garant
à l'is ...

Horsand:

Les premiers de la matière leonardesque, c'est le langage: il en a pas d'autres.
Position de SON: dispersion. Encore plus radicale que la conclusion anti-
thétique: tout est réel!

Sincèrement c'était l'amour du merveilleux qui m'inspirait, je
devais être spiritiste: comment se fait-il que non, moi dont
la grande erreur est la contingence?

LE CONCEPT DE RÉPÉTITION, CONSTAMMENT RAPPORTÉ À L'ANALYSE.

- Parcours de Freud : question de l'hystérique. Symptôme et fantasme.
- le sexual, le transfert, la résistance, l'éc. Nagare.
- Un principe du plaisir ? - Son au-delà.
- limite de Freud : la pulsion de mort. Négativité et affirmation.
- Position du symbolique : repère de l'imaginaire féminin.
- Symbolique et imaginaire : décentrement du sujet ; "masque", style, être.
- Question du style : le désir de l'Autre.
- Phallus et castration.
- Il y a - il n'y a pas. la chose ; le désir ; le réel.
- Fonction de la parole. Usage de l'écrit. Distance de la lettre.
- la répétition et ses paradoxes : l'objet perdu.
- Paradoxes de la pulsion. la femme.
- Jouissance et désir.
- Retour. Grappe. Pulsions. Après-coup. Identification.
- Différence.

- le langage, l'absence de l'être
- l'absence d'ali et son dédoublement. ^{le désir} Conclusion.
- Faute ; après le renoncement. — Position de premier, second.
- Division lacunaire.
- Répétition et fond. qu'elle rouge.
- Paradoxe.

— Derrière.

- P. GERMAIN

Rejection de la même origine. Fils du Soleil: Norm.
Enfant de la même nuit à son —. Ben de D'ale.
Affirmant l'Hyman par lequel elle le crée, elle rejette.
Introduction de la question par le fils. Celui qui en veut
mieux savoir se rend... —.

- Sœur originaire de l'œil de la femme. D'elle fut
victime, elle l'étrangère. Victime en jeu: chant: elle
engendra l'Etranger — plus loin perdait l'indie: Sauvage
seul. Après une autre génération: le temps que le D'en avait
oublié avait disparu comme l'ode. Lui le sang originaire.

Système: Tyr. D'ja Perse. Ujadaïenne.
Succès, mort du jet, sur les conditions d'Ve, qui le dit,
mort.

Si: hypothétique. D'alors, camp de force.
Acte de France: Moise. Devenir camp de dés.

Itaiia — étrangère — Itaiia.

- Que l'écriture est ce qui permet de se retrouver dans l'exil.
Revenir. Equivalant à la crise? Quod les distingue?

"CYRILLE"

6/9/2/78.

Stage en été. Paire de l'enfant des D. en Sept. Le parent out-buge? Mais l'objectif est Sept. Vacances: sujet en fin. Paire, d'un. en également? Prolème différents, avec l'objectif d'enfant des D. opération deux, et prolème du film.

Triseypts en vacances: Paire - Guille - Prolème normal. Paire: film. Voyage en camping-car. Paire: nous en bon pour la suite. Projet de JM: reprendre à l'ancien la prolème P.: en fin des structures internes-différents.

En fin de leur position en fin de seulement. Paire: (Deuil pour JM). Respecter le mère (OT), Travail parents-enfant: médiation. Projet JM: parler à Weil.

Jour de Guille: L., V. avec Marie-Gemmaire Murat, seule.

18/2/78. "Stage", contact. Vu Guille. Enlèvement: rappels le 6/3. Enfant: description. Jean-Marc et la femme. Geste de C.

Angélique de B? Difficulté du projet de film. Anecdote de la table. Partir à 16h. sans voir avec C. | Tél: 828.17.85.
Guille (Deme?) | 8h r. Datat.

Stage annulé.

PROBLÈMES DE LA FORCLUSION: 10p + 70p DEA + 300p.

DEA: (Nasio: Taillandier? 20p.)

Recherches forclusion	38
Voix appendant	15-
Deux fonctions	12
Chaque rouge	10+
	75(420)

SYMBOLIQUE ET FORCLUSION

Prisenter cela en thèse: livres.

Thèse. 20 fois 15 pages.

Thèmes:

- le symbolique et la forclusion: position la connaissance du symbolique.
- la forclusion dans le discours.
- Repère de la Vélocité de Freud.
- ~~l'Etat~~ le savoir-Être et le Récent.
- Thème héliocentrique: la détermination.
- L'empire, problème de la théorie de la cause.
- la doctrine de G. Bachelard: la symbolique paradoxale.
- { les deux fonctions de G.P. }
- les deux marxismes et la N.P.
- le psychosomatique, la limite en général.
- acting-out et PA: thèmes de la cause unguis.
- l'illumination et la Voix.
- { Structures de la psychose. }
- Problème de la maniaque-dépressive.

Ne peut tenir 300p. sur ce sujet: 100 à 200 au plus!

NOTES:

J'ai remarqué (B.R.) que les sujets psychotiques et/ou border-
lines (aussi: G.D., J.D.) ne peuvent absolument pas supporter l'idée
qu'ils ont un i/s. (Aussi: P.Tr., meurtre). Pourquoi en est-il ainsi, et
la différence du meurtre, pour qui l'existence de l'X est un embarras:
c'est un X! c'est la chose de l'Autre, quel embarras et la parole diffi-
cile. - Au contraire des autres sujets. - Une possible raison: ce sont des
sujets qui ont vécu par ~~leur~~ le fait de leur parents, la relation à la parole
dans une telle dimension d'importance, qu'ils ne peuvent en outre pas en
aucun cas penser que la parole ait autrice qu'importance qu'ils suppriment.
Toute parole les déstabilise: pourquoi? le ~~seul~~ comme travaille au ps-
chose (contre à B.R.)? - Ou quoi de plus?

Prend place le concept hélien d'angoisse-paradoxe (distinction
de celle définie par Lacan).

[D'où: l'acte: pourquoi l'acte est-il le concept ~~ps~~ psychotique
par excellence?]

Qu'elle n'y ait pas d'X, dans ces conditions, prend couleur de symptôme.

L'enfant psychotique:

1 - Son regard est absent. - Faux.

2 - Ne traite pas les autres comme personnes, mais objets. - Faux.

3 - N'a pas le sens de la limite des objets - Faux.

4 - Est artiste (cf 1) - Faux.

5 - [Problèmes de la structure de l'objet].

Prendre la contiguïté de l'objet, ce qui se joue en temps réel.

Epilepsie: équivalente (même didactique d'une) conclusion: l'objet
diminutionnement par la pratique (C.L.).

- Actes et PH: ce sont des actes: ils ont donc en fait la même structure,
à une congruence près, due à la variance de structure chaque fois différente.

NARCISSISME PRIMAIRE. 12/77 III

- le pullium du NP.

- obscurité du sujet.
- Absence d'organe - Il faut lire!
- Équivocité et ambiguïté. Genèse et structure.
- L'œdipe et le Nom.
- Signifiant et signifié. Nécessité du c.p. .
- (Vix).
- Histoire et NP. - liane, voir, vide.
- Fondation et Béalung des NP.
- Divergence du concept d'avec la notion de l'histoire de l'analyse. (Klein).
- Jung et ce qu'il envisage.
- Si c'est une construction? Alors à abolir. Construction de Freud.
- Le vocable de Freud et le souvenir.
- Lacan et son renouveau.
- Sans de cette interrogation: Delange? - 4 figures. Autre des autres.
- Psychose et NP.
- Topologie lacanienne (Sch. O. et N) et NP.
- Incorporation et NP, et NP. Secondaire.

U. SEARLES : (l'effort ... (Notes, insuffisants, ...))

- "omnipotence et "omnipotence infantile" 51
- De l'ice : mécanisme de défense de la psychose ! et non destruction 48.
- 43/47 : les objets non-humains ! et l'objet partiel : a.
- (- Fedida préface : écart et silence p14.)
- Sigmundisme (186) : 1935 à 1950 : introduction de la question de la névrosisme au travail freudien.
- 1940-1950 : premiers résultats : déchirement etc. Mais content aux UAF.
- Introduction alors vers 1950 ? à la psychanalyse.
- Puis en 1950-55 : résultats neutres et directs sur la théorie "américaine" des psychoses. (Bakwin 1956.) (Rosen 1953)
- Enfin, 1955-1960 : Nouveaux acquis : L'Autre, la communication, le paradoxe.
- De 1960 à la suite, incertaine.
- [Rappel : Lacan : 1955-56 : la psychose. Pankow 1956 : Structure d'une psychose précoce.]
- 1955 : article de Pankow sur la "réaction visuelle primitive".

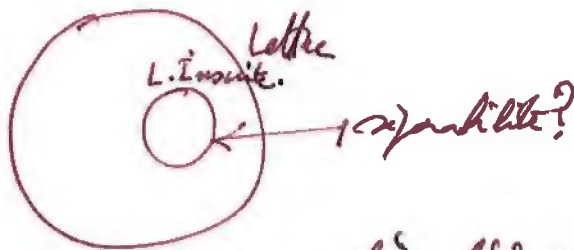
[Il faudrait continuer : beaucoup à dire].

Grâce à lui, on découvre la structure d'une psychose précoce ! et du tout au tout (2/78.) : C.W.

Quelques folles d'années, les patients : ce qu'est J. : les troubles folles -
labyrinthiques en réalité ! - D'où une illumination remarquable de l'importance
propre au sein de la psychose (Joyce, C.W.).

ÉCRIT, LETTRE, ÉQUIVOQUE.

- Paradoxe de l'instance de la lettre :



Si l'écrit est ce qui crée l'équivoque de la parole — et si nous devons penser qu'il y a une instance de la lettre dans l'X ; — il faut alors penser que c'est cette instance qui abolirait l'équivocité de la parole... Paradoxe ! Sauf à supposer (par jeu) que la lettre et l'écrit ne sont pas mêmes ; auquel cas : sont-ils possibles ? (Scherma).

- Fonction dramatique de l'écrit : laine à entendre l'équivoque.

Dirige. Etc, complexe...

- Sauvance, et son manque de réponse à son tout-sens : absence de référence du sens : alors : vient la linguistique à cette place.

- l'écrit, après la rétro-injection de la parole, crée. (Lacoue). Fait signification ? Etc.

Qualité : diminution (équivoque !) de l'invocation. C'est pour ça que Freud ne dispose pas de la pulsion invocante qu'il pose l'hystérique comme pulsion-nale. ce non : mais pulsion invocante. Qui se diminue devant la — pulsion à avoir (ne pas avoir) du père. Le refus est diminution de la vi. Voz blanche : négation de ce refus. Anorexie mentale, son refus : ce qui "reste en trou de la gorge" : le phallus du père, violence contre involution. — Plus loin, la mère, qui se diminue là - dessous.

(Hallucination négative : psychose ? Hétérogénéité de ce concept : aucun rapport avec celle de l'hystérie (Freud & E.). Donc inexact de parler de psychose hystérique. Hallucination du sens de Freud : Spinoza. Objets de Lacan, Sémin. I. De lui, fonder le concept de ces deux, "grâce" à F., c'est lui.)

NOTES.

Qu'est-ce qui se consomme au Banquet? Pain, ou pas pain? Homophagie.
P. parodie, apolliniquement la rite technique de l'homophagie. D'ici le
congru: nous les uns, mais paroles de la Digne. Aimer, incorporation
 par dévotion. Paradoxe que ne s'intègre que par la conditio d'une
 disposition préliminaire du père. Aimer: relation paternelle (apollinienne)
 de l'ambivalence, contre Digne.

Il est donc clair que si la connaissance de 3^e genre doit passer
 outre aux affects, nous ne sons pas de quoi nous y jurer. Cette connaissance
 est d'abord absolument inconsciente, en même temps qu'absolument
 rationnelle.

Distinction par la dimension de l'Autre et de la Place de l'ana-
 lyte. Ici, remarque par moi, non par J.D.

Dit: Forme de l'hallucination (Kant). Hallucination: "matière"
 subjective du délire.

1. Les femmes ont une position privilégiée à maintenir la dimension de l'effort:
 parce qu'incosciente? (Mystique).
 2. Par ailleurs, elles maintiennent une position plus immédiate au déjà de
 l'Autre — donc de l'analyte.
 Nous es deux termes.

Si l'X est d'ordre éthique — le psychanalyte fait partie de l'essence de
 l'X.

Termes fundamentaux: nous déjà de l'analyte (simple présence); mais
position de l'analyte (non définitivement dans sa pratique), et nous
contre transfert (terme simple) mais: travail / symptôme.
 Tels sont les termes qu'il nous faut poser pour une définition adéquate
 de la pratique analytique.

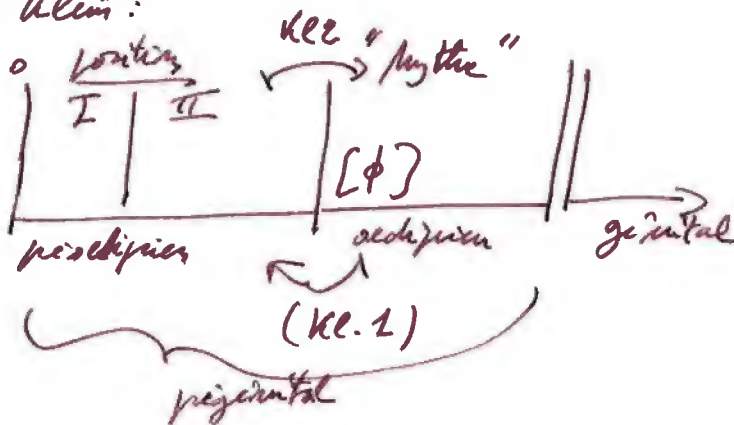
16/2/78.

" Plus un malade schizophrénique est atteint, plus il est difficile de tracer avec lui son chemin à lui-même. On se voit tout de suite que la défiguration même d'un itinéraire représente le plus haut la tentative pour accéder au monde du rêve ?
G.P. - H.P. 229.

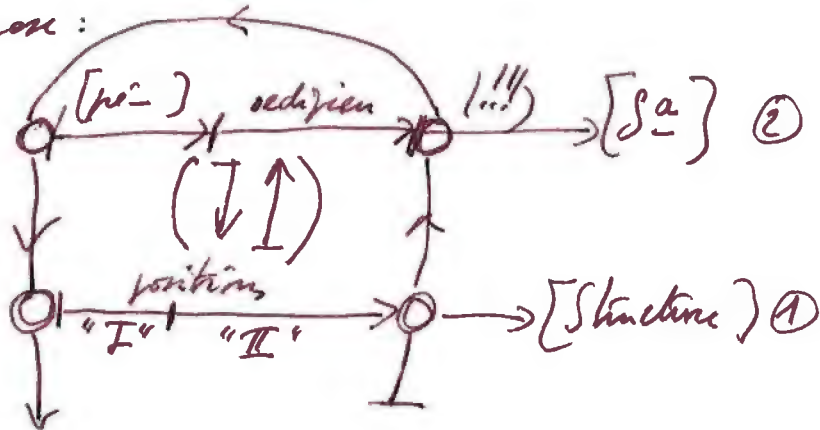
" C'est ... Tout le mystère est là : identifier les identités secrètes par un deux à deux qui range et use les objets, au nom d'une autre parole secrète."
(Kleinman: in H.M. p. 616.)

" Au premier (stage) je te vois absolument incompréhensible, au second terrible; au troisième, aimable".
Adam Scott in Butler HPM. 175.

1/ Schéma classique de Klein:



2/ Schéma que je propose:



"AXIOME DE SATURATION" DE HILBERT (HILBERT). (LF & LT.)

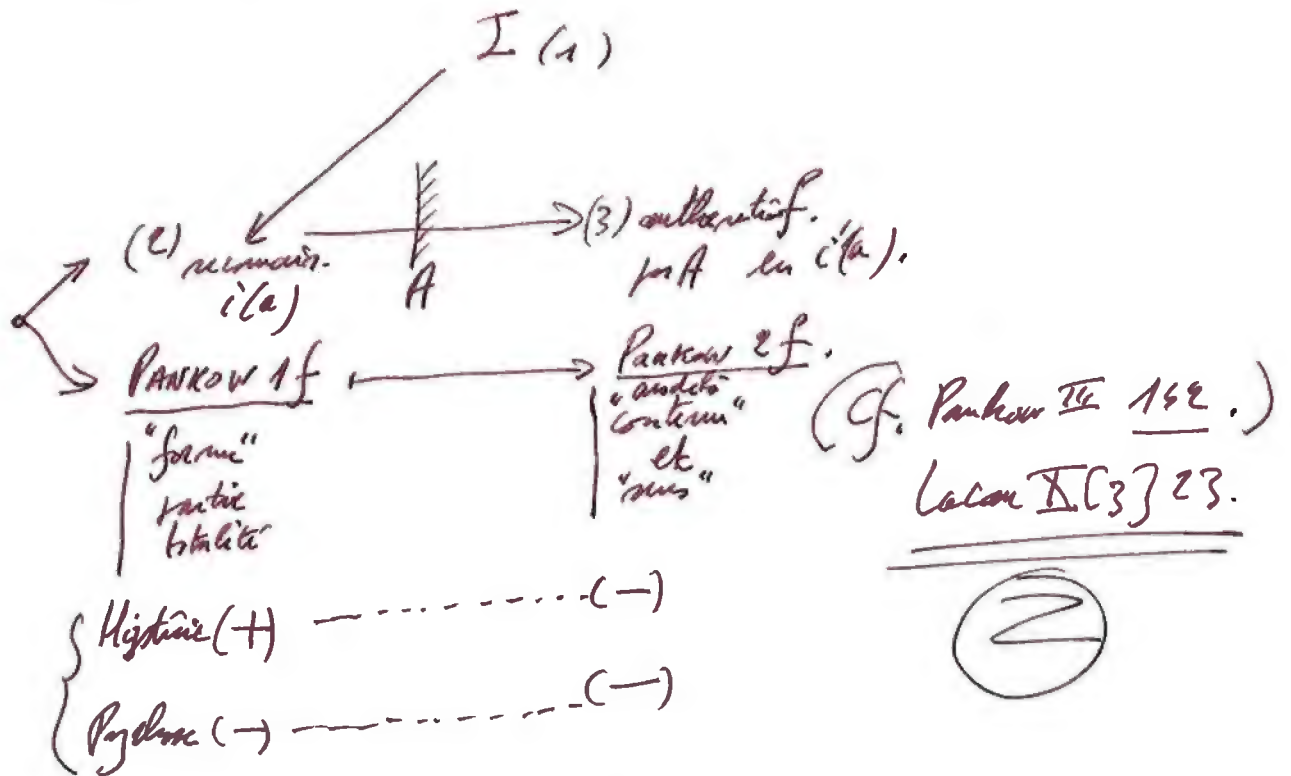
Axiome de saturation de Hilbert, si il existe un AS:

- 1 - Avec S. saturée, si on ajoute AS: le système devient inconsistent!
- 2 - Ordon: un AS est impliqué dans S: peut-il être rendu indé-
pendant? Sinon pourquoi?
- 3 - Si AS peut être rendu indépendant dans S; si on retire AS, est
y a-t-il moyen de rendre S' saturée, ($S' = S - AS$), par un axiome
non équivalent à AS? (!)
- 4 - Tout système non saturé est-il rendu saturé par l'adjonction
de AS?
- 5 - Sinon, pourquoi est axiome? Il ne l'est pas.
- 6 - Soit un système $S_0'' = S_0' + AS$. Si le système est non
saturé (!) on peut lui ajouter un axiome λ qui le saturé - AS, quelle est
sa portée?
- 7 - Bref, la saturation n'est pas un axiome!

- 1/78.

- 8 - Soit un système saturé S où AS est adjoint & si S comprend déjà un
axiome de saturation simplifié: non seulement finitaire, mais:
- si ASI peut être rendu indépendant: on $ASI \equiv AS \Rightarrow$ inutilité AS.
- on $ASI \neq AS$. Si $\neg ASI$ adjoint à $S' = S - ASI$, ... (autre-
ment quelque part sur l'indépendance de ASI/AS).

- 1 - L'identification primaire (!) : Uu.
- 2 - Dm: reconnaissance de l'unité $i(a)$ (sch.o.). Spécifique.
- 3 - Puis authentification par l'acte de cette expérience en $i'(a)$.



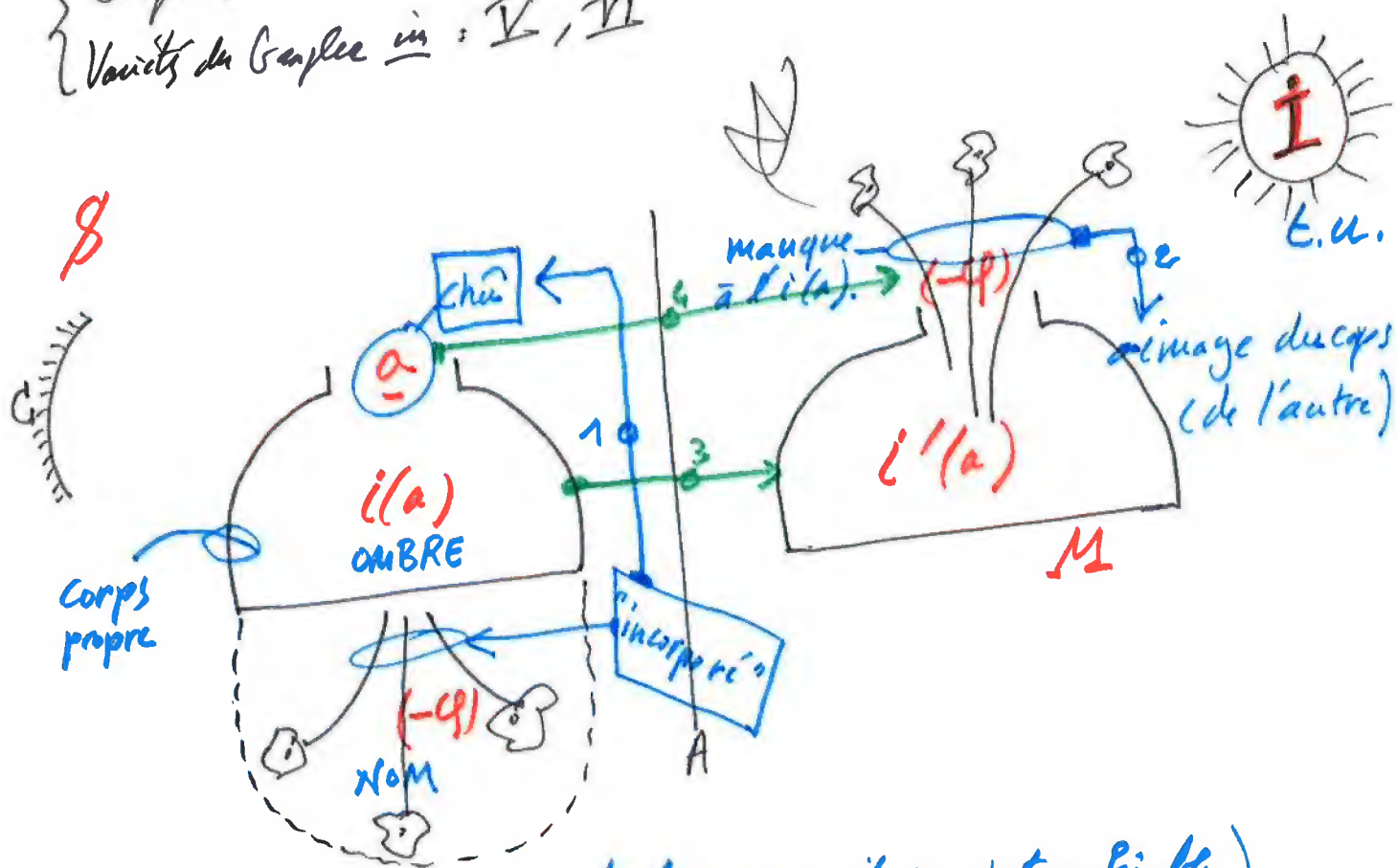
L'OPOPONAK:

« L'édifice posé en quelques grands liges, jouant à parts de une sur deux formes, il arborait une légende pour d'innombrables humains et quasi-félines, sortant la jupe, amarrant la femme vandeux et fondeur, le stéphanois, l'agapama, l'opoponax, le chigre, le champaka, ~~par~~ le sacanthas, sur lesquels il jux- ta posait un myrtil de s'écrivant, arboré de domes, ^{deux} la vie factice du magent- l'age qu'ils dégageaient, un fleur naturel de rires en sucre, de joies qui se dévotaient en plein soleil. »

H. Péloux, 200.

- SCHEMAS -

- Schéma L: sujet - A. a a'
- Schéma R: L. dédoublé en fonction du Plan Projectif et des identifications.
- Schéma J: transformation de R sous la condition $N \cup P = \emptyset$.
- Schéma α : optique, rendant compte des identifications. (I, II, X)
- Schéma β : de l'environnement non-cognitif VIII, [VI], IX, X.
- Graphes 1 et 2: topologie du sujet.
- Variétés du Graphes α : V, VI



- (1) \rightarrow renvoie au intrinsèque.
- (2) \rightarrow datafic en "forme".
- (3) \rightarrow transformable en $i'(a)$
- (4) \rightarrow renvoie au manque à $i'(a)$

- Envisager deux hypothèses: 1 - Simplifier: sans C. } \Rightarrow Dédouner les
 2 - " sans A. }

insuffisance de ces identifications: empêcher la chasse du Négatif.

Transfert et SSS.

on peut dire :

- La cause du transfert est le SSS et non l'objet (a), ni l'analytique. (1)
 - Le passage de la cause au désir de l'analytique. (2)
 - l'objet (a) est la cause du désir. (3)
- les énoncés 1 et 2 sont comp. & distingués.

D'où : 1 - SSS \longleftrightarrow DES (SSS successibilité par l'ici)

Comment faire à part : [transfert successibilité de l'ici].

- 2 - SSS est la cause du transfert (dis qu'il y a SSS, il y a t.a.)
- 3 - le SSS impose par la différence amour & transfert (analyse)

4 - Qu'est-ce que le SSS ?

De ce fait à savoir Deluze, il n'y a que Dieu qui aime à se comprendre l'existence. Comme moi, amoureuse d'Angela de mon fantôme, l'abyssus infini où nul ne se perd. Non pas en moi : y having sentin le Petit. Petit, petit ! having - venir à moi le Petit que j'attends.

Voix : remagit dans le réel dans la psychose, là où le sujet ne peut pas dire. Ou dans la psychosomatique : imitations ! Selon, le scandale appelle à dire : souffle qui passe et qui sort, chose, la où l'Autre de faille. Or dans la psychose, pas de face à de l'Autre - force que sujet de symbole.

Façon d'être sans de la féminité: mais la base la même phallique: Phallique.

Moni Edith Claude

④ Klein:

Angine: défense contre l'excès, car mérité avec la mise de l'objet.

(Intensité: défensive secondaire)

D'où: ϕ : pas de risque d'excès à la mesure de la force.

Structure hystérique et dialogue analytique

⑤ Avoir des contacts phalliques de l'union avec le sens. //

Alors le langage, secondaire, est un langage de l'union et non symbolique. // C'est l'union du langage, non la contrainte.

Une structure hystérique

① L'excès de plaisir (fiction)

Contrainte: ϕ → genital: reconnaissance de la féminité! Astucieux.

Ainsi le ϕ X, féminité, reconnue ou non?

Dans le genital \equiv Différence des sexes.

Phallique = féminin: Tous

1	2
Phallique	Phallique
Contrainte: ϕ	Contrainte: ϕ
Nerve: ϕ	Nerve: ϕ

"Qu'est-ce que le genital": pour en dire de phallique — reconnaître le genital, différences des sexes: \Rightarrow féminité reconnue.

"Extrait des Confrontations Psychiatriques N°1 - Septembre 1963"

③ - D'où l'importance de ϕ pour le ϕ , et de l'union de l'union. // Thème de fiction, anthropologie. // Le destin anato-morphique à reconnaître. // On dit aussi union ϕ après de la ϕ , puis on redonne ce ϕ à n'être que fiction d'un sujet dans la contrainte. De même féminin d'excès. Evident. // Archéologie de Freud: phallogocentrisme! // Le fantasme est donc une réurgence phallomatique de ϕ . // \Rightarrow Angine de contrainte, point de départ de l'union du ϕ . Tous est donc Freudien, et non lucien. // D'où: de l'union.

- Il y a : grand lien entre - // Refuse d'inscrire ce qui est.
- Ainsi par voie - voie, auquel cas refus de la Disposition : Pain : retour au calcul d'une telle jouissance de l'A. Reste, des choses jouées, Naufrage, - Doute - voie alternative. Bifurcation : Résultat d'un tel refus.
- Porte index de latitudes : Acte? Ou enquis postum d'un refus?

Enfin, éliminer trop vite l'élémentaire lacon.

Augmenter - remettre le déjà de l'A. A dire.

Conte de transfert : rien de quelque proportion de déjà. Sic : répéter de contenants. On parle dans de C. t. que dans la même où l'analyste fait place au déjà. Augmenter - remettre - pour qu'il accepte le passé de d(A). Acte & form cette seule, comme parole. Que est de l'encours? Accepte de ne pas différer à qu'il accepte de provenir. Pain se posséder? Non. 1 - Fait place à la position pour ne pas faire obstacle à ce qui est déjà. Ainsi, se diriger vers ce qui dans le C. t., est { production possédée } de l'acte (de l'analyste). Le que l'analyste reçoit, pourquoi? Jouer?

Nécessité de transfert : point acquis. Pain de qu'il est - il nécessaire que l'Autre est rien & 'attitude' (!) pour qu'il g ait l'acte. Qu'est-ce signifiant : se déjà possédée d'une position de structure. Pain logique pour que les éléments possédés s'en déduisent? - Insuffi- quant. L'attitude est d'un acte de plus que le laisser-étre en forme. La structure de d(A) suffit-elle? Non plus.

Mémoire de l'habitude (affective) - rien est pas telle des temps logique. Ainsi, quelque la différence.

NB. Éviter mon 'systématisation' à l'endroit d'Unel. Qui se déroule très bien! Difficile cependant de s'entendre. À éviter.

regard : identification 'je' me' en ce que identifie à la disposition. D'un statut de la pulsion oséique. Plus différence d'une voie.

Conception forensique de l'analyse. Par analyste, dilemme.

Chez F. B., en fin, position inadmissible de ma part, systématisation.

- 1 - L'entrecroisement et le I^{er} T.
- 2 - Peurs ?
- 3 - "Comme" : réduplication.
- 4 - Raisons plutôt uniques de la réduplication.
- 5 - le "retour" et la "régression" dans le Graph : l'après-coup et l'entre-croisement.
- 6 - ou bien - ou bien. (la fantasme)
- 7 - l'Es et l'identification : le C.O. - Uddich.
- 8 - la II^e Topique : le Graph.

Sur le Graph et la Topique

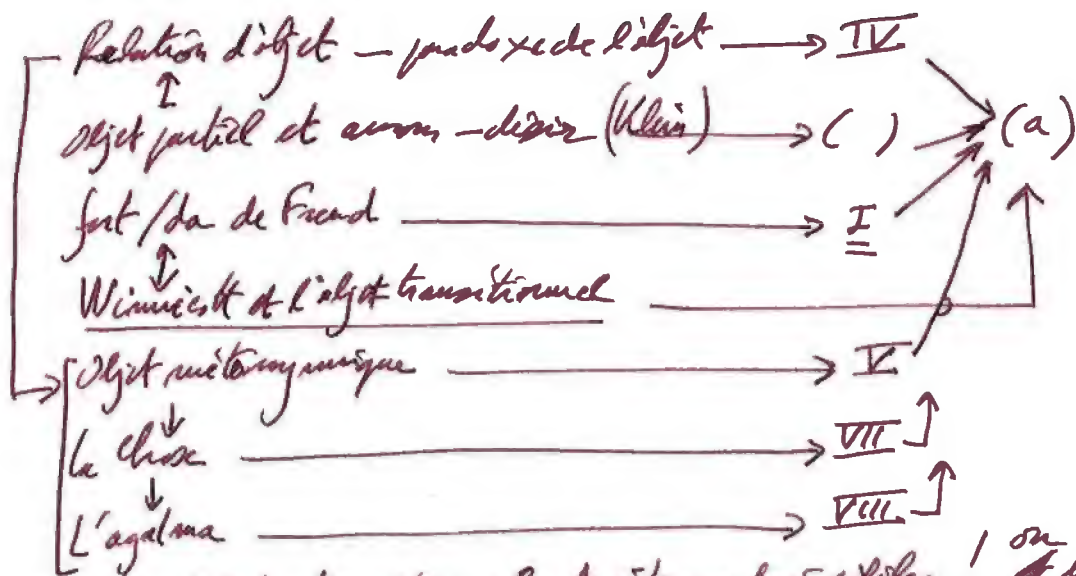
⌋

Théorie : la psychanalyse ne peut apparaître dans le lieu social de type bourgeois qu'à la troisième génération d'après la révolution. La première génération est celle de la origine ; la seconde celle des déviations et la troisième celle des déviations. Le révolutionnaire - le bourgeois - le petit-bourgeois : toute une histoire ; celle du retour, du regard révisé au mode capitalisant. Bref : la psychanalyse ne peut fleurir que sur le for. C'est bien ce qui fait à Deluz le jeu bourgeois. Il faut donc attendre la troisième génération pour qu'un régime social se fasse suffisamment pour que son œil (le producteur capitaliste) réapparaisse en symptôme.

⌋

D'où : les analystes savent ce qu'ils ont dû attendre : leur patience le leur enseigne, dans le temps long. Pas d'analyse courte. C'est la leur seule bonne, et ce qui les constitue comme travailleurs fais.

⌋



Ensuite l'objet transitionnel devient soudain célèbre ! ^{on} les accablent d'une histoire qui a force ignorer. (A propos de C. Clément)

Le concept d'hallucination de désir me semble toujours aussi parfaitement incompressible. Divers arguments ont couru. En particulier ceux de désir (Sera?), que la chose n'est de l'imaginaire - la psychon relevant du symbolique, et, l'hallucination avec. D'ici, que le terme d'h. de d. est absolument circonstancié : il y a autre chose entre refoulement et hallucination. - Rôle de l'explication pourquoi le terme ? Est-il nécessaire ? Sinon pourquoi le rem-
place-t-on ? L'abolir ? - Il vient de Freud de Spinoza. Voir sa théorie de l'hallucination, Éthique II. - Mais cela ne suffit pas. Quelle idée est à l'œuvre dans ? Est-ce la vieille idée romantique de la folie, rêve de l'homme - et du rêve, folie de notre ange ? Si c'est plus récent, qu'est-ce le représentant de la représentation ? - D'autre part, esquissée par Lacan là-
dessus in XI, dans l'analyse du rêve d'Anna, mais insuffisante en elle-même. Quant au concept d'objet.

Plusieurs institutions de la liberté : angoisse du projet : vient de Winnicott. Article de S. sur la vie de Freud en Israël : non que en démontrer mieux l'abandon. Qu'est-ce que angoisse dans cette situation ? C'est qu'on ne sait pas quel est le désir de l'Autre (l'Égypte) et que l'angoisse, bien que réel, n'y est pas localisable. Rêve, on y voit des contenants, maintenant, on y voit cités dans l'angoisse.

PRIERE-D'INSERER POUR UN LIVRE A VENIR :

TRAVAUX, QUANT A L'ANALYSE

Il faut donc présenter ce livre au lecteur. Celui-ci sera bien avisé de se souvenir qu'~~autre chose est d'écrire / autre de~~ publier ~~une autre~~. On ne se ~~dérobe~~^{réserve} à cette seconde tâche que par prévention : rendre l'écrit plus difficile à détruire, lui qui est déjà la Destruction, même. Les rats y suffiraient, pas même une pinochade. Il s'agit ~~donc~~ d'un recueil de textes qu'on devra lire ainsi : autant de tentatives d'arracher au Rien notre mémoire. Que si le lecteur entend trouver ici une doctrine voire un enseignement, il se trompe. On ne légifère ni ne fulmine. Ainsi ne serons-nous pas étonné d'avoir produit beaucoup d'erreurs, dont on ne garantit, contre aucune. On n'encourage pas bien sûr en ce sens, tant il est ~~dur~~ déjà de trouver un peu de justesse. Simplement constatons celle-ci difficile à atteindre. Selon notre chemin de travail ce recueil ne fait que marquer quelques pas dans le sens d'une question, sans autre adresse que nous-même, l'auteur ! que le lecteur n'est ~~convie~~ convié ni à suivre, ni à imiter. (Plutôt l'en dissuaderait-on.)

Gérôme Taillandier. Né en 1947, avec consternation. Puis, études de philosophie. Entretemps, promenades par lassitude . Etudes de psychologie . S'exerce à ce titre.

Notice, ~~pour~~ sur un livre à venir :

G.T. Né en 1967, avec confirmation. Puis, études de philosophie. Entre-temps, promenades ~~à~~ par la rade. Etude de psychologie. S'exerce à écrire. Est parfois, ~~n'importe pas~~

"Travaux, quant à l'analyse."

Il faut donc présenter ce livre au lecteur. Celui-ci aura bien besoin de savoir que l'œuvre est une chose, plutôt une autre. On ne se donne à cette seconde tâche que par nécessité : rendre l'écrit plus difficile à débiter, lui qui est déjà la destruction, même. Les mots y suffiraient, les autres ~~impossibles~~ une prière. Il s'agit, donc, d'un recueil de textes qui se disent dans le air : autant de tentatives d'écriture au lieu d'être achevées. Que si l'on lecture entend braver ici une doctrine ou un enseignement : il se trouve. On ne l'égare, ni se fulmine. Aussi ne nous ~~pas~~ étonner d'avoir produit beaucoup d'écrits, dont on garantit rien contre aucune. On n'en a pas le lieu ou le sens ; tout est difficile déjà de braver un peu de justice. Simplement, constater, celle-ci difficile à attendre. Selon notre seul chemin de travail, ~~un fait~~ ^{un fait} est que nous marquons quelques pas dans le sens d'une question, nous autres adultes, que nous-mêmes, l'auteur ! que le lecteur n'est pas comar ~~ni à nous~~, ~~ni à nous~~ : plutôt l'un des diables-
nant en, par modestes, ~~non pas~~

Dans l'acting out : on achète un vêtement : on s'acte (X), la narcissisme narcissique, ou plutôt, le moi idéal, ^{dans} ce qu'il a de déjà valant. Inmanquablement sous l'impulsion de retour en forme de dépression, culpabilité ou angoisse : effet de l'Idéal du moi, cette fois. Rien là qui évoque le monde du passage à l'acte ! Il n'y a passage à l'acte que là où le sang coule : Verwundung.

La réalité est constellée. Le SA est constant. Le réel, n'est au lien nul autre : mode différent.

Pulsion : Ça. Dérivé : Inconscient. Une autre manière de distinguer ces deux termes. (Pulsions : ~~à~~ subjectives; désir : de l'Acte, sujet.)

Pankow : 1^{re} fonction de l'i.c. — 2^{me} f. de l'i.c.


Freud :	Narcissisme I. [Cynisme (Schéma cynique)]	Narcissisme II [Image du corps.]
Lacan :	Première identification (à certains égards) et / ou L ₁ narcissisme	Id. en tout amour (2) et (S). Moi idéal - Idéal du moi
Klein :	Position paranoïde schizoïde	Position dépressive objet total, en fait i(a)
Nietzsche :	Diogenes	Apollon.
Deleuze (A & G) :	1 ^{er} (et 2 ^{me}) Synthèse	3 ^{me} synthèse
(Spinoza :	Éthique L. I, II 1 & 13	Spinoza Éthique LII 14 & 15 mode fini.) [D. p. 168-69]

"Les axiomes n'y lient, ils ont leur propre logique, ce sont tous les autres!
que chaque situation insoluble, comme elle le restreint, en supposant que
le monde fait autre chose que semblant de plier à notre inflexion,
ajoute, diminue, et toujours contient la mise en scène qui le démontre."

- M. OC. 297 -

C'est ce qui fait d'un sujet, selon lui : l'antagonisme de vie
chez l'homme avec la fatalité à son existence déjantée par le malheur
OC. 300

Une amant qui n'est d'aucune femme, en particulier, d'un côté, telle,
à travers le code de génétique, attire son tel fragment...
- 311 -

- Freud: autre partie de l'œuvre :  pour Claude.



- Problèmes insolubles :

- 1 - les thèmes de la première identification, ouïe à l'obscur, au
mythique, et à la confusion.
- 2 - les rapports entre identifications et pulsions. Comment la
pulsion s'engène-t-elle sur les id. ?
- 3 - les rapports entre le "masculinisme" et les identifications.
Qu'est-ce que le masculinisme ?
- 4 - Plus précisément, comment reprendre et éclairer la problé-
matique freudienne de N. I et II, et le rituel - a/ le rapport
à la pulsion ; - b/ les rapports aux identifications -
- 5 - les identifications sont-elles une reformulation suffisante de
pulsions de deux masculinismes ? En quoi, - ou en quoi ne le sont-elles
pas ?
- 6 - Comment articuler la pulsion et désir, en structure et en
langage psychanalytique ?
- 7 - Pulsions et id. : transgression - et/ou articulation ?

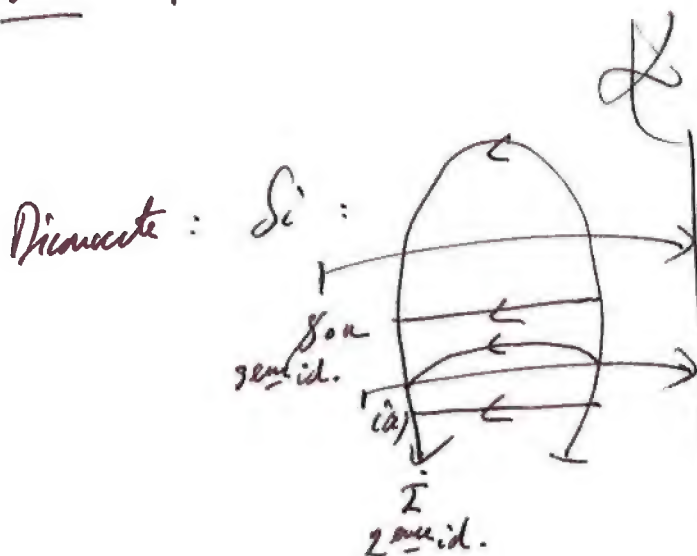
Que le symétrisme ne vengit qu'à la rencontre de deux séries :

- Distinguer l'effet (qd d'inverse) de l'application : Enlèvement du sujet comme pathémique. L'effet peut fort bien être circonscrit : logique, psychomatique. Il est au fait de structure.



La balle : pulvis d'inspire — étouffage — "symbolisme".

D'où "l'absurdité de l'absurdité" de 1920, pour lui, puisque l'étouffage reste, dans la p.e., comme un phénomène : opposition. (Vie et Mort, à gauche).



Si nous posons : $\delta \cdot a : 3^{ème} id.$
 $i : 2^{ème} id.$

Mais ! nous savons que $i \cdot a$ id.
 n'est pas représentable ! sur G.

D'où résulte une ambiguïté :

$$\begin{cases} \delta \cdot a = 3^{ème} id. \text{ ou} \\ i(a) = 3^{ème} id. \end{cases}$$

Dans l'un et l'autre cas, sur la p.e. D'où : 4 termes :

1^{ère} id (non représentable)
 2^{ème} $i(A)$
 3^{ème} $\begin{cases} \delta \cdot a \\ i(a) \end{cases}$

Nous avons fait le symétrisme du quart-terme-

CQFD.



S'il est exact que le sujet n'est pas constamment mais constitué, il reste qu'il n'est pas mais constitué par le symbolique. lequel est donc le constituant majeur. le réel n'est pas constitué. Il est simplement rencontré. — De ceci résulte que, si la réalité n'est pas constituée (ce n'est pas que le sujet "transcendantal" ne la produit pas), elle n'en est pas moins constituée par une allusion de constitution : le sujet (se) situe au lieu de constitution de la réalité (c'est-à-dire). Il se fait point pour-vertif, regard. — Il reste bien sûr, que ce n'est faux, mais que

* (par le sujet) . que la l'analyse de cette position nébuleuse est la réalité constituante du sujet : c'est parce que le sujet est constitué par le symbolique, qu'il en résulte cette allusion de constitution de la réalité.

— Ceci implique qu'on ne saurait en aucun cas tenir le réel pour une primauté constituante. Seul est constituant, le symbolique. le réel n'est pas le maître, car pour qu'il y ait du maître, il faut déjà que le Je soit parmi dans le réel avec pour y avoir introduit cette maîtrise signifiante : qu'il y a du maître, le fait primordial de l'être parlant. D'où : les corsets des primaires, l'état stochastique de la signification équivalente des Je maîtres. — En-suite, en sorte du hasard : accumulation. (Ibn Khaldoun).

Deux théories possibles psychosomatique : la "réprie" (Baran), mais pas avant : l'effet (le "judique" venant dans le corps). Cette dernière théorie permet seule de définir le clivage entre psychisme et psychosomatique et hystériques.

— Par ailleurs, il est en jeu à supposer que la psychosomatique met en jeu des "organes" organiques du corps : des internes.

Calitudo: se maintient sur le fond d'un effondrement central ou "rien n'est vrai". - Angone: se marque au forme de refus opposé à l'opération de cet effondrement, se tient que fait de fait tout pouvoir de clamer: à n'y pas croire, Anglaises. Aire: voir si la chose est. N'admet de rien que si - c'est impossible qu'elle n'est pas. Evidence: tout fait de tenir qu'il y a. On, rien dans la pratique se se maintient dans une telle lumière.

Bruit, lumière, mouvement: manifestation éthologique de la conscience humaine. Faire silence: dire - non! - Puis, attendre à danser: se redonner non au bruit, mais à l'extraduction selon le mode de la vie, du Rien à poursuivre. Selon le destin.

Signifiant. Qui n'est donc plus éthologique.

Les: représentation sociale. Un oubli: contraire. Co: angone, déface - ment, conversion somatique. Prostern: telle indifférence, souffrance.

Les femmes des Freud, M.C. ne nomment étrangement celles qui n'ont pas de nom. Les meins - Que Freud n'ait de la femme que comme mystérieux: trace de quel amour? Phallus, signe du désirant, et non du désiré. D'ou, qu'elle ne soient si bien vivants, que force que femmes. Sinon élargir, l'intérêt pour elles.

"Explorant circuiti". Augustin (?). Recherche.

Ce que S.M. appelle l'Édip: c'est l'âme, comme un langage une connotation d'Épaves du recueil de J.D.N.

Marx,

- DEDi
 - Lettre de Marx et Engels fondamentalement en DEDi.
 - Plus-value.
 - Productivisme (dialectique)
 - Rapport et force de production
 - Mode de production
- etc - 1 -

- Dictature du prolétariat
 - Révolution.
 - Abolition de l'Etat
 - Renforcement temporaire de l'appareil d'Etat
 - Parti communiste
- etc - 2 -

4- Ce qu'il y a d'important :
C'est que 3 ne justifie de 2 : Au nom de la DEDi.
du P. : le Combedges 77, l'élitisme de la Banque de France, etc.

5- D'autre part : L'année 1970
La Suède - 63 USA : américaine et surtout notamment du capitalisme : anticipation à 2 et surtout à 3.

- 3- Réité affecter de l'histoire du socialisme :
- URSS (Lénine - Staline - Boukharine)
- Chine (Mao - GRC - Mao Zedong)
- Cuba
- Vietnam 1956 - Thieu - 1968 etc.
- Somalie, Ethiopie, etc.
- Tchécoslovaquie etc.

6- D'où : refus de 2, ou plutôt, on garde 1, mais on refuse d'en tirer 2, en partant de cette idée que 2 implique nécessairement 3, pour que c'est 3 qui en fait, est le support réel de 2. D'où :

7 : Attacher 1 entre 2 et 3 (4),
Pour former un certain ensemble : politique ou de notre temps.

Enquêter de ma pensée au moment de politique - 1977.

MILLER : "Présentation de madaly de lacon". LEFP 21-359 sq.

Article fort intéressant. M'a fait le lacon genre : angale - un confable, ceci :

1 - Une interrogation métaphorique sur ce qui nous amène (un JAMA lacon).

2 - Une bonne mise en évidence de l'ingénierie Clin. de la théorie lacunieuse de l'Ange.

3 - L'hallucination auditive impliquant mise au centre de la question sur la psychose, pour les raisons que nous avons : SRX. (Kernida, JDA, lettre à E. J.) (Ceci pour JAMA me dit d'ailleurs ps : de nous).

4 - la question d'un moyen de la psychose dans l'auto-matisme mental. Oui mais composé ?

5 - le délire traité, imparfaitement à lacon, comme la "quane" de l'hallucination, formation superstructurelle de la Voix (fugue et du retour ?) dans le réel de l'écho de la pensée.

✍

L'expérience freudienne formule en matière de psychose !
Que la psychose n'est pas une maladie. Mais en contraire une tentative de guérison des dérèglements du lien de transfert. On dit donc toujours rapports la psychose à la conscience, et pour celle-ci en référence au sujet de la parole.

✍

Freud, par son analyse grammaticale du délire, nous introduit à l'idée que les délirs forment des groupes de transformation dont les invariants sont ordonnés à la fonction du NLP - Pupp, le vi- Stevens, Karanda.

✍

PSYCHOSE ET SCHEMAS.

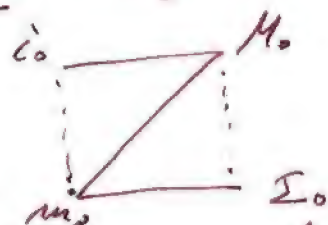
- 1 -

Aux fins de l'exposé de Miller (MCL.), il est donc possible de considérer la relation J comme une transformation, sous les conditions de la conclusion, la relation R . L'intérêt est ceci : l'immature du sujet reste dans la psychose ($S \rightarrow A$), et on fait considérer la J comme une suppléance (une solution de polléisme) en termes imaginaires (?), d'une image symbolique (cadre à point, à tracé). Nos options résolument pour une conception quantitative de la sténose.

Soit :

$$\begin{pmatrix} S & a \\ a' & A \end{pmatrix}, \begin{cases} \text{Si } \text{Bejahung} \Rightarrow \begin{pmatrix} q & M \\ i & P \end{pmatrix} \quad [\text{matrice } R] \\ \text{Si } \text{Inclusion du NdP} \Rightarrow \begin{pmatrix} i_0 & M_0 \\ m_0 & I_0 \end{pmatrix} \quad [\text{matrice } J] \end{cases}$$

On peut donc considérer les branches d'hyperbole comme l'indication de solutions transférées d'un exemple symbolique. Fraction de LA , qui indique le transféré. Alors, on peut simplifier ce schéma, sans excès, si l'on pose la matrice de série convergente de $(i_0 M_0 m_0 I_0)$, dont les termes manquent (compté à 0 infini). - Ce qui justifie la matrice J .



De même, les branches d'hyperbole, désignent des zones de interaction au transféré, des trous ϕ_0 et P_0 : hallauxmations.

Dans ces conditions, on remarque que le Sch. J est, une fois de plus, insuffisant : comment en tirer les trous sur le graphe? Bref, trajets de transféré du graphe au d. On pose une question ce peut : si les identifications (Σ), sont modifiés dans la psychose, que devient l'étape de l'immature? N'est-elle donc modifiée?

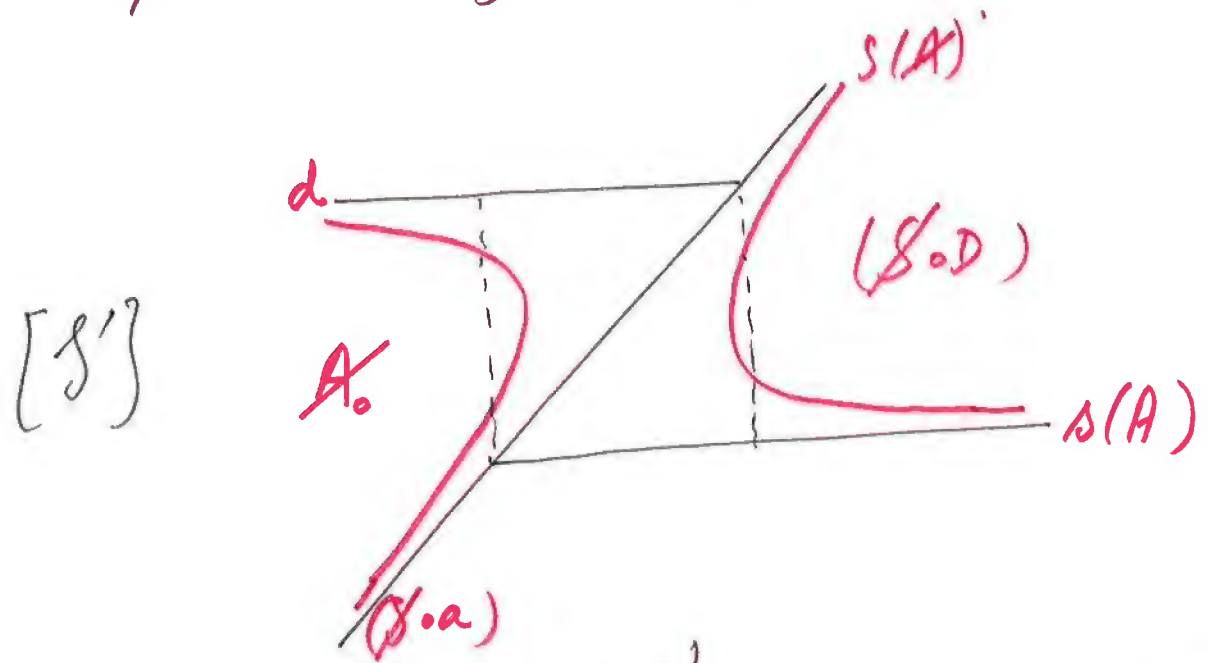
un / 2

On peut alors de l'hypothèse soumise. Supposons exact le sch. \mathcal{L}' ,
 forme par nous. Supposons d'autre part une homologie (justifiable) de
 tirage de \mathcal{L}' à \mathcal{L} dans la psychose: on obtient \mathcal{S}' , transformée
 de \mathcal{L}' , même (? par hypothèse) la même forme (à défaut).

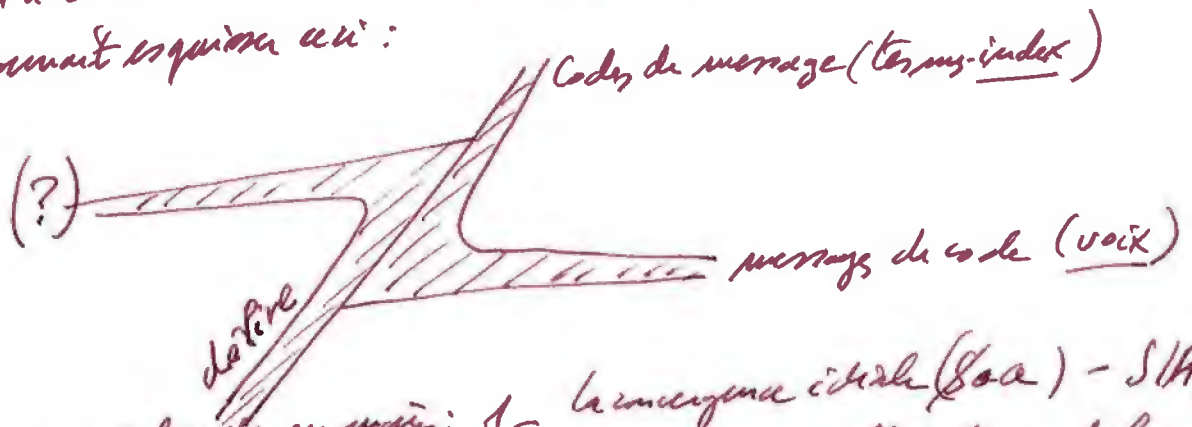
Ainsi $\begin{pmatrix} A & S(A) \\ \sigma(A) & \delta(A) \end{pmatrix}$ devant-il sous la condition de
 inclusion:

$$\begin{pmatrix} d & S(A) \\ \delta(a) & \sigma(A) \end{pmatrix} \left\{ \text{matrice } \mathcal{S}' \right\}.$$

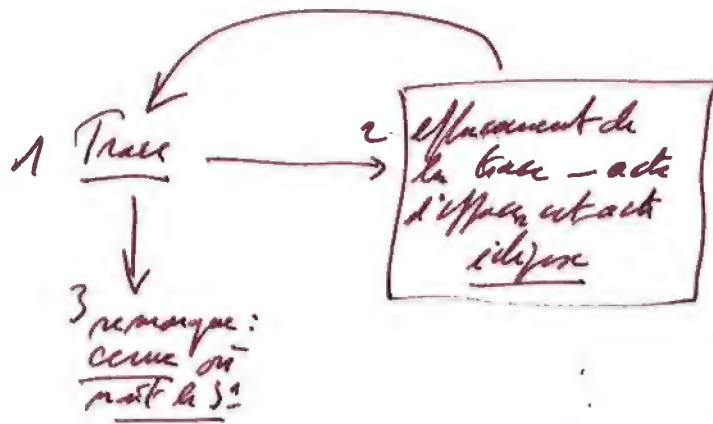
Ceci donne nous une forme développée:



Reste à en tirer une interprétation valable et non fatigante.
 On ~~pourrait~~ pourrait esquisser ceci:



Il reste à interpréter au moins: 1 - la convergence idéale $(\delta(a) - S(A))$.
 2 - la distance inévitable $S(A) - \sigma(A)$: mention de l'existence de la
 rupture dans la psychose. Il y a du sujet.

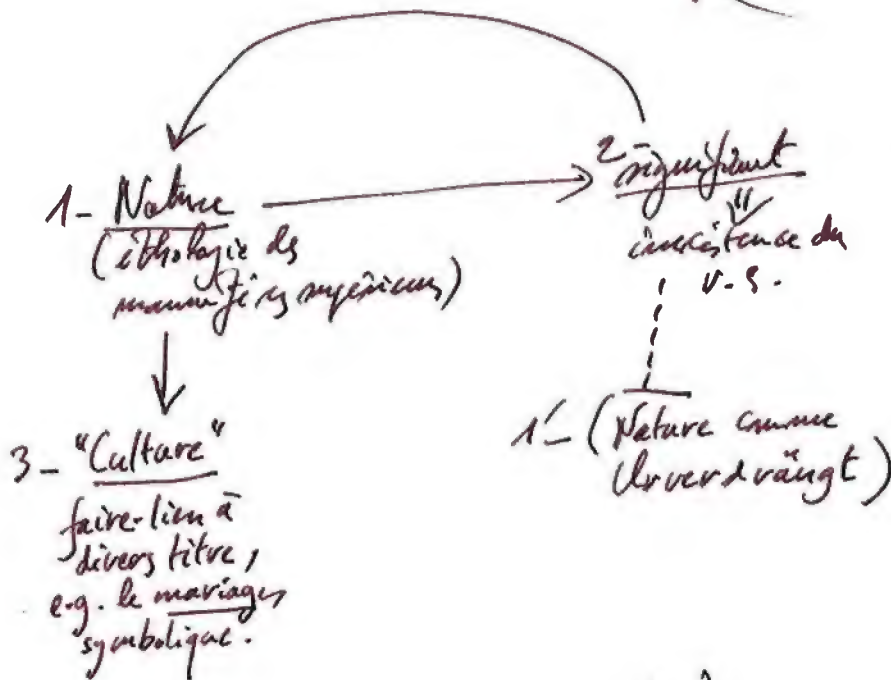


- Ça, ça serait une trace qui ne serait pas effacée? Ça, bien sûr, de +, dans le S^a.

Trace: le premier acte - grammatical! ce l'on peut dire. Effacement redoublé: point important de la Poétique: aléatoire.

- Mais je suis sûr mal la possibilité du troisième temps, alors que le 1^{er} n'est déjà acquis au second. Le texte est en complicité.

... le journal, signe d'autre chose, ...



Théorème de Lacan:

"Tout fait de S^a est d'ordre acte la topologie de l'après-coup (graphie)."

Coelho: "Toute série S^a comporte un U^a-c^a qui est l'effet après-coup de la série."

Le sujet est bien instauré, mais il l'est par des donnés du mythique (la raison). - C'est ce qui sépare Blanc de Kant. Cette remarque est essentielle, puisqu'elle fixe sa position.

Principe d'incertitude : doit-on dire que c'est là, Newton avec les géométriciens ? Ce que montre l'admirable Koyré, c'est que ce principe s'applique à la science le réel a priori de l'impossible. Distinction de l'expérience et de la

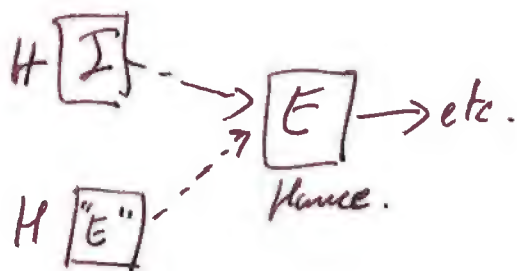
pratique scientifique : la p.i. n'est accessible à aucune expérience. Mieux : plus on cherche à le confirmer, plus il devient faux : Existence et un concept contre : Pas de doute. (Ici) on pourra injecter l'argument cosmologique des Aristote). - Question : comment, d'ici, à travers le trans ? Si ce n'est du Rien - lequel n'existe pas.

Or ce qui importe est ceci : Il n'y a pas de support réel ? Ceci est un principe : Saty plutôt que Grand, puisque le Grand, c'est le Ne - pas : Ah - grand.

Or ce principe fonctionne dans la distinction analytique de la science faux que la p.i. : il n'y en a aucune expérience possible.

Le sujet n'est pas constant, certes ; mais constitutive. Mais il est constitué par un ordre des raisons. Il faut donc distinguer rationnel et subjectif : là est la grande renouveau. Le rationnel est constitutif. Il est donc constitutif qui dénote l'impossibilité à constituer : seul au transcendantal (...).

- André Allent? Point de suspension de la fonction ϕ ? $\exists x \phi x$, où le v.s. n'est possible. Mais $\exists x \phi x$: d'où un possible, (à cause) de l'usage. Est-ce là bien égaré?



Chaque homme, l'homme n'est pas observable : c'est possible de l'expérience. Ce qui distingue l'obs. rationalisme de Carnap de Popper.

Ainsi, l'empirisme de l'homme n'est pas un rationalisme : fait d'observer, car important. Ce qui n'observe, ce sont les substances.

Le non-propre distingue la différence : la différence dans ce qu'elle doit aux effets du S^1 , autant qu'ils n'ont pas de l'effacement de la trace, lorsque de la différence - autant qu'elle (est) dans et effacement, le n.p. ne pouvant être d'un objet.

DED! : 1. La causalité déterminante étant l'existence au S^1 . 2. De la causalité l'existence : rapports de production, production, comme telle. 3. L'idéologie : l'effort, dans le rapport à la parole, de ce qui est avant de l'existence par le rapport au réel. 4. Ceci, n'impliquant pas qu'on doive parler de détermination de l'idéologie, puisque S^1 - c'est véritablement le raison de l'effort du symbole (1), que l'économie est déterminante au S^1 .

9/10/77

2. L'incubation n'est que l'attente de la signification qui survient dans l'algèbre de la Welt?

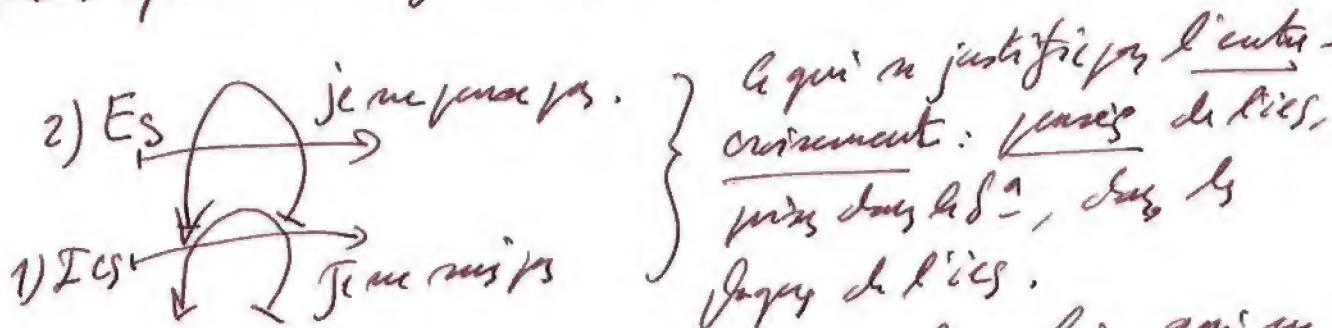
M, 303

NOTES.

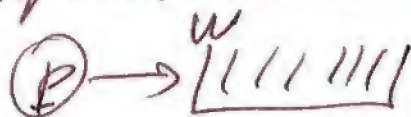
Pensée: est-elle affect (Aristote; I.A.)? Non. - Elle résulte de la prise au corps pour l'optique. Tout cela: "passivité". En fait, la pensée est pour l'observateur un "moyen" de se repérer, de se repaître de l'effet captant de la demande de l'Autre.

Il convient de bien voir que les catégories de Lacan ne sont pas identiques aux genres de connaissance selon Spinoza: les de dialectique.

"Je suis affecté là où je me le pense pas": Es, et non Ics.



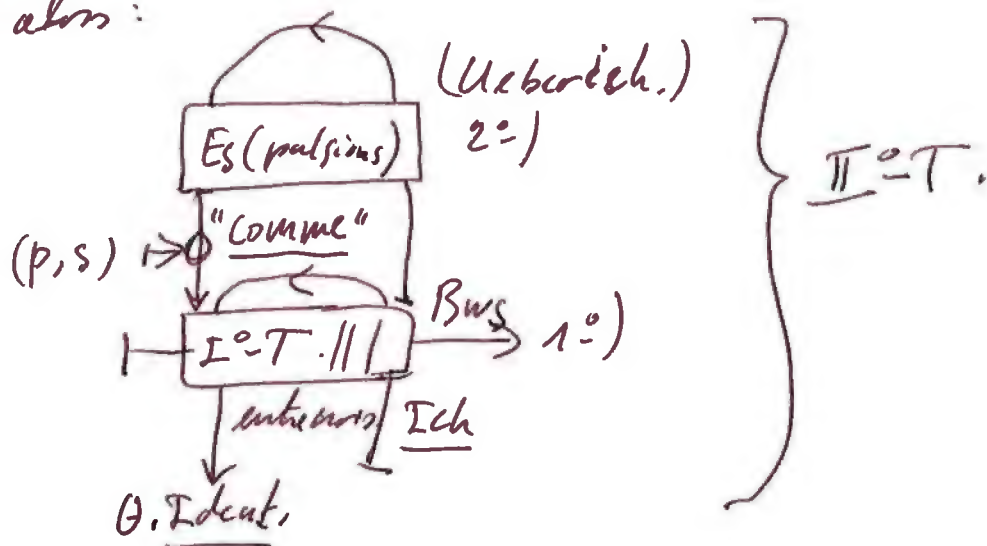
Dans la 1^{re} Topique de Freud: pas de jeu pour la passivité qui ne peut être prise que dans les perceptions:



Ics seul.

F. ne peut introduire l'Es que dans la II^e T., grâce à la fluïdité de l'identification. À qui donne la raison de celle-ci.

On a alors:



6-11/9/77.

LA CONVENANCE / AVEC LE / SYMPTÔME. (A) DU

J.D. Narsis s'est entretenu avec ce qui permettait de
pour la connaissance de la poésie avec la pratique de l'analyse. Pour quel
un peu tout de lui répondre?

Nous partons pour la fin de ce qui donne quelque part (!)

MLLT: "0 bords"

Problème: définir le mode d'existence des objets nouveaux:
l'Exposé de Rohis - Un sourire de chat sans chat - l'Analogie de la
me où il n'y a pas d'analyse - une table - un objet technique - 2
marchandise - un phallus - une contraction - un S^o - un objet
phobique - la cause du désir - In plus-value. On peut allonger la
liste. Distinguer: éléments / la connaissance et non / stabilité.

- NOTES.

- On parle d'un delire mystique : inadéquat. Il s'agit (E.V.),
que bien plutôt il faut parler d'un delire de transfixion : l'hérésie
d'Israël. Quant au cœur inadéquat du fils, est-ce le ϕ ?
Rien de moins certain : trop rouge pour cela. - Et pourquoi ne se-
raient-ils pas plutôt ce patente que le copier Christi alite, et qui
fait en lui tracer la journal de femmes? Dionysos - encore, à
clencher dans la Disjonction.

- Par ailleurs, on peut clairement établir les expériences de théorie
des différents delires : redemption - transfixion - fusion monde -
irritation - guérison, etc. Tout repose en termes léthargiques :
chaque delire doit au de composition (toujours la redemption), mais
ont certain éléments posant en premier plan sur le total, qui
se trouvent reliés par un autre. On peut établir l'élément
de cette chaîne qui se trans forme dans chaque. (Peuple, ou les Stans?)

Nous remarquons que l'existence ne survient pas ou dérive
des femmes, mais plutôt à la parole - il paraît à la parole, par la parole
le savoir.

- A MUSETTES ET BÉTISES.

① - Il est évident qu'on ne remarque pas ceci: si nous posons que le miroir veut être le ϕ pour cette fin au désir de l'A (thèse que Lacan n'a à proprement parler soutenu aucun part), et si ce d(A) est le d (de la mère), - n'est-il pas étrange que par ailleurs, ce soit le désir du père qu'il (elle) ait à contenir? En se faisant objet, par exemple (hystérique). Il y a la contradiction: contient-elle le désir du père ou de la mère?

La contradiction se dénoue si on remarque que c'est précisément parce que le miroir veut être ϕ , qu'il contient le désir du père: dans la mesure où contenir est ϕ , telle impulsion, l'extrême polémique, - la conséquence en est la nécessité de sa soutenir le désir comme celui du père. Ainsi, c'est parce que la telle soutenir de l'amour de la mère (?), plutôt marque d'une absence, le rend absent à lui-même, qu'il lui fait contenir le d. du père pour contenir comme désirant.

② - Si l'homme-malle de F. Taut, et avant pas simplement hystérique, n'est-ce pas précisément parce que le père, tout est elle cherché à contenir le désir, - désirant avec qu'il le refuse? le père au bout, de ce désir, rien moins: regard détourné, et non pas la donner. A la différence de l'h. qui elle, agit / pense, - telle, ce regard du père. D'où le passage à l'acte de se jeter (Viering Verwirrung) qui résulte non d'un don du regard, mais de son refus. Point de Verwirrung chez le père, comme la désirant avec ses rapports avec la femme, égaré. (Safar, a remarqué cela).

③ - J'ai déjà clairement remarqué que le passage à l'acte possède d'une Vénus forte, à la différence de l'a.o., qui possède de la même de faire recevoir le désir comme inextinguible de l'orgasme d'une stimulation (?) de la D. Ici, une théorie de l'a.o. s'explique: c'est dans le même de la D. de l'acte se présente comme D. de l'acte (réduction), que le désir surgit dans l'a.o. comme inextinguible, soit justement dans l'acte (et non dans le dire).

④ - Une fois par trois qu'il est remarqué que le geste que minimant de es odeurs de l'orgasme d'odeur, seule chose sur laquelle F. peut imaginer la femme, du moins pendant 60 ans, jusqu'à la fin 1920 et quelques, sans complex, après cette époque, la question du rapport à l'acte, mais non, pour une femme. Ne voit-on pas encore que le seul C.O. est le C.O. incorrect, comme le montre l'analyse? C'est là ce que F. dit lorsqu'il écrit dans la transformation la valeur réactionnelle de se lier à la mort du père, et non - de la mère! La T.d. est réactionnelle au cas qu'elle exige la coïte de C.O. devant un tel amour, que F. ne peut passer qu'aux environs de 20, lorsqu'il peut enfin le surmonter (improvement) dans son chapitre sur l'identification. - Dont c'est la raison d'être.



le vice (s'il existait) ne serait pas celui qui joint de tout les jours,
(ce qui lui ferait une belle jambe), mais celui qui joint du pas -
toute au elle(s). C'est justement ce qui doit être exclu d'un-
père. C'est bien pourquoi le Père n'est pas: exclu qui l'en jette.
Mais celui qui joint de ce pasteur, est lui, et aucun autre.
(L.A.S.). C'est précisément ce qui en exclut Tout homme.
C'est évidemment ce qui joint autorisation au Père de rejeter
le pasteur. (cf Montaigne Oct N. p 142!!)
Ainsi, raison du refus de l'hygiène à l'endroit des hommes,
peut-être la simple réalité dans l'état ϕ , - pour quoi elles
ne sont déjà pas bonnes d'en...
— le plaisir n'est pas la castation: si l'en était ainsi, le rejet
n'en serait pas tant qu'il vaut être le ϕ ne pouvant qu'être encouragé
vivement dans ce cas. — Le fait est ce que nous faisons. Une am-
bigue est bien plutôt faite pour représenter que le ϕ a respecté
limites: en particulier celle de la castation. D'autre encore. Il est
sans doute que d'identifier la fracture ϕ avec la castation est un
erreur à repousser...

— Qu'une ombre de viol s'allonge des Racines, est certain.
Toutefois joint-elle pas les où on la trouve trop (Juvénal). Mais plutôt en
ceci: que R. n'est pas tant instant l'ère, on plutôt transforme sa
chaîne en instant de transgression: enjambeant? — Ah!
instantanéité plutôt! du vers racine. Qu'en est-il dans cet état,
à quelle femme échappe? Est-ce R. qui a cette transgression?
Non pas: mais le Dieu Carthage. C'est lui qui a joint l'acte du vers,
la, la vraie chose, dans la joissance langoureuse de d'exister le vers.
Vrai Dieu méchant qui déjà injecte le négatif, dans son retrait,
et qui plutôt n'est pas dans le vers rompu.

NOTE SUR LE LIEN ENTRE HOMME ET FEMME.

Entre un homme et une femme, le lien d'amour est de telle sorte :
ce qui est offert par l'un comme désir, est reçu par l'Autre comme
demande. Et par le sujet dit - non dans son désir, par l'Autre la
reçoit comme demande de l'Autre. - Il ne peut donc s'y opposer
qu'en se refusant comme désir, ce qui accentue la division.

Du côté d'une femme, l'homme est tenu par le fait d'être
vive : elle supplie à cette défaillance en disant non : protestant la
contre. - L'homme reçoit le refus de la défaillance comme une
pire-de-forme par laquelle la femme le défend de sa part -
rôle : il l'interprète comme dévotion par une femme qui ne refuse
travail par la loi du père. Il interprète le désir de la femme comme demande.
Du côté de l'homme, la chose n'est moins claire.



NOTES.

- Projet: étudier les diverses significations du Graph dans ces deux cas.

1 - Rechercher le sens idéalisant de l'étage 2.

2 - Remarque qu'il donne existence au 1: il est un élément idéal adjoint.

3 - Rem. le changement de sens (historique) qui se passe de V à V' sur le rapport entre les 2 étages: $\frac{\text{au-de-haut}}{S_a} \rightarrow \frac{S_a \text{ à } S}{S' \text{ au } S} (1).$

4 - Rem. les analogies entre structure subjective et rapport à l'Autre dans ces 2 étages.

5 - Partir du point de capiton: pourquoi la redistribution.

6 - L'hypothèse Si l'Autre est sujet, point de départ du (2), n'épuise pas les analogies. Raison de cette équivoque.

- Défaut presque total chez L. d'une articulation adéquate entre désir et pulsion. Pourquoi? J'ai fait quelques erreurs à corr., en voyant l'intéressement que permet de donner en particulier à la string - out et le passage à l'acte, en tant qu'il exerce la pulsion, plus que le désir. $V, [25], ?$.

- Nous avons remarqué avec le groupe style qu'il y a un effet féminin sous d'identification à Φ , et que ceci n'est pas particulier à la pulsion. Nécessaire, pulsion - femme, enfant, "identifiant" à Φ . - Ce qui importe est la particularité de cette prise (?) dans une structure. ($V, [25] 2.$)

(1). Cf aussi $V, [25] 8/9/10$, les impr. sur ce point, et sur le volume des texte - bryax relevé ailleurs. - En fait jusqu'à p. 13.

PRATIQUE ET EXPERIENCE.

La pratique n'est pas l'expérience: elle en contient l'expérience.
Comme le maître Koyré, Galilée ne peut constituer la physique
contemporaine qu'en allant au-delà l'expérience. La physique au-
téntique est une description des rapports imaginaires de l'être
partant avec sa (la) réalité. C'est à cet égard, V. maître
que Galilée pose la physique nouvelle à partir de l'impossible: pas de
ligne droite dans l'univers, et de mouvement uniforme que la
physique propose. (Einstein).

De même Freud constitue la pratique analytique entre les es-
sais de la clinique. C'est pourquoi la "clinique" de l'analyse est un
point de départ privilégié de Freud: parce qu'en perdant l'anesthésie,
elle permet de franchir la question de ce qui est étranger à tout sens:
l'effet du ça, l'anesthésie est la voie d'accès à une position patho-
logique de l'analyse.

Il y a chez Freud un refus catégorique de partir de l'expérience
ce qui revient à dire de la pratique: dans la pratique on n'est à la fois
fait, mais on ne nait pas ce qui en fait (J.D.N.). Et ceci pour
l'obscure raison que la pratique n'est: non advenue - on
s'en va.

Freud refuse catégoriquement le postulat empiriste d'une
deduction en C? des faits de l'expérience: l'expérience n'est que
le recueil en C? de ce que nous faisons à l'ordinaire du réel. Or,
il n'y a aucune continuité ou deduction de la PS à la C?:
F. intervient en effet entre les deux l'ici. L'intervalle en
PS et C? de l'ici: on croit ce qui F. s'interdit de
partir de l'expérience, et pose le symptôme langagier dans sa
vaine nature: pratique, qui suppose une (re)-construction de
la cause.

NOTES

- Dans la parade, on peut faillir. Mais dans la masquerade, on ne peut que faillir et faillir - - n'est donc pas objective.
- la pulsion est un concept: le concept de l'intensité d'un champ d'équivalence. De même la masse, la force, etc. chez Newton. - Mais de plus, et c'est là le difficile, c'est un "concept réel" (!) : je veux dire par là que c'est parce qu'il y a la symbolique, que dans la symbolique, tient le réel qu'il produit de l'équivalence: Mezeron, Mach. C'est donc autant qu'il y a du réel dans la symbolique ("localisation intragénitale") que l'effet - pulsion se produit: elle "griffe" le réel, et produit le réel de l'être parlant: d'être d'habiter (wohnen) le symbole. -
- Langue & Lacan, l'œuvre faite: - l'apport radical de Deleuze, et qui en dit plus que cent autres. - C'est ça!
- Platon des Cyrenaïques: rien d'autre que la méchanceté du Philèbe. Par quoi Platon falsifie la polémique qui est la leur - pour la reprendre à son compte. Par un mouvement inverse, on fait "l'archéologie": dégager la distorsion platonicienne.
- la catégorie du pollueur est étrangère à Spinoza. - D'où la position de Freud contre Jung et son interprétation "polluante" de la libido et des symboles.

SUR LA D.E., D.F. (Godelier, Nozick).

- la causalité économique en dernière instance: forme supérieure du
discours du maître.

- la cause de l'être parlant est le S^1 . - Il y a autant d'élus-
trés dans une société féodale ou archaïque que dans la nôtre.
- Seulement, ils ne peuvent y trouver leurs moyens d'expression:
charost. (cf la R.S.).

- Ceci suppose que l'économique - mais qu'est-ce au juste? - en-
détourne l'accès à ce que la jouissance mit dite. Pourquoi?
Mais il ne conditionne en rien la cause de cette jouissance.

- L'écrivain dit que l'économique ne réside ni la plus-culture.
Donc à la jouissance. Mais une ne nous dit encore pas de quoi
il est censé (VEDi). N'est-il qu'une occasion de métaphor-
isation? C'est un peu court, si on se voit le réel (lutte de
classes).

- Si ce n'est rien, on cherche ce qui conditionne dans le S^1 la
reconnaissance de la VEDi, en tant que cause de la
jouissance en tant que dite. Qu'une hypostase n'est pas
le vain du capitalisme pour exister; - que le fait religieux ne
soit distillé que dans la forme de l'Élo; - que le S^2 loin
de faire développement, fasse obstacle, aux forces productives; - que
le fait primordial soit l'Il y a de l'Un d'où se déduit le
fait des Maîtres avant toute VEDi, voilà le cycle d'étrange
qui nous fait penser, et qui nous fait aller vers la cause
limite de la VEDi. - Jouissance: reçoit - et la solution?

NOTES.

- Ion : amour - contamination. la pureté d'aimant. l'inspiration
"attire en haut" : vers la sphère homocœlle de M'arion,
vers l'Eros relevant de l'amour idéal. Fondement de ce
dialogue, et de la question de l'inspiration.
- Autrefois je pensais que le monde ment dans la vie amoureuse -
l'in bien - ou bien de désir, - étant passé à l'homme (un)
Je m'expliquais avec étonnement (El, L.A.S., M.C.) que cette
division ait été faite ~~à l'inspiration~~ plus vigoureuse d'un de
seins. Mais elle a d'autres raisons de structure que par
le vent. - Toutefois un concomitamment commun? Ce n'est
même pas sûr : - Il développe. 7/77.
- 1977 : Année du Tournant. Après l'année du Retour (1975).
Nous prenons le tournant de passer à partir de l'inspiration -
on n'est pas sûr, de l'agir. L'année fautive. Cette note,
étant historique au sens où elle nous destine à l'à-venir,
selon la conscience de ce qui marque.
- Correspond ce fait-il que ce soit au Juif (Platon) qui ait
inventé la méthode allégorique? (Sholem). C'est tout à fait in-
compréhensible. J'en ai pu trouver la relation lorsque je me suis aperçu
que l'allégorie et l'analogie, ce n'est pas du tout pareil. Mais
la chose devient évidente (Jacob, Leibniz). (J'encourage fort la
recherche des analogies)).
- Mystérieux : comment se nomment le "presque tout à fait" de
II, 18 (non unum) et l'au-delà partiel de l'objet de VII, 17.
- ~~le monde~~ le monde est une sorte de

THÉORÈMES DE LA LOGIQUE DES MASSES. (incomplet).

Théorème: la visée et le nil sont antérieurement.

Théorème: la droite et le cercle sont concourants.
- Plus un sujet est capable de voir, moins il s'écarter du réel,
et inversement.

et indurément.

Thèse: la vérité est antinomique au réel au ceci qu'elle désigne ce
en quoi le sujet ~~ne~~ ne peut se tenir au réel. la ~~vérité~~ vérité;
point jamais que la vérité de cette objection: que l'être parlant méconnaît -
quant il ferait mieux de disparaître: en du toi, sujet! Bref,
la vérité n'est que la reconnaissance ~~du~~ le sujet de son objection à
lui-même - malgré le réel.

Il s'agit donc que le nom de la chose que le sujet s'échappe

la vérité n'est que le monde
subjectif — analysé le réel.
la vérité n'est donc que le monde de la vie que le sujet s'efforce
au réel.

Théor: A mesure qu'un système est plus capable de maintenir un état — il devient moins capable de le quitter.

Thèse: A mesure qu'on se rapproche de la vérité, on se rapproche de la mort.

Antithèse: Plus on se rapproche de la vérité, plus on se rapproche de la vie.

Synthèse: La vérité est la vie.

Plus un discours est capable de susciter le mal, plus
il fait du bien — Plus par conséquent il sourit; et plus
il peut se vider.

Thèse: la vieillesse et la morture sont incompatibles.

Thèse: la visite et la mortuère sont incompatibles, c'est évident.

Thèse: Si pour nous permet de mortuère le ciel, c'est évident.

Thèse: Si pour nous permet de mortuère le ciel, c'est évident.

[illegible]

QUELQUES THÈSES SUR LA STRUCTURE. 7/77.

- 1 - Nérose: opération qui fait coexister comme sujet. (V, 21)
- 2 - le symptôme est l'opération de cette coexistence.
- 3 - L'égotisme contient le désir de l'Autre. (V, 20, 21)
- 4 - l'olacramental
- 5 - Ceci parce que : le nérose sacrifie son désir pour maintenir le phallus.
- 6 - Dans la mesure où le nérose refuse de renoncer à l'objet.
(mais cette thèse est secondaire).

- 1 - le psychotique est un être parlant.
- 2 - le qui est rejeté du symbolique se rapporte dans le réel.
- 3 - la métamorphose catégorielle est la condition d'un sujet.
- 4 - la structure psychotique est la face marquée, dans le réel, de ce qui suppléait au rejet du N d P, — fait face d'un sujet idéal.
- 5 - le délire paranoïaque reconstruit le N d P dans le réel.
- 6 - l'hallucination est le retour dans le réel de ce qui est rejeté de toute "reception" (attente). Elle est donc crise.
- 7 - la fermeture (^{dissociation} ~~dissociation~~) schizophrénique rend la face du sujet visible — et le délire paranoïaque vient reconstruire ce que le sujet rejette et dont il est rejeté, "pour" faire face de ce qui est, en fait, assumable.

1 - Positions théoriques.

- L'analyse est une pratique de la parole au travers de laquelle on se situe par rapport à la vérité du sujet.
- C'est donc que le sujet est l'objet du S.
- Et que d'ailleurs le langage est la condition de l'écrit. - Il ne s'agit pas simplement de dire :
 - L'écrit est structuré comme un langage.
 - le pouvoir de la parole trouve sa condition dans l'impossibilité à dire.
 - L'existence du v.s. est la thèse centrale "que le discours analyse produit.
 - Ceci suppose que la fonction phallique est la régularisatrice ultime du sujet dans son rapport à la vérité.
 - laquelle n'est pas le réel qui constitue l'impossibilité à quoi on désire s'identifier d'un pouvoir les conséquences, par lesquelles il supplie à cette impossibilité.
 - le discours analytique trouve une éthique dans le fait de l'existence du v.s. :
 - Dans la construction, il rappelle le fait à cette existence. Ceci par l'écriture, car l'écriture de l'analyse n'est pas la construction : mais le jeu de sa répétition, qui elle ne renverse l'écriture.
 - L'éthique de l'analyse serait dans le fait de l'existence du v.s., s'inscrivant la question d'un quasi' en tel fait acte.

2 - Positions pratiques.

- L'analyste ne saurait s'autoriser que de lui-même. Toute tentative pour introduire à la parole ne témoigne que de la distance à l'endroit du réel de cette pratique par laquelle on se forme à partir de l'acte de la parole.

- Autrement dit la pratique analytique; autre chose le lien
sociel que les analystes ne peuvent que réaliser par contact, qu'ils
ont, comme tout enfant, soumis à la condition de se trouver
des 5^{es} minutes pour passer des ans par. Rien à l'autre de ce lien
sociale, dont il faut quer des acte comme d'un incontestable.

- Que l'analyste ne s'entende que de lui-même est le point où
l'analyse se fait le lien social, mais autre chose, s'agissant
de savoir qui.

- Qu'il y ait un contact avec le lien social, on ne peut s'en
dissocier par un mouvement d'épave - par une critique
des Etats, (toutes qu'ils contestent par ailleurs), n'est pas
reproduction de même par la même chose, on fait du compte.

- Occasion nous de l'analyse.

- L'E.F.P. est tout qu'elle donne que l'a, ne s'entende que
de lui-même, maintenant dans le lien social le lien d'une
question.

- La "communication" des analystes est une politique du lien
social. Quel que soit son mode, c'est toujours la poste.
La poste, c'est la parole lui-même. Il s'agit de saluemo-
de de cette poste est tout que nous la composons.

(Travaux une version plus sociale du politique). Etant entendu que telle
est bien une position de fond, mais incontestable de valeur. Aussi lien
qu'en privé. Il faudra donc chercher à mieux connaître la question
du lien social. Je dis que l'analyse n'est pas un.

- Partir plutôt de la "communication" et du lien social, impose par
l'analyse.

« PARLÉ POUR TOI »

- ~~L'analyse ne dit pas qu'il ne faut le raiter pas que~~
l'analyse du v.s., ne mille rien moins. Elle lui fait place,
et dit, au lieu de ce faux-foa, prend acte de sa responsabilité.
Le v.s. n'est pas inexistant, mais contradictoire. Le raiter qu'il
n'estant comme semblant —.

Parquoi voy cherant — appétant, le v.s. ?

- L'existence du v.s. est-elle une 'bonne nouvelle' ? C'est
certainement ce que pense le logistique. D'ici la jure qui son
il d'aucunelle. Ne donne tout en raison à quiconque. Recorde
acte. Une éthique imortie de silence. "Va, en va tri".

- Le "Jeu de la majorité" : Cette histoire rend incalculable
l'idée de renouveau. Ce fait il est question de c'est du refus de
renouveau. Il n'y a donc pas choix : (le choix est toujours le même).
Il n'y a pas renouveau (on se reconstruit pas la part). Il est donc
responsable de présenter une logique de l'élaboration au terme de calcul
économique — — — — —. Ici mais dans ces conditions, on trouve la voie
mojeune ? Est-ce de cela qu'il s'agit ? Et comment y accède
ton conscience constructive.

- 9 - Toutefois pas encore avec : la fonction de la pulsion à sa place
dans (succession, mémoire). Elle ordonne la parole à la dispo-
sition. Etendue la norme de cet ordre.
- 10 - Si donc elle est contre l'amour, est-ce vers le désir? En tant
qu'il rend le sujet malade, etc. .
- 11 - Alors pourquoi introduire le concept de pulsion?
Puisque son statut polémique, voire maternal.
- 12 - (La pulsion ordonne, telle ou non la masculinité? Or elle dit
son satisfaction pour elle de son partiel? Bref, le concept
de l'Autre (de la parole) est-il hétérogène à la pulsion?)
"autodidacte". Remarque le cas de ce mot.
- 13 - La pulsion est
(un Salmé).
- 14 - Reprendre le concept de sujet et de la jouissance que se
propose dans le concept, (montage - fin - acte - sexual-
corps. Qu'est-ce qu'un corps?)
-

DISCUSSION SUR 'PARMENIDE', CORAUX.

1. Exercices: la structure se définit par 3 conditions:
- la relation des éléments finaux (exceptionnellement).
 - la caractéristique des -
 - la caractéristique différentielle qui a la structure.
2. 7 ans après la mort du Marquis de 16

Et est remarquable que ces 360000 vous représentent du Parmesan et 1^{er}

Et est remarquable que
partir.
En particulier, nous voyons que le thème de l'île épicée est pres-
quement le problème du glissement $\frac{S_n}{SE}$: voir l'ex : la notation est
ou est non des nombres. (Parabole du rapport entre adage).
- l'ex : est-il le glissement adage (classement), et la question
repose sur le point de vue qui fait que l'île (la S) pour être le
quel?

Tout cela comprend Platon comme Aristote.

Lienement général du

- 2 - l'homme : arrive à un pas au-dessus de Platon comme Aristote.
3 - Platon : si l'idée n'a pas impliqué l'engagement général de
l'homme, elle implique une infinité d'êtres de
l'idée : elle, l'homme. Autrement dit, l'idée de l'homme est
l'homme. C'est donc la théorie de l'idée comme sujet qui engendre
l'homme.
4 - le Platonisme est donc un idéalisme pur l'idée : car elle est
l'idée une infinité de l'homme - un idéal. A son sujet
de son rapport numérique à la chose.

3/77.

(Rien n'est plus important de Diction: pour les philosophes de la transition, le problème majeur est de trouver la méditation. De plus, si chez Platon, c'est le maître, chez Kant, c'est cette méthode avant tout que — la faculté de juger).

Le Binôme Lacanien, condition de la doctine lacanienne (Esquisse). (12)

Il apparaît que la doctrine lacanienne peut être décrite de manière particulièrement éligante à partir de l'existence d'une couple de termes qui, satisfaisant au double sens et en deux lieux de la doctrine, composent une double fondamentale de structure. On propose de désigner cette couple du nom de binôme lacanien. Fait plus important, on suppose qu'il existe une des formes du binôme qui se trouve plus explicative que les autres, et qui de ce fait a une prévalence marquée dans la description des cas. L'un des deux termes de cette double fondamentale est la fonction et l'autre est la position. La fonction est le pouvoir à

le premier linéaire harmonique, et l'articulation du principe du Javan à son au delà. Mais déjà celui-ci peut porter deux sons différents : la résonance, la jouissance. On pourrait dire qu'il y a plus loin, on pourrait dire que le terme fondamental est ici la jouissance. D'où le premier linéaire : le plaisir.

la journalisme.
 la répétition peut elle encore être le terme générique du second linéaire :
 autoconscience, dans son auto relation à l'acte. Le linéaire, en raison de son abstrait.
 Non, ce n'est pas le cas de la description. On ne peut pas parler de cette
 fin dans des contextes où il n'est pas attendu.
 et la fin de l'écriture littéraire du linéaire, pour passer dans

consider to let the captions preliminary to him sing, from page down

regles de methode :

1 - Tout notion de la doctrine lacanienne est articulée dans un lien fondamental. Ainsi, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse : répétition, cas, pulsion, transfert sont ~~des~~ trois des concepts à partir de la théorie lacanienne. La structure d'un concept est toujours celle du lien fondamental. La position de la pulsion désigne l'aspect fondamental du lien fondamental. Il en résulte de même par exemple pour la doctrine de la Chose, et pulsionnel. Il en résulte de même par exemple pour la doctrine de la Chose, et pulsionnel. Il en résulte de même par exemple pour la doctrine de la Chose, et pulsionnel. Il en résulte de même par exemple pour la doctrine de la Chose, et pulsionnel.

[illegible]

Ces trois caractères, agissant sur leur forme la plus générale la structure
de l'ensemble du lien. Mais que bien entendu cette description est absolu-
ment insuffisante, et que seule la description complète d'un motif, un
lien est nécessaire pour en donner la véritable portée. Mais cette description
complète une fois faite, est transférable analogiquement dans toutes les
autres, autres liens. Pour des raisons de commodité, il est utile de
partir du lien fondamental jeu - jouissance, mais il est souvent
utile de métaphoriser le lien à partir du lien de la réjection, à cause
de sa très grande généralité. Naturellement, dans telle ou telle circonstance
il est utile de faire appel à tel ou tel caractère, spécialement bien adaptés dans
un lien donné: réaction dans le lien pulsionnel; formation dans
le lien de l'ici; caractère fondamental énonçant de l'objet dans le
lien pulsionnel encore; manque à la rencontre du lien de la réjection;
etc...

La question se pose bien sûr de savoir quelle est la raison fondamentale
de la structure liéramente. Cette raison est à chercher dans ce que le lien
lui-même expose, car le lien est l'exposition de cette raison. Sous
sa forme la plus générale, il s'agit des effets induits par le langage
sur l'être qui en devient autant être que parlant. C'est là la base de la
qui fonde les liens: l'effet de refus induit par le signifiant sur le sujet
avec la double conséquence de l'interdiction et de la refonte, que toutes
les ont pour conséquence: 1 - que le sujet est définitivement à partir du
symbolique qui prédomine dans sa construction. Donc, un thème du lien
est toujours le fait du sujet, bien de distraction et de refoulement induits
par le signifiant. D'où la dualité liéramente, qui s'explique par le rapport
du symbolique au sujet. 2 - que le lien peut être corrigé. En
effet, comme par cet effet de refoulement, il se y a que la partie de la
parole, il ne saurait y avoir de métalingage, et le sujet est donc à
se déplacer dans sa refonte, n'étant que le rien de cette refonte elle-même.

- 4 -

aucun d'eux, car le Plin à per de mon page, étant ce que le mon page
dirige d'impossible. Mais nous per individuel, si tantefois on note bien que
l'ontinuité, tout mon page c'est en tant on antec, ne portant que la refente,

la doctrine harmonique est donc constituée de paroches différences. Elle n'est
pas unique, ni ~~est~~ clox, ni ~~est~~ constante. Elle est plutôt un analoge de
l'homme autant de fois de fois qu'il est médianisme pour que l'effet de refente
dont s'assure le diocèse analytique soit aussi en jeu par celui qui parle. Et
être lucanien, c'est prendre la suite de cette refente, la se soumettant à un
Kant de l'effet de désir que le linéaire représente et dont il est la seule
instance. Mais naturellement, antérieurement qu'il n'est ici dit, on l'a
fait du même langage...

Le linéaire serait-il alors "l'objet paradoxal" de B. Deleuze?

- L'o. p. n'est est qu'un autre mon page, pas spécialement adroit, ce qu'on
montre ailleurs.

*

Tout d'abord, c'est l'un des trois caractères du linéaire : son aspect
contradictoire.

*

Chiasme de l'organe et du S^a (esquisse). (42)

l'organe: Il ne suffit pas de dire que le S^a est organe. Il faut décrire un double mouvement: 1- D'une part le S^a intervient sur le corps et le dirige en organes de la jouissance. 2- Mais d'autre part, l'organe est relié au S^a et y fait matière, au titre de la multiplication. Le double mouvement de l'intervention du S^a sur le "corps" peut en effet se présenter en deux caractéristiques générales: D'une part que n'importe quel organe peut faire S^a, n'importe quelle partie du corps. Mais ceci demande à être précisé: le n'importe quel l'organe c'est simplement l'écrituralité du transférable en tant qu'il n'a nulle raison de servir telle part du corps au telle autre. Ceci implique donc: 2- qu'en fait le corps est divisé selon des corpus organiques ou fonctionnels qui se réfèrent au corps imaginaire: les zones d'intériorisation du corps donnent le lieu de corpus privilégiés du S^a. Ceci simplement parce que le S^a ne se présente pas du côté du fonctionnement biologique, mais de la signification existentielle du corps comme enjeu de la pratique sexuelle, dans la jouissance.

Ajoutons: 1- Que tout S^a n'est pas organe. Sans doute. On peut même dire, que le S^a traverse toujours le Tout, en sorte que la question du Tout S^a ne se pose pas. Or, que le S^a soit bien toujours l'un de suppléance qui exclut cette question du Tout.

2 - Il faudrait développer un autre chiasme plus fondamental, et déduire de ce premier:

D'une part, le S^a est organe, par lui-même, pour autant qu'il suppléant au réel. C'est le S^a qui est l'organe suppléant au réel.

Mais inversement, l'organe (du corps ?) est tel, parce que le S^a, l'a fait organe, i.e. instrument de la maîtrise. L'organe au sens médical du terme, est une invention de maîtrise, qui tente de poser le réel en termes instantanés, en procédant aux effets sur lui (l'objet) du S^a.

- la position lacunieuse de S^a nous face à un aporé : on bien il n'y a d'ici que parce qu'il y a la S^a , et de-là, toute formation de S^a est de l'ici j et même de tout d'apit, ce qui n'est pas évident. Et il en serait de même de tout effet de métaphor : littéraire par ex.. Restons à expliquer ce qui n'est pas de ce registre : métaphoriques par ex.. — Or bien l'ici est structuré comme un langage, (doctrine de l'écriture), et avec les problèmes posés de cette doctrine, la technique du S^a "en fait" que redoubler phénoméniquement les pressions primaires. Comment ~~de-là~~ trancher ? Il y a donc une thèse maximale et une thèse minimale sur le effet du symbolique. Je les nommerais désormais ainsi. On peut bien sûr énoncer des thèses encore plus faibles.

Théorie du S^a : on a déjà dit la difficulté de poser le chaîne S^a . Et on a de plus monté sur la pollution de savoir "si tout S^a était organique", la nécessité de condenser le S^a . Autrement dit, il n'y a pas de simplification de S^a , le S^a toujours se polarise en l'Un et l'Autre : le Un du S^a Montée, et le Un de l'Autre du $S(Alt)$. On se réfère toujours à cette utilisation.

Il faudra alors déterminer cela de la théorie générale du binôme et montrer que la polarité du S^a s'y adresse toujours. Mais on peut être une modification : car la théorie du binôme attribue le champ symbolique au lieu de manque du réel ; or il en va différemment ici, où on attribue le S^a Un à l'Autre binaire. C'est d'ailleurs peut être de ce dernier couple qu'il faut déterminer les autres.

Et à partir de là, on éliminera le concept de chaîne, et on interprétera le graphisme en termes de discours, en partant précisément de cet effet de l'Un sur le sujet, ce qui résout la difficulté considérable de la notion de chaîne, et permettra de mieux situer et le sujet, et le désir.

- PROBLÈMES -

1. Comment interpréter le montage du graphisme d'un y ou d'un autre.

Alors, pourquoi y a-t-il hierarchisme, de l'autre, etc. Autrement dit, ce n'est pas seulement que l'élève n'est pas, - c'est qu'il est présent partout. D'où lui vient cette supposition sans existence, et quel sont ces mots? - C'est ce que le graphisme adonne dans sa structure.

2. Donner une interprétation du graphisme qui en supprime l'excès hiérarchique.

Autrement dit, opérer son hiérarchisme d'une manière telle que la structure en soit respectée: projet & manifestation en première approche.

On devra le faire à partir d'une typologie de l'écrit-corré.

Et examiner en quoi cette hiérarchie implique l'autre.

Il y a donc ces deux problèmes qui se succèdent.

Par cela, on utilisera une fois de plus la théorie des lignes, seule

adéquante à présenter la structure du SA d'une manière qui n'en crée l'ambiguïté d'une référence externe. On doit être tout question, historique. Ici,

Nancy et la main gauche sont un repoussoir. On ne doit qu'approcher du dessin analytique.

3. D'où la pollution de la forme d'écriture: Il n'est pas sûr que la forme -

thèse d'autorité: utiliser la technique de l'écriture des séries? L'aspect -

me? - On plutôt, l'exprime, dans le style de nos actuels. Ceci implique

qu'on en vienne à former l'écriture.

On verra d'une écriture qui exprime sans cesse: sans cesse et sans

projet.

- CROYANCE ET RÉALITÉ -

- 1 -

- 1 - Supposons que la croyance soit indice de réalité.
- 2.1. Posons par hypothèse possible (avec mélange d'entraîneurs plus les) que le croyant est paramoïque.
- 3 - D'autre part, que la paranoïa est rejet et refus de croyance (Th. 1 de F.).
- 4 - Un fait d'expérience nous apprend que le paramoïque croit en Dieu.
- 5 - C'est donc, peut-on penser, que le paramoïque ne croit en D. que parce qu'il l'a rejeté (si la paranoïa est rejet).
- 6 - Or, à contrario, l'incroyant n'y croit pas forcément parce qu'il ne l'a pas rejeté.
- 7 - Cette thèse contredit évidemment l'hypothèse que la croyance soit indice de réalité. (L'incroyant devrait en effet paraître).
- 8 - Qu'il est donc faux.
- 9 - Mais continuons à la supposer juste un instant:
- 10 - L'incroyant est donc plus proche du réel (sans cette hypothèse, puisque lui ne l'a, à la différence du paramoïque, pas rejeté.)
- 11 - Mais bien sûr par là qu'il est plus proche de Dieu (quoiqu'il se soit de lui), puisque il ne l'a pas rejeté qu'en se refusant au rejet paramoïque, donc en se refusant à Dieu.
- 2.2 - Soit au contraire que le croyant n'est pas paramoïque (seconde hyp.).
- 3 - C'est donc que Dieu est rejet (en acte de 1).
- 4 - Or l'expérience nous apprend que le paramoïque croit en Dieu.
- 5 - C'est donc qu'il le rejette.
- 6 - C'est donc que le croyant est paramoïque puisqu'il se tourne à l'endroit de la perception de cette réalité, sans le même rapport.
- 7 - Or si la paranoïa est un trait de croyance etc - et si le croyant est paramoïque, - c'est donc que l'incroyant est plus proche du réel (quoiqu'il n'est pas paramoïque (et se refuse à cette réalité), l'incroyant est donc plus proche de la juste perception de Dieu.
- 8 - Peut-être à moins pourqu'il n'y ait pas, peut-être devant la conscience. Adieu, 1. est absurde.
- 9 - Or on ne peut douter de penser que le croyant n'est pas paramoïque. Et il faut donc penser que Dieu n'est pas rejeté, puisque ces conditions sont absurdes.

- 2 -
- 10 - Out donc que l'incroyant, qu'on croit pas, est plus près du
réel. Ainsi nos es hypothèses, c'est lui encore qui jure juste.
- 11 - Peut-être alors et même concernant le croyant peut-être, n'est-il pas juste. — c'est donc qu'elle n'est pas juste, presque seule le croyant a ces
raisons, nous + 10.

*

12 - On remarque que dans toute cette suite, nos raisonnements quant à
Dieu, font aucune hypothèse, cette dialectique restant purement intro-
subjective, et distincte des hypothèses de Freud, et de cette seule
expression de la croyance en Dieu ~~comme~~ dans la paranoïa.

QUESTIONS SUR LANGAGE ET RÉEL.

- 1 - le langage (le symbolique) reflète - t-il le contenu du réel.
- 2 - Dans quelle mesure peut-on attribuer la cause au réel à partir du langage (Vaut-il à p.s.)
- 3 - le langage est-il toujours avec le réel.
- 4 - Si le langage apparaît toujours avec le réel - c'est pour quel but a-t-il des fonctions.
- 5 - Dans quelle mesure le langage marque-t-il le réel. - (Instrument).
- 6 - Dans quelle mesure le langage forme-t-il dans le réel (discours).
- 7 - la "raison" du langage est-elle dans le reflet du réel.
- 8 - On peut dire, en fait, elle se situe à quelque chose qui est l'ordre lui-même en fait qu'il est d'abord celui du réel. Peut-on dire que cela passe dans le réel.
- 9 - Si nous constatons par exemple que le concept de "fin" (autre réalité contenue) n'appartient pas au réel, dans quelle mesure le langage apporte-t-il du nouveau dans le réel. Quelle est la texture de ce nouveau. Quel est son rapport au réel.
- 10 - Étant donné que le langage apporte du nouveau, c'est au rapport de proportion (des connexions). Que rapportent (dans le réel et dans le langage) les proportions.
- 11 - le discours transforme essentiellement le réel. En quoi.
- 12 - Si le discours doit rendre à posteriori l'existence du réel, il ne saurait en rien signifier rigoureusement à priori. Il y a une contradiction du rapport du langage au réel : si le discours reflète absolument, il serait absolument futile, parce qu'il serait (à une différence près) le que nous savons déjà : le réel. C'est dans la mesure où le langage ne tient pas compte du réel qu'il apporte du nouveau.

Platon : que le monde réel ne soit qu'une copie de l'intelligible; mais qu'à son tour l'Idée elle-même ne soit qu'un "mutilé" (avec tout l'ambigu de ce terme : est-ce que ceci n'explique pas admettant d'abord la justification de Descartes pour Platon? N'est-il pas dans que le statut-méthodique de la philosophie de Platon, c'est qu'elle ne comporte aucun original. Elle est bien la philosophie de la différence absolue.

Le mathématique : jugement synthétique a priori. Or, si exactement, tandis qu'on est d'ordinaire dans le mathématique l'analytique a priori, il n'y a pas de monnaie avec Platon, Kant, etc., que la place des mathématiques est la synthétique a priori. C'est le bégaiement qui nous autorise à parler de mathématiques.

Si à cours de langage, tout objet est un instrument (et n'est "objet" qu'à titre), alors : est-ce que l'instrument d'art est un instrument; — ou n'est-ce pas un instrument, est-ce que c'est un objet? Question que Hegel a résolu sans faillir dans die Ursprung...

Thèse fondamentale de la logique des noms : lorsqu'une name se contredit, elle indique un échec sur la base d'une erreur liée à la Verwerfung, elle s'engage dans cette erreur avec le maximum d'engagement, et actualise la maxime liée à cette erreur avec le maximum des puissances. Le terme de maximum est circonstiel à savoir la manière dont la Verwerfung est mise en jeu. — Tel le Cugis de / troubleshooting : que j'éliminerais au acting-out! liée à la Verwerfung présente dans l'indication de la base d'une question pitoyable. Pas d'oublier que dans ces conditions, tout le monde se sent mal sur le scénario sur l'Anglais! tout peu choisi en finale.

L'ANALYSE: SA TRANSMISSION ET SA PRATIQUE. (PROGRAMME.)

1.1. Ne a transmis que le lien du père au fils. Alors dire, il faut que nous comprenions et que nous disions: ce lien est la transmission lui-même.

1.2. la psychanalyse ne transmet-elle donc que le lien.

1.3. Mais qu'est-ce donc que le lien? Il faut répondre: la pratique elle-même. la question sur le lien au sujet du lien est, la lettre étant connue, se est allée de compléter à ce développement vers le lien. En ce lien vient la pratique.

1.4. la pratique analytique est le lien qui le fait se "transmettre"? ou une complexité qui elle ne consiste que d'un rapport exceptionnel à la cause du lien: le Nom du Père.

2.1. Définir la pratique analytique comme champ de transmission, c'est déplacer la question: la pratique est la voie unique au problème du transmetteur.

2.2. Qu'est-ce donc que la pratique analytique? A quoi répond-elle?

2.3. D'abord dans le cas où elle est la conscience? C'est ce qu'on doit absolument répondre.

2.4. Elle est au contraire sur le terrain d'investissement. Mais à quel investissement dans cette pratique, si la question du lien est éludée?

3.1. Elle ne l'est pas vraiment. Mais il faut dire: le lien, c'est le transfert.

3.2. D'où la nécessité de passer l'analyse à partir de ces concepts "pratiques": le transfert d'abord. Puis, spécifiquement dans le champ:

3.2.1. l'interprétation (mode d'opération de l'analyse).

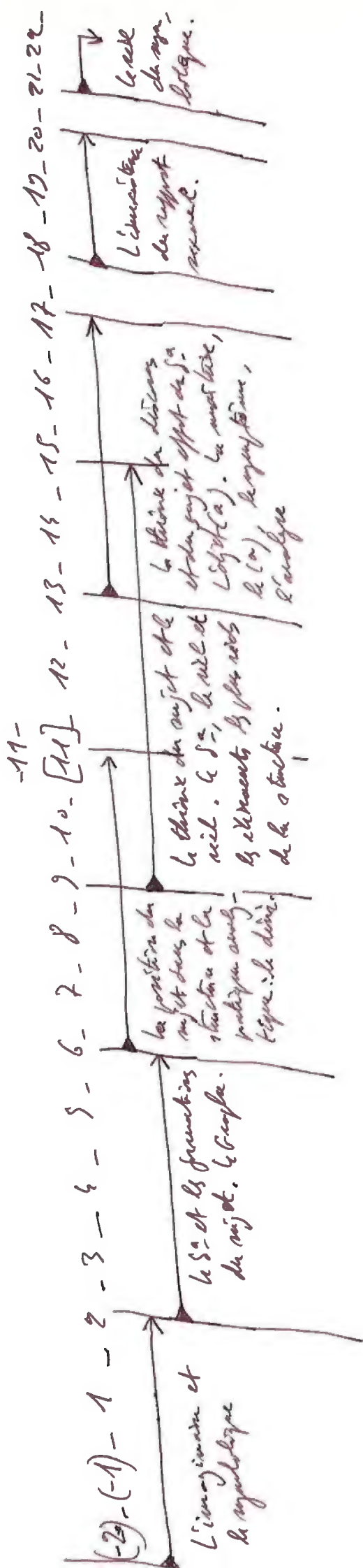
3.2.2. le semblant (force et raison de l'analyse).

3.2.3. le fantasme (dont l'interprétation opère comme de sa "référence").

4. D'où nécessité à partir de la de réinventer les concepts à partir de la pratique de l'analyse; — et de définir les concepts les plus proches de la pratique, les plus "adéquats" (Spinoza) à elle.

Classe de recherche par axe de recherche logiques

probats.



- Solution du problème du paradoxe.

O.D.: le paradoxe est le signe d'une cause de soi (Russell).

Philos: les concepts analytiques sont paradoxaux.

Moi: pourquoi le paradoxe surgit-il au lieu du reel? Précise: veut dire qu'ils sont le révélateur de deux constantes signes. E. o. qu'ils ont le signe d'un changement réel qui demande à être accompli. On qui s'accomplit en raisonnement. Qui fait signe par l'entêtement.

Quantité: pourquoi le changement réel a-t-il besoin de se réaliser? Pourquoi maintenant il y a raisonnement?

- Acte de soi de l'homme: certitude d'avoir une raison —
ou bonne géométrie fondamentale.

- Le réel, c'est le transformé actuel: qu'il existe! Don Juan le rend évident.

- De l'intelligibilité actuelle du réel à la réalisation intelligible de l'intelligible: Leibniz, les fonctions Spinoza. Etc.

- Nicolas de Cusa: "Méditation! Mon Dieu! fais de moi un homme bon, et si tu fais jamais un homme bon — Vite! car la seule raison que quand à moi, moi, un homme bon admet du Créateur. Mais il a certains que ce des points, moi ne serais jamais raison."

Consid. la lustration de la philosophie, une de la pensée, qui ne peut mentir qu'en apportant un grand aléatoire et une angoisse qu'il corrupte tous les êtres. Parlons sur le mon: des grands événements sur la terre.
La psychanalyse au contraire.

(l'objet (a) n'est pas l'objet du désir : il en est la cause. Mais il l'est
en tant qu'objet rejeté : précisément en tant que le sujet y adhérent comme
le non-désiré. Ce qui se succède les uns, c'est précisément que le désir se
tient que c'est cette dimension de rejet, qui s'y ouvre pourtant fort close, sur
le double aspect de la fixation et de la vacillation. Le désir est fixation
du sujet dans la vacillation qui le détermine comme rejeté (V. G. 1973).

La difficulté qui ~~est~~ régie à partir de là, c'est d'expliquer com-
ment, à partir de l'objet rejeté, peut résulter cette assignation singu-
lière du désir, qui le fait apparemment vouloir sa cause. Ceci, d'at-
tribution difficile, ne peut être tenu que si l'on interprète l'inversion de
raisonnements, la possibilité de jurer, etc., pour tenter de rendre
compte d'un pourquoi le sujet ~~le~~ peut en venir à jurer de son rejet
dans le désir.

Que la pulchritude est incommensurable, comme j'ai déjà dit. How can
such be? — Comment rien de tel? — Mais un chair composé
de soleil : à cela, rien d'étrange. Mais un soleil composé de
chair : c'est le singulier. C'est pourtant la nature du soleil.

Que de trop penser soit la raison de quelque rejet : c'est à que
Desauts confirmer.

Lorsque j'étais au Café et que je regardais les gens, que faisais-je ?
A quoi pensais-je ? A l'être ; au néant ; au concept ; voire à l'éternité ?
Et ailleurs avant ça... Mais plutôt au cas des choses et à quelques accidents
idéologiques analogues. Bref ! la question qui se pose est la suivante :
Comment un sujet peut-il dire : je pourrais être moi, à partir du
moment où il y a la possibilité ? Il est clair que la possibilité rend
impossible le Cognito. Mais, il y a bien un sujet, en route d'être. Mais
le sujet ne peut que à dire je ne puis pas. On a défini la jouissance
comme acte. Mais : on la jouit (mais le je ne jouit pas mais est
satisfait avant de la jouissance) - ou le sujet comme acte de ce, n'est
comme un je pense (le jouir) qui s'y loge ne pouvant être. C'est de
celui, de façon de la jouissance, qui il apparaît nécessaire de résoudre le
je pense je suis, dans une direction entre être et penser qui s'inscrivent
du jouir.

Sais-je un spécialiste en Parapsychologie ? Je le saurais plutôt en
Entropologie, voire en Entropologie. Ce qui m'importe, ce n'est pas la
science : c'est plutôt la terminologie absence de nécessité de notre
science. Autrement dit, notre Vervorsprechen, en tant que fondatrice
de la possibilité de la psychose.

Que l'implication antérieure: si je pense, donc je suis, ou soit pas penser
ou un sens et les mêmes, ceci est démontrable. En effet, on aurait alors:

je ne pense pas ou (v) je ne suis.

Ce qui donne la table comme:

TP04		
V	V	V
V	F	F
F	V	V
F	F	V

→ je ne pense pas et je suis: être ou être

→ je ne pense pas: je pense et n'être pas.

→ je pense et je suis (ce qui est évident).

→ (1) ? je pense et je ne suis pas.

Ce cas (1) fait toute la difficulté: et nous dit en effet que, au sens de
l'implication matérielle, on peut parfaitement penser sans être. Donc, il est
impossible d'en déduire l'être à tout coup.

Et c'est donc clair que: si je pense, je suis; suppose une autre axiome: que il
faut du pour penser (budoult). Mais de ce fait, la démonstration qu'il le
logique, qu'il ^{raison} contient.

- On élimine même que totalement le sens du sujet en posant l'axiome:
pour penser, il faut être. C'est ce que je montrerais grâce à la
(Sim IX), dans un article sur l'aphorisme de Descartes.

C'est le refus de personnaliser que l'on trouve comme conséquence la reconnaissance
de l'objet juste que l'on ne reconnaît être adéquat au dévoir. Avoir, d'il-
lustration, ou le dévoir - de l'objet, ne peut pas d'un certain personnel, mais
au contraire. C'est ainsi que si l'on a une structure de quelque chose
juste de quelque chose. - Personne, ce qui est au centre de la
structure, c'est que le refus est juste et le refus d'aller.

Pourquoi est-ce que l'homme sexual? C'est une indignité et
que l'homme sexual possède des sentiments alors dans le 8^e? ou en
ce cas là comme amalgamation la cause de déclin (auquel)?
Et nous devons les idéals que la position de la

De plus, n'est-ce pas dans la position de la femme dans cette position. ce n'est qu'un homme sexuel.

— C'est bien l'opinion qui cause l'écoulement des débris. Les
bons il faut dire : les bons des bons, les bons que dans l'écoulement, et
difficile dans l'opinion qui la cause. — Mais le divin fixe
nos sens au-delà de tout être ainsi.

- Nous pourrions tenter d'élucider la structure à l'égard de ceci : nous attendrions que toute structure (parcours, psychisme, névrose) ait une fonction de lieu - non au sujet (ici, spécialement pour le psychisme, nous voulons dire que cela paraît). Mais c'est ce que F. dit dans la dernière conférence. Mais le psychisme est une (et il n'est pas le seul ; ainsi de psychopathe), mais que le principe du monde est fait de fait. "Thérapeutique" : apporte ce non ! dit.

Structure et temporalité de la fonction phase phallique.

- Complexe d'œdipe. / de la identification au δ^e dans
- Phase phallique
- Complexe de castration.

- Plutôt que de parler de trois temps de l'œdipe : parler de moments et de leur effacement temporel, en tant que ces moments sont temps. C'est l'opération du sujet comme temps qui souligne les moments — qui se réalisent dans l'histoire en événements marqués des instants de la parole ou de son refus.

— S'il y a, chez Leibniz, un concept fondamental de l'inconscient.

(l'objection de Locke.)

Commentaire de la polémique avec Locke, p 154-162 des Nouveaux
Essais. (livre II, ch. 21, §§ 22 à 36.)

On montrera :

- 1 - le concept leibnizien d'idées n'est pas fondamental.
- 2 - Il reste que la question de Locke vise ce point, et il s'agit de savoir comment Leibniz répond.
- 3 - Si quelque chose chez Leibniz répond à l'inconscient selon Freud, c'est le lien substantiel, signe d'une difficulté du système. C'est ce que Spinoza critique en général sur le non "d'ordre de l'ignorance", chez Descartes.
- 4 - Les "petits perceptions" ne sont pas un inconscient au sens de Freud, mais plutôt, elles indiquent la place d'un retour de répression.
- 5 - D'une manière générale, cette polémique Locke - Leibniz est le signe d'un problème fondamental qui se réapparaît de diverses manières : ce que l'impressionnisme critique dans un idéalisme, et ce que celui-ci lui répond.

Si elle veut comme on le dit l'homosexual s'identifier à ϕ , c'est pour
~~le~~ et si elle s'identifie à ϕ pour avoir de se mettre à l'aise du ϕ du
vrai, c'est pour le moins une curieuse stratégie de jeu de venir au lieu même où
la menace est la plus grande ! Il est vrai que ça dit plutôt qu'il s'identifie
à la mère. Il faudrait choisir. C'est en fait ça ce qui paraît bien
que le droit le plus est juste ϕ , mais la castration. Et que
c'est pour autant que dans ϕ , l'homosexual échappe à la castration, qu'il
n'y a rien d'identique.

"Le d'ant, qui en attire si peu de la simple tristesse, est la joie
qui s'éclaire par accablée le plus-joyeux tandis qu'il luit encore
dans sa réserve. D'où nous cela viendrait l'ample portée de la
lumière intérieure du deuil, si il n'était pas dans son fond caché
la joie qui cherche l'éclat au plus-joyeux ?"

H. Hymn, 32

— (Et non le mort-jour.)

"Il est très-rythmique en quelle mesure, d'univers, n'importe, billets de
loterie, l'éléments, ce qu'il a fait entre les 7000 ans de dette ... Il aime
l'ensemble le confessional et j'aimerais la direction des femmes jusqu'à
point de donner les impressions à quelques années ... En cela malheureusement
trop pour manifester le développement général de son esprit, parce la
corolle entièrement tournée."

Précis H. Folie p. 115 n.

Ceci, sur la direction des femmes, article à écrire.

X

TRANSMISSION

- Il s'agit, comme nous dit, pas d'une transmission que du lien du père au fils.
- Mais cette transmission n'est pas celle d'un objet: c'est une opération. Quelle est donc cette opération?
- C'est celle qui opère la négation du phallus.
- Cette opération, c'est la métaphore paternelle.
- Le moment de cette opération, c'est le symplexe d'édipe. Établir la thèse de ce symplexe, c'est faire la thèse de la seule transmission possible. le C.O. donne la condition de possibilité de la transmission.
- Comment à partir de l'édipe (de la métaphore paternelle), penser d'une part l'évincement du nouveau comme "césion"?
- D'autre part, l'acte analytique?
- Disons que l'acte, c'est l'affirmation de l'idée adéquate. Dans l'acte, le sujet s'opère de cette idée, se signifiant comme dieu.
- Comment l'acte analytique se conforme-t-il à la structure de la métaphore paternelle? la redouble-t-il? la laisse-t-il intacte?

HALUCINATION / CROYANCE / PERCEPTION.

Spinoza / Tardieu : Tout image tend par sa nature à devenir hallucinatoire.
Grobstein II, 201. On a ici le second courant de sa critique de la croyance :
pas à l'œuvre.

Il y a hallucination pure de l'appareil 4 et l'existence crant
à l'occurrence rejoint cette perception juste (toutefois, la théorie de S. glisse fait
vers la théorie hégélienne). L'hallucination, c'est une perception sans objet
lequel veut dire que l'objet qu'on reçoit l'hallucination.

Or même la croyance est un jugement sans objet (on a vu : ce
qui ne change rien). Car la réflexion est toujours celle de l'objet perçu.

Or si l'hallucination est une "perception" (mais il n'y a rien),
ce qui est "rien", c'est le rien. C'est là le vrai sens du sans-objet.
C'est qu'un fait le rien est un objet factuel. Et l'hallucination n'est
comme selon le réel, de ce qui est répété.

Questions : 1 - Pourquoi la nature ?
2 - Est-ce "perception", alors qu'il n'y a rien ?
Il est clair qu'on a des questions rejoignant pour la croyance.

15/10/76.

SAUVER LES PHÉNOMÈNES.

Sur les phénomènes: on pouvait d'abord s'imaginer qu'Éudoxe et Platon, avec leurs sphères, étaient véritablement stupides. Mais à y bien penser, on nous verrait au contraire d'inventer, et nous fait une belle remarque que, lui aussi, Denarts (et d'autres) prenant le ciel à partir de l'impossible. Ainsi, chose extraordinaire, la théorie est impossible, n'ayant aucun des phénomènes ! Ceci est donc vrai: artificialité ou de la blague. D'où la question suivante:

- 1 - Y a-t-il une théorie qui soit homogène par la cause aux effets qu'elle doit expliquer ?
- 2 - Si non pourquoi ?
- 3 - Quel rapport une théorie entretient-elle avec la part qu'elle aye des phénomènes (par son mode) autrement-elle avec eux ?

Questions à élire: Les questions mêmes concernent pas. Nos croyances
se d'inscrivent à y répondre par l'affirmation. Le volume qui se
pose à nous n'est pas en effet le m. d., mais plutôt ce qui
nous le. nous le. manifestement pas une réponse aux volumes
que nous posons. Or le volume que nous posons est, politiquement,
le suivant: comment se fait-il que, à ce jeu, la pratique résiste
travaux n'est, nulle part, et évidemment pas en URSS, où la
lutte de classes? Répondre par la négative de la longévité n'est
manifestement pas suffisant.

Dans la présente d'introduction une autre doctrine qui permet
de rendre compte de cet état.
Or il se trouve que nous voyons, la doctrine analytique nous
montre à dire, pour autant que

PERVERSION, ÉTHIQUE.

La perversion, c'est l'éthique pour. D'après Spinoza. D'ici l'écarter
est-ce qu'il y a à enlever de l'éthique que les pervers "composent" par la perversion.
Ici, quand la perversion, c'est la forme la plus pure de l'éthique. — Ce
que ne confirme de ~~la~~ Spinoza: Spinoza oppose aux éthiques et non aux
éthiques. On ne parle que de la jeunesse. Ou jamais, jamais.
Quelle est donc la différence radicale entre jeunes et jeunes?
C'est que le jeune admet le changement de l'éthique, mais que la
jeunesse, c'est le fait éthique.

Démontrer que la perversion, c'est l'éthique pour. — Mais
que la jeunesse est un fait éthique. C'est la non altera-
tion, ou bien un transformation.

†

On sait que le concept franciscain d'ici est obscur, apocryphe, difficile.
Et est tout à fait clair qu'il reste encore à éclaircir. Que Freund a dit
à moi rien d'autre pour faire entendre ce qu'il a voulu dire, ne me s'ob-
tient pas, ni mon langage, que, j'ai de tout autre moyen de lui
donner existence, ce moyen d'opacité de l'ici permet le maintien
de son langage. Il ~~par~~ est pour nous en jeu d'un temps de l'autre
d'un être directs le fils. Cet article n'a pas d'autre intention que d'en
proposer un programme.

Le véritable sentiment qui fait le risque de l'appartenance au parti
n'est pas le respect (Achtung), mais l'honneur. (L'honneur est la base
du parti.)

Etant donné la position de Descartes sur la causalité de l'Idée, peut-on retrouver avec Haidigger qu'il y ait chez D. un problème de l'adéquation? Serait-ce la position cartésienne de l'Idée? N'est-il pas plutôt à remarquer (avec H. sur l'Essence de la Vérité) que cette position est épistémologique, et que D. l'admet plutôt? Ne dit-on pas aussi que le problème de la vérité est chez D. plus radical? A quoi peut être rattachée la fonction de la certitude?

I 209/210:

D'où:

1 - Il y a une causalité que dans la cause qui dans l'effet. La cause en tant qu'elle manque, est cause de son effet. L'effet est cause de la cause.

2 - Il y a dissimilitude de l'objet & de l'idée à l'Idée. L'idée, en tant qu'elle manque, est cause de l'Idée. Et de plus, il est cause de la dissimilitude comme raison de l'Idée.

- Trouvé au premier jour l'explication de l'histoire. H. 100.

Lequel l'œuvre réalisée dans la dernière partie de l'ouvrage n'est pas le bon,
mais le meilleur.

Leçon 11. Éliminables : un refus du thème fondamental du "jeu de la parole". Ce
qui est dit Éliminables : de caractère affirmatif d'une telle position de jeu.

Le transfert, restitution de transference sur le désir de l'analysé.

Dans le transfert, l'analysant projette cette transference, en se faisant aimer de l'analyste, le désir amoureux du désir de l'analysé.

Le fait crucial qui est en cause dans cette thèse, c'est que l'amour de transfert n'est que du désir de l'analysé. C'est donc à un désir de l'analysé que nous nous référons, et que le transfert n'en est qu'un écran. En effet ce que nous trouvons ici, c'est que le caractère du transfert, c'est le désir de l'analysé. Et nous avons besoin d'analyser.

Il nous faut tenter de retrouver la chaine de raisons qui peut nous mener là. Et pourquoi parle-t-on de transfert, quand l'énigme n'impasse-t-elle pas ?



1 - le désir, c'est le désir de l'Autre.

"la nature a beaucoup de secrets": je dirai plutôt que c'est la chose qui a beaucoup de la nature. Il paraît qu'en effet il n'y a pas de secrets dans la nature. Ce qui se confesse par le acte d'ex. scier: car c'est ex. ha. mon. d. a. i. s.

- Que les premiers disent une chose: on en est encore. Mais que l'on en soit qu'un conseil de petits cailloux: en quoi est-ce tellement plus intelligent? On en est pas le gain.

1. Position.

(12)

2. Doctrines du S^a / L'instance de la Lettre (à dire.)

- Storiens? Heidegger, Platon.
- Le S^a différence pure? Heidegger.
- Tu ne me cherches pas si tu ne me donnes rien.
- Pas de communication. Au plus, persécution. Ce modal. Pas au fait: la chose.
- Point de capoton - problème de la rencontre - également
- le sens: perspective de Storiens, ou de Heidegger?

3. L'ici et le S^a

- la langue, le langage, le logos.
- l'environnement depuis l'Éthique.
- le dire et le S^a
- L'après coup, le temps, et la structure symbolique du groupe.

4. Le groupe: l'effet du S^a.

- le sujet, l'être, et le S^a.
- Cade et message. la psychose.
- le sens et la chose.
- la représentation du sujet.
- la fantasme et la pulsion.
- S(A).

((1)) - Annexe: Primauté de l'Autre. Son unicité: I/S.

- Thèse du symbolisme. Kant. Rückblick auf Kant'sche Ethik.
- le sujet: autotélie.)

5. La Métaphore.

- Pas de sens minor métaphorique.
- Analogies Aristote, Deinde. Analogies. Platon et les mathématiques.
- Primauté sur la métaphore.
- l'affirmation et la négation.

6 - la Métonymie.

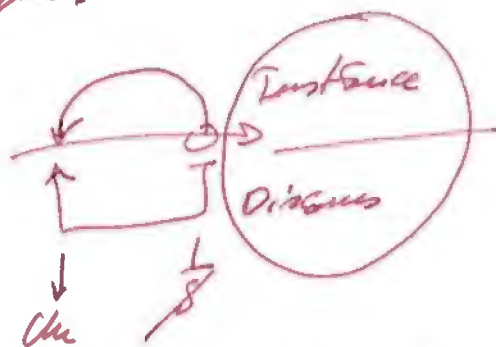
- L'objet est toujours ailleurs, autre chose, pas d'objet sinon métonymique.
- Dérivation, le retour du réel.
- L'un en plus et le manque de l'objet.

7 - L'U au moins.

- le Phallus - le N d P.
- (Peychère, point de capiton.)
- les paradoxes de l'objet.
- Structure paradoxale du S^a . la scène.
- le trait unaire.

8 - le discours et l'instance de la lettre.

- interprétation possible de la structure du grapho :
- le point du discours.
- Qu'est-ce que le S^a .
- fonctions de la parole.



- Les thèmes, préliminaires aux disjointes, ont à compléter et à coordonner.
- L'étude se fera à partir de la on S séminaires (on exclura la doctrine du sujet, pour ne pas aller dans le sens de l'analyse: parler, voir, etc.).

Les séminaires: Formation. Identification. Peychère. Relation d'objet.

Devin et son interprétation.

- Il faudra s'en tenir strictement (question de temps) au problème du S^a .

Les séminaires étudiés seront: (3), 4, 5, 6, 7.

Proportion de répétition des recommandations des grands théorèmes. Bien sûr, ces groupes ont toujours quelque chose d'arbitraire.

- 1 - (3), 4, 5, 6, 9 : le S^2 et son effet de sujet. Formation de l'is.
- 2 - 1, 2, 3, 4, 5, 6 : les Éléments de la doctrine lacanienne. Accrocher, la cohérence de ce groupe autour d'un fait.
- 3 - 9, (10), 12, (13), 14, 15 : Cigito - aliénation/séparation - (a) - pulsion et fantasme - acte, ou-on-, S^2S - . Autrement dit : la subversion du sujet classique, et spécialement, la critique / repère du Cigito à partir du fait d'en ou-on- d'aliénation.
- 4 - Si l'on y ajoute : 16 et 17 : la théorie du dessein, et la position du dessein de l'homme. Plusieurs des plus de jadis, comme repère de la polémique de l'homme. Plus tard, le groupe est surtout : 13, 14, 15, 16, 17.
- 5 - la topologie dite de l'entre deux mots. Ou encore : la face du réel dans la doctrine du S^2 : 7, 8, 10?, 11, (13). On peut y ajouter 17.
- 6 - le désirant et la jouissance : 6, 7, 8, 10, (17). Ces points limitent la polémique très précisément.
- 7 - 18, 19, 20 : le FDS et l'incertitude du rapport sexuel. Quelques fragments de 21, et peut-être (4) 5.
- 8 - 21, 22 : Groupe non fermé encore, sur la structure et le réel du symbolique, mais avec un aspect très particulier.

Il serait important de travailler sur les groupes 1 et 3, pour commencer.

Puis, il faudrait travailler un groupe :

- 9 - 6, 7, 8, (11), 15, 17 : l'acte analytique. Spécialement sur 4, 8, 15, 17, groupe fondamental.

Réal, que cette jouissance ne se donne. Si bien... le chemin qui
se donne, se ne se jouant pas d'un tel narcissisme. ~~Cette~~ Ce qui
serait... c'est la fin. C'est de l'acte se soit que jouissance se forme.

- Alors mentionner une ¹ et dernière par L., en ceci, de l'Autre de l'œuvre
et de l'objet comme en fait que ce soit, tout ce qui est au point. Poser
l'A. chemin nécessaire à l'objet de l'œuvre² (lyris) est surtout poétique.
On parle d'elle. Non pas réalisation de la jouissance, mais: symptôme de
l'A, l'in ³ "d'autre au réel" (ou au réel plus réel). Absolu
à l'introduction, Narcissisme (narcotique): donne à voir tel que de
la, résultat jouissance? Non, voir de soi (de reconnaissance). Le corps
donne à voir en ligne de suite que l'in est, on l'a est en tant que
retenu. Sans doute ici privilège de la forme, où l'éthos se conjugue
au langage, dans l'absolutisme d'un résultat est accord. Raison, poétique.
et affect, mais le chemin de ce qui plus brin, fin de la jouissance. Sans doute
d'un peu, qui ne se modifie qu'à l'acte fait. Et, avec de-
clinement d'un rien au résultat. Alors, Voilà.

- 30/8/88.

(Ceci, à partir de V.)

L'ICS, STRUCTURE COMME UN LANGAGE. J. EXP Gauthier (Parisien).

- L'ics structuré comme un langage. Pourquoi dire comme?

Le comme désigne le point de la métaphore.

Cela rejoint une métaphore: le code qu'elle crée: tan du Sa.

l'écrit, opération du symbole. L'opération, après le β comme non, rôle, (négatif).

- Le concept est le sucré de la chose: négativité. (Champ logique)
(Une position alternative: Deleuze)

- Reconnais au comme: son sens pratique: fonction de la parole.

- Le symptôme est accueillie par la parole.

- Est-il parole? Pour Lacanien. L'écrit. D'où: "une lettre ~~arrivant~~ à sa destination".

Amis à sa destination? objection de Deleuze et la dernière observation. (restaure)

- Si le symptôme a effet dans la parole - c'est donc qu'il est actualisé
comme lettre dans la chose.

- D'où cette autre hypothèse:

- So le symptôme est parole, c'est donc que l'ics est structuré comme un langage: méthode hypothétique (Platon).

- D'où: quelle est la portée de ce comme au-delà de sa dimension d'hypothèse? "En deçà", la chose est facile à déduire: négativité -
constitution - désir - désir de désir.

- Mais "au-delà" (ou plutôt au-deçà), le comme reste polémique.
Deux sens du polémique: Kant et Deleuze.

les relations de la chose:

L'Éthique: l'entraînement: comme par

Et/ Dans le même sens: l'ics est accueillie par la parole -
alors: l'ics est structuré comme un langage.

Cette thèse est apparemment facile à repousser: elle semble justifier tous les cas où
qu'on oppose à l:

1 - l'ics n'est pas langage.

2 - Il est performatif.

3 - Il n'est parole qu'après-coup.

Problème ouvert: une interprétation: il faut penser cette formule comme?

une métaphore : métaphore de ce que le langage ³ relève et de ce qui
fait de cette relève. Phallus. Antichambre.

Second pollinier : le langage existe - il ? Objectifs classiques sur
les universaux. Objectifs plus juteux : Deleuze et la mise en question comme
nécessité. Cels de Derrida : différence, résistance et non souffrance.
Idéalisme (nécessité) (même de la détermination - négativité - construction)
Deux Postes de Platon vs Cratyle : Rectitude.

(D'où) deux prévisions par L. : le langage est conditionnel de l'is-
sueté dans le langage. Biais de langage.

Et cette autre : l'is est structure comme un langage. ~~Non~~

(Quoi dans les conditions de la parole? Parole n'est pas langage).

o la langue. L'expressible. Différence de tous les énoncés de l'existence

de la lettre { μ_a, μ_o }. La langue, en effet, s'écrit d'une
différence sans aucun doute. Mais, et celle de l'écriture, elle se présente.

Une certaine possibilité enfreint à cela : l'is, construction de l'écrit?
o (Nécessité) L'is n'est ni la lettre : il n'y a que l'expressibilité de l'écrit :
qu'on dise - Acte (W. Heidegger) - il n'y a que l'expressibilité,

Ainsi : le langage, fonction idéalisante de la langue? Il faut être
dans y incluant la langue - sans équivoque (il n'y a pas de
métalangage).

Autre relation : Logos. Le statut du parlant est de la Logos.
(Logos - République) - le langage, plus dangereux de tous les biens.
Heidegger - la parole n'est pas le langage : le langage !

la terminologie des syllogismes: F.S.

<u>syllogismes:</u>	<u>opérations</u>	<u>regle: mots (éléments)</u>
connexion (contraction) →	succession	→ contractants
conjonction (coordination) →	coordination (coexistence) →	circulants
disjonction (ramification) →	ramification	→ disjunctifs

⇒	- équivalents causellus (mots latins)	1 { →	mots valant (sens propre)
		2 { →	
		3 { →	

Dans l'A.O.E. on a :

	<u>mode de connexion</u>
1- S. connective (de production) de production →	(flux, production)
2- " disjunctive " d'enregistrement →	(chaque ^{on} acte, et de détachement)
3- " conjunctive " de consommation →	(sujet et résidu)

Remarque l'incision des séries 2 et 3 par rapport à la L.S.

- le 3^{ème} lien (p 58) de la L.S. est donc la c. de consommation, i.e.

la c. conjunctive.

- Quant aux 1^{er} et 2^{es} liens, ils ont la c. de connexion.

Sur les lois du sens 11^o Seuil¹.

1^{re} loi normale : pour un nom donné de sens, un sens ne peut être désigné que par un autre nom.

(Paradoxe de Frege).

2^{ème} loi normale : pour un nom donné de sens, un sens ne peut pas déterminer une alternative dans laquelle il (le nom) entre lui-même.

Seconde version :

1 - loi restrictive : le sens d'un nom doit être désigné par un autre nom. Problème des types (Russell).

2 - loi disjunctive : la propriété ou le terme par rapport auxquels on fait un classement ne peut appartenir à aucun des groupes de même type donnés par rapport à lui.

A ces deux lois correspondent 2 synthèses :
1 - restrictive. (p. 84)
2 - disjunctive.

D'autre part, on remarque (p. 84 haut), que dans la première figure, on a : coordination. Dans la seconde : ramification.

On a donc :
s. restrictive \rightarrow coordination.
s. disjunctive \rightarrow ramification.

Mais comment ? Est-ce la l'opération que ces synthèses opèrent ?

- Si enfin on remarque que ces 2 synthèses opèrent selon les types des deux derniers synthèses de la théorie des synthèses,

on doit donc se demander 1- pourquoi - 2- où intervient la r. de connexion?

Il semble qu'elle se définit par l'E.P. (p. 85). Ainsi (p. 83 § 1):

- 1- il parcourt les dis.
- 2- les coordonnées.
- 3- les ramifiés.

La r. de connexion a donc par rapport aux 2 autres un rôle hétérogène, plus fondamentalement mais inapparemment.

Noter minutieusement la signification et notation de ces p. 85/87.

Remarque que D. fait de la distinction de deux types de ramifiés par Russell.

1^{er} cas loi normale \rightarrow 1^{er} type de r.s.: mot qui désigne ce qu'il exprime et inégalement.

2^{ème} cas loi \rightarrow 2^{ème} type de r.s.: — .. p. 84.

Mais de là, deux figures de l'absence (démontre la satiation):

1- confusion des miroirs formels dans la r. régr. \rightarrow ensemble de tous les ensembles.

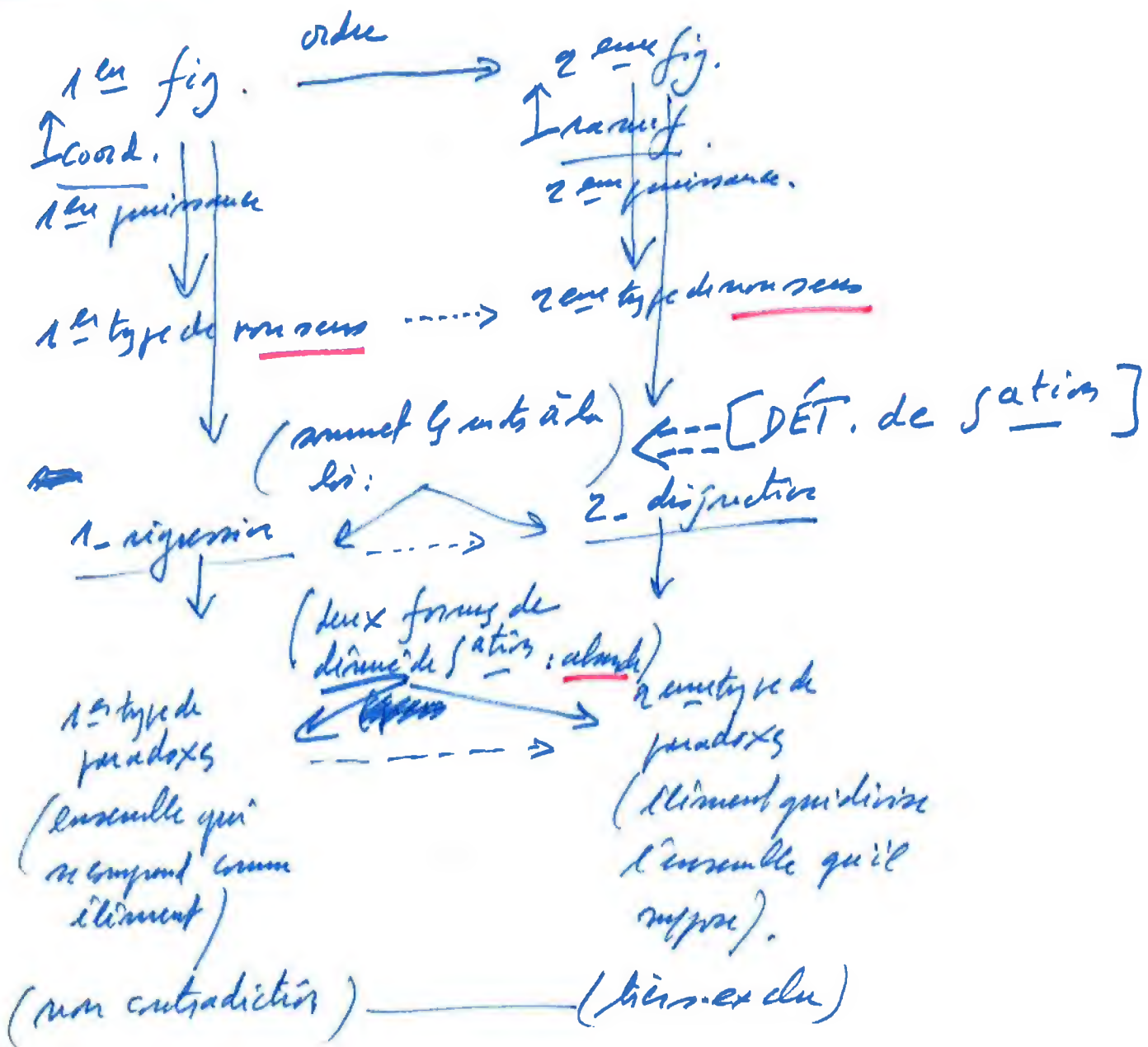
2- cercle vicieux dans la r. dis. \rightarrow labyrinthe du raisonnement.

p 85 § 1 ($\neq 0$) et 87 § 1 ($\neq 0$). Problème très difficile :

Ce que D. dit, c'est 1 - non seulement qu'il n'y a pas opposition entre les lois normales et les 2 figures (p 84), mais, 2 - que les figures renvoient les mots normaux donnés de sens à ces 2 lois qui ne s'appliquent pas à elles **!!!**

Cela, c'est la détermination de sation.

Il ajoute p 87 que de surcroît, la non-sens opère une donation de sens.



p 87: Il y aurait 2 genres de paradoxes: paradoxes du sens, paradoxes de la satiété (cf p. 92).

- {
- 1^{er} premiers (p 86) marqueraient la présence du non-sens dans la satiété.
 - 2^{es} seconds, du non-sens dans le sens.
- On voit qu'il faut distinguer genre et type de paradoxes.

la loi normale rigoureuse - 1. rapporte les noms de degrés différents à des classes ou propriétés: (1^{er} genre)

- 2. répartit les noms dans des séries hétérogènes d'événements. (2^{ème} genre).

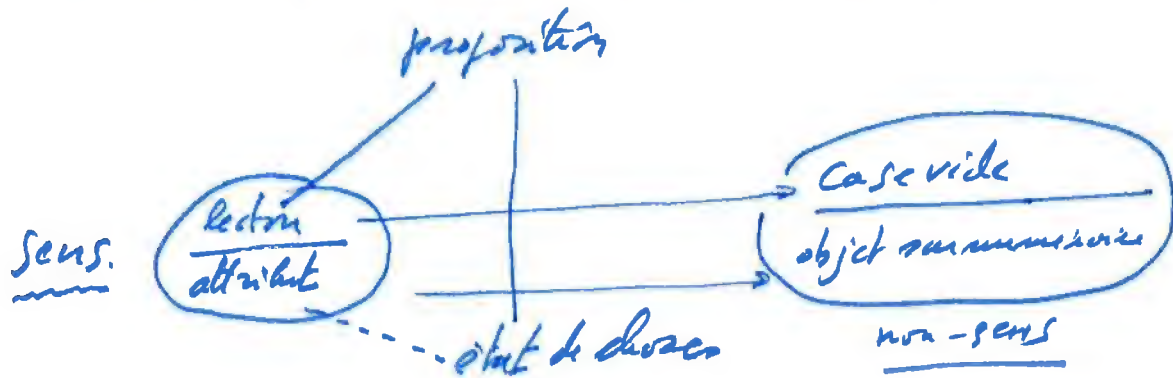
La présence du non-sens dans la satiété se marquerait donc du fait de l'absence de satiété? On ne comprend toujours pas comment le non-sens opère la détermination de satiété. Il décrit son contraire l'absence en paradoxes de la satiété. On retient ici la question difficile de la p. 86: comment la det. satiété peut-elle engendrer les principes t.e et n.c.? Et de la p. 85: comment la loi normale peut-elle s'appliquer ~~partir~~ être appliquée aux deux primaires (p 84) et être appliquée par les deux figures - paradoxales ?! - aux mots normaux? Je ne sais pas - —.

De plus, on ne sait pas la fonction de l'E.P., qui semble pourtant être au cœur de l'affaire. ??

- 5 -

p99 le sens, insistance et extra-êtr (12^e Série).

Bien sûr, ce qui est dit ailleurs, que si le sens n'est pas la proposition, mais sa seconde face d'attribut, il n'est pas un des de l'être de chose. Mais l'exprimable (lecton) et l'attribut sont les deux faces (insistance dans la proposition ; extra-êtr dans les choses) de ce sens.



13^e Série : sur la schizophrénie. On mesure la valeur inappreciable de cette œuvre, pour D, au fait qu'il ne sera littéralement pas de sa contradiction. Le chapitre est ainsi une esquisse de la délimitation entre surcoûtage perçu et décoûtage schizoquiné sera fait dans l'A.O.E. Ainsi toute l'opposition entre mot-action et mot-passion, qui règle l'essentiel, préfigure l'opération entre expression, organe et décoûtage de flux. Remarquons pourtant un changement essentiel : le corps sans organe est ici considéré comme le corps glorieux produit de valeurs de fluidité de la chose du schizo, alors qu'il devient instance de relèvement dans l'A.O.E. Faut-il voir là une des raisons de la modification de la théorie des mythos ?

Disons, faut-il accepter la distinction essentielle de cette parole schizo entre éléments phonétiques bleus et autres composant un langage sans articulation, question ?

Critique de Husserl 14^e Série. 6-

Passage imp. de la p. 118 § 1: le noyau défini comme attribut, mais comme prédicat et non objectivement. Si on omet les, c'est là le seul passage où l'on voit l'intérêt de distinguer sens, satien, et désignation, au lieu de s'en tenir au triangle Frege/Schweizer. Car la suppression de référence implique le ~~noyau~~ noyau de l'existence du sens commun: charge de rendre compte de l'identité de l'objet. — (Mais ici, à objets: lequel?)

Ce que D. se propose, ce n'est rien moins que l'existence d'engendrer satien, désignation et manifestation à partir du sens: de l'existence paradoxale "non-identique".

D. ne me-t-il pas rencontré un os: comment engendrer le corps à partir de l'organisation de surface incorporelle? — Ce n'est pas son projet: sûrement, mais n'est-ce pas ce que Husserl préserve par cette idée du même de l'objet? Seule objection à Husserl: de passer à la supposition d'une faculté originnaire de cette même. Sans doute l'objection de D. Mais il faudra l'engendrer. Voir la suite.

Sur la 15^e Série et la genèse statique: cf. note p 132, de moi:

Nécessité de revenir pour aborder les 7^{es} 16-17 de la tableau suivant:

Désignation \longrightarrow individuel
 Manifestation \longrightarrow personnel
 Signification \longrightarrow conceptuel

 Sens \longrightarrow singularité (pré-individuel).

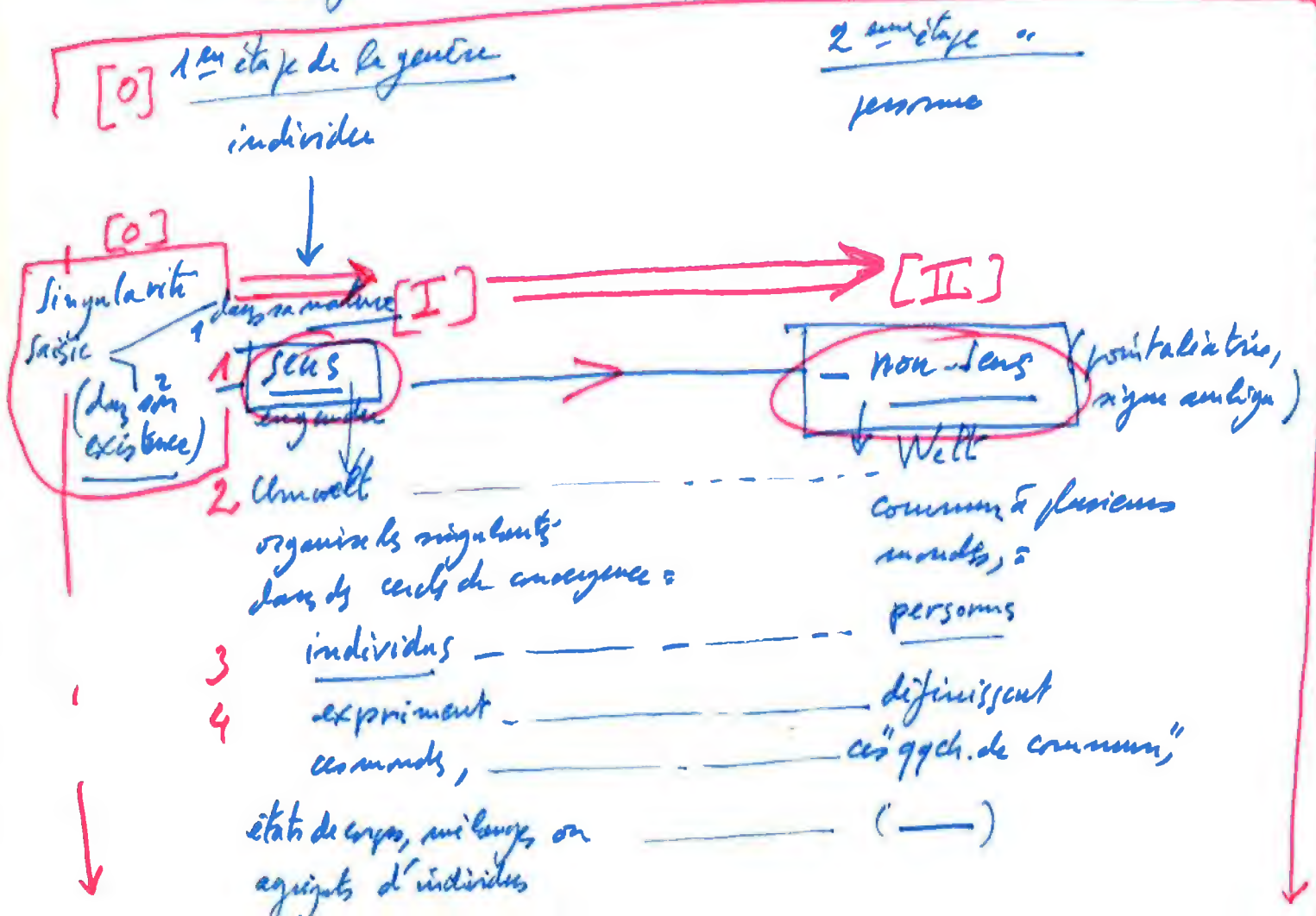
cf. 9-5-

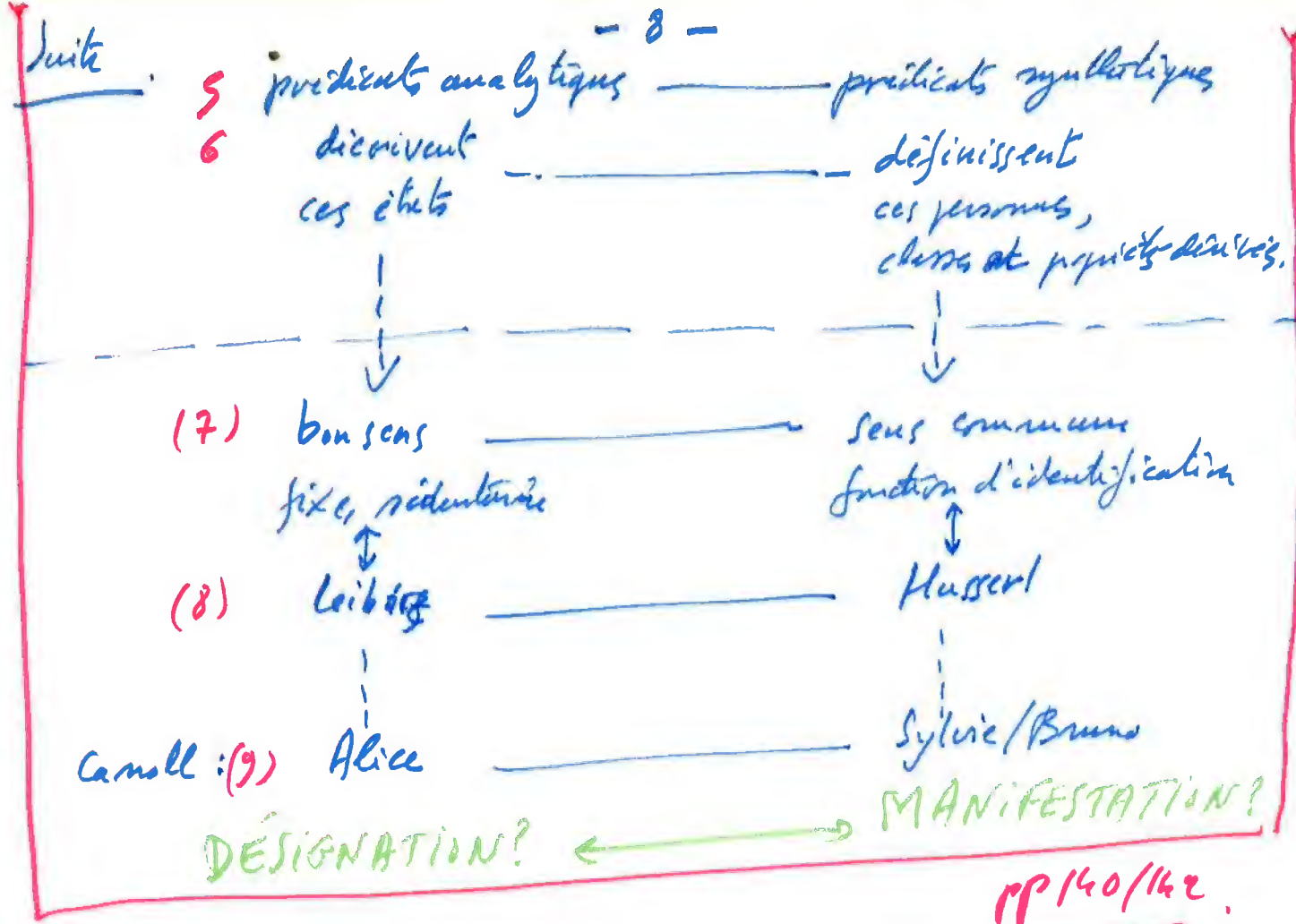
cf aussi 3^e série, sur ces quatre termes.

16^e série de la genèse statique ontologique.

La 16^e série présente les 3 étapes de la genèse statique. Pour se voir dire, elle raconte surtout les 2 premiers étapes de cette genèse, la troisième, relevant de la genèse logique, est traitée dans la 17^e série.

Toute cette genèse s'appuie sur le schéma du haut de cette page.





Première étape:

- Remarque sur une certaine contradiction de terminologie avec le résumé ds p. 14/42 : ici, on parle de monde et non d'Umwelt (Welt).
- Bien relever le pt. de départ de cette genèse: la distinction de Lautmann entre existence et nature des singularités. C'est à ça qu'il faut se référer (cf p 127).
- Remarque qu'en fait l'individu est introduit ex nihilo dans le texte : on ne sait pas d'où il vient, et la note de D. souffre sur ce point du fait qu'il reproche à Husserl : "Mais dans ce monde..." p 133.
- Avoir le parti d'une définition conciliatrice des termes, qui s'arrange bien, mais restitue au texte un sens.

1 monde : se constitue si les seins sont convergent. Si elles divergent,
 { a - débute d'un "autre monde".
 b - enveloppe un système infini de singularités relativisées
 • par convergence (sur cette notion, cf au-dessus).

2 Individus : constitués dans ce monde.
 { a - relativement et enveloppant un nombre fini de singularités.
 b -
 c - la monade exprime un monde.
 d - Un individu est cerche de convergence dans un monde.
 e - (le monde n'est pas en général un individu).

3 Siffectuer - (pour une singularité).
 { a - C'est (aussi) être exprimé.
 b - Chaque monade exprime le monde.
 c - l'exprime inscrit ou substitue

4 Compossibilité : c'est la convergence qui la définit. (cf définition)
 { a -
 (du monde).
 b - D'elle se déduit la non-contradiction

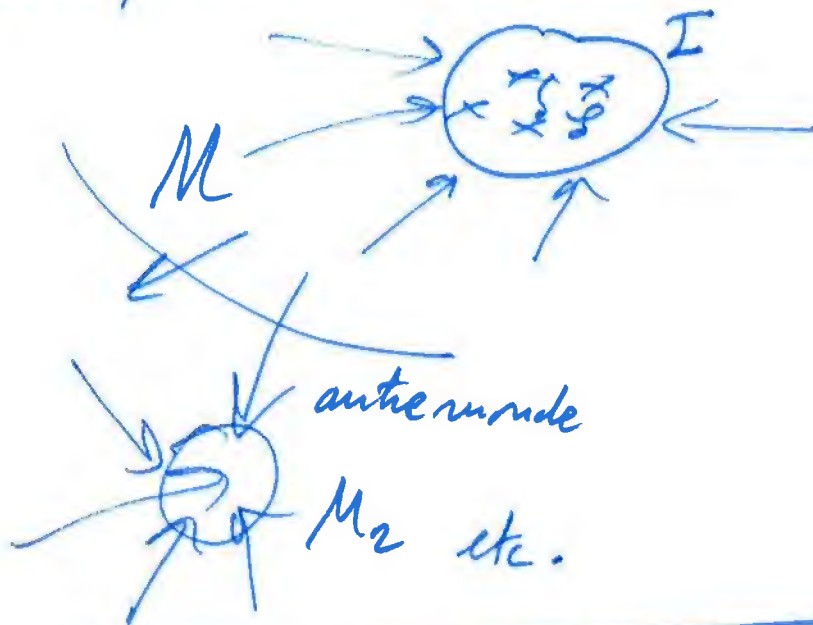
5 Dans un monde les monades expriment toutes les singularités de ce monde,
 { a -
 b - mais chacune enveloppe qu'un certain nombre de singularités.

6 Le monde n'existe que dans les individus, comme prédicat, mais
 { a -
 b - subsiste comme verbe infiniment.

P1355 1 (bas), résumé: C'est là que se pose un véritable problème instant de toute cette 1^{re} étape: quel rapport y a-t-il entre monde et individu, et pourquoi le monde n'existerait-il que dans les individus?

Qu'il y soit exprimé — passe, si les individus sont des ensembles de singularités (i.e., d'écarts??), mais on ne voit pas la raison du rapport de corrélation monde \leftrightarrow individus, ni la justification de cette question de l'existence.

On ne dit d'ailleurs pas ce que c'est qu'un monde: un ensemble de signes convergents vers un système de singularités? Mais qu'est-ce qui institue l'enveloppement de l'individu?



- On ne voit pas non plus comment le sens engendrerait les individus, puisque c'est ce qui est la thèse fondamentale suggérée p14. Tout au plus peut-on le dire consécutif de cette première opération — d'écarts?

Malgré les défauts immédiats de ce texte, relevons pourtant le remouvement de problèmes qu'il propose:

1 Un remaniement de la notion de monde conçu à partir des exigences de
sens.

2 un remaniement de la notion d'individu lui-même conçu comme enclasse-
ment de singularités impersonnelles. Ici, l'individu est pour ainsi
dire "extensif" à l'ordre du corps, bien qu'il soit incorporel,
et sans ressemblance avec lui.

3 le fondement de la notion de compatibilité sur celle de exigence d'un
monde. Concrètement, une déduction de la non-contradiction
de lui.

4 Un déplacement de l'influence des prédicats dans l'act de l'énoncé, désormais
subordonnés à la distribution des singularités et à la logique du sens.

5 le refus de définir la généralité au niveau de ces prédicats analytiques,
ici encore d'une parfaite immédiateté (les prédicats).

Nous sommes ici au plus proche des effets incorporés des cps.

"En conséquence", il semble que cette première étape de la g.p. soit un
équivalent du premier mode de composition de DA.OE, i.e. la
production de production, pure constitution de machines désirantes
non-codées, puisées partielles non subordonnées. À repenser de lui-

Second niveau :

Problème : signes ambigus dans ses auditions.

Signes ambigus : sont des points aléatoires.

Quelque chose de commun aux mondes incompatibles.

celle notion de signe ambigü, pas claire¹². Elle est ce qui permet de définir le
"ce qui est identifié" entre mondes incompatibles, entre signes divergents.
là l'objet X apparaît, — indicatif de la transcendance de l'Ego qui le
perçoit? Mais là en soi, on ne voit pas d'où vient cet Ego, introduit
ici tout aussi arbitrairement que chez Husserl.

— Remarque p 134 que la distinction Welt/Umwelt trace ici son
statut.

— Si on savait bien, ce second niveau est celui de l'"Autrui", (noté p 137).
Ce qui n'est pas dit. Est-ce que l'"Autrui" serait cet Ego lui-même?
ou bien l'objet = X? Quoiqu'il en soit, lire l'article sur l'Autrui.
Sous doute alors, instance de relèvement auto-productive.

— le "gdc. de common"; l'objet = X qui est identifié; est
donc le point d'intersection des singularités, i.e. l'instance paradoxale.
On reconnaît là la fonction du non-sens.

— les objets X sont des personnes! p 139.

— Ensuite, la théorie du prédicat. Les prédicats sont dits ici mythé-
riques: référence au fait qu'ils sont communs à plusieurs mondes?
Niveau de la définition p 139.

— L'objet quelconque absolument commun, serait-il Dieu, ou
image de Dieu? L'allusion aux mythésis disjointes p 140 fait
penser à Dieu, puisque des mythésis disjointes de la p. 342.
Ceci annonce-t-il alors que cette seconde étape de la genèse est réglée
par le mythésisme disjointif? Ça annoncerait dans le livre un
changement d'ordre des mythésis, celui de l'A. O.E. concernant
oublié?

personnes : dans à un seul ensemble.

leurs ^{vérités} ~~propositions~~ : propriétés à une constante -

On trouve ici au 3^{ème} niveau de la genèse statique. On constate une difficulté du texte qui fait qu'on ne sait s'il y a deux ou trois niveaux de la genèse. Deux au moins, traités en 16^{ème} Série, mais la genèse statique logique, correspondant au conceptuel et à la signification est-elle ou non une 3^{ème} étape ? A la p. 140, on répond que non : les données et propriétés en extension étant sous les "concepts" de la définition des personnes.

17^{ème} Série, genèse statique logique. Texte d'une difficulté considérable et tout de prime abord on ne voit ni le "sens" ni l'unité.

Parà pas :
- la R^{ème} centrale semble être celle-ci : le sens produit toute l'ordonnance

historique, ou l'objet de la genèse statique" (p. 151 fin).

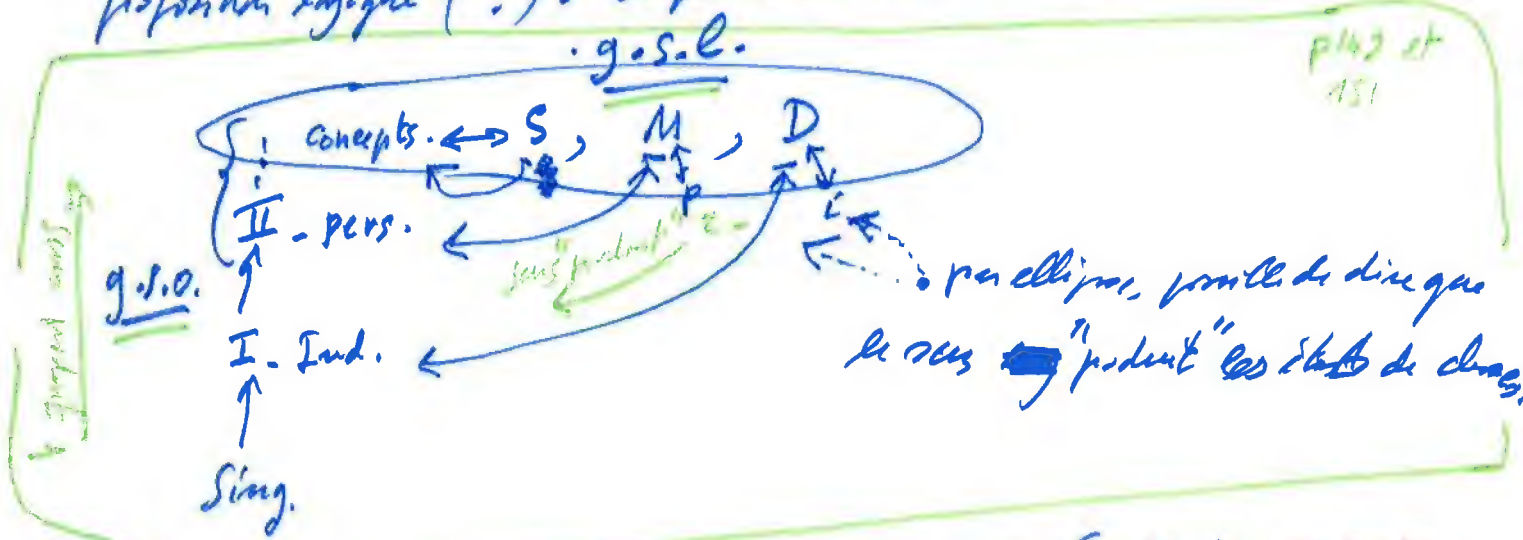
Mais ceci, concernant le début de la g.s. logique. I.e. que les données et propriétés dépendant de la 2^{ème} phase de la g.s.o. constituent la "forme de formalité" (?) de la proposition logique. (143)

Le sens devient alors un générateur 1 / non seulement de la proposition logique, 2 / mais aussi des "concepts objectifs" l'abord produisant comme propositions autologiques. (145)

On ne saurait pas du tout ce que, valent un brin dire rien peut être
ici : à lire vers la p. 144, le rapport simple de correspondance :

$$\begin{cases} D \rightarrow i \\ M \rightarrow p \\ S \rightarrow c \end{cases} \quad \left(\begin{smallmatrix} d \\ m \\ s \end{smallmatrix} \right) \left(\begin{smallmatrix} i \\ p \\ c \end{smallmatrix} \right)$$
 est testé au niveau de la g.s. L.

Stérilisant donc les éléments d'une circularité à une des extrémités plutôt enfusée (p144). Le cercle fondamental de la g.s.l., c'est l'adornance testaire du langage. Ainsi, à l'entendre au niveau de la proposition logique, on peut dire que les seus engendrent les états de choses au il s'incarnent p149, proposition incarnée d'un pt. de vue strict, si le corps seul engendret l'incorporel, sans réciproque. Ceci au cas qu'au niveau de la quasi-cause et par ellipse, on le seus engendret D, M, S, et on semble-t-il les termes i, p, s'ordonnent d'une manière circulaire à cause de la fonction de la proposition logique (?). Un peu selon le schéma :



- Il convient de ne jamais s'attarder dans les S. 16-17 que nous nommes dans l'ordre de la quasi-cause. Ici est toute la difficulté. Ici, ce ne sont pas les corps qui agissent, mais le seus, à la surface.

- Si l'on a ainsi dégagé le fil du texte, il semble alors que cette g.s.l. répond au problème suivant : c'est engendrer les éléments ontologiques qui composent le sujet dans l'ordre du symbole, (g.s.o.), remonter à partir de là l'autonomie du logique à l'endroit des "mil" ainsi produits, et les rapports qui s'établissent avec lui, sans s'attarder à ce que ce mil est déjà de langage du fait qu'il parle : Personne, Ind., ou qu'il est parlé, L/ que la logique a ses lois propres ordonnance testaire qui ne doivent rien à l'extérieur, au contraire qui déterminent (en

certains sens) l'état de fait dont il est issue pourtant et auquel il ren-
voie de nouveau, c'est qu'il constitue ($D \leftrightarrow S \leftrightarrow M$).

- A partir de là, expliquer le texte.

*

- On ne comprend absolument pas le début par la notion de
pollème. Pourquoi partir de là ? Leibniz cite p 147 ? On lie le
logique général ? De prime abord, rien de plus que le passage en
forme de cop à l'âme offert par la notion d'encens (p 145). Admettons
le : il s'agirait d'examiner ici le divorce de l'ontologie au logique.
Mais pourquoi la catégorie de pollème serait-elle déterminante pour
cela? ...

Admettons, la p. 148, sur la vérité et le sens, est confus, et semble
signifier ceci pourtant : que le pollème relève du sens et non du
V/F, catégories incrustés, et qui amènent à confondre pollème et thèse.

Pourquoi mal.

De là on conclut (?) : le pollème est sens ; thèse et non thèse.
p 146, 47, 48.

On en tire alors, mais partiellement, les conséquences inductibles qui
sont attachées à sa nature imperforable :

- 1 - il insiste en, mais n'est pas proposition, thèse qui l'ex-
prime (on le résout?).
- 2 - il ne ressemble pas aux propositions qu'il subsume et qui
l'équivalent. il n'est pas le double.
- 3 - il a sa neutralité propre.
- 4 - caractère qui rend ici incongru : il a une positivité spéciale.

Examen de ces caractères :

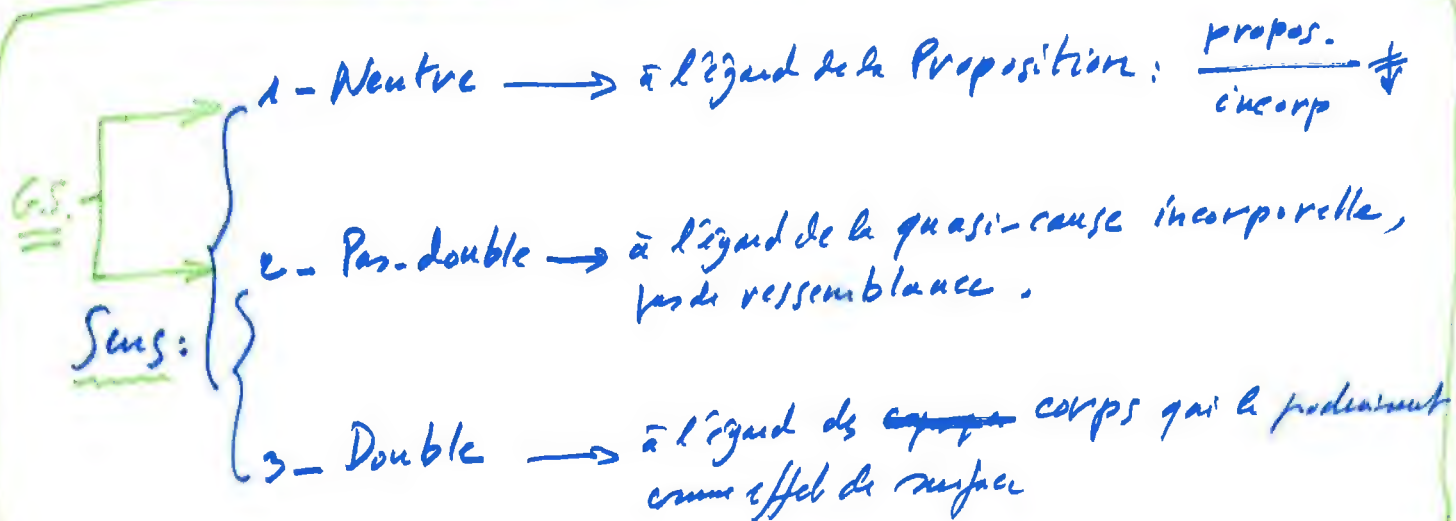
Le sens est neutre et n'est pas un double : D. revient ici sur le problème fondamental de la ressemblance, qui semble constituer un des enjeux principaux du débat avec le platonisme : ex clare la ressemblance de la cause à l'effet. Remarque qu'ici encore, p 146, D. affirme que le platonisme engendre les propositions : difficultés, si elles - ci sont des corps. Il faut donc penser qu'elle ne le sont pas, objet de la g.s. l?

Très obscur passage sur "la synthèse du platonisme avec ses conditions", p 147, qui semble pourtant essentiel à l'argumentation.

À reprendre. De même p 148 sur l'incorporation (??)

Thèse incertaine de la positivité p 148. Ce n'est pas mon intérêt, malgré tout, de montrer qu'une négation peut être positive (thèse de Frege aussi).

D. revient alors sur le double : neutralité/double, dans une discussion assez confuse p. 148/151 et mal révisée (par ex., p 151, sur le sens, double et neutre, en italique.) La difficulté de la discussion se résout pourtant moyennant le schéma suivant, qu'on explicite :



- a) C'est à l'égard des corps seulement que le sens peut être dit double, en ce qu'il institue la relation incommensurable de leur effet. En ce sens, il n'est pas le même, comme ressemblance.

- b) Si le sens - ici le plume - n'est pas double, c'est au même sens d'une absence de ressemblance, mais cette fois dans l'ordre de la quasi-
cause incommensurable : en l'occurrence, il n'est pas le double de la proposition.

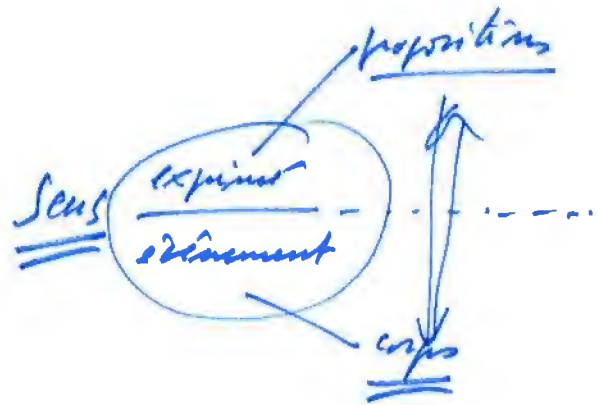
(Ce qui semblerait suggérer que la proposition soit de cet ordre incommensurable ? Difficulté ici de l'écriture de ma lecture ?) (Pourtant p. 14 § 4 ?).

- c) Enfin le sens est neutre à l'égard de modes de la proposition. Comme.

C'est un rapport à ces deux derniers points qu'il faut comprendre l'allusion à la g. s., § 2 p. 49, "l'idée même...". Car la production du sens par le copulatif d'une autre genre, et il est pour celle-ci possible de parler de doublement du sens : surface.

Pour résumer la difficulté déjà pointée de la p. 149 : "Comment maintenir..." où l'on suggère non seulement que le sens est produit, ce qui est banal, mais que de plus, le sens produit les états de choses ! la seule explication trouvée, donne page 14 derniers : de le prendre au sens de la quasi-cause (??).

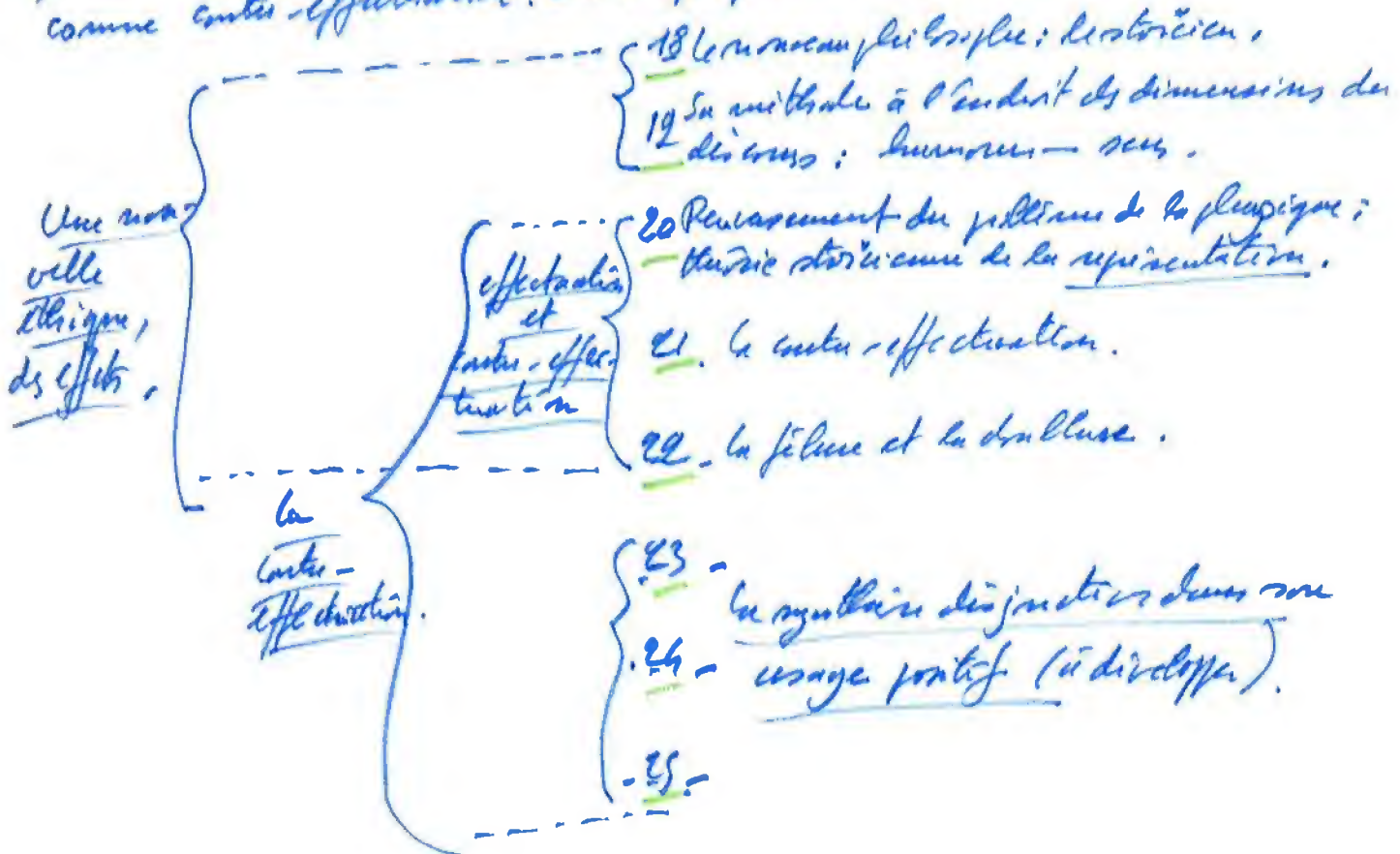
Résumé : monaca relation p. 151 :



18^e Série - Introduction au problème des séries 18 à 22 (et à 23?).

Il semble que la forme littéraire adoptée par D. : la série, est pour conséquence l'impossibilité de représenter le lien sous la forme d'un arc à embranchement (concession). Plutôt peut-on parler de séries de séries se dévalant, glissant l'une sur l'autre, enroulant ou lisant en fragment, l'ordre n'étant qu'approximativement ~~accumulatif~~. Il semble que S. 18 à 25 concernent pour l'essentiel le problème de la contre-effectuation comme doublure de l'accident effectif. Cette notion ferait ainsi suite au problème de la g.s. (?), en ce que la contre-effectuation est une genre dans l'ordre de la quasi-cause (peut-être ?).

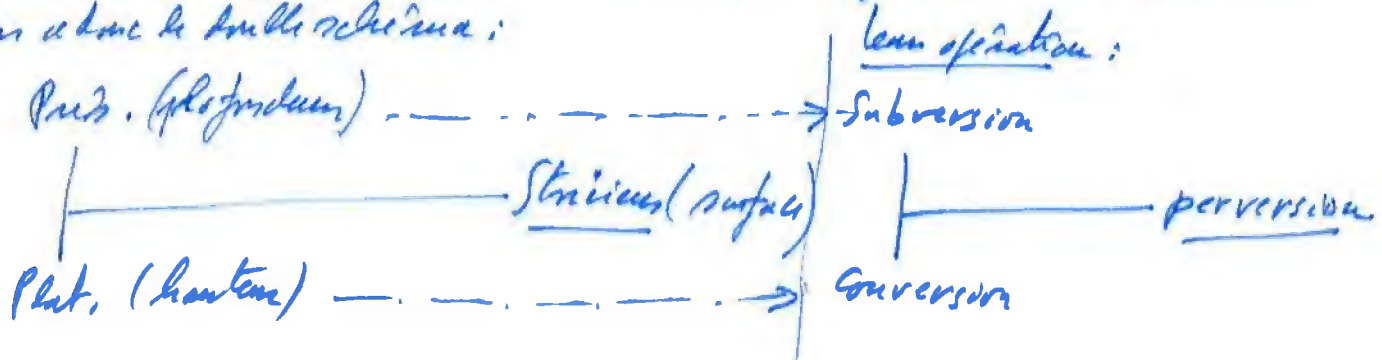
Les séries 18 à 22 a l'air de le problème de l'élargissement résultant de la nouvelle conception de la quasi-cause. Les séries 23 à 25 proposent une nouvelle conception de la symbolique disjunctive dans son usage positif, faisant suite aux S. 20 à 22, qui concernent la notion de doublure comme contre-effectuation. On a à peu près le schéma suivant :



- 19 -

Principes de la 18^e Série : A la profondeur psychologique ; à la hauteur platonicienne ; s'oppose la surface des Striciens.

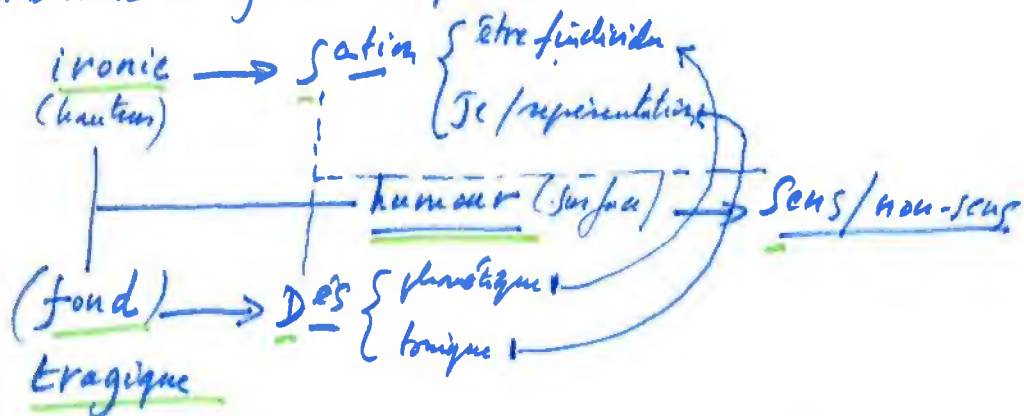
Nietzsche : celui qui met en doute la hauteur, fait le doute de la profondeur religieuse. Mais il en reste pas à la surface. Ceci, à répéter. On a donc la double relation :



De là, révolution de la doctrine, divisée en deux :

- la philosophie des amalgames en profondeur fait du monde des corps un domaine de ténacité et de amanté.
- L'Idée platonicienne tend à la surface comme simple effet incorporel.

19^e Série. la 19^e, alors d'une manière assez substantielle la pollution des dimensions, de la proposition et du langage. Elle en tire à définir, dans ce registre la méthode du sage stricien, l'humour, en la opposant dans un terrain qui rappelle ceux de la 18^e S, à l'ironie et au langage du fond. C'est là d'une manière générale, le terrain qui règle tout le livre : 1 - réfutation du platonisme ; 2 - pollution du fond et du corps ; 3 - doctrine de la surface, à partir de la enaction stricienne du fond - corps. On a :



Commentaire :

Il s'agit de résumer : 1 - le langage idéel ; 2 - un langage supposé
purement matériel.

1 - le langage idéel : fait de significations hypostasiées. A lui,
le sage oppose la force de la dénégation pure. Il y a ici dans
le texte de D. une ambiguïté : la fonction du "latin" est-elle pro-
centrique ou stœicienne ? la réponse n'est pas claire, pas plus que
dans tout le livre on n'est réglé la question théorique du Fond et de
la surface relative de la surface comme de la hauteur. Donnons
celle qui est la plus claire : le sage péroratif, en détruisant la
satisfaction par l'effet de la D^{és}, touche au fond. Mais du même

temps :
2 - touché à la difficulté d'un langage sans fond d'écume pure
de distinction et sous-sens (Austérité). (Ici reprendre la question
de l'absurde.)

3 - la question, que D. pose sur la rumeur p 160, est de remonter
à la surface, en il n'y a plus ni D^{és} ni satisfaction. On a donc
le ternaire :

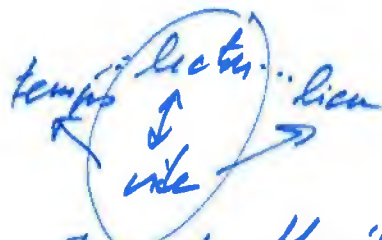
{ 1 - S^{at}is → absurde
 { 2 - D^{és} → sous-sens
 { 3 - Sens → non-sens.

Les deux premières opérations étant le résultat de l'opération perso-
nalisée — polarisée par celle du sage, ramenant à la surface.

Il y a un ph. que D. ne explique pas, et qui est pourtant
essentiel, c'est de savoir pourquoi il faut faire. Il n'est
pas certain que cela soit dû à l'opération de D^{és}. On ne sait
pas pourquoi. D'autre part, est-il sûr qu'en répondant à l'ironie par
une D^{és} ? Pas tellement.

Remarque I: l'expression de "non sens des désignations" p 161, est en fait incorrecte: il faudrait parler de Sous-sens, pour respecter le concept.

Rem. II: Reste à expliquer la théorie du Vide. D. ici faite est essentielle que le vide est la substance des incorporels. Le vide est donc un incorporel majeur. On peut dire que sa conjonction au lectus donne la vérité de la conception stricte de l'incorporel. Il s'agit d'examiner nous a rapport les deux inc. substantiels: temps et lieu, que l'imprimisme anglo-saxon a écrit vide de vide arbitrairement, mais non sans vérité; dans sa conception physico-technique de l'événement.



- Ne pas oublier d'autre part la critique de Margilaine: que les stricteurs évinceraient la faiblesse: peut être parce qu'ils la situent dans l'incorporel. Bien sûr, Spinoza reste à partir de stricteurs un risque constant. Comment l'éviter, est à reprendre.

- Remarque III, reprend la théorie: abdication / dédicatio p 161, pour la théorie du symbole.

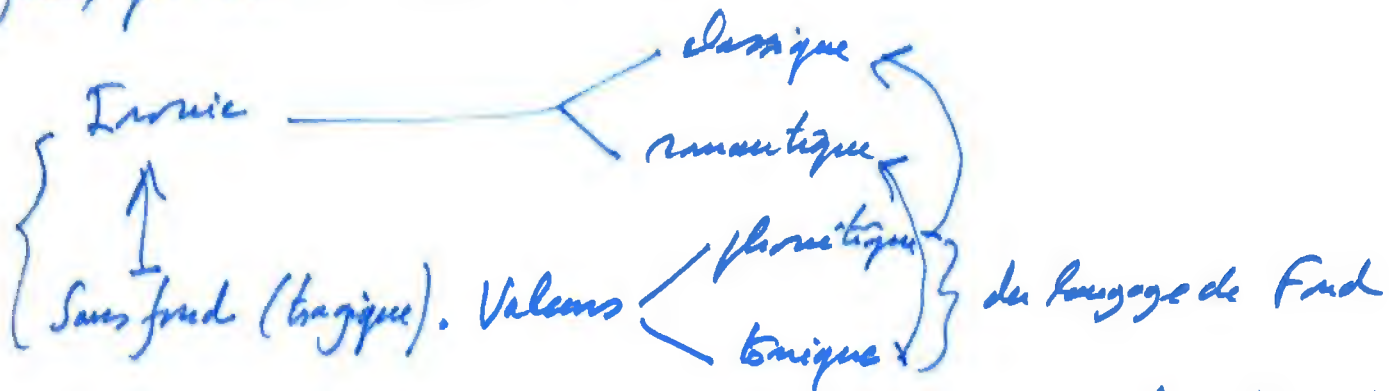
Introduction p 162 sq. de la question de: qui parle? Arbitraire également.

Néanmoins, application du claus de la g.s. et de la distinction personne / individu / (concept) (p 67 sq) au problème de l'incorporel.

I { 1. ironie romantique.
2. achèvement - critique de l'ironie classique par Haut } → individu

II 3. ironie romantique → personne.

A cette ironie s'oppose la tragique péroratoire du langage sans-fond, qui la renverse.



On ne s'explique à vrai dire pas pourquoi les valeurs ph. et t. du langage du sans-fond seraient subordonnées respectivement du classique et du romantique.

— Encore, opposition à cette première antithèse, de l'humour de surface.

— Rem. . Bien noter que ce chapitre est peut-être avec l'essai sur Indha-March le plus clair de D. où s'opposent ironie et larmes. Or, cette opposition est absolument essentielle à la doctrine de D.. C'est à partir d'elle qu'on peut saisir la critique de langage de la Loi telle qu'elle se formule dans S-M et dans l'A-DE.

- Ces 3 séries sont intrinsèquement liées. Il en résulte de ce fait les divergences, et la vraie difficulté vient de savoir les distinguer. C'est tellement d'effets, qui avant de le tenter, se font reconnaître par citations de poètes qu'elles développent, qui se font rien d'autre que celui d'annoncer comme Ethique des effets, sous la forme de la contre-effectuation. C'est après seulement qu'on reprendra les problèmes de détail.

Résumé par citations.

20-

171- le sage s'identifie à la quasi-cause.

172- Il comprend l'événement pur dans sa réalité éternelle, indépendante de l'incarnation.

2/ Il veut l'incarnation, effectuation de l'événement incarné dans un état de choses corporel et dans son corps : s'étant identifié à la quasi-c., il est "corporel", l'effet.

172/3 - 3/ Mais : l'événement est en train de se produire, et c'est par cela que le sage peut s'identifier à la q.-c. Le sage ne crée pas, il opère : ne veut que ce qui arrive.

la q.-c. double la causalité physique.

3 donc / le sage représente et par là réfectue l'événement.

173 - A partir (?) d'un événement pur, le scribe double et dirige l'effectuation.

21-

174 - repère de 171 - s'identifie à la quasi-cause.

175 - combi gsch. dans ce qui arrive : l'événement

175 - l'événement est dans ce qui arrive le pur exprimé qui nous attend. Il est ce qui doit être compris, voulu, représenté.

176 - L'action effective d'événement, mais en donnant l'effectuation physique d'une autre effectuation, qui délimite la première : il devient condition de ses propres événements, autre effectuation.

(177) - L'humour est comparable d'une force selective : dans ce qui amène, il selectivise l'événement pour. Ainsi, dans le manger, le parler.

177 - moment de l'effectuation où l'événement s'incarne dans un état { de classe, un individu, ou une personne.
- mais moment de la contre-effectuation (...).

179 - L'humour littéraire laisse pas l'événement s'effectuer
- sans ~~l'effet~~ en jouer, acteurs, la contre-effectuation.

22 -

180/1 - Les accidents (corporels?) croquent quelque chose d'une autre matière : la féture, unique Événement de surface, à la frontière incorporelle.

182 - Double poë : effectuation de la féture dans l'épaisseur du corps, par les accidents.
féture même, allongeant sa ligne incorporelle à la

surface.

183 - Unbir, c'est ^{embir} ~~apparaître~~ l'événement, donc sa peu effectuation dans un mélange corporel.

183 - On ne peut s'en tenir à la contre-effectuation tout en se gardant de l'effectuation.

188 - la féture reste un mot tant que le corps n'y est pas compromis.

188 - 1/ On ne saurait la vérité éternelle de l'événement que si l'événement s'inscrit dans la chair,

2/ Mais nous devons donner cette effectuation d'une contre-effectuation qui la limite et la joue.

188 - la contre-effectuation n'est rien, ²⁵⁻ ce qu'il faut, c'est douler ce qui arrive effectivement.

Difficile de faire un parcours de toutes ces relations. Si on peut le tenter, on aura :

- 20 - Le rages'identifie à la quasi-cause.
Il double et dirige l'effectuation
- 21 - L'acteur double l'effectuation physique d'une autre, la contre-effectuation. Il devient comme l'un de ses propres éléments.
- 22 - 1. On ne peut s'attacher à la contre-effectuation :
2. Il faut oublier l'effectuation dans le corps.
3 - Mais cette effectuation doit être doublée par une contre-eff. qui la limite et la joue.

La vraie rupture semble être entre 20 et 21 d'un part, 22 de l'autre. C'est en 22 seulement que D. accentue ce qu'il faut : que la contre-effectuation n'est rien sans la "corporalisation" de l'effet.

C'est dans ces 3 passages, que se dégage l'essentiel de l'attaque débarrassée de celle qui elle-même reformule dans S-M et A.O.E. C'est là qu'il faut saisir en quoi l'A.O.E, sous-entend d'être une attaque de la joue dilatoire, est en fait absolument d'expresse, celle-ci "pulsion de mort" incarnée : ce qui est voulu, dans l'A.O.E, ce n'est littéralement rien d'autre que l'effet de cette loi mortelle (ou supposée telle) sur un corps qui se soumet à elle en la parodiant. C'est pourquoi l'A.O.E. est inattaquable : Toute attaque étant reprise aussitôt dans une stratégie de doublement qui fait place dans le système à qqch. qui l'accepte profondément, — en se faisant le support solide : parce qu'on n'est allé que l'effet imparfait, imparfaite sans la loi déclinée. C'est cette impossibilité qu'il faut ici percevoir à tout prix, seule arme contre la loi.

- Toute la difficulté de cette théorie, telle qu'elle est ici présentée, est qu'on ne voit pas ce que signifie : causes corporelles l'effet. Car cette formule n'est pas réductible à la cause-effectuation (qui revient que ce qui cause) ni à l'effectuation qui est production d'effets par les échanges corporels. Et qu'est-ce à dire de diriger l'effectuation? L'effectuation admet-elle qu'elle, comment pourrait-elle être dirigée? La double, à la rigueur, mais que signifie un double qui ne change rien à l'état des corps? Qu'ajoute à cette effectuation l'opération la Sage? Etc.

PROBLÈME CRUCIAL. p169, Usage des représentations et Genèse Statique.

Il apparaît que je ne sais toujours pas ce qu'est la G.S., et ceci, me ramène tout spécialement de l'interaction de la G.S.L. dont j'ai vu saisir par la fonction.

Or cette G.S. se trouve discutée p169 d'une manière générale.

Posons donc :

la G.S. se dédouble-t-elle dans l'ordre de la quasi-cause, ou implique-t-elle la causalité physique? C'est la question.

169 lui attribue un double caractère : double causalité corporelle et incorporelle. Mais on ne voit pas comment la C. corporelle intervient dans la G.S.?

- p182 j'ajoute : dans la quasi-cause seule, la G.S. est elle, incorporelle cf 217.

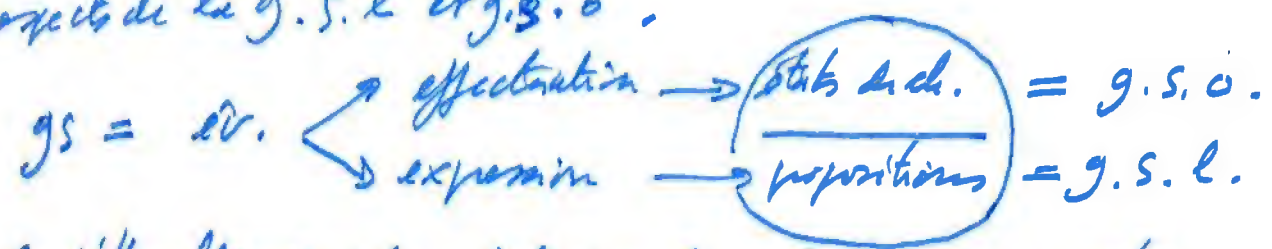
- Mais je me contredis plus tard en disant que G.S. résout l'impossibilité et la q-c. : or, l'impossibilité est un aspect du rapport de l'effet à la cause corporelle : ce qui la supprime dans la genèse(?)

Toutes ces questions étant posées, reste l'anomalie relevée ailleurs de 147 et de 181.

→ Il y a toujours tout été une relation: soit la définition de la g. 2.
de la p. 217:

La g. 5. va de l'écritement rapporté au effectuation dans des
états de choses et à expression dans des propositions.

On reconnaît dans ces deux opérations: effectuation et expression, les
deux aspects de la g. 5. l et g. 5. o.



Mais la difficulté principale reste toujours la même: que signifiait
l'effectuation en, l'effet ^{inévitable} ~~inévitable~~ jamais cause, on dit que l'écritement
est effectué dans les états de choses? Comment exclure que
cette effectuation soit une causalité incorp. \rightarrow corps. dont nous savons
qu'elle est essentielllement exclue du système?

→ On ne voit qu'une réponse: c'est l'introduction de la contre-effectuation.
Le même problème se pose au effet ici: que veut dire: contre-effectuation?
Corporaliser l'effet? Quelle est la nature de la causation de ce contre?
Admettons - ce qui n'est pas - que le problème soit résolu: la g. 5.
aurait alors pour objet la contre-effectuation? On se rend compte des
appareils: individus, verbes, concepts, dont use la contre-effectuation?
Ce qui serait affirmé dans ceci, c'est que g. 5. et contre-effectuation
effectuation ont toutes deux de l'effet à la cause au sens de la
douleur, du contre-effectuation (qui pourtant ne se résoudrait pas)?

Seule solution tirée.

Remarques sur le texte des Exercices 20 à 22:

Remarque I. p. 167 On a la dualité:

corps	nourriture	manger	jaune	états de choses
+ mots	langage	parler	coquille	des sens

- On retrouve ici le même problème que pour la S. 4, p. 36: la dualité n'est
incorporelle, ne se détermine pas de la dualité corps, qui semble
présenter fondatrice.

- D'ici la relation donnée p. 51: considérons ce qui est important, c'est
l'hétérogénéité des deux séries: $\sum_{i=1}^n$. Mais alors ceci efface la théorie. Et
de plus, qui est-ce qui autorise à supposer que la S. 1 n'est de quelque
manière corpsel? (Et que sont l'intérieur et l'extérieur?)

- En lieu, relation de la p. 37: avec proposition. Mais on ne
sait pas ce qui, la distinction, autorise à introduire ~~le~~ le langage.
Le langage est-il corps ou non? S'il ne l'est pas,
qu'est-il? (Dans l'usage matériellement). S'il n'est pas corps,
que signifie sa "prise en main" corporelle dans la schématisation?
Et la dualité phonétique/tonique? S'il est corps, quelle est la
particularité de son statut, qui lui permet de représenter? Rien de
tout cela n'est examiné dans le livre, à ce point.

Remarque II: Elle consisterait à reprendre le "problème initial" d'après
la distinction / usage des représentations, etc. p. 168-69.

Remarque III: Cette série 20 s'articule sur deux points: 1- Théorie de
la représentation comme corps. 2- Compréhension par la représentation
d'une expression qui elle ne représente pas (pas de ressemblance) mais
dans laquelle elle n'aurait ~~une expression~~ "d'édification" que par hasard.

J'ai la nécessité d'un usage de la représentation : le sujet s'identifie à la quasi-cause, et use ainsi du corps pour [accomplir l'événement].

Remarque IV : Thème décisive que nous devons reprendre : que s'identifie à la quasi-cause, c'est l'âme recevant l'âme même. Ici, nous en revenons de la pulsion. Mais il faut bien le dire, on ne comprend pas du tout comment D. passe de l'exemple de l'âme au problème de la quasi-cause. Les-événements. p. 177-78. Doublement / ~~autre~~ / réversion / quasi-cause.

Remarque V : Qu'est-ce l'Un seul Événement p. 179? Cf. L'œuvre.

Remarque VI : Série 22, la plus proche de L'Œ. p. 184.

Remarque VII : Reprendre la note sur Klein p. 185.

Rem. VIII : Qu'est-ce la grande Saut p. 188/9(??)

23^e Série.

1.

- Schiz 23-25. -90-

Les méis semblent avoir un statut entre médiane :
admettent la théorie de la contour-effectuation, mais
réfugient aussi la théorie de la genèse dynamique.

○ Aïon, S. 23, semble annoncer la doctrine des mélanges
exposée ensuite dans S. 27 sur Méthode V. Loin. Plus
d'entre fait et au niveau d'Aïon, elle propose une
doctrine de la contour-effectuation qui nous fait passer à
celle-ci sans véritable sang.

Chronos est le présent exposé. Le présent est limite
de l'extension des corps. Mais infini pour être illimité.

D. introduit alors une polémique nouvelle : d'où
vient le caractère de limite de Chronos? On répondit
qu'il n'y a pas de raison de tenir les mélanges exposés
pour intrinsèquement limités. Il y a un fond
qui recense et recroûte toute mesure (périodiques).
C'est sans doute dans cette mesure que la périodicité
accomplissent la subversion de la hauteur plat-
mérique. Ils sont en ce sens "exposés". Reste
à expliquer l'origine de la hauteur platonicienne.
Sont-ils à tirer avec p 225/6 la question de la voix
en hauteur?

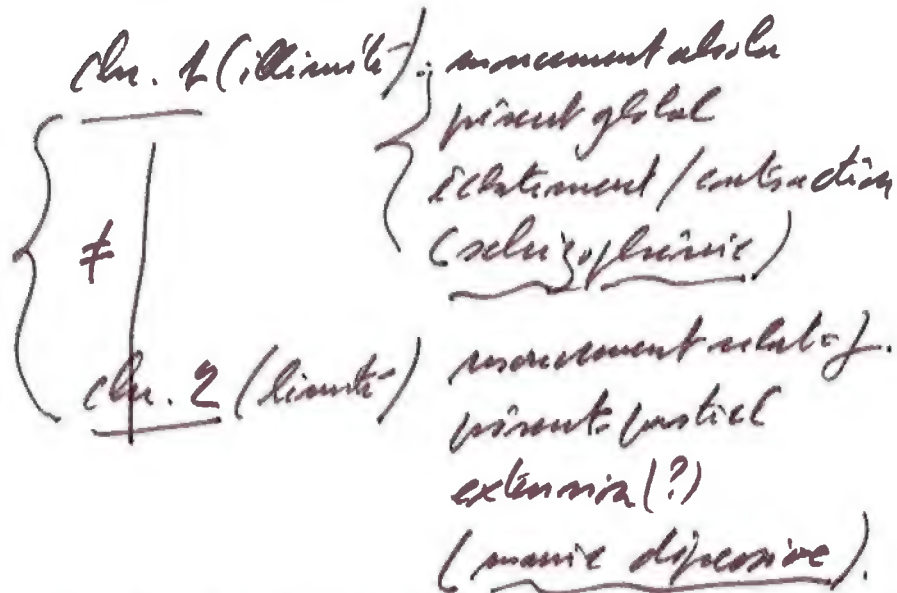
Il y a double aspect du problème des mélanges
exposés: une illimitation, et une mesure locale:
Devenir-fon de la profondeur (Saturer) — Présent vivant
de l'Esprit.

2.

① Pt. comp: cette illumination, d. la désignant comme le numérateur p 122.

② On ne voit pas p. 122. comment D. parvient à introduire le simplifiant parsi/futur, caractéristique d'Aïm, au sein du mélange corporel. Ceci étant admis, on retrouve pourtant la polarité interne à Chorus.

On introduit ici une dialectique:



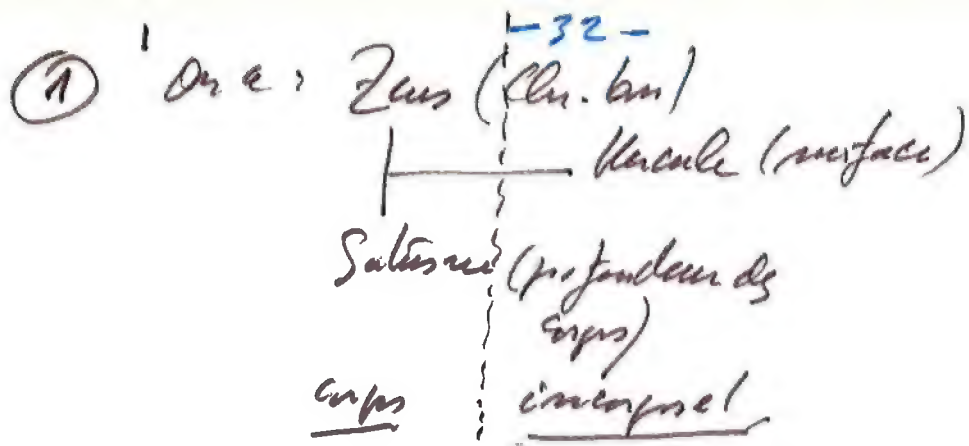
[Il faut pourtant dire qu'il ne s'agit nullement d'expliquer un tel doublé mouvement interne aux mélanges corporels. Cf. aussi S. 27 ?

③ Sur Aïm, alors. Très difficile passage. On retiendra le succinctum implicite de Parménide qu'il contient.

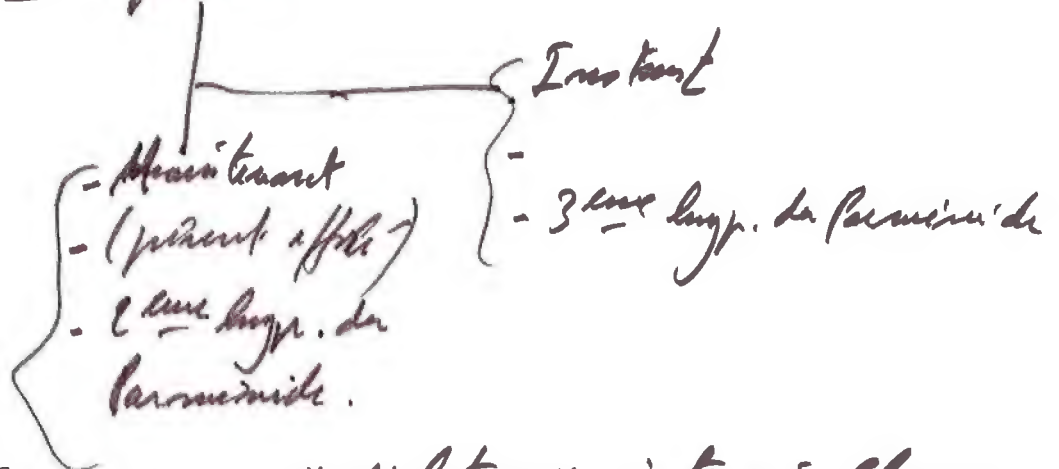
Est exprimé un mouvement important par rapport au précédent du texte: Tandis qu'en effet la relation hiérarchique des profondeurs semblait présenter une

ambigüité avec la pratique des conjuges — ici, il y a rejet de cette relation du côté de Chorus.

3-



② or : présent incarné



En un sens, cette dichotomie interne à Chronos éclaircit le texte : elle justifie la triade qui régit l'ensemble de la logique du platonisme.

(Ajout : il ne s'agit pas, puisque cette triade est autre que celle qui régit le rapport à Platon).

○ Relire la phrase p 193, on s'induit que les raisonnements deviennent placés eux.

○ Puis : les points 2 et 3. sont certains des problèmes difficiles de la possibilité du langage et du temps de la construction. Pages importantes en ce qui elles représentent la plénitude de la G.S.

- 33 -

1. Thèse fondamentale: les événements rendent le langage possible, en ce qu'ils exigent langage et pensée, abstrait les uns de leur détermination corporelle.

On retrouve ici les difficultés qualitatives du langage:

V. Si l'opération fondamentale est celle du corps et l'incorporel, comment se fait-il que quelque chose en tiers puisse être pour le langage, qui lie la dichotomie fondamentale et la transforme en une seule: langage. On en voit

par quel est le statut du ^{corps} langage: incorporel, comme dans la religion, (non son aspect phénoménique), ou incorporel, unique fait de sens, et qui de surcroît, l'incorporel est ce qui se ne compare.

2/- S'ajoute la difficulté de la thèse elle-même.

Pourquoi cette opération par les événements? On voit ici en quoi cette thèse s'oppose à la position la caricature qui fait du langage la détermination du sujet.

Les avantages de la thèse Deleuzienne est: a/ de poser la question de l'idéal: le supposer incorporel.

b/ de résoudre la trop implicite de la conception lacanienne du langage: d'un côté, de quel statut. Simplement, D. ne résout pas mieux la question, mais la suppose. Sans incriminer: opère, ce qui fait l'incorporel? En il est impossible de supposer que

2

l'incorporel se dédouble du corps. C'est même ce que
D. au cas de toute dédoublement, en incarnant
l'absence de simultanéité et l'impossibilité du
sens à l'endroit du corps.

— "Le sens fait exister ce qu'il exprime". p 194.

p 195: rapport de la G.S., à partir d'Action (sens).

Thème nouvelle, rendu possible par Platon: l'I.P.,
n'est autre que l'Instant.

Passage très difficile on se trouve devant un premier
terme fondamental: substance / effectivité / entre-effect

tration, on peut parallèlement: G.D. / G.S. / entre-effect.

Le terme lui-même doublé d'un autre dans le domaine
de la surface: l'Instant (point) / ~~l'Instant~~ (durée) /
{série de
singularités}

3/ frontière (surface).

Dans l'ordre de la quasi-cause: l'Instant fait
Action, atemporelle, extrayant de ce qu'il rencontre des
singularités. Cette ligne fait frontière entre le corps
et le langage (sans vraiment).

Il convient de remarquer que cette "génération"
ne se comprend en rien avec la G.S. et les trois
dimensions. Question d'une éventuelle analogie,
ou quoi faire?

6-

On a donc : p 195: 35-

① proposition ← sens (explicite)
 objets de choses ← événement (attribut à E.C.)
 (qualité physique)

② L'événement/observant aux E.C.

{ 2/ s'incarne dans
 3/ s'effectue dans "

≅

les propositions { 1/ signifient
 2/ manifestent
 3/ désignent

(4) qualité sensorielle.

Question des
 rapport de ces termes?

○ p 196 : G.S. et autre effectuation.

On trouve ici un résumé des trois opérations : G. dynamique - G. statique - autre effectuation.

1- G.D : les corps ... produisent ... les surfaces vitales (G.D)
 2- les événements s'effectuent dans les corps (G.S.)(?) en
 empruntant leurs singularités dans les limites de :

{ 1/ monde
 2/ individus
 3/ personnes

3- L'événement implique qqch. d'excessif par rapport à
 son effectuation : contre-effectuation, bouleversant monde,
 individus et personnes, les rendant à la profondeur du
 fond.

- 36 -

D'ici l'existence de trois présents:

- 1- présent de la subversion par le fond
- 2- présent moment de l'effectuation.
- 3- autre présent de la contre-effectuation, présent de l'opposition pure et simple au de l'incorporation.

Il convient de noter qu'ici les deux premiers présents sont considérés comme faits de l'homme et de la relation corps \rightarrow incorporel.

D'ici un problème: l'effectuation, dont la p 134 rappelle suggère qu'elle est l'opposition propre à la contre-effectuation (registres de la question - cause?) et ici ^{g.s.} trouve pour un ~~effet~~ aspect de la causalité des corps. Pas clair.

Il est ici suggéré une théorie nouvelle de la contre-effectuation. (... à reprendre)

24^{ème} Série — Cette série d'une importance extrême. Elle est la première des livres à énoncer clairement les principes de la pensée déductive, et à partir sur la théorie des séries quelle est sa démarche. Analyse avec l'attitude de Kleinschmidt.

D. opère le rapprochement et nous y 208: On demandait d'abord à quelles conditions des énoncés étaient compatibles entre eux. — Mais on s'aperçoit qu'ils le sont tout et que leurs incompatibilités ne proviennent que de l'usage limitatif du ~~principe~~ de la regulation disjonctive. D'où a entraîné la définition d'un usage limitatif et positif de cette S.D.

En même temps, D. avance tout un ensemble de remarques sur la théorie des régulations.

○ 199 — On s'aperçoit d'abord, reprenant la critique de Hilbert, que les trois types sont divisés par rapport à la notion de conformité, de séries.

Puis dans un second temps, on établit que L. ne faisait que un usage limitatif de principes auquel on substitue un usage affirmatif. (p 201).

A la convergence oppose la divergence.

○ 203/206: est alors développé la doctrine des régulations sous deux incidences: pollution des mots antérieurs; critique de Kant.

Il apparaît alors que la S.D. devient la plus importante des régulations, elle est celle à partir d'où s'ordonne l'usage des deux autres, ceci dans le sens que donne à la S.D. une valeur positive et affirmative.

On a :

- 1/ S. connective (Si -- alors) → construction d'une série
- 2/ S. conjonctive (et) → " de séries convergents.
- 3/ S. disjonctive (ou bien) → réunit les s. divergents.

p 204.

○ L'Instance paradmatique devient le procédé de cette divergence faisant
résonner les séries hétérogènes divergentes. (p 204)

○ Ainsi des mots entrecroisés: (205)

{ disjonction → ramifiée
conjonction → ordonne des divergences
conexion → extraite des divergences en une seule série

○ Puis critique de Kaut: (205/6) par Khosrowshahi.

1/ En profondeur, l'identité personnelle est perdue par identité des
contenus.

2/ En surface, par communication, résonance des disparités.

Ainsi:

{ 1/ moi: principe de conexion d'univers
2/ monde: " convergence des séries volageables
3/ Dieu: " disjonction dans son usage exclusif / linéarité.

On en tire:

{ 1/ moi: principe de manifestation.
2/ monde: " désignation. (p 206)
3/ Dieu: " signification.

4/ Au contraire le seul: esprit, l'âme du non-seul et de l'I.P.

Ainsi:

{ 1/ le point aliatrice devient entre-moi. (4)
2/ chaosmos au lieu d'un monde.
3/ disjonction diabolique et non pas théologique.

25^{ème} Série. D. résume cette inexistence de la disjonction effective dans la notion, reprise à Louis Scot, d'universalité de l'être :

On propose un sens limité de la conté-effectuation : chaque individu doit se saisir comme éminemment, tout autre éminemment est un autre individu ~~particulier~~. Tout individu est universel pour la conté-effectuation des singularités.

Il extrait de tous les autres éminemment un unique Evénement qui il est lui-même.

L'acte fait ici de la multiple disjonction un usage positif : conté-effectuation.

L'universalité de l'être (à la différence de l'analogie) est alors cet usage positif de la S.D. : L'université veut dire qu'est même ce qui aude et ce qui se dit : atténuelle et expiruelle. L'être universel insiste dans le langage et persiste aux choses.

26^{ème} Série.

Bibliographie des textes cités par Delouze in : Logique du sens. 1 -
(Exemples).

- Platon : Platões - Parménide - Cratyle (p 10)
- || Bréhaut : la théorie des incorporels dans l'incréation stoïcienne (p 14)
- || Cicéron : De fato p 15
- || Épictète : Debea Heidegger (p 16)
- || Lucrèce : De natura rerum (p 16)
- Pléti : Ennéades (p 16)
- Lewis Carroll : Syllogism and Beams (p 21)
- || Khrushchev : Les bases de l'impérialisme (p 21)
- Michel Truc : Vendredi ou les libertés du Pacifique (p 21)
- Benoît Costa : Problèmes de linguistique générale (p 23)
- Brian Proulx : Recherches sur la nature et les fonctions du langage (p 25)
- Descartes : Principes... (p 25)
- Lewis Carroll : Logique sans peine (p 27)
- B. Russell : Signification et vérité (p 28)
- || Holger Ehrig : Le complexe significable (p 30)
- || Albert Lautmann : Essai sur les notions de structure et d'existence en mathématiques (p 32)
- G. Frege : Ueber Sinn und Bedeutung (p 42)
- R. Carnap : Meaning and Necessity (p 42)
- Harnad : Idées (p 45)
- || Maurice de Gandolphe : Le mouvement doctrinal du IX^{ème} au XIV^{ème} siècle (p 46)
- || P. M. Schuch : Le dominicain et les poètes (p 47)

|| E. Gilson : l'Être et l'Essence (p 48)

- 2 -

J. Lacan : Ecrits (p 52)

M. Foucault : Raymond Roussel (p 53)

W. Gombrowicz : Cosmos (p 54)

Swift : Œuvres (Pleiade) (p 58)

Michel Butor : introduction aux fragments de "Finnegans Wake" (p 62)

C. Levi-Strouss : introduction à l'œuvre de Marcel Mauss (p 63)

| C. B. Boyer : The ~~History~~ history of the Calculus and its conceptual developments (p. 65)

C. Péguy : Œuvres (p 68)

Nicolas : L'Encyclopédie (p 68)

Proclus : commentaire sur le premier livre des Éléments d'Euclide. (p 69)

|| A. Lantieri : Nouvelles inclues sur la structure dialectique des mathématiques. (p 69)
- le problème du temps (p 70)

J. L. Borges : Fictions (p 77)
- Enquêtes (p 77)
- Histoire de l'éternité (p 78)

|| V. Goldschmidt : Le système stoïcien et l'idée du temps. (p 78)

Mallarmé : Œuvres (p 80)

J. Scherer : Le "Livre" de Mallarmé (p 82)

Sextus Empiricus : Adversus Logicos (p 83)

|| Franz Grunig : Le formalisme logique-mathématique et le problème du non-sens. (p 86)

E. Husserl : Recherches Logiques (p 86)

A. Koyré : Essai sur le concept du continu (p 81)

J. P. Oria : Préface à l'œuvre de christianisme de Fenech (p 91)

Boltzmann : Leçons sur la théorie des gaz (p 95)

Cicéron : Œuvres Académiques (p 98)

S. Kierkegaard : Œuvres philosophiques (p 98)

Georges Duménil : Le romantisme et les dieux d'après les maîtres de la littérature (p 102)

Antoine Artaud : - Œuvres de Rodin (p 103)
- Œuvres de l'homme (")

Louis Wolsky : Le langage et la langue (p 104)

Freud : Metapsychologie (p 106)

Antoine Artaud : Les Tarabumbaras (p 107)

Girolamo Panofsky : Structuration dynamique dans la schizophrénie (p 111)

Clément d'Alexandrie : Stromates (p 115)

J. P. Sartre : La transcendance de l'Ego (p 120)

E. Husserl : Recherches cartésiennes (p 121)

G. Berger : - Le Gygis dans la philosophie de Husserl (p 121)

- Recherches sur les conditions de la connaissance (")

G. Simondon : L'individu et son génie physiologique (p 126)

Kant : Critique de la raison pure (129)

Leibniz : - Œuvres à Arnauld (134)

- Œuvres (137)

- Théodicée (")

- Nouveaux essais (p 147)

- Hegel : Phénoménologie de l'Esprit (167)
| Bordas-Demoulin : le Cartesianisme (168)
Aron : De l'interprétation (169)
Kierkegaard : le concept d'ironie (169)
Nietzsche : Naissance de la tragédie (168)
| Cicéron : De la divination (169)
Joe Brunschwig : - in Œuvres du Sud n° 303 (174)
- Les Épistoles (177)
M. Blandinot : L'espace littéraire (178)
F. I. Fitzgerald : La félicité (180)
M. Lowry : Au - dessus du volcan (182)
| Günther Stern : Pathologie de la lecture (187)
Boëce : Consolation de la philosophie (190)
Virgile : ... (191)
Marc - Aurèle : Pensées ()
G. Canguilhem : Le normal et le pathologique (199)
Hegel : Logique (202)
Nietzsche : Ecce homo (203)

Autonomie de la culture et du fait social (première esquisse).

Autonomie de la culture et du fait social : thème classique. Pourquoi ne pas le renouveler ? - Il n'y a que le sujet, et les effets du S^a. Mais déjà, c'est trop d'espérer. Il faut en soutenir que la parole est exceptionnelle. Le statut d'exception du fait de parole, est donc à conjuguer à autre chose, mais quoi ? Le qui est contenu, c'est que cette autre chose, c'est le fait social.

Selon le thème classique, le fait de culture serait l'inverse, le fait social, son actualisation singulière, contingente. Ce qui va se expliquer par, c'est pourquoi le fait culturel devant prendre des formes essentiellement concrètes, et qui plus est contingentes. De plus, on se rappelle par analogie ce paradoxe, que si le fait de culture est l'inverse, il est pourtant frappant que le record du mot culture insiste en entrainant son l'antagonisme avec la culture culturelle relative au fait social au sein duquel elle réside. ~~On peut dire que la culture est relative au fait social au sein duquel elle réside. On peut dire que la culture est relative au fait social au sein duquel elle réside.~~ De sorte que, sauf à dire ce deux sans aucune parfaite illustration... Mais justement, il faut élire le terme de culture, on ne peut s'en tirer. Mais justement, il faut élire le divorce. Posons donc :

- Il n'y a de parole que sur la base d'une forclusion de la parole. Tout fait social n'est que la mise en jeu d'un tel rejet, il n'est que la réjection par les moyens adéquats, de cette forclusion, c'est-à-dire le refus de la parole. Le fait social n'a d'autre définition que d'être à la fois l'effet et la causation actuelle de ce rejet. - Le cœur de cette effet - cause n'est pas ce qui importe. C'est cependant lui qui permet d'expliquer par exemple que le rejet de la loi soit ce d'un système la complexité profonde dans leur antagonisme d'institutions telles que la culture organisée et la répression ou organisée : l'un et l'autre, au bout du compte, signifiant la même chose, et perpétrant la même violence. Par là-même, pour en rendre compte, de chercher à l'expliquer par les lois de causation de la logique capitaliste.

Il en va à l'inverse du fait de culture : un fait de culture n'est dans son fond qu'une invocation de parole. Un fait de culture est une création de

parole, dans lequel on n'est adieu, adieu, comme représenté au 5^e par la barre qui le marque. Tout fait de culture est l'événement d'un sujet bar, et qui dans la parole, dit la marque du désir, et ne dit rien d'autre.

Mais voyez, que les effets du refoulement sont dans la culture et dans la société, uniquement anthropiques: si le fait social ne procède que du refoulement, qu'il en résulte tel à tout prix par la répression, le fait de culture diffère comme sublimation, i.e. non par tout cela comme lieu du refoulement, que par la nomination de son lieu. - Mais comme le refoulement est psychologique - ment le lieu et l'effet de l'interdit, il est légitime de dire que sa nomination le dépasse existentiellement: dans le sens d'un avènement de sujet, d'une réalisation de désir (ou son que la culture donne à entendre).

C'est à qui permet d'expliquer l'anthropisme profond du fait de culture et de l'ordre social. Le fait de culture, en tant que nomination du refoulement, met en scène, - non pas l'ordre social, mais le langage par lequel un sujet s'y implique au titre d'une renoncement à la jouissance et d'un silence délibéré.

Cependant, les rapports entre refoulement et répression dans l'ordre social ne sont pas si simples. Il est vrai que le fait social procède du refoulement, si l'on veut par là désigner ce qui est en somme la renouance ~~psychique~~ réelle de toute implication dans la maîtrise de cet ordre; ou plus exactement même, de ce qui fait que l'être parlant, par l'effet du langage, se trouve soumis aux effets d'une maîtrise qui le dépasse de beaucoup, et qui est le principe du discours du Maître (lisons, cela). Mais il convient d'être ici plus précis: il est ~~à~~ vrai que l'ordre social a pour principe la répression, mais non pas au sens implicite où l'entendent ceux qui le disent, lorsqu'ils tentent d'en expliquer la psychanalyse. Ce que ceux-ci veulent dire en effet, c'est que le secret de la théorie analytique du refoulement réside la répression sociale, capitale spécialement: la répression, cause du refoulement. C'est ce que Delange, plus subtilement que tous, a tenté de montrer, en

démontrant que la pulsion de mort est cause de renforcement, mais que, étant à qui règle l'ordre capitaliste, c'est cet ordre qui est la cause réelle. - Seule cause dans cette affaire : conclusion qu'il faut supprimer la pulsion de mort, bien pour l'instauration d'une certaine tendance de "devoir" contraire par une autre.

- Mais je dis tout au contraire que le renforcement est cause de la répression. J'ajoute pourtant que la répression est cause de l'ordre social. Or, la d'autre tirons, que les effets du renforcement sont divers, et que, autre est la répression sociale, autre est le travail du renforcement qui constitue la sublimation culturelle.

Autrement dit, le renforcement est { frustration } de l'Être parlant, et du fait qu'il parle. La parole implique un autre - dit, qui se traduit par le renforcement du désir comme désir d'autre chose. Dès lors, si le sujet est l'homme du 8^e, c'est comme création de sens dans la réalisation d'un désir qu'il admet, mais il ne le fait que pour autant que le désir lui-même ne renvoie que comme désir d'autre chose (Je simplifie : c'est la question de : l'Autre).

L'homme contemporain ne subit pas en rien l'ordre féodal. Il ne l'abolit pas. Il ne y supprime pas l'interdit : il le renforce plutôt en refusant la mise de la "libération". Il n'abolit pas la répression. Il ne la conteste pas. Il ne perd rien par son existence : quel sens avant l'homme contemporain ? Mais, comme dans un ordre social quel, évidemment, ne interdisent rien ? Mais, comme toute sublimation, il produit un certain travail du renforcement, qui en produit l'impensable, comme dit : il est nomination de la feuille, mais d'une feuille qui n'admet que d'être dite, et qui, si elle ne l'est, est rejetée, sans pourtant cesser d'avoir des effets.

Le qui caractérise l'ordre social, c'est d'organiser l'effet de répression ou que relation avec lui l'Être parlant, du fait qu'il parle, est source de renforcement. La répression est ce dont se creuse, se rejette,

-4-

l'organe et l'urgence, le rejet incontestable de son être qui le portant
indemne, le suit statut.

En effet, le chose ici, à nouveau se dénouant: si l'on pouvait
supposer que l'être parlant soit tant parole, - à vrai dire, quel sens entend
y ayant-il à parler de refuslement? Mais il n'en est rien. Le fait premier
du refus, c'est au contraire que l'effet de réajustement sur l'ici, est un
fait de rejet. Et c'est autour de ce rejet que s'organise le refuslement
comme refus de la parole. Bref, un discours en tant qu'il est l'égocentrisme
particulier de la journée, s'ordonne à un certain réel qui est perçu
ment ce dont il ne veut rien savoir (ici: ailleurs). Est-ce à dire que ce
soit là la cause du refuslement? Il n'en faut rien dire. Il y a le
rejet, et il y a le refuslement. Mais ces deux effets ne sont pas causes l'un
de l'autre. Leur cause, c'est l'effet du S² sur l'Être qui en devient porteur
(l'homme en l'analyse, fut difficile de cette causation). Mais la conséquence
très singulière qu'il y a à ceci; et qui en découle avant tout, c'est
que la cause de la répression, c'est le rejet. Autrement dit, la répression,
que l'on a tendance à assimiler à un "fait causant" et comme tel secondaire,
en tant que de ce terme, est au contraire liée à l'effet le plus radical
par quoi se constitue l'ici, en tant que cet effet n'est pas de l'ici,
mais du rejet primordialement. Et ce qui se prend pour un fait de
causation, est le plus incontestable de notre existence en tant que parlant...
Car il est cette possibilité de lien pour une part selon tel refuslement, - mais
le rejet constituant de notre être? Alors; tout fait de mortification a son lien
et sa cause dans un rejet, non dans le refuslement, qui ne s'y ordonne
en rien (Thèse que je tiens pour fort nouvelle).

De sorte qu'il y a de refuslement: mais en cause, de en cause par la
répression. C'est ce qui explique cet autre fait singulier sur lequel
Maurice a fait un parfait consensus: que la "libération" soit finalement

5-
compatibilité avec la non-répression : Or, qu'elle en est même le mouvement
agent. Toute libération, en tant qu'elle procède d'un désir des lois de
la parole, et de la reconnaissance de leur existence, — au lieu de noter l'exis-
tence en elle —, toute libération ne fait profondément qu'accomplir et
renforcer l'ordre social, pour autant qu'elle ne constitue ni un refus de
reconnaître le fait du refoulement. C'est toujours bien sûr l'hypothèse
plus haut dite d'un ordre social libéré n'a aucun sens.

— Est-ce dire alors que la voie de la libération conduit dans le
~~refoulement~~ refoulement renforcé? — On dira toujours que cette hypothèse n'a
aucun sens, ou le refoulement ne saurait être renforcé, ni diminué?
Le désir en tant que désir d'autre chose, est parfaitement indéfectible,
quoiqu'il se vieillisse, et pour quelques raisons que ce soit. Or, ce qui diminue
que la seule chose dont on vieillisse se libère, c'est du désir. Et bien sûr, la
répression elle-même est là, qui fait tout ce qui est au contraire pour braver
les lois à briser... En sorte que ceci n'a aucune chance de pouvoir être
renforcé. Sinon exceptionnellement: lorsque l'adversité (ou singulière, rencon-
tre, un effet de sujet.

— Que peut-on alors proposer? On ne saurait rien proposer. On a à entre-
prendre le discours analytique, pour autant qu'il y ait implication? Et à savoir
que le refoulement n'est soumis à l'impossible. Mais la nomination de l'im-
possible, est précisément ce qui déplace l'interdit. L'inexactitude du rapport
réel se situe par le malheur du sexe. Elle introduit, par sa nomination,
une autre manière de réaliser le désir. Une manière qui, rejetant
ce que la répression ordonne, associe l'amour ^{plénière} à la face surgie le
fait de sujet. Il est bien évident qu'un discours qui ordonne la répression
d'une manière telle que le sexual renouveau y soit possible de la répression
suprême, n'y laisse pas possible qu'un tel discours se tienne. Ceci n'empêche
pas que le discours analytique procède d'ailleurs, de l'effet de sujet en
tant qu'il reste exceptionnel.

Ce texte, pour le moins, ne résout pas tout les problèmes, mais il le situe aux lieux où ils devraient l'être. Questions:

- Il y a antagonisme entre culture et march', en quoi? Cet antagonisme est en effet d'un mode très spécial, si l'on prend l'exemple de l'annuaire contraire. De plus, cet antagonisme ne saurait être d'une lutte pour la victoire de domination.
- L'antagonisme entre jouissance et refuslement n'est bien sûr pas absolu. Il faut expliquer 1 - pourquoi il y a rejet nécessaire. 2 - pourquoi ce rejet prend la forme du lien social.
- De plus, il est clair que la répression en acte du refuslement, et d'une manière non contingente: forme que le refuslement ne soit aboli! tel est son vœu. Pourquoi cet usage est-il obligé, mais qu'il explique pas le refuslement?
- Peut-on dire simplement que le rejet est rejet de la jouissance? Non. Mais pourquoi ne pas dire la jouissance est son rejet? Mais ce n'est suffisant. La cause du rejet n'est pas là. Bref, en quoi le statut de l'être parlant implique-t-il un rejet incontournable?
- L'organisation des jouissances dans la maturation (le bien et les biens), en quoi la culture s'y ordonne telle nécessairement? Car il est évident que l'impédit dans une société donnée. Il faut comprendre que ce n'est pas la question, mais que c'est pourtant important.
- Je n'ai pas développé le sens 1 du terme: culture (lien - structure). Il faudrait montrer que: interdit implique culture. Et pourquoi l'interdit. Ceci, à cause de la parole. Les deux sens de culture se rejoignent donc au bout du compte, - mais nous savons que le premier est "engendré" le fait social entre temps. Le fait de culture est une singularité.
- Si le refuslement n'est pas locale, qu'est-ce donc que la réalisation du désir dans le fait de culture? - Il faut de plus examiner que la répression peut être inévitable à ce travail, et ce n'est à dire: dans quelle condition faut-il être inévitable à ce travail, et ce n'est à dire: dans quelle condition faut-il être inévitable à ce travail? Par conséquent, question impossible, on parle de mort. On ne peut évidemment dire que toute répression en vaut une autre...

- Il faut développer cette thèse que le rejet engendre la répression et non le rejet lui-même. Et remettre le sens de la répression : soumission au Maître en face de compte ? Non ce n'est pas simple.

- Il faut éliminer le thème de la libération. Toute allusion à ce sujet est toujours confusionnelle, dans quelque sens qu'elle aille. Il faut lui substituer en silence la doctrine de l'opération signifiante dans le fait de culture. C'est qu'il y a des silences qu'il ne faut pas briser : c'est la conséquence précisément du fait de culture, du refus de parler, qu'il y a des silences qui sont conformes au fait de culture, aussi paradoxal qu'il y paraît.

- La doctrine du fait de culture, c'est celle de l'exception, qui devra par conséquent être dépouillée de son attribut fasciste, chez Nietzsche et Heidegger. C'est ce que Delage a compris, mais qu'il avait devoir développer dans le sens de l'ordre : en quoi il ne se trompe pas tant qu'il ne s'avoue.

- On pourra développer les antagonismes culturels / sociaux à la manière de Heidegger. Par exemple : le beau et le laid. Est beau ce qui fait à un ordre social donné. Est laid ce qui fait surgir la laideur par son rejet d'un ordre social donné : Antigone. Ainsi, Hegel n'avait cependant tort, mais il n'a de sens qu'à partir de là, lorsque le fait de culture est situer son il doit l'être : au lieu de la séparation d'avec le champ du Bien.

- Comment le fait de culture travaille-t-il l'interdit ? Peut-on dire que ce soit dans le sens d'un renforcement ? Evidemment pas. Néanmoins, il le pose bien à un certain niveau pour en jouer : amour courtois. Quelle est la portée de cette analogie ? Ainsi de l'analyse de ce qu'on y dit de l'impossible ?

- Naturellement dit, dans quelle mesure le fait de culture partage-t-il nécessairement du rejet constituant de l'ordre social ? Car il est clair que l'antagonisme de ces deux termes n'empêche pas qu'ils se poursuivent l'un l'autre.

La causation en matière de culture.

En matière de culture, il n'y a pas de causation. L'origine n'est pas cause de son effet. On ne saurait tenir la poésie arabe pour la cause de l'amour arabe, et ceci, indépendamment de toute "influence" déterminante. La causalité dans la culture n'a en effet rien à voir avec la causalité physique.

Si en effet le savoir est création, production d'un nouveau, i.e. d'un réel qu'il débâche en en faisant le tiers comme d'un réel jusqu'alors inapparu, mais qui de ce fait devient existant (pour autant qu'il est inventé, ou épuré de diversité, si l'invention est inoculation de la parole), — si il en est ainsi, il n'y a pas d'autre causation dans la culture que l'acte productif du sujet parlant, dans sa création actuelle et son passé. — Meux encore, ce qui était là, lors l'invention, c'est le sujet parlant qui lui donne existence. Autrement dit, l'acte le sujet parlant inocule la cause, et il l'inocule comme son passé. Tel est au fond le seul sens de l'inoculation. (Mais il reste à en surprendre la question du rapport).

C'est ce que dit Koyré : ici, l'effet est cause de la cause. C'est dire que la cause est la production, comme elle est produite, et qu'il n'y a pas d'autre cause que le sujet parlant.

On pose alors un problème : pourquoi la culture ? Quelle est sa cause ? La réponse est : la parole. Il y a une parole. Et c'est le seul réel que nous voyons à supposer préexistant. A cet effet, cette supposition n'a aucun sens, et qu'elle ne prend sens que de sa production comme lien du réel dans la causation de l'opération sabte. Autrement dit : d'un fait la cause est produite par son agent, mais de plus, fait essentiel, elle est produite comme absente, i.e. qu'elle est produite comme la cause de l'opération sabte à renouveler. On peut donc ici dégager les axiomes de l'opération sabte en tant qu'elle implique une causation entièrement originale par rapport à la causation naturelle :

1. — Il n'y a pas d'autre cause que l'être parlant dans son actualité.

2. — L'opération de cette cause est l'opération sabte (désigné ailleurs).

3 - la préimposition de cette opinion est une faute, tout ce-là à ne pas incouter.

4 - Mais le fait de culture est production nécessaire d'une particularité soustraite de cette feuille. Cette feuille ancienne n'est qu'à post-cage. (Ce qu'on désigne J.P.)

~~est par là~~

5 - la temporalité du fait S^a est après-coup.

6 - le réel n'est pas tout ditriché comme lien de ville qu'il n'est produit par l'acte S^a.

7 - L'incastion culturelle est aussi lien diacritique, pour autant que ce qui se diacritise est au fait de parole qui n'indique que comme cette invention même.

(8 - Tout fait de culture est primordialement un effet de sujet.)

9 - la cause ~~est~~ ^{est} produite comme lien de ville, manque de sujet (double géométrique). Elle se modalise comme une trajec-tion. Le fait que l'objet des desirs soit toujours autre chose, n'en est que la formulation la plus nue, la plus non-romance.

10 - Alors, la cause est trajec-tion à renouveler, puisque toujours, l'incastion est manquée, et que la cause fait.

11 - le fait de culture est donc répétition. Mais cette répétition n'est pas celle d'un poème, mais production d'un nouveau qui se déplace et modifie que comme manque à la romancer. la répétition demande du nouveau.

12 - C'est en a nous seulement que le plus ancien est le plus nouveau : Parce qu'il n'est que le même manque, le manque toujours. la répétition n'est poème qu'en tant que le poème est réinventé dans un nouveau monochacte S^a. le poème est la remémorance de l'acte dans le S^a : S^a qui représentait un sujet pour un autre S^a.

13 - le fait de culture est fait de parole dans son fond (ce qu'on ne dit pas par soi).

14 - la répétition pose donc la future : d'une histoire à inventer ou le nouveau origine.

L'HOMOTÉTIS, LA CONSTANCE, SUR L'AMOUR ET LA PULSION.

Quant à l'Amant et à l'aimé; on a donc deux thèses:

1. L'Amant vient à la place de l'aimé: Il vaut être aimé!

2. Mais s'il en est ainsi; c'est pour autant que l'Amour conditionne qu'il y ait de l'aimant: l'aimé vient à la place de l'Amant. Cette seconde thèse n'est ce, l'inverse par l'envers: peut-être fautive? — Je vais dire comme j'envisage de l'Amant.

Elle a l'avantage de nous permettre d'expliquer pourquoi l'Amant veut être aimé: pour ce qu'il satisfait au désir de l'Autre, que conditionne qu'il soit désirant lui-même. C'est pour autant que l'Autre désire que l'Amant à son tour soit désiré — même si c'est comme résonnance de ce désir.

On a ainsi esquissé une doctrine générale des rapports entre amour et pulsion.

D'après le S^{er} XI, la pulsion et l'Amour sont antagonistes: la pulsion est ce qui fait effraction dans le registre du plaisir, elle est ce qui de la jouissance comme au-delà de ce principe, est assemblée pour le sujet hors du registre de l'intérêt organisé que représente l'Amour.

C'est de plus une tradition dans l'analyse de penser la pulsion comme le préintéressé, passant aveuglément dans une quête sans remède.

Mais il y a une chose au moins qu'on ne dit pas: qu'est-ce que la libido, qui est pourtant le concept régulateur de la pulsion (les de pulsion inscrite dans la théorie freudienne, sous la libido. Et c'est significatif qu'il y a un point au moins où la libido est difficilement réinterprétable en termes de S^{er}: c'est précisément dans la pulsion mortelle.

*

Or je propose ceci, qui est nouveau, et peut-être faux.

Partons d'une thèse générale de l'homotétis. Ce qui caractérise l'être parlant, c'est d'être soumis par l'effet du langage, à une certaine constance de son être, ou de quelque chose dans son être. Cette constance, c'est le registre de sa jouissance, en tant que strictement littéraire à toute matérialité. Cette constance se manifeste cependant sous deux formes apparemment paradoxales.

D'un fait, il ne faut pas perdre cette constance pour un non-être, mais au contraire pour un dépendement de l'être : l'être antécédent de toute fait la condition de sa jouissance. Et antécédemment, et en fait la structure fondamentale de la constance : celle-ci est une production inférieure d'illusions des manifestations du sujet. Ainsi il faut bien voir que cette constance n'est telle que d'un fait par rapport à toute finitude du sujet (dans son propre exemple), et d'autre fait en ceci qu'elle est ce qui dépasse et se tient au-delà de cet être, — qui ~~est~~ s'y présente et grâce à elle, et au-delà, comme l'en-deçà d'une fente qui appelle le coulement d'une chose d'un horizon insaisissable : objet perdu d'origine, et paradoxalement.

Mais de plus, cette constance se présente sous une seconde espèce, et toujours en vertu du même paradoxe de la constance dans son rapport au "réel". C'est que les "liens" où est antécédemment et mis en jeu apparaissent paradoxalement comme du "réel", c'est-à-dire comme des liens de manque du réel, où peut s'élever la figure d'un en-plus propre à la faire surgir comme raison d'un en-moins, qui, perdu, est appelé sans remède, antécédemment de la condition naturelle. Ainsi de l'objet (a), ce réel perdu, qui vient à la face de la zone de l'onde du cœur, sur laquelle s'active une libido qui n'est autre que la forme facendienne de la constance.

La constance a donc deux expressions antagonistes et complémentaires (elles ne vont pas l'une sans l'autre), et qui n'est rien d'autre que la manifestation et l'enjeu de son pouvoir d'interpénétration pour l'être-potent. On reconnaît bien nos deux cette articulation, la dialectique fondamentale du principe du plaisir, et de son en-deçà dans la répétition. Mais de plus, pour ne s'abandonner à l'aspect de la trinité de la théorie lacanienne de la répétition. En effet, la doctrine lacanienne de la répétition

est (ou la montre) réglée par un lien ou fondamentalement symbolique /
réel. Or, il y a dans la théorie un certain malentendu :

Si d'une part en effet il est clair que le réel constitue le lieu
d'achèvement du passage du possible (doctrine de la Chose (Saint-Thomas)),
par ailleurs, le fait que le réel constitue également un tel autre passage
menant au possible du possible. On est à partir de là amené à se
demander si le P.P. n'est pas en quelque sorte subverti par deux liens
différents et même antagoniques. C'est, il est ainsi de répondre cette
contradiction.

Mais la doctrine de la constance ici esquissée, si équivoque-elle est
plutôt à penser que ces effets antagoniques sont l'articulation de l'effet contra-
dictoire de l'interseignement symbolique au lieu d'articulation de cet autre-
sement, autant qu'il est le manque du réel ? Car, en somme,
les contradictions à nouveau se rejoignant, et c'est l'effet transfigurant
du symbole qui se trouve au plus proche de l'effet de manque du réel, -
qui trouve en lui sa seule réponse. Car le monde-à-venir ne peut avoir
d'existence que sur la base de la supposition d'un tel fait, dont le
transfert du symbolisme trouve seul capable de ouvrir la faille.

*

De quoi se déduire ? — Que le champ de l'humain se trouve constitué
par ces deux effets de résonance, en deux autressements différents.
(Mais ceci cependant n'est peut-être pas encore assez précis). Mais il faudrait
dire que le champ de l'humain en tant qu'harmonisation des rapports idéalisants
au 3^e, est ce qui ouvre la possibilité de la praxis, comme autre-
sement à partir du réel, de ce champ. Ceci exigeant une profonde rela-
tion du concept de praxis, qui est nous amenant à montrer par
exemple que la praxis est d'essence éthique. Or bien, plus radicale

- 4 -

ment, que c'est aux effets du S^2 qu'il faut la référer, dans la mesure
où la libido n'est que la traduction abstraite de l'effet homéostatique
du S^2 sur l'Été qui en devient jaloux. À partir de là, on montrera
que, si la pulsion est bien transgressive du champ du plaisir, elle ne
l'est certes pas comme naturalité, ou l'énergie de météore. Elle est cette
réelle en nous, dans l'objet qu'elle détache, et dans la mesure qu'elle
estirale (bande); mais surtout elle est à penser primordiallement comme
l'effet d'interpénétration qui a lieu dans l'Été pulsent l'effet collatéral
(ou sans continuité) du symbolique. C'est le symbolique, en tant qu'il porte
l'Été pulsent hors de toute limite, qui est de l'Été pulsent de la pulsion,
et qui à partir de ce champ de négativité est le pulsionnel,
comme l'amas, s'actualisant. Simplement, l'amas, en est la forme
l'Été la plus constante, et la plus homéostatique; encore ce n'est-il
pas certain, et dire, tel Été selon autrui.

(Et de même pour le désir, et le désirant, bien sûr).

29. 7. 75.

Principes séparés sur l'analyse et la pratique de la psychanalyse.

On entend à tout bout de champ, parle de psychanalyse des psychoses. la confusion des injures sur cette question est épouvantable. A l'exception de Delange qui est vraiment d'une clarté de pensée exceptionnelle et qui ne craint pas ce qu'il en pense (à qui est en mainte très rare), tous les autres s'entendent. Et l'on ne sait. Même J.D. va jusqu'à tenter d'analyser des psychotiques! Quant à M. Liou, il objecte de la manière suivante: on ne doit pas accentuer la distinction entre l'analyse et la pratique, car dans la pratique, il arrive souvent que l'on y passe. Et dès lors, quelle pratique pourait-on avoir avec quelqu'un qui a fait un tour dans la psychiatrie?

Cette position résulte d'une forme de confusion mentale: c'est proche! avant parce que dans la pratique les choses ne sont pas tellement que l'on dit. L'autant plus fermement faire en sorte que la théorie soit claire et distincte. Car la théorie est un guide pour la pratique, et si à grands moments, la pratique ne peut que s'égarer dans le magma du vaste monde.

C'est pourquoi je crois nécessaire ad usum delphicum de mettre quelques principes, au clair sur ce point par quelques principes clairs et distincts que voici.

*

1. Qu'est-ce qu'une analyse? — Il n'y a d'analyse qu'en partie du N.d.P. Analyser, c'est opérer la régression des impulsions imaginaires dans lesquelles le sujet s'est constitué, et, en somme, est actuellement de proie, d'objet la cause (de la constitution, de l'interprétation), dont chète quelque chose comme un réel impossible qui représente ce que le sujet est véritablement, en tant que le réel a dû au sujet (représentant de la représentation). Toute analyse est symbolique dans sa constitution (représentant de la représentation). Toute analyse est le chemin qui mène le sujet, selon les vœux du désir, à l'abandonnement du désirant et à la clarté de la cause dont il se constitue comme séparé; c'est-à-dire l'illusion qui le maintient dans la forme vivante des images de la demande de l'Autre (théorie de la supposition).

Une ~~analyse~~ analyse ne procède donc jamais que de la pensée déjà-là du N.d.P., comme condition de la parole. Une analyse ne vit pas la parole, elle l'analyse aux impulsions du refoulement, non certes pour abolir le refoulement, mais pour que dans le désirant, ce que celui-ci est comme refoulement primordial se déplace

dans une autre partie. (Satisfaisant; nous de cela, qui ne suffit pas).

Pas d'analyse qui se passe dans la conscience du N d P, et ça elle ne saurait
innocenter. C'est ce que réorganiser l'analyse est réorganisation et de ce cas, non
pas innocation: elle est retirée à la garde de la Mémoire. Or ce que la Mémoire
à la garde, c'est le N d P. Et la Mémoire n'existe que de lui. C'est le N d P qui
est cause de la garde de la Mémoire. La Mémoire est l'internalisation collective
qui prend garde à l'appel du N d P, pour cette simple raison qu'elle vient de lui;
et qu'elle ne fait ainsi que garder et prendre garde à ce qui est sa cause. La
réorganisation dans l'analyse, c'est la garde du N d P, le sens de la régression
n'est pas autre: régression, c'est régresser aux conditions du sujet, la régression
n'est rien d'autre que le mouvement inverse de l'internalisation qui
se garde la condition qu'est le N d P. Dans la régression, le sujet se garde le
N d P tout de la même l'appel. C'est la question de l'analyse se contente rien: elle
n'est que la se garde jetée sur le seul œil qui imagine un sujet,
mais ~~elle~~ qu'elle ne saurait innocenter.

2 - le N d P. étant faible dans la psychose, il ne saurait y avoir de
psychanalyse de psychoses. Une traduction approximative de la pensée: c'est la théorie
freudienne de l'échec de transfert dans la psychose. A quoi servirait de lui
le fait objectif que la psychotique est capable de sentiments, et même de faire de
pulsion... Qui a jamais mis qu'un être humain fait capable de sentir? — Mais
le transfert est autre chose.

3 - le transfert désigne l'opération du retrait dans la réorganisation, à la
garde du N d P. Il n'y a de transfert que de parole, le transfert suppose la parole,
et l'innocence, dans la limite où la parole est attendue par l'appel du N d P.
I.e. que le transfert suppose le N d P affirmé; ayant fait appel, et le transfert
est le mouvement de se retirer du N d P dans la réorganisation où admet le
déniant.

4 - Dès lors, dire qu'il n'y a pas de transfert dans la psychose, ne vaut rien
dire d'autre que ceci, que le ~~psychotique~~ psychotique, — et pour cause, — ne saurait
faire retirer à la garde du N d P, pour la raison que, de sa position même,

il suit que le N d P ne lui a jamais été affirmé. Comment pourrait-il l'inventer lui-même, même si on lui fait s'inventer par soi? On dit que le sujet n'est pas capable de soi, mais il est capable par l'opération du Sⁿ, et d'autre part, la condition de l'invention, c'est le N d P: le N d P est ce à partir de quoi est inventé ce que le redécouvre. L'invention et découverte ne naissent d'une manière absolument fait complexe, et on ne saurait simplement s'inventer que Freud invente l'analyse et découvre l'ici. Le sujet est moins simple.

5 - le N d P ne s'invente pas par soi. Nal ne saurait découvrir le N d P par soi, quelque suppléance qu'il lui donne. Or si le psychisme est bien ce que nous, une suppléance à l'absence du N d P, cette suppléance ne suffit certes pas à y faire invention.

6 - Ce qui distingue l'intervention interprétative de l'analyse ^{d'} l'opération du N d P, c'est que la première ne fait que recevoir au N d P: elle est ~~une~~ découverte de ce qui résulte d'ignorance pour le sujet, de sa constitution; tandis que la seconde est précisément ce qui arrange un sujet comme tel. la première opération le suppose absolument déjà joué.

7 - Voilà, il est clair que toute intervention interprétative dans la psychanalyse revient vraiment à tenter de traire le lion du possible: que veut-on obtenir d'une méthode qui n'a de sens que qu'innéement à partir de celle même dont la psychanalyse fait le manque: le N d P que l'interprétation suppose affirmé.

8 - Que pourrait être dans ces conditions une pratique de la psychanalyse? Et que ne saurait-elle être?

9 - Cette question revient donc à la suivante: comment pour un psychologue opérer l'intervention interprétative qui fasse pour lui découvrir le N d P? la question d'un traitement possible de la psychanalyse se ramène à ce seul point, de faire advenir le N d P pour le psychologue. Est-ce dire que ceci fait, on ait à se tenir quiet de l'acte? C'est une bonne question, qui ne doit cependant pas dissimuler cette autre: à quel acte se soumet-on lorsque s'engage à intervenir dans un tel acte pour le psychologue? ~~elle est~~

10 - Car il est clair que dans ces ~~conditions~~ conditions, un tel acte n'est pas l'acte analytique. Quel rapport est-ce entre lui et l'acte analytique?

Sont-ils complémentaires? Ou au contraire sont-ils incompatibles? L'intervention manomante qui fait advenir le N d P pour un (sujet), est-elle compatible avec la condition de l'acte analytique, que résume-t-elle? ci dans la dimension du retour, comme retour à ce N d P affirmé préalablement?

Questions que l'on se gardera de trancher à la légère, ni dans un sens, ni dans l'autre.

11 - Si donc ce que je dis est exact, l'intervention fondamentale de la pratique de la psychanalyse est la nomination, opérant le N d P sur la figure inconsciente de l'appel qui en résulte. C'est ce qu'opère M. Klein avec Dick. L'intervention de M. K. sur Dick n'est pas d'ordre interprétant, mais nommant. Ce qu'opère M. K. sur Dick, c'est précisément la nomination jamais donnée, et qui fait que D. advient enfin à l'Être, sur la forme inconsciemment convoquée d'une demande. La nomination ouvre la demande comme l'inversion des noms. Dès lors, l'objection délogisante à l'analyse cesse d'en être une, car elle est vraie. Il est exact que M. K. outrepassa les limites de l'acte analytique en intervenant après D. comme elle le fait. Mais c'est la pratique. Et nous posons la question : pratique pour pratique, que doit-on attendre de l'acte analytique, si celle-ci se veut expérimentant refus de la fonction du N d P, et rejet de l'acte symbolique? la critique délogisante de l'intervention analytique dans la psychanalyse est parfaitement exacte, mais on attend ce qui, éthiquement, la date analytique a l'intention de produire en cette forme?

12 - Dans ces conditions, si l'acte analytique n'est pas cet acte de la pratique de la psychanalyse, qu'ont donc à y faire les psychanalystes? Réponse, pas plus que n'impose qui. Autrement dit, il est évident que les analystes doivent reconnaître que, lorsqu'ils s'occupent de psychotiques, ils outrepassent les limites de l'acte analytique; et ils doivent la conséquence en faire les

ment la question de savoir à quel titre, ^{si} si c'est analytique, ils s'attachent à et
outrepassent ? Est-ce pour le bien social ? Pour sauver la souffrance ? Pour
sauver de la folie au jour d'hui fort à la mode, puisqu'elle se porte désormais
en postiche ? Ou quoi encore ?

Les analystes ont-ils en vue de s'expliquer à partir de leur acte
analytique ce qui les pousse à outrepasser le non-agir censé à l'accomplis-
sement de celui-ci ? Ou bien leur explication en vaut-elle une autre, i.e. per-
soneuse ? Telle est bien la question qu'ouvre G. Deleuze, et l'on pourrait au
moins lui saisir ce motif immense et que pour son part je me casse de lui
reconstruire : celui de nous faire clairement et distinctement saisir ce qui
n'est pas l'acte analytique. Or lui, l'effacement de notre chemin avec le
mien est clair et distinct lui-même, et n'implique rien d'être dissimulé ; les
conséquences étranges de l'analyse en tant qu'elle procède de lois de la parole ne
devraient être les mêmes que celles d'un discours qui se définit explicitement de
vouloir les refuser ... Je n'en dis pas plus, sur le sens de ce vouloir.

13. De ces questions auxquelles il n'y a pas lieu de s'empêcher de répondre,
tenir au moins cet argument : si l'analyste est intéressé à quelque titre par la
psychose, c'est par autant que les lois de la parole y sont véritablement rejetées
dans leur principe même. Mais il ne faut pas de ~~ce~~ ^{cela} conclure forcément
que l'intercession de la nomination inaugurale du N d P soit identique à
l'intercession intersubjective dans l'analyse. Autre chose est de faire advenir le
N d P. pour un (sujet), autre chose est d'exposer les conditions de la régulation
qui portent un sujet devant cette seule vérité qu'il savoir déjà que le N d P
l'avait en ~~sa~~ ^{sa} garde.

Mais il reste que c'est bien les lois de la parole qui, en même lieu, sont
ce qui lui importe dans une intercession dont je me bats à nouveau qu'elle
outrepasse le champ de l'analyse.

14. Comment donc l'analyste peut-il être intéressé aux lois de la
parole, lui-même en elles même rejeté ; faut-il alors penser que la position de

Je disais de l'analyse.

je ne gadezai de tondre de ja.

resonance dose.

partijes qui résultent de ce qui précède.

Vous faut-il donc des pour cela?

demander raison, se débrouille, il n'y a pas de meilleur terme, d'une manière

Sur la métaphore des sexes dans l'inscription phallique.

Quant à l'inscription dans la fonction phallique : traditionnellement, la question relevant de savoir ce que ressortirait de cette inscription comme effet de retour. Ici, c'est la position de la femme en tant que parlante qui s'impose. C'est certainement juste. Mais il apparaît néanmoins de fins dessexués.

1. L'âme qui est acquise de longtemps, c'est que le paradoxe du rapport au masculin n'est pas seulement le féminin. C'est paradoxal en la restriction à la masculinité impose dans la restriction fait type : une parole ne peut être cette référence opération d'un - I qui le situe. D'où le paradoxe de sa place dans cette acrobatie. Le casuel pour

FQS et jouissances

donc le casuel en jeu de ce paradoxe classique : pourquoi la fraction du masculin de grandes difficultés à se situer néanmoins que l'opération de expos, le seul et trou, sans après-coup particulièrement. On remarque ailleurs que le masculin est un obstacle : il est de la nature masculine, i.e. à partir d'un raison tirant au stabilité de fiction.

est autre : elle est de savoir essentielle du rapport au masculin homme, femme. On remarque

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000. 1001. 1002. 1003. 1004. 1005. 1006. 1007. 1008. 1009. 1010. 1011. 1012. 1013. 1014. 1015. 1016. 1017. 1018. 1019. 1020. 1021. 1022. 1023. 1024. 1025. 1026. 1027. 1028. 1029. 1030. 1031. 1032. 1033. 1034. 1035. 1036. 1037. 1038. 1039. 1040. 1041. 1042. 1043. 1044. 1045. 1046. 1047. 1048. 1049. 1050. 1051. 1052. 1053. 1054. 1055. 1056. 1057. 1058. 1059. 1060. 1061. 1062. 1063. 1064. 1065. 1066. 1067. 1068. 1069. 1070. 1071. 1072. 1073. 1074. 1075. 1076. 1077. 1078. 1079. 1080. 1081. 1082. 1083. 1084. 1085. 1086. 1087. 1088. 1089. 1090. 1091. 1092. 1093. 1094. 1095. 1096. 1097. 1098. 1099. 1100. 1101. 1102. 1103. 1104. 1105. 1106. 1107. 1108. 1109. 1110. 1111. 1112. 1113. 1114. 1115. 1116. 1117. 1118. 1119. 1120. 1121. 1122. 1123. 1124. 1125. 1126. 1127. 1128. 1129. 1130. 1131. 1132. 1133. 1134. 1135. 1136. 1137. 1138. 1139. 1140. 1141. 1142. 1143. 1144. 1145. 1146. 1147. 1148. 1149. 1150. 1151. 1152. 1153. 1154. 1155. 1156. 1157. 1158. 1159. 1160. 1161. 1162. 1163. 1164. 1165. 1166. 1167. 1168. 1169. 1170. 1171. 1172. 1173. 1174. 1175. 1176. 1177. 1178. 1179. 1180. 1181. 1182. 1183. 1184. 1185. 1186. 1187. 1188. 1189. 1190. 1191. 1192. 1193. 1194. 1195. 1196. 1197. 1198. 1199. 1200. 1201. 1202. 1203. 1204. 1205. 1206. 1207. 1208. 1209. 1210. 1211. 1212. 1213. 1214. 1215. 1216. 1217. 1218. 1219. 1220. 1221. 1222. 1223. 1224. 1225. 1226. 1227. 1228. 1229. 1230. 1231. 1232. 1233. 1234. 1235. 1236. 1237. 1238. 1239. 1240. 1241. 1242. 1243. 1244. 1245. 1246. 1247. 1248. 1249. 1250. 1251. 1252. 1253. 1254. 1255. 1256. 1257. 1258. 1259. 1260. 1261. 1262. 1263. 1264. 1265. 1266. 1267. 1268. 1269. 1270. 1271. 1272. 1273. 1274. 1275. 1276. 1277. 1278. 1279. 1280. 1281. 1282. 1283. 1284. 1285. 1286. 1287. 1288. 1289. 1290. 1291. 1292. 1293. 1294. 1295. 1296. 1297. 1298. 1299. 1300. 1301. 1302. 1303. 1304. 1305. 1306. 1307. 1308. 1309. 1310. 1311. 1312. 1313. 1314. 1315. 1316. 1317. 1318. 1319. 1320. 1321. 1322. 1323. 1324. 1325. 1326. 1327. 1328. 1329. 1330. 1331. 1332. 1333. 1334. 1335. 1336. 1337. 1338. 1339. 1340. 1341. 1342. 1343. 1344. 1345. 1346. 1347. 1348. 1349. 1350. 1351. 1352. 1353. 1354. 1355. 1356. 1357. 1358. 1359. 1360. 1361. 1362. 1363. 1364. 1365. 1366. 1367. 1368. 1369. 1370. 1371. 1372. 1373. 1374. 1375. 1376. 1377. 1378. 1379. 1380. 1381. 1382. 1383. 1384. 1385. 1386. 1387. 1388. 1389. 1390. 1391. 1392. 1393. 1394. 1395. 1396. 1397. 1398. 1399. 1400. 1401. 1402. 1403. 1404. 1405. 1406. 1407. 1408. 1409. 1410. 1411. 1412. 1413. 1414. 1415. 1416. 1417. 1418. 1419. 1420. 1421. 1422. 1423. 1424. 1425. 1426. 1427. 1428. 1429. 1430. 1431. 1432. 1433. 1434. 1435. 1436. 1437. 1438. 1439. 1440. 1441. 1442. 1443. 1444. 1445. 1446. 1447. 1448. 1449. 1450. 1451. 1452. 1453. 1454. 1455. 1456. 1457. 1458. 1459. 1460. 1461. 1462. 1463. 1464. 1465. 1466. 1467. 1468. 1469. 1470. 1471. 1472. 1473. 1474. 1475. 1476. 1477. 1478. 1479. 1480. 1481. 1482. 1483. 1484. 1485. 1486. 1487. 1488. 1489. 1490. 1491. 1492. 1493. 1494. 1495. 1496. 1497. 1498. 1499. 1500. 1501. 1502. 1503. 1504. 1505. 1506. 1507. 1508. 1509. 1510. 1511. 1512. 1513. 1514. 1515. 1516. 1517. 1518. 1519. 1520. 1521. 1522. 1523. 1524. 1525. 1526. 1527. 1528. 1529. 1530. 1531. 1532. 1533. 1534. 1535. 1536. 1537. 1538. 1539. 1540. 1541. 1542. 1543. 1544. 1545. 1546. 1547. 1548. 1549. 1550. 1551. 1552. 1553. 1554. 1555. 1556. 1557. 1558. 1559. 1560. 1561. 1562. 1563. 1564. 1565. 1566. 1567. 1568. 1569. 1570. 1571. 1572. 1573. 1574. 1575. 1576. 1577. 1578. 1579. 1580. 1581. 1582. 1583. 1584. 1585. 1586. 1587. 1588. 1589. 1590. 1591. 1592. 1593. 1594. 1595. 1596. 1597. 1598. 1599. 1600. 1601. 1602. 1603. 1604. 1605. 1606. 1607. 1608. 1609. 1610. 1611. 1612. 1613. 1614. 1615. 1616. 1617. 1618. 1619. 1620. 1621. 1622. 1623. 1624. 1625. 1626. 1627. 1628. 1629. 1630. 1631. 1632. 1633. 1634. 1635. 1636. 1637. 1638. 1639. 1640. 1641. 1642. 1643. 1644. 1645. 1646. 1647. 1648. 1649. 1650. 1651. 1652. 1653. 1654. 1655. 1656. 1657. 1658. 1659. 1660. 1661. 1662. 1663. 1664. 1665. 1666. 1667. 1668. 1669. 1670. 1671. 1672. 1673. 1674. 1675. 1676. 1677. 1678. 1679. 1680. 1681. 1682. 1683. 1684. 1685. 1686. 1687. 1688. 1689. 1690. 1691. 1692. 1693. 1694. 1695. 1696. 1697. 1698. 1699. 1700. 1701. 1702. 1703. 1704. 1705. 1706. 1707. 1708. 1709. 1710. 1711. 1712. 1713. 1714. 1715. 1716. 1717. 1718. 1719. 1720. 1721. 1722. 1723. 1724. 1725. 1726. 1727. 1728. 1729. 1730. 1731. 1732. 1733. 1734. 1735. 1736. 1737. 1738. 1739. 1740. 1741. 1742. 1743. 1744. 1745. 1746. 1747. 1748. 1749. 1750. 1751. 1752. 1753. 1754. 1755. 1756. 1757. 1758. 1759. 1760. 1761. 1762. 1763. 1764. 1765. 1766. 1767. 1768. 1769. 1770. 1771. 1772. 1773. 1774. 1775. 1776. 1777. 1778. 1779. 1780. 1781. 1782. 1783. 1784. 1785. 1786. 1787. 1788. 1789. 1790. 1791. 1792. 1793. 1794. 1795. 1796. 1797. 1798. 1799. 1800. 1801. 1802. 1803. 1804. 1805. 1806. 1807. 1808. 1809. 1810. 1811. 1812. 1813. 1814. 1815. 1816. 1817. 1818. 1819. 1820. 1821. 1822. 1823. 1824. 1825. 1826. 1827. 1828. 1829. 1830. 1831. 1832. 1833. 1834. 1835. 1836. 1837. 1838. 1839. 1840. 1841. 1842. 1843. 1844. 1845. 1846. 1847. 1848. 1849. 1850. 1851. 1852. 1853. 1854. 1855. 1856. 1857. 1858. 1859. 1860. 1861. 1862. 1863. 1864. 1865. 1866. 1867. 1868. 1869. 1870. 1871. 1872. 1873. 1874. 1875. 1876. 1877. 1878. 1879. 1880. 1881. 1882. 1883. 1884. 1885. 1886. 1887. 1888. 1889. 1890. 1891. 1892. 1893. 1894. 1895. 1896. 1897. 1898. 1899. 1900. 1901. 1902. 1903. 1904. 1905. 1906. 1907. 1908. 1909. 1910. 1911. 1912. 1913. 1914. 1915. 1916. 1917. 1918. 1919. 1920. 1921. 1922. 1923. 1924. 1925. 1926. 1927. 1928. 1929. 1930. 1931. 1932. 1933. 1934. 1935. 1936. 1937. 1938. 1939. 1940. 1941. 1942. 1943. 1944. 1945. 1946. 1947. 1948. 1949. 1950. 1951. 1952. 1953. 1954. 1955. 1956. 1957. 1958. 1959. 1960. 1961. 1962. 1963. 1964. 1965. 1966. 1967. 1968. 1969. 1970. 1971. 1972. 1973. 1974. 1975. 1976. 1977. 1978. 1979. 1980. 1981. 1982. 1983. 1984. 1985. 1986. 1987. 1988. 1989. 1990. 1991. 1992. 1993. 1994. 1995. 1996. 1997. 1998. 1999. 2000. 2001. 2002. 2003. 2004. 2005. 2006. 2007. 2008. 2009. 2010. 2011. 2012. 2013. 2014. 2015. 2016. 2017. 2018. 2019. 2020. 2021. 2022. 2023. 2024. 2025. 2026. 2027. 2028. 2029. 2030. 2031. 2032. 2033. 2034. 2035. 2036. 2037. 2038. 2039. 2040. 2041. 2042. 2043. 2044. 2045. 2046. 2047. 2048. 2049. 2050. 2051. 2052. 2053. 2054. 2055. 2056. 2057. 2058. 2059. 2060. 2061. 2062. 2063. 2064. 2065. 2066. 2067. 2068. 2069. 2070. 2071. 2072. 2073. 2074. 2075. 2076. 2077. 2078. 2079. 2080. 2081. 2082. 2083. 2084. 2085. 2086. 2087. 2088. 2089. 2090. 2091. 2092. 2093. 2094. 2095. 2096. 2097. 2098. 2099. 2100. 2101. 2102. 2103. 2104. 2105. 2106. 2107. 2108. 2109. 2110. 2111. 2112. 2113. 2114. 2115. 2116. 2117. 2118. 2119. 2120. 2121. 2122. 2123. 2124. 2125. 2126. 2127. 2128. 2129. 2130. 2131. 2132. 2133. 2134. 2135. 2136. 2137. 2138. 2139. 2140. 2141. 2142. 2143. 2144. 2145. 2146. 2147. 2148. 2149

Vienne début de siècle et le scandale de Freud.

Vienne fin de siècle: et n'est-ce pas tout Vienne début de siècle? Car c'est ce qui se joue à Vienne 1890-1920, sinon la nouveauté d'une culture qui est la nôtre? Ecole de Vienne en musique et mathématiques, Freud, Canetti, Wittgenstein. Esthétique du Blanc Rittler, Kandinsky. Freud en fait. Comment voir dans tout cela une fin de siècle, quand la décomposition qui est à l'œuvre dans la milieux viennois est la mise en jeu inaugurale de la nouvelle culture: la culture...

Vienne début de siècle

qu'est-ce qui se joue pour nous?
celui de la sexualité: est-ce la décadence de
un art moderne, et Freud lui-même
moderne. Mais est-ce bien sûr?
Il faut-il pas dans la même sens?
Le sens de l'époque. Qu'est-ce
qui est ce qui n'est nullement la
le sexualité n'est pas, et qu'il
a de sexualité qui n'est pas de la
esprit sexual. Il n'y a pas une
de la sexualité n'est pas à la sexualité
s'oppose. Et c'est bien la sexualité
s'oppose représentant de l'idéal
Schopenhauer; il y a
F. s'oppose absolument; mais
un du monde. Car il est tout à
fait, mieux: qu'il aigreur
et de cette sexualité. Ce n'est
pas, chaque fois qu'il faut
avec Freud. - Et avec
de cette rupture.

F.: c'est de démanteler le
que F. démantèle, c'est que
sexualité n'est pas être soumis à un tel effet de refoulement

Mais alors au second sens, cette conception du réel (2) nous entraîne à quelque chose que nous pourrions qualifier de transformation : c'est parce qu'il y a ce réel qui est le fait de l'être parlant qu'il y a pour lui d'autres réels que celui-là. Naturellement dit, il y a une hiérarchie de réels : est réel ce qui, à un titre ou à un autre, constitue une actualité pour le parlant, au tant que cet inconditionnel est une forme de l'inconditionnel du réel du symbolique. Ainsi, l'objet (a) est réel pour autant qu'il est un impossible symbolique. Ainsi, la question de la jouissance pour le parlant. Et la plus-value est un réel pour autant qu'elle est le bien de la concorde narcissiquement. L'effet du discours du maître comme effet de marque sur la jouissance. Le plus de jouir est l'incapacité de la plus-value. Mais ces deux réels ne sont pas également étages, et ils ne sont réels que pour autant qu'ils sont une raison au jeu du réel du symbolique : l'existence de l'être parlant dans le réseau de la jouissance.

Mais là-dessus, le concept de réel subit une autre mutation, subordonnée à ce sens (2) mais assez distincte. Au sens (1), le sujet comme faille et manque, est manque au réel. Mais, si au sens (2) le manque du réel du symbolique se présente comme l'impossible qui résiste à traduction principale dans le (1), - alors, le réel, c'est le manque. Or là, est réel ce qui précisément se présente comme manque, trou, absence, bord, manque, etc., mais à qui précisément se réfère le réel au sens (1).

Dans ce second sens, il n'y a là-dessus de réel que ce qui fait bord. Et ce n'est réel pour le parlant que cela. Il n'y a donc de réel ici qu'en tant qu'il y a une raison, soit qu'il y ait de cet être parlant une certaine impossibilité. C'est à ce seul titre qu'il y a un sens à dire que la plus-value, e.g., comporte un réel : mais pas parce que la "plus-value" est le réel, mais parce qu'une raison y détache un impossible où se situe au jeu le réel du symbolique. C'est le sens (2) du réel qui devient pour nous dominant.

- 2 -

clair que c'est ici la tentation de la fin. En revanche, l'estimation en justice que celle de Clémence, puisqu'elle ose dire son acte, et qu'il y a acte à juger, et que tout acte implique jugement, donc de trancher.

Nous aurions bien aussi une troisième solution, qui concilie habilement les deux précédents : est analytique tout acte analysant, en supprimant ce qui est réalisme d'analysant par le sujet. Et le passage à l'analyste s'opère dans la particularité pour qui en prend le charge, quitte à ce qu'il réagisse après-coup que ce n'était pas fini. D'ici le bon sens, de répondre une analyse, en fait de devenir affirmée dans le meilleur des cas. Mais cette position ne dit rien ni de ce qui est analytique dans l'acte analysant (à partir de quelle compréhension ?) ni des effets de mystère qu'il y a à passer à l'analyste, si c'est là un acte. Cette position, en gros, celle de J. P. ?

Ainsi, un examen s'impose à nouveau de ce qui est l'origine de la fin de l'analyse, finie ou infinie.

Qui est-ce donc que le poids d'une analyse, quant à l'acte ? Peut-on penser que ce soit la levée d'une ignorance ? Si ce n'est suffisant, est-ce au moins définissant d'un aspect déterminant de l'acte ?

- Je pense quant à moi que tout analyseur est universel en soi - comporte comme une possibilité inéluctable et absolument propre, la dimension d'un rejet, dans lequel l'analyse ne pouvant même exister. Le forcené d'une analyse n'oppose rien d'autre que la possibilité de ce rejet. Et il n'est pas exclu que tout analyseur se tienne sur une telle base.

Quelle est donc la structure de ce rejet, que signifie sa possibilité ? A comment d'ici une analyse est-elle possible qui s'achève autrement ? A quel prix s'annule une analyse qui peut être dite didactique, et qui est contenue comme telle par un sujet dans la prose ? Que signifie qu'un acte ait lieu sur un tel fond ? - Qu'est donc l'infini d'une analyse dans de telles conditions ?

Clivage de Spinoza, et de quelques positions à cet égard...

Il faut clairement distinguer, dans l'approche de Spinoza deux aspects particuliers, que Delage a fort bien examinés: le courant du système, et le courant du dessein implicite. On verra plus loin la conséquence de cette distinction. Mais il faut d'abord noter que cette distinction n'est pas purement externe, mais qu'elle est impliquée par le sens même du texte de Spinoza, et qu'elle est donc rien moins que gratuite. Le texte de S. est en effet articulé en deux registres dont la caractéristique est d'être hautement enflés tristes, et contradictoires l'un avec l'autre. Cette contradiction est-elle un travail de Spinoza, ou au contraire son succès? C'est ce qu'on verra par la suite.

Il faut donc d'un part clairement distinguer le système: lequel a pour caractéristique principale l'immanence du Dieu, et corrélativement, la rationalité, ou tout ce qui s'ensuit du fait que comme nécessairement rationnelle.

Mais le premier aspect entre en conflit avec le second, celui de ses conséquences éthiques. La principale thèse éthique de S., c'est celle de l'illumination de la raison. La CS est alors et vient qu'alors sur sa détermination réelle, laquelle sont l'inverse même de ce dont elle se fait, l'illumination. Dès lors, l'éthique consiste dans ce renoncement de l'illumination et l'éradication du fait d'illumination. Il s'agit de rétablir dans la connaissance l'ordre vrai de la détermination réelle, la connaissance est l'ordre adéquat de la détermination réelle.

Mais ici apparaît ce grand paradoxe: si Dieu est immanent à la nature et à tout est nécessaire, - comment peut-il même y avoir de l'illumination? Comment l'illumination, le renoncement de la raison, est-il même possible? Il apparaît alors que la doctrine de l'illumination envenime le système qu'elle lui est impossible ou contradictoire, - ou ce qui est plus grave encore, regrettée.

Quant à ses conséquences éthiques, elles sont elles-mêmes ou inutiles ou contradictoires et paradoxales, voire scandaleuses.

Il note que la doctrine de S., — Jean ne peut être son système, car sa doctrine est l'unité de son système avec sa conséquence stricte, ne peut admettre que la possibilité.

Soit le problème de l'illusion en effet. Si tout est nécessaire, l'illusion est impossible. Il ne peut y avoir de place pour ce faux - être qui manque au nécessaire. Il n'y a pas de place à l'illusion dans la pure nécessité. Or, si l'illusion existe, et c'est le système de l'immanence qui est inadmissible. Dieu ne peut être immanence tant qu'il y a de l'illusion quelque part.

— On dira alors, il faut supposer que Dieu soit toujours, et que son immanence est la marque de sa singularité... Or, le Dieu toujours est présent c'est-à-dire S. ne veut rien savoir, séparant ainsi à Descartes. De sorte que dans cette seconde hypothèse, le système de S. n'est soutenable que moyennant cela même qu'il rejette : la toujours en Dieu... On va y revenir.

L'illusion est donc impossible, si Dieu est immanent. Et dans ces conditions, l'attitude de S. est contraictoriaire avec son système. Mais il y a plus grave. Admettons en effet que par quelque acte fini, nous arrivons à saisir, en temps la clarté de la doctrine; alors la doctrine de l'illusion est regrettée, et c'est la chose la plus regrettée du monde ~~que~~ que l'illusion soit levée. Supposons en effet que, tout étant nécessaire, un homme doive souffrir de son illusion au point qu'il doit mourir demain; et que le report de son être soit impossible. Quel sens y a-t-il dans ces conditions à lever l'illusion? L'homme n'est-elle pas après tout la seule dernière chose dont soit le nécessaire, un temps à la fin d'une vie? Il est alors regrettable qu'elle soit levée, en regard à l'absolu nécessaire, et que pourvoir à son soulagement n'est de la présence?

— Or, comment interpréter l'étrange clinis de lever l'illusion que signifie S., si d'autre part nous oublions par la perspective de la récomité que la condition, dans l'hypothèse de la cohérence de sa doctrine. Un tel être est communément lieu de matière sur lequel plutôt qu'à apaiser la passion... Ce qui nous fait il résulte de la levée de l'illusion même la passion de la levée.

-4-

est que l'agent nécessaire de notre saine conscience?

Résumons, nous: la doctrine de S. au bout de laquelle nous voyons à son
thèse nous place dans une aporie, ou plutôt un certain choix à faire.

- Ou bien nous nous flageons dans la perspective du système, et nous devons alors
admettre que le système est contradictoire. Ou bien nous tentons d'examiner
ce qui en tel ou tel point serait de nature à lui prêter sa cohérence, et nous
constatons que seule la doctrine de Dieu au sens du double génitif, est de nature
à l'assurer. L'insuffisance de la cohérence du système de la doctrine de S. est donc
non pas l'absence de Dieu, mais sa doctrine.

- Objection - Mais que la doctrine de S. en chaque point à assurer la doctrine
soit le développement de l'homme et l'égal de celui de Dieu? Car de même
que Dieu ne nous ~~donne~~ donne rien que nous ne lui rendions, il faudrait du moins à l'opposé
que l'homme à nous donne l'homme intellectuel de Dieu. Cette objection est faite
bonne, mais elle est incompatible avec le sens de la doctrine, si la doctrine est
l'homme, y a-t-il bien ce que on en dit. En sorte que, pour maintenir qqch. de S.
qui soit conforme à cette finalité éthique, il n'est d'autre moyen que de
renoncer à l'union du système et de l'éthique, et de choisir ou l'un
ou l'autre, en rejetant le terme restant.

La première solution est celle de l'histoire de la philosophie. Ce qui opère
c'est ce qui est la profonde indifférence aux contradictions d'un système qui il
étudie. La raison en est que l'h. p. n'est préoccupée que d'une chose: se
s'impliquer en aucune façon dans les doctrines qu'il étudie. De ce fait, qu'un
système est contradictoire lui est indifférent: il en est de toute façon
absent. Plutôt à l'idée de passer en philosophie est son but, et il y parvient
sans le faire, n'étant en aucune façon impliqué dans aucune des philosophies qu'il
étudie. - Qui importe des les contradictions? la position lui-même
trouve sa réponse dans cette volonté de décomplexification. Elle est de ce fait
identique à celle qui conduit à se méfier de S. que son système: ce qui
est vrai est la raison, au lieu d'être de système, et qu'il y ait ou non contra-
diction, son importe. C'est pourquoi je ne saurais en aucun cas m'occuper

un projet d'un dictionnaire de psychanalyse, car qu'un tel projet ne soit que
celui d'un antidictionnaire, ne veut dire que la volonté de simplification
subjective à l'égard du travail historique (geschichtliche) dans l'analyse.
la position historique ne vaque évidemment de la position historique. Je
ne fais qu'indiquer les masses d'histoire. Je fais l'histoire, ce implique que
les systèmes ne me valent que de débris pour la guise de mon acte.

De sorte que, devant le paradoxe de contradiction des systèmes,
il ne reste que les deux positions que j'ai citées, soit de se demander ce qui
conjurait cette contradiction, et pourquoi S. a eu besoin de produire une
doctrine contradictoire, ce ce qu'il ne pouvait pas, ou pas mieux. Soit de
se demander au système en se retirant de S. que se sont passées d'ailleurs.
Mais alors, S. devant une enquête, et on ne comprend pas pourquoi il
a produit un système contradictoire à son éthique, mais à se valant sur
de vieux arguments historiques qui nous expliquent que S. avait en même
temps l'intention de dépasser l'éthique philosophique de son époque. On se
demande bien pourquoi; alors que par ailleurs, il se trouve parfaitement
certain, à la suite de certains auteurs, de produire ce qui au contraire la
dépassait en matière d'éthique, par ce qu'il se figurait la contradiction
dialectique.

Ainsi, devant l'alternative majeure qui règle l'examen de la doctrine
de S. : on lie la ^{doctrine ou bien} ~~la~~ contradiction, ~~ou bien~~ la contradiction
la position qui en résulte est on lie de penser l'un ou l'autre d'accepter
l'autre. L'une de ces tendances est la tendance idéaliste. Cette tendance pose
qu'il y a la ^{doctrine} ~~la~~ contradiction, et que l'essentiel de la doctrine est le système,
plus important qu'il y ait des contradictions : soit que l'on en ait subi-
vement des simplifications, soit que l'on ait l'histoire, — c'est d'ailleurs la
même chose.

La seconde tendance est celle du matérialisme. Si la doctrine de S.
est inconstante, il s'agit de la décomposer de ses parties systématiques,

ne dilanons de redonner qu'à la seule condition de clien S. en deux
 selon ce à quoi lui-même nous invite par provocation, et ainsi, de nous
 en lui un peu des matérialisme nous des choses idéales. A ce point,
 S. nous est favorable ! C'est exactement la position soutenue par Delange.
 Si nous voulons faire de S. le précurseur d'une conception ~~et~~ affirmative du
 divin, il faut régler son compte au négation, et le faire passer au déchet
 malvenue, que l'on doit entraîner partiellement et par ailleurs qu'il y en-
 vient, dans L'éthique explicite de S., cette éthique de la joie et de l'amour
 intellectuel au Dieu. S., à ce point devient une doctrine de la joie et
 du sujet des passions tristes, en tant que la doctrine est affirmative, elle est
 accablement de notre puissance dans le sentiment de la joie.

Ni faut-il pas remarquer que ce qui en dit plus tard : l'extrême di-
 naire pure de G.D. ? Par là on s'étonne de l'être apparente ? Car n'est-
 il pas clair que ce que D. réalise aussi, c'est précisément le premier man-
 sage de la doctrine de S. ? L'œuvre faite, retrouvée et accomplie dans la
 doctrine affirmative du divin comme effet de causes en elle ? La plus
 que celle de S., ne peut s'accomplir qu'en se laissant, et s'accomplir
 d'autant mieux qu'il se laisse. C'est pourquoi l'H. Ce. ~~de~~ lui de
 rejette les précédentes doctrines de G.D., ne fait que les accomplir dans une
 forme divine, i. e. infiniment plus profonde. Et en étant de nature
 de Nietzsche, acquiesce à montrer ailleurs : le Juvif de l'histoire, c'est-
 le Juvif avant, et c'est pourquoi par là ce que l'histoire lui en a laissé.
 que, ils ne veulent rien savoir de Nietzsche. Et n'est-ce pas une pitié pour ces
 rendre de s'accomplir toujours dans la vie ? [Même si spécialement].

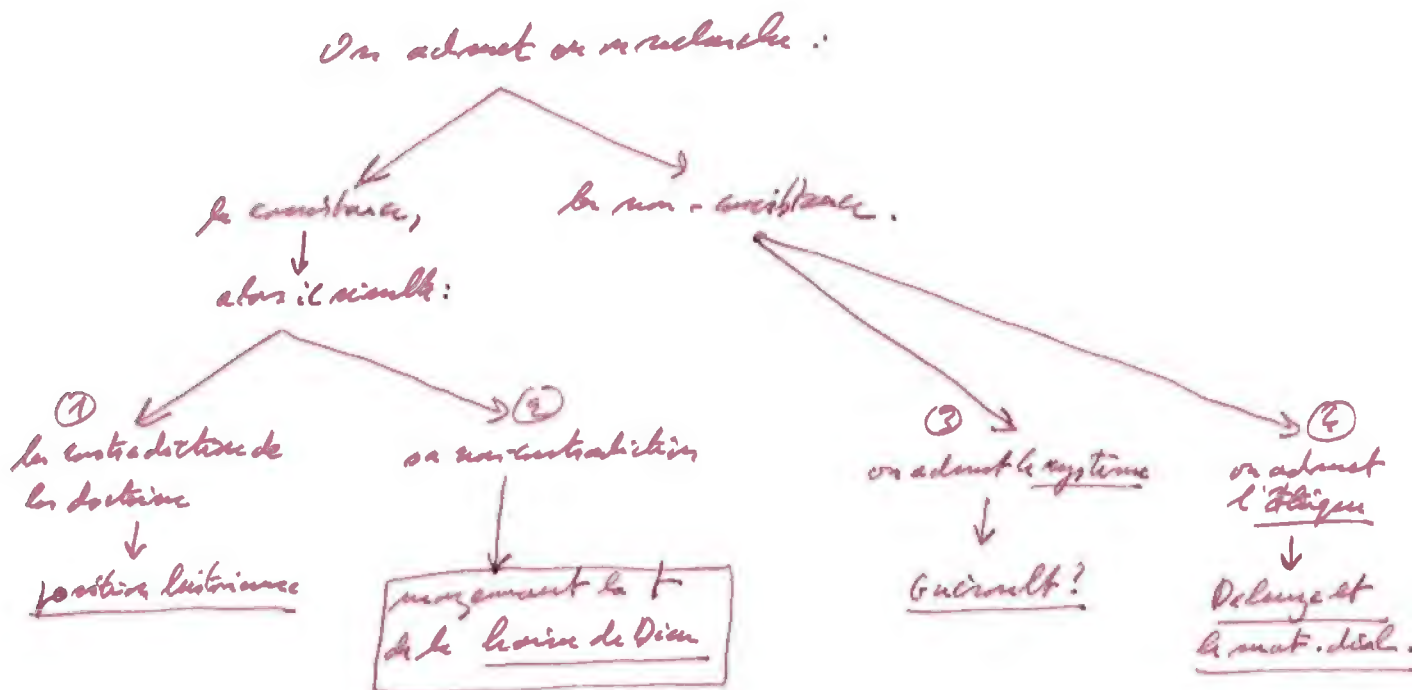
N'est-il pas évident que, ~~possible~~ mise à part l'extrême
 clairvoyance d'un G.D. qui accomplit les positions matérialistes de la doctrine
 de S. en la substituant par la de tout au tout sans que cela - ce s'appelle -
 ou même d'à quel point profondément elle en trouve ainsi en elle,

- n'est-il pas évident que dans ce cas, ~~l'idéalisme~~ la violence idéologique du 18^{ème} siècle à l'endroit de S. est infiniment plus facile? Et comment alors concilier - ou que S. soit aussi porteur de matérialisme, ~~avec~~ avec la même thèse affirmée de cette volonté de la pensée dans ce même siècle? Faudrait-il n'y voir qu'un simple malentendu historique? Ou au contraire l'effet malentendu encore d'un choc de la pensée oubliait depuis?

La volonté d'idéalisme, le système de S. relève d'une intention positive, faite en sorte que sa soit pas questionnable ce qui lui confère son caractère. Le matérialisme supposé est ici simple de l'idéalisme qu'il dénonce, - et tous deux se font simple de S. dans le premier mouvement du choc. Et fait repose sa doctrine.

— Car la doctrine de S. repose sur un premier mouvement, celui qui, au lieu et place de la haine de Dieu, dirige l'âme intellectuelle d'un qui rend le système intentionnel. Bien lui que cette intention de la doctrine ne fut pas aperçue par S., c'est précisément celui qu'il veut caler. S. n'a calculé que ses idées systématiques. Et pourquoi donc? Pour mesurer la haine, i.e. celle même que son système exclut, et dont il prétend se venger. Bien lui que la doctrine de S. soit celle de l'Éradication des passions, elle est, par delà l'effet de ce geste pseudo, la volonté adhésive de mesurer la haine. Et ce que cette haine de Spinoza rejette, c'est la haine de Dieu lui-même, comme ressource de l'âme et de toute passion. Bien lui que la doctrine de S. soit celle de la joie, elle ne produit elle-même que pour en faire surgir la passion de la haine comme ressource de l'Être impuissant qui est l'homme. Bien lui que son matérialisme soit ~~celui~~ celui d'un appauvrissement de l'idéalisme, et par lui de la passion, il est destiné, par l'âme faite, à faire surgir la volonté et contre la destinée, par l'âme faite, à faire surgir la volonté de mort sans sujet à quoi répondre est amour de la destinée: la pulsion de mort sans forme la plus nue, comme haine motrice de ce qui n'a rien, et accomplir sa volonté de mort. La volonté de mort est ce qui se réalise,

Exclusion de Spinoza, au vu de ? Mais "en quel sens, en quel sens?"



- les conceptions 1 et 3 sont en fait identiques : car la non-contradiction leur est indifférente, par indivision.

— la position 4 est dite "rien sur poignets", matérialiste. Dégage l'occiput.

- La position \underline{e}_2 est une position perdue.
- La position est la position \underline{e}_2 qui rejette aussi bien $\underline{e}_1/3$ que \underline{e}_1 .

La décision cartésienne de l'ordre des raisons et le problème ontologique (esquisse).

La question qui se pose à propos de Kant est de savoir si la démarche singulière d'existence n'est pas un préjugé à propos des raisons nouvelles. Elle nous semble en effet tellement celle de nous, qu'on n'y voit plus le nouveau. Or, au lieu de nous abîmer dans ce que l'ontologie est devenue un moyen rationnel, Kant devrait nous proposer une révision de ce genre - par exemple, l'impossibilité logique de la conversion des particuliers, chez Aristote, avec le souci de nous faire voir que ce qui existe, l'existence étant rapportée à la recherche, n'est - elle pas une variation d'ordre matérialiste, dont il est étrange qu'elle fasse l'objet d'une telle question ?

Après qu'il en soit, nous ne pouvons pas remarquer que cette démarche, on fait et obtient, permet de mieux saisir pourquoi l'homme est pour K. le sujet propre de ce livre d'ontologie : il vient du monde du lieu même de la recherche humaine, lui confère l'importance de son problème. Tel est le seul enjeu de l'homme, qui serait mieux pour nous : pourquoi pas Holmes, ou n'importe quel d'autre ?

Mais il faut aller beaucoup plus loin. Comment cette démarche a-t-elle pu être faite par Kant ? En quoi est-elle nouvelle par rapport à l'ontologie traditionnelle de la philosophie où vit Kant ? Et surtout, à partir de quel problème inaugural K. peut-il faire cette démarche comme démarche ?

Sur ce dernier point, on peut se satisfaire de remarques historiques sur la dominance du dogmatisme latinisé en Allemagne. Ce serait la plus grande erreur. La vraie nouveauté de Kant est ailleurs. Elle tient à nous. La vraie nouveauté de la philosophie de Kant est ailleurs. Elle tient à nous.

Qu'est-ce, et à la décision cartésienne de l'ordre des raisons.

Quelle est la décision cartésienne ? C'est de poser l'ordre des raisons comme l'ordre de la recherche nouvelle. Par cela, D. nous fait radicalement avec la conception ontologique que nous n'avons dans l'intellect qui ne fut décliné sous les sens. Il nous fait ainsi avec l'idée que l'ordre de la recherche est l'ordre des choses mêmes, lesquelles reviennent garanties par l'ordre divin, de quelque manière.

Or, en effet, ce qui est essentiellement peut-il être dit le réel?
D. Ici, dans toute une impasse extrême: il se trouve cette base nouvelle
que l'a dit il y a concept, est, que le précédent implique existence. C'est le
développement autonome du concept qui est garant du réel qui basait sur son:
le sont totalement anti-aristotélien, est ce qu'il y a de plus insaisissable
D., i.e. de plus nouveau. Vrai langage ontologique: le simple concept de l'existant
suprême est garant de son existence. Et si le monde est tel qu'il est, c'est
incommensurable, parce que Dieu l'a voulu tel, i.e. en forme aux idées simples qu'il
a mises en nous. C'est là la forme rétrograde de cette simplification de l'existence
par le concept, laquelle n'est que la conséquence du concept d'ordre des raisons.
Ou plus exactement, il se pose ici un problème: si l'ordre des raisons est la
seule point de départ possible de la recherche, comment en-t-on s'assurer de l'existence
d'un réel?

Tonete ici por responder a la tard.

Augurios:

Maquemos:
chez Pascartes, il repart en la science comme rationnelle, et la contingence
de l'état des corps, qui n'implique que des hypothèses. Mais qu'est-ce que comme de
ces corps ?

- Quinza répond par l'intelligibilité intégrale du réel. Mais la nature est

- l'analyse reste dans le champ ontologique en posant que le sujet est la somme de ses prédicats. Mais comment saisir-il la difficulté?

- Mais surtout le plus important est l'occasionalisme. Cette position, qui in
pourrait avoir secondaire, est la plus représentative de tout, car c'est elle seule
qui fait question de la difficulté cartésienne. Pour que les espr soient vides, il
y faut la raison en Dieu, seule condition.

Ainsi, Barkeley ne fait que pousser à sa limite le l'empasse cartésienne.
C'est un occasionalisme absolu, et qui maintient la source de l'Idée de
Descartes.

Ainsi, toute les conceptions restent dans la Division cartésienne de l'indé
terminable.

Or, c'est ici que Kant introduit une rupture, en affirmant nettement que
l'existence n'est pas un prédicat. Cette thèse n'a de nouveauté que dans cette
Division. C'est celle-ci qui permet à K. de faire une rupture décisive.

Après de là, K. va alors développer la conception logique de sa rupture :
c'est la formulation rigoureuse du problème critique : Comment noter quelque chose
sans être conscient avec l'index du réel ? Cette question n'est que la formulation
généralisée de la difficulté cartésienne, moyennant l'abstraction que Kant y
introduit. Le problème critique, c'est donc la division de l'index des sens, mais
poussé à son point de rupture à l'approche du réel.

Et le problème transcendantal : comment des propositions synthétiques a priori
sont-elles possibles si le lien où le réel est en cause, ainsi que la forme la
plus absolue de la division cartésienne.

Il faudrait ici mentionner comme préliminaire que la thèse de l'indivisibilité
l'espace et du temps est un premier déplacement opérant une première rupture,
condition de ces autres.

Le moyen matérialiste de Kant, c'est donc la formulation du problème
critique. Et le deuxième de Kant, qui l'amène à opérer cette rupture en posant le
réel, tient à ce que de démanteler le vrai lien du réel dans le monde sensible, comme
intelligible, est condition de la pratique.

Après le paradoxe et de l'objet perdu en analyse. Deleuze.

Petit dialogue :

Ce qui n'est donné dans l'œuvre, c'est ce qui n'a pas de double. Écotalement
parvenir à l'existence de l'œuvre qui n'y donne quelque chose qui n'a pas
de double. Ce qui revient à dire : quelque chose qui n'a pas. Quel lien y a-t-il
entre ces deux thèses ? Est-ce la même chose ? Pas tout à fait, la première me
donne que l'accout familiarité du pollinisme du des dans l'œuvre. Reste avec
avoir jusqu'à il est nécessaire à l'œuvre qu'il y ait un tel du. On pourrait
bien voir dans les deux thèses invariabilité de la manière suivante : n'est
ce qui n'a donné n'a pas de double, c'est précisément parce qu'il n'a donné ?
Si non, on l'aurait eue...

*

Et nous arrivons à la question de ce qui est ce : ce qui n'a pas
de l'œuvre. Comment peut-on donner ce qui n'a pas ? Un tel être n'a
dit pas un air de sophistication ? Ou même de paradoxe. Ne suffit-il pas de
dire que cela, n'est pas, et puis qu'il n'a pas ? Ce n'est pas si facile.
Ce qui nous l'illustre, c'est un certain paradoxe : le crème.

Tout ce que tu n'a pas, c'est que tu l'as perdu ;

Or, tu n'as pas de crème ;

C'est donc que tu ~~as~~ as perdu la crème ;

Ergo : c'est donc que tu en as...

Le paradoxe contre qui il semble fort à propos sous la question de l'œuvre,
est fait de manière d'une difficulté. Sans doute, on se dit que ce paradoxe est
facilement, trop facilement résolvable. Mais nous nous heurtons pas de le résoudre...
A moins d'avoir déjà en poche le diagramme d'Aristote, qui d'ailleurs se mélange
à...

Nous heurtons pas de ~~de~~ combler l'œuvre le paradoxe.

Nous heurtons pas de combler intelligible le non-contradiction de l'œuvre.
minimiser les singularités.

Nous heurtons pas de résoudre les réflexions.

En effet, faut que ces milieu risque alors et; j'en ai garde alors de
me mesurer avec, sur le bas, un pollicaire en tant est peut plus difficile;
le paradoxe de l'objet - par de en psychanalyse.

Car qu'est-ce que nous dit ce refus de la cur, si non tout
simplement qu'il y a un manque structural, i.e. tel qu'on ne puisse lui
assigner aucune origine, en encombrant partie psychale? Les ours
vidus, en tant elles pas suffisamment recommandables dans la thèse de
Freud Anges? N'est-ce pas clair que ce paradoxe non dérive l'existence
d'une petite conscience de rapport à la réalité de l'avis?

Or, en consequence, on est chacun s'acharner pour les à combien
à tout pour éliminer le paradoxe. Telle est cette grande hâte: la hâte de
logiques, j'examinerai par à cet égard ces divers solutions. Je n'exa-
minerai pas celle de Lacan. Sans doute l. ne durcit pas à éliminer
le paradoxe. Il va plus loin: à voir qu'il y en est, à en imposer à la
logique de la curiosité, par la refus de elle se tiendrait de recommander la refus de
sujet. Cette solution est radicale: elle fait du paradoxe l'effet d'un
contours de position des logos. Est-elle peut-être notamment? Absolue-
ment pas, si l'on remarque que dans son intention dernière, elle reste
en fin de compte son mise à la faillace de combien, les encom, regler
son compte au paradoxe.

Or, je dis qu'il y a la hâte à suspendre. Quel est donc l'objet
de cette hâte? Voyons-en la chaîne logique. Si il y a paradoxe, alors,
l'objection de la principale faute à la psychanalyse est entièrement valable.
E.c. que l'objection qui tourne dans le raisonnement analytique la structura
d'un paradoxe est justifiée. La recommandation de paradoxe, absolue
à la dimension des caractères paradoxaux de la curiosité analytique. Et
c'est ce qu'on veut éviter en éliminant l'existence du paradoxe. *

Or, on se demande bien comment on le ferait, alors que par
* Voir. voir ici l'impact de l'analyse moyennant le paradoxe.

ailleurs, ces deux points d'appui fondamentaux de la doctrine analytique ont
précisément cette doctrine de l'objet perdu. Le paradoxe de l'objet structurel-
ment perdu, c'est ce sur quoi lacan inaugure son ~~travail~~ travail sur la
fonction phallique, et très ~~spécialement~~ spécialement dans la séminaire sur la relation
d'objet, qui ne se propose rien d'autre que d'établir le caractère paradoxal du
desir, en antagonisme avec l'horizon de la théorie psychanalytique dont
lacan se refuse alors, par ce moyen. Parce que le desir est paradoxal, que
l'objet cause du desir est perdu sans ponton originaires, c'est ce qui en
antagonisme théorique et pratique en toute conception générique ou réductionniste
de la fait psychanalytique. Tel est l'effet essentiel de lacan sur ce point, d'où
la suite se déduit. (A dire ailleurs: pulsion, de mort, etc.).

En note que non seulement l'analyse n'a pas bien d'éliminer le
paradoxe mais qu'elle est même directement fondée sur un paradoxe
inaugural. Donc, arguera-t-on, l'objectivité delégueuse est savante?

— Elle l'est en effet, et c'est ce qui se refuse à voir. Mais ce
faisant, on connaît une très grave erreur stratégique. Plutôt que de tenter
d'ignorer un adversaire, qui de ce fait peut agir à son gré - il convient au
contraire de lui donner toute notre recommandation. En nous en battant,
cet adversaire nous force à améliorer nos positions. L'ignorer, c'est nous
vouer à perdre nos positions, puisque l'adversaire peut alors progresser et se
guier. Pour finir en outre qu'il ne s'en soit rien, il faut faire en sorte
de lui accorder toute son importance tactique. Car celle-ci, la recommandation
tactique de l'ennemi, est la condition pour que sa défaite stratégique ait
sens.

De sorte, que bien qu'il s'agisse de combattre les thèses delégueuses,
je les admetts en entières intégralement.

- 1 - Il est vrai que l'analyse est fondée sur un paradoxe.
- 2 - Il est vrai que le raisonnement analytique est paradoxal,
et que la raison analytique, qui n'est que la raison tout court, est

d'œuvre, paralogique.

3- Mais la grande œuvre de Delange, c'est précisément de combler ce rejet là, et de s'y maintenir. Car si le mouvement est analytique, et d'œuvre paralogique, ce n'est pas sa faiblesse, c'est sa force, et sa nouveauté.

Il est tout à fait évident que tant qu'on en G.D. n'était pas en possession de sujets sur les adresses des pays faits de raisonnement, il était bien sûr, mais on ne pouvait pas dire la logique de l'analyse, et l'on avait de dire que l'instance ~~paralogique~~ paradoxale était la forme dominante d'une théorie des sciences. En sorte que la prétendue réfutation de l'analyse que représente l'Anti-Oedipe, ne fait en fait que rejeter une position antérieurement tenue par Delange. Mais après que cette réfutation est une copie et double d'une œuvre, c'est que précisément le statut paradoxal de la raison (analytique) n'est pas réfutable, et qu'ainsi l'A.O. traite dans l'œuvre de sujets une thèse juste antérieurement soutenue. Elle a une instance paradoxale dans l'analyse, parce que la raison est d'œuvre paralogique, et cette thèse est la seule qui est soutenable sur la raison. Or, il n'y a pas d'instance au-delà d'un degré de la raison, et celui y échapper, ce n'est qu'un degré de la soumission à cette raison: structure de la Belle Amie, instance de la position théorique d'ensemble de Delange, qu'on démontrera plus tard dans tous ses aspects. Ce n'est ce donc que c'est une Belle Amie; nous verrons cela lorsque nous parlerons de L'Homme de Persécution...

[Ici, passagerons à l'instance, la paradoxale, à développer].

*
Les considérations me portent à quelques remarques d'ensemble sur une position stratégique dans la lutte en matière d'idéologie. Une ~~thèse~~ thèse fondamentale se pose dans cette question, consistant à se battre de combler ce rejet ou admettre. Telle est la position la plus généralement admise en l'industrie de Delange. C'est une merveille de voir l'E.F.P. tout autre chose que l'A.O.,

c'est vraiment plein d'œuvres. Moyennant quoi, l'une quelconque de ces œuvres
étant démontée, on se voit qu'elle est la quantité. C'est évidemment une
font manœuvre possible.

Quant à moi, je puis d'une position tactique: lui de considérer
que l'A. O. soit en soi, je considère que c'est en contraire au lieu
d'une très intéressante sensibilité. Lui de chercher des œuvres à tout les sens, je
depuis, je cherche au contraire à répondre l'extraordinaire constance.
J'affirme que la ligne est totalement indimentable, et c'est précisément
ce qui fait sa grande valeur pour l'analyse. C'est que cette existence aussi
exposée au négatif le paraît même dans tous deux enchaînement, qui
régissent le discours analytique. Mais Utiliser l'A.O.C. pour prouver l'analyse
des fautes de doctrine, est le plus utile usage qu'on puisse en faire.
Ceci suppose qu'on le tienne pour inévitable. Et il l'est. Il est de plus
parfaitement existant, et cette existence fait toute sa valeur. Il est de
sur tout absolument complet, et cette complétude doit être une raison de
nous en contrefaire. Car plus celui-ci est existant et complet; et plus il se
vend. Car il n'est pas possible de refaire un discours qui prétend arguer de la
vérité: celle-ci est l'inévitable même. Ce n'est donc pas dans le système
que l'on doit chercher des fautes, puisque lui au contraire, il faut chercher
en force. C'est dans la pratique qui résulte du dit système qu'il faut
juger de ses succès. Or celle-ci est matière d'illusions, qui se démontre à
tout dans le réel autemps venir. L'antagonisme de l'illusions analytique
avec celle qui se déduit de celle-ci, est d'autant plus vif que le système qui
le fonde est plus inévitable, et plus systématiquement le négatif du
discours analytique. C'est donc dans la pratique que se trouve la quantité
dans la mesure même où elle doit être positive fluide.

*

Ma stratégie est donc liée à une tactique de la reconnaissance.
Il faut d'autant plus faire de place aux thèses d'un adversaire qu'elle sont
plus inadmissibles. Il faut d'autant plus admettre ses positions qu'il
plus inadmissibles. Il faut d'autant plus admettre ses positions qu'il

S'agit de les rejeter.

Une stratégie laisse à l'adversaire le champ libre : autant de place qu'il veut, autant de place il aura. Il ne faut pas tenter d'affaiblir son adversaire simultanément ; dans le meilleur des cas, le faut serait stabilisé, et on perdrait autant que lui. Par l'autre adversaire, il faut donc répondre au maximum ses arguments et sa logique. Plus on admet de lui laisser d'extension, plus il s'affaiblit. ~~Plus~~ Plus faut les contraindre à la contradiction interne de l'adversaire, il faut au contraire lui donner le plus vaste champ possible. Il ne faut pas essayer de réduire ses limites : plus il s'étend, et plus il s'affaiblit, car il a une contradiction interne. Plus de ses limites avouées, et plus se développe sa contradiction interne.

~~~~~ (etc.)

- la première identification.
  - le système dynamique (Hegel et la dialectique).
  - Evolution d'un S. D. : extension maximale de la contradiction interne. (Principe fondamental de la stratégie).
  - Problème du front réel.
  - L'origine des arts militaires japonais. - le taoïsme et le non-agir - le marxisme. Aboutissement à un art de la guerre (Sun-tzeu).
  - Il n'y a pas de stratégie ? L'analyse, stratégie ?
  - Développement de l'opère du paradoxe en analyse, ce qui n'est pas fait
- arg.



## Rejet que la croyance soit caduque de réalité.

Freud se veut à maintenir sur la croyance quanta thèmes. (Esquisse).

- 1- la psychanalyse fonde sur une projection accompagnée d'un rejet, la paranoïa se caractérise comme un retrait de la croyance (c'est selon Jung et Lacan).
- 2- la croyance (et le doute) sont le fruit de la CS.
- 3- la croyance est comme à la perception d'un caduque de réalité (p. 350).
- 4- Dans le récit, la représentation, surtout la croyance.

\*

Freud admet ainsi une position qui est sur le problème, très défensive : la croyance ne serait que le crédit d'une perception. Et la croyance en Dieu ne serait que l'égarement de sa structure naturelle de crédit de la perception.

C'est en fin de compte la thèse de Freud. Or cette thèse est si défensive qu'elle est quasi universelle : on trait absolument à réduire le fait de la croyance à un fait perceptif. Loin de l'être, c'est une position adoptée par le croyant lui-même : sa perception de Dieu est certaine, et si certains ne croient pas, c'est qu'ils ne sont pas sages. Sans doute cette perception est d'un genre complexe. C'est la caractéristique de l'âme, mais c'est une perception quand même : l'âme n'est pas un agent. (Freud : Essai de psychanalyse, t. 2, 1, 362)

Freud lui-même reste donc sur cette détermination : la croyance, venue à la perception de quelque chose qui fait que la croyance est en somme le crédit adéquat d'une réalité qui alien alien. La réalité est ce qui alien, et la croyance est le signal qui répond à cet alien alien : rien qui soit au qui ne fait d'abord réalité, - donc perçu.

Or une telle position est intenable. Or on s'en rend d'abord au niveau seul des textes de Freud qu'elle est intenable.

Pourtant de fait qu'il y a des arguments, et d'autres qui ne croient pas la Dieu. Or, au niveau du texte de Freud, Dieu est reconnu ou imposé elle. Or, si la seconde position prouvait à la rigueur nous satisfait la première ne peut nous convaincre. Elle serait pourtant bien la marque du spiritualisme de Freud...



Sit donc en première hypothèse que le croyant ait raison. Il faut alors tenir, si la croyance est indice de réalité, que Dieu existe, — mais qu'il est vague... Dès lors, comment peut-il y avoir des incroyants, puisqu'eux aussi devraient le percevoir? Il faut donc supposer que ceux-ci sont paranoïaques, i. e. qui ont très refus la conception de Dieu (thème & de Freud). Ce qui est une curieuse conséquence d'une telle position, et pas si inutile sans doute... Mais ce qui est plus fâcheux, c'est que l'expérience même conduit au contraire que seul soit plus réceptif à la croyance <sup>en Dieu</sup> que le paranoïaque. En sorte que si la paranoïa est refus de croyance, elle fait obstacle à cette thèse. Surtout à supposer que tout ~~un~~ croyant soit paranoïaque, et à renverser la perspective. Mais alors, il faut en conclure que seul l'incroyant n'est pas fou, ce qui est paranoïaculaire, et que seul celui qui ne perçoit pas Dieu —

En sorte que la thèse de la croyance, indice de réalité aboutit à son contraire, et que seul l'incroyant est plus proche du réel, — puisqu'on bien il est paranoïaque et voit en Dieu parce qu'il le rejette, ou bien il ne l'est pas et —

Sit alors la seconde hypothèse : que l'incroyant ait seul raison. Il faut alors en conclure (si l'on maintient la thèse principale que la croyance est indice de réalité), — que se donne à percevoir une absence, ce qui est déjà fort difficile. Mais plus difficile encore est que par lui, le croyant devienne une absolue singularité. Comment peut-il y ~~avoir~~ avoir aucune croyance en Dieu? Cette thèse est ainsi, avec cette seconde hypothèse, contradictoire. ~~Et~~ Si elle s'accorde mieux avec l'expérience du psychotique, et ce qu'il croit sur fond d'absence, elle laisse intacte la question de ce qu'il perçoit y avoir ou non. Et comment l'incroyant peut-il même se savoir tel, si rien n'est vague qui définit la négation?

Bref, la thèse qui fait reposer la croyance sur la perception d'une réalité est absurde. Kant lui-même n'y échappe pourtant pas. Faut-il alors faire de la croyance une illusion à la manière de Jung?



-3-

Ce n'est pas, pas d'habitude, mais pour d'autres raisons.

Qu'est-ce donc que la croyance? Elle est le signe et l'effet d'un  
rejet, d'une conclusion. Bien loin que la croyance soit l'effet positif  
d'un agent positif, elle est ce qui se produit à la place d'un rejet.

Le psychologue me croit en Dieu qui pense que le N d P est rejeté.  
Nous ne croyons à la réalité que parce que psych. est rejeté dans le  
réel que le constaté comme tel, et ce fait le met au impasse de la  
réalité: la croyance à la réalité ne provient pas de sa "perception", mais de  
ce qu'elle s'adresse à un manque qui la fonde autrement de manières d'impos  
sible, états <sup>obscurs</sup> ~~de~~ notre ~~conscience~~ <sup>conscience</sup> positive.

\*

Par là, il s'indique que la croyance n'est pas si simplement (mais c'est  
un peu ailleurs) une posture purement positive, comme le veut Kant.  
Devenue que ne devient pas son qu'il est, on ne voit pas comme on veut.  
La croyance n'est pas inviolable à merci: C'est ce qui s'indique que la théorie  
de la supposition a une réalité propre et incontournable. On ne suppose pas  
à la légère. On ne peut pas ne pas supposer, mais pas n'importe quoi et  
n'importe comment.

La croyance n'est pas simple fiction portée pour le besoin d'une œuvre.  
Elle se fait pour une part une théorie de fiction, et la théorie hautement  
indivisible, qui lui est équivalente. En effet, elle ne veut pas régler un  
acte, puisqu'elle maquette la ou précisément la régle de l'acte est rejetée.  
C'est dans la mesure où l'acte et le  $\phi$  qui la règle sont exclus que  
la croyance y supplée. Elle est donc effet d'une conclusion et non d'une  
position de quelque chose qui serait "l'acte". Elle est bien plutôt ce  
qui ~~se~~ surgit de l'effet du rejet de son tel acte. C'est dans la  
mesure où l'acte manque que la croyance a lieu.

[J'avoué le passage sur : modifier la réalité pour que Kant 3 et 4 s'accordent.]



## Mystique et croyant. — Ambiguïté de Pascal.

Rien de plus étranger que la mystique et le croyant. Ces deux figures voisines, sont ennemies jumees. Et pour bonne raison. J'en mets ailleurs que ce qui signifie le croyant, c'est un rejet de l'objet même de sa croyance. Ceci nous donne et la clé de cet antagonisme, et la clé de la ~~con~~ victoire constante du croyant sur la mystique.

Le mystique ne se fonde pas tout sur un rejet que sur la présence d'un absent, ~~théocentrique~~ comme tel, et qui ne manque comme appel à Dieu. L'appel à Dieu n'est pas la croyance. Là où cela-ci manque, l'appel ne sert de rien à la divine qui le constitue. Antagonisme de position qui tend à les friser, porte le croyant à la colère, et ne peut que le séduire. Les croyants passent leur temps à chasser la mystique: ils ont pour eux de bon mystique que la mystique morte. Moyennant quoi, après les avoir vaincus, on les ~~réhabilite~~ réhabilite, on les fait soit par l'oubli, et puis excommuniés, on les reconstruit. La béatification, c'est la "pauvreté" modèle St Thomas.

Le mystique n'a qu'un bon à la place de Dieu: le croyant ne veut rien moins d'un tel bon. Le croyant n'a donc de cesse d'écarter toute méthode qui lui permettrait d'imaginer toute possibilité de manque de Dieu. C'est à quoi correspondent les excommuniés spirituels. La justification de l'exécution, n'est pas d'autre fonction que d'élucider le manque du manque, faire en sorte que Dieu soit partout présent. Cette gymnastique spirituelle est la garantie de la croyance. On voit que rien ne s'oppose <sup>ne s'</sup> plus à la figure de la croyance, ~~qui~~ <sup>qui</sup> est la figure de la Croix. Qui peut dire que la Nuit obscure soit existence - quand elle est appelée de l'absence à l'être qui s'est retiré?

C'est à quoi fait que l'absence de Dieu ne soit pas psychologique: c'est dans la figure, présence de cette fonction psychologique qui le rendrait existant à la nomination de Kierkegaard. Sans doute le rapport de la figure et de la figure sont-ils infiniment plus complexes qu'une simple opposition. Mais il reste qu'ils définissent pour le moins deux voies antagónicas.



de la position du sujet.

Mais c'est ce qui fait l'ambiguïté d'un Pascal. On le voit mystique  
ce n'est pas si évident. Ce qui frappeait le plus plutôt chez lui, et ce qui rendait  
la ressource de son fascination, ne venait-elle pas qu'il se tient étrangement  
à la limite de ces deux champs ? Pascal l'ambigu. On admette les Pas-  
sionnés comme un chef-d'œuvre de la dévotion du croyant - du théo-  
logien. En est-on sûr ? Et si d'aventure un tel chef-d'œuvre  
n'était pas tout dirigé contre les Juifs que contre Pascal lui-même ? On  
entre avec force de Pascal ? Les Juifs, où celui-ci venait-il puis la ressource  
d'une telle passion dans la violence du corps frappé ? Cette justice  
n'est-elle pas l'indice d'un autre combat bien plus intime ?

Et ce qui fait le fascinant de la plus étrange des approches de Dieu,  
dans le jeu, le mouvement de paradoxe qui lie tous les jeux dont  
il s'embrasse en s'accumulant, pourquoi de paradoxes ? Si le jeu n'est  
rien de telles fascinations, n'est-ce pas que Pascal mystique y lie un  
combat perdu contre le croyant, contre lui-même qu'il fait remonter sur la  
figure de l'interrogant, du joueur ? A quel titre la nuit mystique en s'entrou-  
vrait-elle à s'acquiescer au jeu du monde, sinon pour que la ressource  
même de cette nuit n'est pas si certaine ? Pascal vacillant au bord de l'abîme  
du monde ? Pascal, vraiment, ambigu.







ornelle et absolument pure de la fonction du père. C'est d'ici s'explique que la psychose soit possible : précisément de ce que la fonction du père puisse être une imposture. — Car s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas de psychose possible. Sans que la psychose puisse exister, encore faut-il que la fonction qui la constitue comporte la condition intrinsèque de cette possibilité.

C'est précisément parce que la fonction du père n'est en mesure d'opérer dans sa structure autre une division de l'enfant et un enlèvement de son, qu'elle peut impliquer un tel effet, comme conséquence d'un versant possible de sa structure.

Et inconditionnelle, cette étiologie de la décadence du père, explique que l'indifférence dans le milieu l'environne qui l'incarne ne le relève de cette fonction, même si les conséquences de ces atteintes ne sont pas nulles sur l'enfant. Le père reste le père. Le dernier degré de décadence sociale d'un géniteur en psychologie, par nature, ne fera pas croire que ce petit bonhomme en soit absolument, le père, quoi qu'il en soit, et quoi qu'on en pense. Et reste le père absolument, par delà toute atteinte à sa personne, dans le réel, ou dans sa subjectivité. C'est bien ce qui explique ces deux aspects de primauté contradictoires : d'une part, que le père soit dès lors et tenu pour absent et qu'à ce titre cette absence puisse nous dire, nous attendre l'enfant, jusqu'à la psychose; mais d'autre part, qu'il faut bien que malgré cette absence il soit tenu pour la père, car sinon, pourquoi Petit Bonhomme porterait-il la responsabilité, de cet état de fait? Et pourquoi son autre ne serait-il pas venu à sa place? Ou c'est exclu. Non, certes que l'effet du Nom du Père ne puisse venir d'ailleurs, — comme de tout traitement possible de la psychose, — mais en aucun cas cet autre ne serait le père, il n'en porterait que l'effet de nomination. Petit Bonhomme reste le père, quoi qu'il en soit, quoi qu'on en pense. C'est bien marqué le <sup>constat</sup> ~~constat~~ absolu, transcendant à tout rôle social et à toute particularité individuelle, de la division du père, dans son enlèvement primordial.

Et que signifie donc cette condition de enlèvement, cette absence de



raison du père? On ne va pas l'étudier ici<sup>-3-</sup>. Le père n'est que l'ennemi qui la psychanalyse se livre pas. Simplement, elle la juge dans ses destinées. Quant à la science, elle la rejette et cette énigme. D'où la théorie des rôles en psychologie sociale, qui n'est qu'un effet factuel de rejet scientifique du père, parmi bien d'autres. Soulignons simplement que cet effet de réjection est ce qui nous le non - sens d'un nouveau sujet au langage ou tout que savoir de cet effet de non-sens. Un sujet ne s'explique pas. Un sujet est-là. Tel est le statut de la parole sans. Un sujet ne s'explique pas. Un sujet est-là comme sujet complet de l'infect, le venant de quelque part, mais d'être là comme sujet complet de l'univers humain. Le mouvement du père est la mutation qui rendit et les univers humains. Le mouvement du père est la mutation qui rendit et les univers humains. En même temps dirait-elle à toute interrogation le non-sens du sujet.  
Et qu'il y aurait-il un effet au-delà de l'énigme? Ou plus exactement, la fonction du père a pour résultat de projeter dans la discussion de l'énigme, i.e. d'un non toujours nouveau, et toujours inadéquat, le non-sens du sujet.  
Car le sujet ne se contente que de cette énigme sans au-delà, qu'il est en somme, et qui possède de ce qu'il parle.\*

\*

\* ... si une femme est donc en

Mais examinons ici un problème difficile : si un homme est donc en  
 tant que fils, fils d'un père, et en tant que père, sans origine, ici se pose une  
 grande difficulté : l'enfant de ce père, le tenant pour le père, hérite bien de  
 lui d'une particularité, qui fait son trait amaris : soit fils véritablement la mode-  
 lité particulière dont ce père est père. Or, il est tout à fait évident que  
 cette particularité doit quelque chose (et quoi, il faudrait le savoir), à ce  
 qui a été son propre père. De sorte que cette particularité du trait amaris, semble  
 bien venir de peine abord du père en tant que fils. Mais s'il en est ainsi,  
 c'est donc que le trait amaris a une origine, et ce fait - il ps dire alors  
 qu'il y a un père du père, puisque ce père en second donne à son fils la  
 particularité dont il hérite au titre de fils de son propre père? Alors, ce

\* Un enfant, par le seul fait qu'il est là, a toujours été là. Il est éternel!  
Et, chose curieuse, il semble bien en faire autant.



que je dis serait faux.

Mais il faut distinguer. Le trait unaire porte la marque d'une histoire du fils. Mais il ne fait à ce titre qu'en donner la modalité, i.e. la spécification pour tel père, de son style paternel. Mais la direction du père est distincte de cette modalité, elle est, elle, inconditionnelle et crilée. Si est vrai que le père doit à ce qu'il est comme fils, ~~comme~~ (comme n'est-ce pas non,) le style de sa paternité, comme père, la direction est crilée et sans origine.

Le trait unaire semble donc avoir ici une très étrange fonction, puisqu'en somme, elle donne le lien du père au fils, pour le père, et pour le fils. Faudrait-il alors en venir à y reconnaître la nécessité de tiers entre le père et le fils que l'on reconnaît dans le Verbe? Le trait unaire serait le Verbe, au tant que particularité transmise du père au fils. C'est à développer.

Notons qu'on peut envisager d'affiner la théorie: il n'est en effet pas sûr que le trait unaire soit l'héritage du fils. Car en effet, ce trait unaire, c'est bien la marque de sa direction. Or, comme sujet, le fils s'est rejoins du divin de l'Autre, et ceci implique un acte, qui peut être déjà relèvé de ce qu'il est comme père, ou du père. En sorte que la théorie de l'héritage du trait est à envisager par la théorie de la séparation du fils.

Mais il reste autour de cette question un problème infiniment plus important à résoudre. C'est à savoir qu'il se peut fort bien qu'un enfant soit psychotique. C'est donc qu'il se peut fort bien que de son père, il ne s'opère rien. 1. Qu'est-ce donc que le fils reçoit du père, et que le fait fils? 2. Mais plus encore, on doit en venir en conclure que, si le père a quelque chose, mais de ce fait, que ce père a lui-même reçu de son père, ce quelque chose qu'il peut transmettre à son fils pour le faire enfant. Il faudrait donc admettre que, du père au fils, quelque chose se

véritable; or, si l'on oublie le témoignage de la fraction du NLP, il faudrait alors conclure que à quelque chose est à tout le moins l'essence même de la paternité. Alors, le ~~jeu~~ père comme fils comme de son père, l'essence de la paternité, et c'est ce qu'il peut transmettre au fils. Alors, il faut donc soutenir que le jeu a une origine? En effet, c'est l'essence du jeu qui se transmet de père au fils? Et donc, ce que je pourrais en dire serait faux, qu'il n'y a pas de père du père, et que le père n'a pas d'origine? — Or bien y a-t-il une autre issue qui préserve cette position? — Il faudrait évidemment dire quel est le quelque chose que le fils reçoit du père, et que d'une part le fait fils, qui d'autre part, peut-être, lui permet d'être père.

---



Si le Même vient du réel et non du symbolique. La différence.

La question se pose donc de savoir comment la répétition peut engendrer du nouveau.  
Comment peut-on alors parler de répétition?

- Or, a répondu que ceci n'était que un seul passage: que la répétition est répétition sa. Toute exception qui tente de la penser comme réelle ne peut concéder, le rien qui un paradoxe dont elle ne se tirerait que par de vagues discours sur le Même et l'Autre. Or, ce que j'exclus de la production du nouveau est ôté par le réel: ce n'est pas l'Autre du Même: c'est du nouveau, du jamais-eu, de l'encore pas produit.

- Mais alors, comment peut-on parler de répétition, car celle-ci suppose un Même? C'est l'objection résultant de cette position.

- Il faut ici passer l'autre passage: s'il y a du même dans la répétition, il ne vient pas du S<sup>a</sup>, mais du réel. Le Même vient du réel. Et c'est pourquoi il y a répétition. Si le S<sup>a</sup> se répète, au lieu simplement de différer, de dériver inéluctablement, c'est parce qu'un même fait brève dans son maillage, et le fait se-répétant. Mais ce qui le fait même dans le se-répétant n'est pas lui-même, c'est un réel. E. Lacanant a fortement été souligne que la pensée que le Même vient du réel, est certainement nouveau dans la pensée, et qu'il constitue un des points de renouveau de la doctrine lacanienne.

Dès lors, qu'y a-t-il de Différent? - le symbolique. C'est le symbolique qui introduit la différence pure. Tel est l'autre axiome lacanien. Le différent vient du symbolique qui l'introduit dans le réel. Cette thèse est nouvelle, qui elle est difficile à penser. L'habitude de la pensée amène en effet avec une telle insistance à supposer que la différence vient du réel, comme la particularité qui frappe la pensée, le chaos de la différence infinie, qu'on ne voit pas en quoi la thèse lacanienne peut être justifiée.

Je pose une hypothèse: cette conception du Même du réel vient de Kant, malgré l'apparence. Car Kant met ici la perspective newtonienne, et que nous ne



dans celle-ci de nouveau, entre Brân, même que le réel n'est pas inférieurement  
vrai; mais qu'il s'agit de fait simples les qui sont du réel, qui sont le  
réel, même si elles ne l'épuisent pas. Il faudrait partir de l'Analytique  
pour travailler cela: l'analytique des principes, le soléisme, l'unité de l'objet,  
etc., ne seraient-ils pas des demandes en ce sens? Je vois qu'on peut contredire.

Mais partons de ce principe: le même vient du réel. Sa nouveauté n'est  
que à ceci que, le point d'indivision soutenu, c'est au contraire que le même  
est le symbolique. C'est une thèse tellement regardée, qu'on la fait d'histoire  
religieuse du réel. Notons que c'est la thèse soutenue par E. Hegelson dans l'identité  
et réalité, que l'auteur discute pour accepter la thèse p 373 (poly) de sa thèse.  
Il y est le principe des principes de conservation et d'économie de la théorie -  
dynamique classique.

C'est à peu près la même thèse que soutient E. Mach, qui peut-être la ren-  
verse, (il faudrait en ce cas préciser les textes), qui voit dans la pensée une procédure  
de minimisation de l'effort. C'est ce que F. Grunth appelle le principe de l'économie de la  
conscience.

Il apparaît alors que ces deux thèses: que le même vient du symbolique, et  
que le symbolique procède par économie de l'effort, sont liées. Elles sont liées  
de plus à cette autre: qu'il y a une certaine conservation ou constance d'in-  
variantiel.

Il est ainsi de reconnaître dans le principe d'économie, une très ancienne  
lique de pensée, puisque'il n'est rien d'autre que la formulation du savoir  
d'économie: qu'on ne doit pas multiplier les choses sans nécessité. Ce principe est  
essentiel à tout rationalisme, et il constitue l'obstacle majeur au réalisme des  
Idées.

En outre qu'à son tour, ce principe ramène à l'obstacle déjà rencontré par  
Platon dans le Parménide et dont Aristote fait objection aux Idées: arguant  
dont la Trinité humaine est la forme la plus simple et que reprend Goodman  
(Vax p. 73).



Plus admettrait-on une idéalisme empirisant, le ~~théorème~~ nominalisme, qui y changerait-on ? Car alors, on peut lui objecter qu'on ne voit pas à quoi lui interdit de multiplier les hypothèses, et de finir de ne pas frayer, et la pensée d'économie s'applique aussi à lui. Sinon, pour l'économie qu'une hypothèse vaut mieux qu'une autre ? On s'écartera le déchaînement des suppositions nominales qu'il fait sur le réel ? Ce n'est donc pas en vain que le principe d'économie est intégré au nominalisme : c'est qu'en fait, il s'applique d'abord à lui.

On voit ainsi que le principe d'économie dégage l'objection faite non pas au réalisme des Idées, mais bien à l'idéalisme en général, qui n'est empirisant.

Il ne reste alors que cette objection est l'incapacité de la thèse même qu'il soutient : que le Même vient du symbolique. En cette thèse, est exactement la doctrine positiviste des Idées, qui ne fait de la matière que degrés de l'être du Même, qui est l'Idée, tandis que l'empirisme idéalisant y voit une

base de la pensée dont le confinement est le principe d'économie. La thèse que le Même vient du symbolique, est la thèse principale de l'idéalisme en général, i.e. de la philosophie dans son principe.

\*

En sorte qu'on voit mieux ce que l'auteur apporte de nouveau en posant que le Même vient du réel : cette thèse est en substance la principale thèse matérialiste en matière de connaissance.

Enfin faut-il ne pas manquer que l'auteur lui-même d'une autre, infirme ment pas difficile à saisir : que le symbolique est la différence pure. Dans cette thèse, on a bien conscience de lier la doctrine savante du Sa comme purement différentiel. (C'est un problème à noter. Je ne m'occupe pas du fait que cette interprétation de l'auteur soit exacte, et les tentatives de S. Marcus sur l'analyse mathématique, de même que l'analyse du phénomène en très partenaires me semblent de nature à rendre discutable une telle imputation. Car les traits partenaires ne sont pas différents, mais leurs affirmations positives, même s'ils sont idéaux également.)



Quoi qu'il en soit, il est bien clair que cette doctrine n'est rationnelle qu'à partir de Heidegger : la différence pure, c'est la *Zwiefalt*, le *fi* de l'*Être* (de) l'*étant*. I.e. que le symbolique fait ~~se~~ *poser* dans le réel de la vérité; qu'il est sujet. Le sujet est toujours, discontinuité dans le réel.

Il apparaît ainsi que la doctrine du symbolique est le complément ultime de la thèse matérialiste, à qui n'est pas étranger à tous.

\*

Comment peut-on dire, comprendre la répétition? Le qui fait que le symbolique postule le même, c'est le réel qui le fait. C'est le réel qui pour ainsi parler, (en attendant mieux) indexe le symbolique de sa matérialité, et fait de celui-ci le signe de la retrouvaille. Le *S<sup>a</sup>* n'est rationnelle que pour autant qu'il métaphorise le même, mais c'est le ~~même~~ réel qui est le même, et qui en donne la règle.

Ceci indique un rapprochement général de perspective sur la doctrine du symbolique. Pourquoi toute-fois de partir du même dans le symbolique? Nous avons à notre époque une raison de le faire : le motif de l'antériorité logique, de formalisation.

Quelle est la ressource de formalismes? Que l'écriture y ait identité elle y est réglée par le même. D'où la tentation de conclure que le même vient du symbolique, sans qu'on procède du paradigme logique pour toute la constitution de la doctrine de la langue. Or, l'un des *Scin IX*, renverse la perspective. Comment cela? D'où vient le même de l'écriture logique?

Non pas comme on le croit, du caractère homéotétique du *S<sup>a</sup>*, mais du fait que l'écrit scientifique et qu'il est logique est un écrit après le caractère. Son identité, son  $A \leq A$ , sa méthode-jets, l'écrit logique du réel. Son identité, son  $A \leq A$ , sa méthode-jets, l'écrit logique qui le doit non pas au symbolique, mais au réel qui il enserme, on qui le constitue. C'est dans la mesure où l'écriture scientifique est éprouvée d'un réel qu'elle en apprend la *Même*, et qu'elle se fait identitaire.



En sorte que concluez considérez que le même soit du symbolique, est  
partir d'un parti-pris scientifique, les écrivains qui précisément est au  
niveau sur le symbolique.

Au contraire, si nous partons de l'usage, et du problème du Plé de  
l'être (de) l'étant, i.e. de la détermination symbolique du réel par  
le symbolique, — alors, l'effet de faillite du symbolique est le point de  
départ de cette exception, et le symbolique est ce qui fait entre la différence  
dans le réel. lequel est le même qui confère à la réjection ou négation.

Partir de l'état scientifique, c'est partir de l'axiome formaliste (ou  
sans strict). Mais est axiome est idéaliste, et il faut montrer que le  
même ne doit pas seulement qu'au réel et nullement à un "principe de  
faillite" de la pensée "qui serait principe d'économie, selon  
Koch, Husserl, l'empirisme antérieur et tout au premier calculant.

Donc, le même a bien une place dans la doctrine de la réjection, mais  
comme théorie du réel. Et la réjection n'est à penser comme même  
qui à partir de cet effet du réel.

\*

Reste au moins une question: Dans ces conditions, que signi-  
fie l'existence d'une "homéostasie" du  $S^a$  (sous l'Éthique)? Y a-t-il  
une telle homéostasie, bien sûr le réel? Est-ce le réel qui lui-même  
cette homéostasie, comme signe de rationalité, ou au contraire qui l'ame-  
nait?

Et si il n'y a pas d'homéostasie, comment expliquer le principe du  
faillir, aussi installé soit-il? Mais peut-être celui-ci est-il réglé par la  
différence pure?...

Note: Révision de la matérialité du  $S^a$ , sous l'objection de  
Derrida. Le non-factualisable est dû au même, qui lui-même vient du  
réel. C'est le réel du symbolique. C'est pourquoi c'est le même. Pas à cause  
[du  $S^a$



## Sur deux conceptions du savoir de l'esclave, et le S<sup>r</sup> maître.

Question: étroitement les conditions américanistes de la pratique historiographique de l'enseignement, comment expliquer que la sélection que'il opère reproduise la structure de classe, en sorte que le système curriculaire est le système de reproduction du mode de production ?

On peut trouver une première importante réponse dans la théorie des appareils de formation préconçus : les aspects de la classe dominante ont une marque préconçue que les autres dans la sélection, pour en franchir les barrières. Cette théorie est donc enrichie de celle-ci : le système d'enseignement est un mode de sélection dont le principe est de favoriser d'une manière discriminée et en même temps plus efficace ceux, les autres qui se trouvent en le maître en face. De plus, ce système est lié à la théorie de la communication idéologique : pour tout le système celui qui l'accepte, et inversement, le fait d'y passer fait lui-même une question d'ambivalence objectiviste.

On voit que cette théorie est insuffisante, et qu'elle laisse un résidu important : il semble que pour une part, la sélection marxiste opère sur les classes dominantes, soit pour une part un fait interne à ces classes. D'où la question : quelle en est l'origine.

On peut ici formuler deux thèses.

Selon Brandler et Estérel, la sélection des classes dominantes serait en fait un fait de résistance de ces classes aux appareils idéologiques de la bourgeoisie, et à un système de reproduction de classes. Ainsi, les écoles seraient en fait les symptômes d'un divers tenu par ces classes, de refus opposé au système, et qui se justifierait par la volonté de classe de tenir une autre position de classe. L'école, pour être incommode, n'en serait pas moins clairement un fait de classe, résultant d'une position de classe.

Si cette théorie peut apparaître sociologiquement naïve, il faut bien voir sa voie partie : elle suppose qu'il y a un sein de classe. De même que



- 2 -

locus fondé le discours du maître sur le fait du savoir de l'esclave, lequel est  
donc au principe; de même, il y a un savoir autonome de classe, et le refus  
du système d'enseignement bourgeois, que celui-ci interprète en termes d'idées,  
est en fait une position de parole résultant d'un savoir et de ce savoir  
issue d'une classe autonome, soutenant au propre discours, non regard, ni non  
de refus et de lutte, à l'endroit du discours dominant. Telle est la vraie portée  
de cette position: justifier que'il y ait une parole de classe, et une simple silence  
ou silence.

Selon une autre théorie - d'aspect formaliste - , il ne faut parler de tels  
silences pour des symptômes, mais simplement pour une simple marque positive:  
signe d'une absence de savoir, et non d'un savoir résolu mais antagonique.  
Selon une telle perspective, le privilège du maître se justifie par ceci que le signifiant  
maître s'exprime inégalement, que le statut matériel du sujet n'est pas la  
parole, mais le silence, et que la existence de signifiant ne peut donc se faire  
que comme rupture du silence. Dans ces conditions, si le maître a privilège, c'est  
uniquement parce qu'il est celui qui parle et protège du S<sup>e</sup>, tandis que le statut  
de l'esclave est de se décliner à la parole, et donc de se soumettre à l'ordre holo-  
phonique d'un silence d'origine.

Dans ces conditions, si il y a maître, ce n'est nullement par le fait de  
l'effort que certains feraient résister aux d'instincts. C'est simplement parce  
que le S<sup>e</sup> maître est le porte du pouvoir, mais que celui-ci peut résister de  
s'y soumettre. Le maître est alors celui qui se soumet au S<sup>e</sup> maître, ce qui leur  
confère le privilège de commander et d'exécuter: à ceux qui se refusent à une  
telle soumission. L'esclave est donc celui, celui de refuser le S<sup>e</sup> et la parole,  
mais c'est au prix d'un silence au maître. Dès lors, le vrai maître n'est pas le maître,  
mais le S<sup>e</sup>, et il ne s'agit plus de question d'abolir le maître, puisque celui-ci









## PULSION, ~~MANIFESTATION~~, ETHIQUE.

1 - la pulsion relève de l'éthique.

2 - le pouvoir n'est pas la pulsion. Cependant, pour des raisons qui restent à définir, elle est le bien exemplaire ou dernière, le soutien de la pulsion. Ce qui importe, c'est que :

3 - le pouvoir est un fait éthique.

4 - Pour cela, il faut passer un creux nouveau de l'éthique : "l'éthique, c'est le réel".

5 - Qu'est-ce que l'éthique ? L'acte où un sujet se divise de son corps.

6 - Est éthique ce qui relève du sujet.

- la pulsion est-elle révolutive ? C'est la thèse soutenue par Lacan. Cette thèse a toute son importance pour situer le problème de l'ici standard. Comme un langage. Si on effectue ou admet la thèse de l'interlocution, alors, il faut constamment admettre que la pulsion est du présent. Mais de ceci qu'il y ait dans la pulsion structure, implique-t-il que ce ne soit pas sujet ? Sans doute, si l'on veut dire que c'est du réel. Mais le réel désigne-t-il ce qui est pulsif ? N'est-il pas au contraire ce dont un sujet se divise ? Le bon pulsionnel, la libido comme agave, l'objet de la pulsion, sont du réel. Mais ils constituent un sujet de la pulsion, et c'est à cet être qu'ils font réel, et se constituent comme éléments d'un montage. C'est de là que je reprends l'analyse.

- Je reviens donc parti à dire - non pas que la pulsion est le sujet, mais qu'elle est l'effet de "l'interlocution" de la demande dans l'opération du S<sup>a</sup>. C'est pour autant que le S<sup>a</sup> devient le desfilé éthique du sujet que la demande se trouve éthiquement constituée comme condition



-2-

du portant. Il y a là un défillement des pollions lacrimaux dont il  
imposera de savoir s'il implique erreur.

C'est cette position que suggère la possibilité de la sublimation. Si  
la sublimation est possible, c'est que déjà, elle est inscrite dans la stru-  
cture de la pulsion, et dans le fait que le désir, c'est le changement  
d'objet. Or, c'est pour autant que l'objet est attiré et détaché dans  
et par la pulsion, qu'un tel changement est opérable, et qu'il s'agit d'autre.  
C'est à dire que le désir est ce qui gèle dans le détachement de l'objet  
que la pulsion opère dans son processus.

Mais cela ne signifie pas que la sublimation sois à + voir  
dans un temps second à l'opération de la pulsion; la pulsion, d'emblée,  
est sublimation, en tant qu'elle est rejet du détachement de  
l'objet comme perdu. Ce n'est nous indiquant que la doctrine de la subli-  
mation ne peut s'appuyer sur le désir, le changement d'objet,  
même si elle s'appuie sur lui.

I.e. que la pulsion est d'emblée éthique, et que ce qui s'atti-  
rante sous le nom d'actants de la pulsion, c'est la position d'un sujet  
à l'endroit de la jouissance, pour autant que le désir de l'Autre l'a  
appelé à la tenir, son entrée consistant en la reprise une même sans  
l'énonciation dans le "Je" de cette place que le sujet tient lui-même sous  
certaines conditions.

Les actants de la pulsion (ou possibilités combinatoires) ne désignent  
donc pas des possibilités combinatoires abstraits et asubjectives. Les formu-  
lées sont présentes par l'effet du sujet en tant qu'il produit le  
sub comme impossible duquel un sujet a à s'arranger. Le sub est



la fracture du ~~my~~ sujet opère à la structure du signifiant. Il faut restituer les éléments de la psyché et les acouïns à quoi ils prêtent à l'historicité que le signifiant implique pour le sujet. Ils en sont les données historiques; ce qui peut s'ouvrir à l'histoire, et ce qui peut servir que l'histoire s'ouvre, et dont ils font les moments d'impossibilité.

la pulsion dirige ce qui fait le sujet, et l'incantation du  
mythologique. Surveille qu'il n'y ait du sujet. Mais le sujet, essenti-  
ellement dérivé, rejeté, dont le désir de l'Autre peut être bien ne  
rien moins sacré, repose alors comme incantation dans des formes  
vies qui ne peuvent tenir pour abstractions de l'éthique qui à son équilibre  
ce que le sujet doit dans son avènement, à la parole, et dans la S<sup>a</sup>.  
la pulsion dans sa structure, dirige et active les zones de rejet ou  
transmises qui résultent pour le sujet de l'effet du signifiant. Car  
le S<sup>a</sup>, dans l'incantation qu'il opère dans l'état de conditions de la nature  
alibi, introduit en lui le fait et le jeu de l'ignorance, et en fait le <sup>(lien)</sup>  
de sujet qui ne peut être redonné que dans l'opération inférieure d'une  
parole qui interroge sur le malheur d'être né, armée dans la  
particularité historique. Et la pulsion est le montage de ce réel, dans les  
divers bords où il peut se métamorphoser, on peut se référer comme un  
effet de limite à rien qui ronge la vie et qui est l'existence. ~~dans~~  
laissons ici la structure de cette limite, effet de compare et de  
biologique du sujet dans la jeunesse.

l'ordre qui fait la synchronie topologique du sujet de la chose.  
L'airain de même ce qu'en conscience il faut dire de l'élément  
comme approche de la chose dans l'acte. Il faudrait cependant montrer  
que le réel de la fonction dans ses éléments ne prend sa portée que d'être



- 6 -

renonce à une juste interprétation des passages franches: elle qui endoctrine  
la partie de subjectivité et d'écriture ouverts par le fait du régime fait.

Notre, simplement que le premier de la pulsion est <sup>opérateur</sup> ~~opérateur~~ d'un  
sujet qui n'est qualifié de nouveau que pour autant que c'est la  
nouveau même que le sujet. le sujet - est toujours nouveau. Il fait  
donc de la pulsion continuelle deux thèses contradictoires. Elle est ce qui porte de  
la jouissance, peut être attaché au delà du plaisir. Elle se présente comme  
"transgressif" de la loi du plaisir. Mais cette incidence négative n'est  
pas due à ce que la pulsion aient de subjectif et d'irrationnel. Elle  
est due au contraire à ce que le signifiant détermine du réel dont le  
sujet se divise. C'est à dire que le caractère transgressif de la pulsion  
est l'incidence du sujet renvoyant de "l'homéostase" signifiante.  
Reste, et c'est la seconde thèse, que la pulsion pouvant bien se soulever des  
effets de l'amour. L'amour est le mouvement qui porte l'identification  
du sa. Mais la pulsion est le temps de retour de cet amour, son effet de  
désir. La pulsion est restée de l'amour, elle est son revers. L'amour  
dans son histoire accomplit le premier pulsionnel. [Ces, visages -,  
mais n'est pas autre par eux-mêmes. Kristeva; mais la pulsion?].



## Sur le ravissement de l'amour et la place du tiers en présence.

Sac. l'amour. Question traditionnelle: Pourquoi parle de l'amour le fait et le désir, y mettrait-il un empêchement.

C'est faux. la parole de l'amour ne met pas un terme à l'amour. Par nombre de cas, c'est même le contraire qui se produit: ainsi de l'analyse, où c'est la parole de la parole qui, pour un temps, met fin à l'amour.

Mais ce que la parole fait, c'est de déstabiliser l'énamoration. la parole, c'est l'introduction dans l'énamoration, du tiers qui met fin à la passion énamourée où elle. ce ne contient, pour autant que l'impact d'un instant, quelque chose qui produit du désir de désir. l'énamoration, est la formation où le désir d'être aimé reçoit un instant l'impact d'une satisfaction.

Pour il ne faut pas s'étonner si ce n'est pas: le principe de l'amour est ce réel, et c'est l'imputation de ce réel, inintermittente, qui l'introduit dans la passion le tiers qui la brasse. Ce peut s'expliquer selon deux versants principaux, soit que le réel surgisse soudainement au versant de l'énamoration, i.e. comme étranger; de lors, l'amour vise à la haine, sous la double forme possible de l'envie ou de la jalousie. Ce n'est cependant pas dire que l'amour est la haine, car la haine n'est alors rien de plus que la forme négative de l'énamoration. C'est ce qui permet à Freud, dans son analyse de la jalousie d'y voir une

<sup>désir</sup> ~~désir~~ homosexuelle retournée et ~~projetée~~ déplacée au tiers du couple.

le second versant possible de l'imputation du tiers dans l'amour, c'est la parole. Bien sûr, ces deux aspects du tiers dans l'amour sont-ils toujours liés. Mais l'accent peut en être différemment posé dans la position du sujet. Ce qui caractérise la psychanalyse, c'est de donner cours au tiers dans l'amour à partir de la position du sujet. Elle déstabilise dans le rapport au tiers le versant de la nomination du désir. Elle déstabilise pour autant qu'il est le lieu de la jouissance au-delà du plaisir.

De sorte que cette structure de l'amour est toujours quaternaire: non seulement elle implique la structure ternaire de l'énamoration, mais de plus, elle implique



le titre au pouvoir sous le double aspect de la chose et de la nomination. Mais, si une femme s'exprime d'une autre pour autant qu'elle ne peut joindre son désir que selon la voie de l'identification imaginative, entre cette autre femme au lieu de la chose. L'effet de la nomination y fait ~~il~~ bien ressortir ce que cette autre femme présente au désir de l'Autre, mais par la même, elle permet au sujet féminin de se séparer dans son désir du désir de l'Autre, selon la voie de la nomination de ce désir. Tel est l'effet analytique de la parole et de l'interprétation, comme à quoi y porte une coupe séparatrice. S'opposant à l'indivision du tiers au change que le fait doublement fendu s' d'une part, entre-dit de la chose comme insaisissable, venue à la place de celle-ci du réel de la nomination ; d'autre part, reconnaissance du désir de l'Autre sous le masque du semblable, et désir <sup>nerveux</sup> dans la séparation. Fui donc, de l'énamoration, avec la reconnaissance de la loi du père.

\*

la dialectique de l'énamoration pose deux problèmes.

1- le premier est de savoir pourquoi la ~~part~~ destination de l'énamoration est tenue pour nostalgique. En d'autres termes, pourquoi tient-on à la femme, au point que sa réduction par la parole n'est recueillie que comme une perte. On a vu jusqu'à présent qu'il n'en va pas de même de la dimension de parole de l'Amour, qui au contraire résulte ~~de~~ d'une telle destitution. Sans doute ces deux versants coexistent-ils toujours. Mais entre que l'expérience manifeste clairement leurs zones de rupture, il reste qu'il est reconnu de les diriger tout dans l'acte que dans la doctrine.

Il faut voir. Et à cette question esquisser une réponse paradoxale. Pour cela, il faut remarquer que ce qui caractérise l'énamoration, c'est la souffrance qu'elle cause. Pour l'instant de ce qui est supposé s'y présenter comme bonheur, l'énamoration est avant tout un chemin de souffrances et d'angoisses, - celle qui précède l'Amour. Or cette souffrance redouble l'énigme de notre première

-3-

question. Au point que celle-ci en devient insupportable.

La raison que l'on risque est celle-ci: on tient à l'innamoration à cause de la souffrance qu'elle comporte. Ce qui fait la romance de l'innamoration, de la raison de l'attachement qu'on y porte comme à une nostalgie, c'est précisément la souffrance qu'elle comporte nécessairement. — Or, quelle est cette souffrance? C'est selon son versant envier ou jaloux, l'incidia fondamentale. La jouissance de l'incidia comme peste, est ce qui fait le principe de l'innamoration dans la passion. Ce qui fait la jouissance de l'innamoration, c'est précisément qu'elle implique une peste à laquelle on ne veut pas renoncer. En outre qu'en perdant l'innamoration, ce qu'on perd également, c'est ce refus de renoncer, — ajoutons: mais pas la peste elle-même. Seulement, celle-ci est transformée par la condition de la parole. Le refus de renoncer à la peste déjà jouée par l'incidia, tel est le principe de sa jouissance.

Dès lors, pourquoi une telle jouissance? — La réponse est, paradoxalement, très facile. Si on jouit du refus de renoncer à la peste, c'est parce qu'on veut la peste comme telle. Ce qui est en jeu dans l'innamoration, c'est la peste qui la constitue comme incidia. Et que l'innamoration est l'effet pathétique de l'opération primitive où se constitue le sujet. Après l'incidia\*, et par delà elle, l'opération primitive où se constitue le sujet. Ce que l'incidia l'innamoration, n'est rien d'autre qu'une demande de pénétration. Ce que l'incidia opère, c'est précisément cette place de la pénétration qui opère l'Autre et où le sujet se figure sa situation, elle n'est pas existante comme manœuvre.

L'envie n'est rien d'autre que la jouissance qui s'instaure de cette pénétration dont le sujet primitivement se constitue. Telle est la romance de l'Autre, c'est-à-dire: faire que la Dame soit interdite, mais par la mise d'une demande qui lui est adressée, d'opérer cette pénétration extrême dont le fin amour est le résultat. Quant aux raisons hystériques de ceci, elles seront développées ailleurs.

Note: L'incidia est un mot très particulier de la pulsion orale à la pulsion scopique, autant que toutes deux sont désir et demande à l'Autre. C'est ce qui fait ici leur romance: cette adresse à l'Autre, et non pas de l'Autre.



Note supplémentaire : garde le terme latin d'incilia, plutôt que son équivalent français d'œuvre, c'est marquer la prévalence de la poétique romanesque dans cette position du marqueur. Mais la vraie traduction française de ce terme, c'est ce que M. Duras a au cœur comme personne dans la littérature, son raisonnement. Le raisonnement, au double sens, qui implique ce terme, avec son génitif, telle est la structure de ~~l'incubation~~ l'incubation.

2- Pourquoi l'introduction du tiers dans l'amour le fait-il surgir ? Pourquoi l'amour est-il par sa nature, unique ?

Enquire :

1. la relation générale : c'est que - aimer, c'est vouloir être aimé, mais d'un autre que celui que l'on aime aimer. Le dédoublement de la transparence, et part. éla. et il inclinent au dédouble de l'amour, est ce qui sous-tend le vice sur la clarté de l'aimant. Ainsi, évidemment parler d'un des procédés du comique que celui de l'écrit. Au delà de ce jeu, il y a dans ce dédoublement, le plaisir en jeu : c'est la raison du comique. Mais comment ?

2- Solution de Jean David : le tiers, ce n'est pas un tiers, c'est la chose : c'est l'effet polarisant sur l'incubation, de cette chose, qui rendrait unique la préférence à l'incubation.

Ces deux solutions sont sans doute exactes, et à articuler. Elles confirment le double aspect du tiers en présence qu'on vient de démentir.

Question : Aulieu toute fois de partir de l'incubation à partir de l'écrit. dernier de la course, comme j'ai l'ai fait, ne faudrait-il pas plutôt partir du tiers, et spécialement du plaisir, dans la position de l'amour ? Là encore, la préférence de l'incubation elle-même à ne faire que deux sont peut-être structurellement jumelles : elle est déjà le tiers, sous une autre forme. Auquel cas cette note procéderait d'une erreur de méthode à corriger.







l'idéalisation : la fante et non l'acte, en tant qu'une femme peut s'engager dans l'amour d'une Autre femme, au delà de l'idéalisation phallique, dans un lieu de pure vide : certainement faut-il le nommer.

Il s'agit donc ainsi de polliniser : cette jalousie féminine que l'homme suppose, ne saurait jamais être une femme qui se protège de ce fait : Une femme ne peut être littéralement en savoir d'une telle supposition. Dès lors, ou bien elle est savoir, ou bien elle ment et tout de mauvaise foi. Ces deux raisons se complètent.

Une femme ne saurait songer à l'existence de cette jalousie suppose qu'une position de rejet : Si une femme croit qu'il n'y a rien, ce ne peut jamais être qu'une Autre femme, celle-ci est donc elle-même d'autant plus qu'elle n'est pas l'occasion évanouie. Le savoir en est, que cette jalousie est le lieu de leur refus. I.e. cela d'abord si elle se trouve comme être, refusé, et si par conséquent, elle ne peut faire valoir que leur ignorance : non la femme d'une affirmation qui dit bien que c'est, ou le refus, et que cette doctrine de la jalousie féminine est précisément ce qui le refuse, mais que dès lors, ce qui elle n'est, est ailleurs : c'est autre chose encore. On ne s'y a rien compris.

Alors plus loin : nous mentionnerons ici d'autre en polliniser "fantôme" : cette supposition de l'homme, qu'il y aurait cette jalousie-féminine, est-elle simple effet d'idéalisation de sa position phallique, ou bien doit-on penser que quelque chose répond dans le réel à cette supposition ? Et dans quelle mesure. Il faut ici partir de l'expérience.

Nous pouvons en effet supposer que ce refus d'une femme de savoir une telle supposition relève simplement de cette condition qui fait que la jalousie est ~~est~~ jalousie de l'Autre. Mais ceci ne suffit pas. En son effet, s'il est vrai qu'une femme dans l'amour ne peut trouver sa jalousie que pour autant qu'il y ait celle de l'homme, cette condition est indubitablement dialectique de celle de l'homme et son absence.



En exigeant qu'un homme jure de l'amour, ou qu'une femme lui demande, c'est de transgresser de sa masculinité à la loi du père. La jouissance d'un homme est des lors pour elle le signe de la légalisation de la jouissance de cet homme, autrement dit de la castration qu'il porte à la position du père. Cette jouissance se réduit donc ici à un pur signe d'une exigence élitique, dans laquelle une femme trace alors la possibilité d'habiter sa propre jouissance, et par conséquent, de s'insérer elle-même de son insertion dans la loi, pour elle toujours contingente.

Il en va tout à fait différemment de l'homme, quand on la jouissance d'une femme, on est au-delà de la loi qu'il suppose. Sachant par l'effet de la parade au pouvoir échapper à cette loi ("la bandoulière"), ~~l'homme~~ l'homme jouit imaginativement de la jouissance au-delà de la loi qu'il suppose à celle qui lui fait signe, par sa position, de la possibilité d'un tel au-delà. Mais cette jouissance imaginée à quoi il s'identifie reste purement idéale, i.e. phallique, et c'est ce qu'il joue - ce n'est que de la jouissance phallique pour autant qu'elle même se dit de la loi dans le déjà. Mais le désir de la loi et sa contingence ne sont pas la même chose, puisque la loi pose purement d'une position faite non cette jouissance phallique, mais nullement d'une position non la contingence féminine.

Puis de plus, l'expérience nous porte à une autre dimension où il nous faut examiner. Si en effet, il est d'avantage de l'homme de supposer à une femme cette jouissance féminine qui joue son désir, - on n'a pas cette jouissance ou aucune femme divine s'identifie à cette jouissance phallique que l'homme incarne. La position de l'homosexuelle ne contredit pas ceci: l'identification imaginée de l'homosexuelle à l'homme n'implique pas le désir de sa jouissance, mais la suppression de la jouissance de l'Autre comme phallique, ne rend jamais une femme à s'identifier dans l'imaginaire à cette jouissance, - sans s'identifier



- 4 -

ment la voie commune d'un usage pour rejoindre la jouissance d'une autre femme.

De sorte que les rapports, nœuds de cette jouissance féminine se trouvent étrangement enfilés à un certain point par l'expérience elle-même. Qu'en est-il du nœud d'une telle expérience?

En dehors de l'effet d'identification de la fonction phallique, dit-on, pour que cet amour ait un sens? C'est bien ce que suggèrent les femmes elles-mêmes en se disant de la fonction phallique rejetée. Néanmoins, cette jouissance est-elle hors de la fonction phallique? Sans doute, mais ce qui il faut voir, c'est que c'est celle-ci qui n'en trouve la cause. C'est pour autant que le phallus est le S<sup>o</sup> du plaisir que l'être d'une femme trouve à n'en avoir aucune l'effet - rejeté.

Accentuant encore la différence de regard de cette jouissance avec celle de la femme idéale que l'homme imagine: cette jouissance, l'homme se l'imagine que que selon les lois de la fonction, i.e. de la réduction à l'objet (à). Au contraire, les femmes, la situant avec un autre regard, qui est amour, amour de la femme.

En sorte que la seule voie qui permettrait à l'homme d'accéder à cette jouissance, - est aussi bien à qui l'en rejette à son profit. - Il ne lui reste que la position de l'homme du vice, qui ne lui ouvre pas cet accès: la croix mystique elle-même, ni devrait distinguer Venus mystique et Brautjungfrau, ne saurait y accéder.